Acquired with the assistance of the

Sophia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

2 Vol 32

RECHERCHES

SUR

LES FIÈVRES.

Dr BOURDET
D M

DE L'IMPRIMERIE DE M.ME V.E PICOT, NÉE FONTENAY,
SEUL IMPRIMEUR DU ROI.

RPJCB

RECHERCHES
SUR
LES FIÈVRES,

SELON QU'ELLES DÉPENDENT DES VARIATIONS DES SAISONS, ET TELLES QU'ON LES A OBSERVÉES A LONDRES PENDANT VINGT ANNÉES CONSÉCUTIVES;

Avec des Observations de pratique sur la meilleure manière de les guérir.

PAR M. GUILLAUME GRANT, D. M.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. LE FEBVRE DE V. B.

SUIVIES DE

L'HISTOIRE
DES CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES
DE SAINT-DOMINGUE,

ET DE

LA DESCRIPTION
DE
LA FIÈVRE JAUNE,

PAR M. POUPPÉ DESPORTES, MÉDECIN DU ROI.

TOME SECOND.

ANE ROURDEL
D M

A MONTPELLIER,
SE VEND
CHEZ { M.me V.e PICOT, Imprimeur, place Louis XVI;
AUGUSTE SEGUIN, Libraire, Place-Neuve.

1821.

RP-JCB

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE PESTILENTIELLE

DE SYDENHAM,

COMMUNÉMENT APPELÉE

FIÈVRE DE CAMP, DE VAISSEAU, D'HÔPITAL
ET DE PRISON.

INTRODUCTION.

Ceux qui s'appliquent sérieusement à l'étude des maladies, savent qu'il faut la plus grande attention et la plus grande intelligence pour en approfondir la nature, et qu'il n'est pas possible, sans beaucoup de sagacité et de circonspection, d'assigner le traitement qui convient à chaque maladie, dans ses différens temps et ses différentes circonstances.

Pour traiter les maladies, il faut d'abord les connaître, et pour les connaître, il faut les voir souvent, les observer avec attention, et les considérer dans leur invasion, leur progrès, leur plus haut degré, leur déclin et leur terminaison. Ce n'est que de cette manière qu'on peut découvrir leur véritable caractère, et parvenir à distinguer chaque maladie de toutes les autres par ses symptômes caractéristiques.

Cette science est en effet très-difficile à acquérir. Les maîtres, les livres, ou une connaissance des autres sciences, ne servent que d'un faible secours; il est cependant vrai qu'ils ont leur uti-

lité, et qu'ils peuvent favoriser l'étude de la médecine. Mais pour devenir un praticien consommé dans l'art de guérir, le plus sûr moyen consiste à s'attacher long-temps et sans relâche au lit des malades, et à observer avec beaucoup de sagacité, d'attention et de patience. Je pourrais encore ajouter qu'il est nécessaire d'avoir reçu de la nature un esprit propre à cette étude, et d'y être porté par un goût naturel.

Hippocrate et Sydenham, qui possédèrent ces qualités, ont été, au jugement de tous les médecins, les praticiens les plus habiles, surtout dans le traitement des fièvres, quoiqu'il ne paraisse pas qu'ils aient eu une connaissance étendue des autres sciences; et l'on remarquera que ceux qui ont suivi leurs traces ont été les seuls qui, depuis eux, aient perfectionné la médecine, et aient réussi dans sa pratique.

Convaincu de cette vérité, j'ai depuis long-temps consacré tout mon temps à l'observation et à la contemplation des maladies, et particulièrement des fièvres, qui sont les plus communes et les plus funestes. Je me suis par-là mis en état, aidé d'ailleurs du secours de mes amis, tant dans

ma patrie que dans les pays étrangers, de faire dans cette partie si intéressante de la médecine quelques découvertes, qui, comme j'ose l'espérer, contribueront non-seulement à la perfectionner, mais encore à multiplier les succès de la pratique en général.

Je vais à présent exposer la méthode que j'ai suivie dans ce travail pénible et difficile. Pour parvenir à la connaissance juste et précise de chacune des fièvres, j'ai jugé nécessaire de les diviser en classes, pour les distinguer, selon qu'elles diffèrent essentiellement l'une de l'autre, à raison de l'invasion, du progrès et de la terminaison. J'ai rangé ces classes sous des dénominations particulières, et, afin de procéder avec toute la netteté et la clarté possible, j'ai exactement recueilli et distingué toutes les différentes fièvres qui ont été observées jusqu'à présent, conformément aux descriptions qui en ont été faites dans les écrits des meilleurs observateurs, aussi-bien que dans les journaux de ma pratique particulière.

Ma première division générale des fièvres fut en *communes* et *non communes*. Par fièvres *com-*

munes, j'entends celles qui paraissent dans le cours de chaque année, et qui reviennent à peu près régulièrement ; en sorte qu'elles paraissent dépendre principalement du changement de la saison et des qualités sensibles de l'air, jointes à quelque faute commise dans les autres choses non naturelles. Ainsi elles peuvent être considérées comme épidémiques, mais on ne doit pas les regarder comme contagieuses.

Les fièvres *non communes* ne paraissent pas chaque année, elles n'appartiennent pas à telle ou telle saison ; elles se manifestent subitement, inopinément et irrégulièrement. Ces fièvres sont contagieuses, et peuvent, par ce moyen, devenir épidémiques.

En considérant toutes les fièvres *communes*, j'ai découvert qu'une moitié de ces fièvres participait de ce que nous appelons inflammation, et que l'autre moitié était unie avec ce que nous appelons putridité. Dans les premières, le sang est visqueux et la fibre est tendue ; dans les autres, le sang est dissous et la fibre est relâchée. Voilà les deux *genres* principaux des fièvres *communes*. J'ai encore observé que les fièvres inflammatoires

étaient très-fréquentes dans l'hiver et dans le printemps; et les putrides, dans l'été et dans l'automne.

Mais cette division étant trop générale, j'ai encore subdivisé chaque *genre* en quatre *espèces*. J'ai distingué les fièvres de l'hiver et du printemps, en fièvres inflammatoires simples, fièvres inflammatoires catarrheuses, fièvres inflammatoires humorales, et fièvres inflammatoires intermittentes. J'ose avancer qu'il n'y a aucune des fièvres *communes*, connues jusqu'à ce jour, qui ne puisse être classée sous l'une ou l'autre de ces huit *espèces*; et même toutes les autres maladies aiguës ou demi-aiguës, qui arrivent dans la même saison, quoiqu'elles diffèrent, à raison de quelques symptômes, de la fièvre réelle qui donne le nom à la constitution générale, paraissent néanmoins dépendre de la même cause, d'autant plus qu'elles cèdent au même traitement. D'où je conclus qu'elles sont de la même nature, et qu'elles ne doivent être considérées que comme des variétés de la même espèce.

Ainsi, la dysenterie, le rhumatisme et les autres maladies de constitution catarrheuse, cèderont toutes au même traitement, qui réussit dans le vrai catarrhe, avec quelques légères différences,

nécessaires peut-être pour modérer les symptômes urgens, dépendans de la nature de l'organe attaqué. Il est certain que, dans ces maladies, nulle autre méthode ne sera suivie d'un aussi heureux succès. Pareillement, la colique, la jaunisse et les intermittentes du printemps cèderont, malgré la diversité des symptômes, au même traitement qui réussit dans la fièvre humorale ou épidémique de cette constitution.

J'ai suffisamment parlé de ces maladies et de l'érysipèle, dans la première partie de cet ouvrage, pour faire connaître leur différence spécifique, et la méthode particulière de traiter chacune d'elles.

J'ai ensuite recherché dans la seconde partie, la nature des fièvres *non communes ;* et j'ai trouvé qu'elles n'étaient pas produites dans le corps comme les fièvres *communes*, qu'elles n'étaient pas l'effet des fautes commises relativement à quelqu'une des choses non naturelles, mais qu'elles étaient produites par un véritable poison, absorbé et retenu dans le corps (1). Ces fièvres sont au

(1) Il y a une grande quantité de poisons ; mais celui dont nous parlons ici est cette matière morbifique, dont les miasmes sont contagieux. Lorsqu'elle pénètre dans le corps humain, et

nombre de huit. Elles diffèrent essentiellement entr'elles : chacune exige une méthode de traitement distincte et particulière ; et la connaissance parfaite qu'on a de l'une ne mène pas, autant qu'on pourrait d'abord se l'imaginer, à la connaissance parfaite de l'autre. Elles sont par conséquent distinguées par leurs noms particuliers, savoir : la peste, la petite-vérole, la petite-vérole volante, la rougeole, la rougeole des petits enfans, la coqueluche, l'angine maligne et la fièvre pestilentielle de Sydenham.

J'ai aussi fait quelques observations sur ces fièvres *non communes*, et j'ai traité amplement de l'angine maligne. Quant aux sept autres, il me paraît que les praticiens, généralement parlant, sont aujourd'hui bien instruits de ce qui concerne la petite-vérole et la rougeole ; que la petite-vé-

---

qu'elle y est retenue un certain temps, elle en assimile les sucs à sa nature, et produit une fièvre par laquelle elle est poussée vers quelqu'endroit de la peau, ou des poumons, ou des intestins ; ou est déposée sur les glandes lymphatiques, pour y rester éloignée du cours ordinaire de la circulation, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement chassée par les efforts de la nature, ou par la force des médicamens.

role volante et la rougeole des petits enfans, quoique les effets d'un véritable poison, sont d'une nature si bénigne, qu'elles exigent rarement leurs secours ; mais qu'ils n'ont pas encore des notions certaines sur la coqueluche. Pour moi, j'avoue que je ne suis pas satisfait de mes connaissances sur cette dernière maladie, et qu'à l'égard de ceux qui en ont été attaqués, et qui ont été confiés à mes soins, je n'ai fait jusqu'à présent que modérer les symptômes les plus graves. C'est la nature, j'ose le dire, qui a opéré à la longue la guérison totale, et tous mes efforts n'ont eu d'autre effet que de prévenir les progrès funestes de la maladie.

Je désire que l'expérience prononce en faveur de la ciguë, et que cette plante soit le véritable spécifique de la coqueluche. Nous avons beaucoup d'obligations au docteur Butter, qui nous a communiqué ses idées et ses découvertes sur cet objet important.

Je n'ai jamais vu la peste, en sorte que je ne puis rien dire de cette maladie terrible, d'après mes propres observations. Il ne me reste donc à présent à considérer que la fièvre pestilentielle

de Sydenham, que j'ai souvent eu occasion d'observer. Quoiqu'elle soit si fréquente et si funeste, il ne paraît pas qu'elle soit encore bien connue de la plus grande partie des Médecins. C'est un double motif pour en faire l'objet de nos recherches.

En traitant de cette maladie, j'ai été obligé, pour plus grande clarté, de faire quelques répétitions, et de transcrire quelques passages assez longs des autres auteurs qui en ont parlé avant moi. Par ce moyen, l'esprit du Lecteur sera plus satisfait, et il aura une exposition plus nette et plus complète du sujet en question, que s'il était obligé d'interrompre la chaîne des raisonnemens pour feuilleter d'autres écrits, et recourir aux passages cités.

Il est à propos, avant de finir cette Introduction, d'expliquer le sens dans lequel il faut prendre ces mots *malins* et *malignité*, dont je me sers souvent dans le cours de cet ouvrage.

Lorsqu'une matière morbifique très-*virulente* est si long-temps retenue dans le corps, qu'elle attaque les fonctions vitales, et occasionne des symptômes particuliers, qui menacent d'une des-

truction prochaine, et qui ne se calment pas par les moyens auxquels les symptômes de même nature, dans les fièvres *communes*, cèdent ordinairement, j'appelle ces symptômes *malins*, et leur cause *malignité*.

RECHERCHES
SUR
LES FIÈVRES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fièvre pestilentielle en général.

Quoique Sydenham traite de la fièvre pestilentielle et de la véritable peste dans le même chapitre, probablement parce que ces deux maladies exerçaient leurs ravages à Londres dans le même temps, il convient qu'elles étaient deux fièvres fort distinctes. En effet, la peste ne dura que les deux années 1665 et 1666, tandis que la fièvre pestilentielle, déjà très-commune à Londres plusieurs années auparavant, le fut encore plusieurs années après, et y régna même dans des temps très-postérieurs. Mais elle a souvent lieu sans qu'on la reconnaisse, parce qu'on n'est pas assez au fait des signes qui la caractérisent.

J'ai souvent rencontré la fièvre pestilentielle. Quant à la véritable peste, je ne l'ai jamais vue; je n'ai même observé les charbons qu'une fois;

et je ne me souviens pas d'avoir jamais remarqué sur les cadavres, ce signe par lequel les visiteurs de Londres distinguaient précédemment la véritable peste, et en conséquence de quoi ils faisaient leur rapport. Cela mérite attention, parce qu'il y a des gens qui, faciles à s'effrayer, et n'étant pas d'ailleurs familiarisés avec les méchans symptômes qui accompagnent quelquefois les fièvres, sonnent l'alarme aussitôt qu'ils les voient, et concluent précipitamment pour la peste. On a vu dans la fièvre pestilentielle, des tumeurs aux aines et aux parotides; mais elles ne sont pas critiques, et elles ne se terminent pas par une véritable suppuration.

Je crois que la véritable peste ne peut naître dans ce pays, si l'on n'y apporte le germe de cette maladie; et que la température de notre climat n'est pas propre à en favoriser la propagation. En effet, s'il en était autrement, elle n'aurait pas disparu d'une manière si absolue dans l'espace de deux années; et le bonheur que nous goûtons de ne l'avoir pas vue se manifester de nouveau depuis cent huit ans, confirme ce qu'en a dit Sydenham, dans le chapitre où il établit ainsi son opinion : « Je soupçonne très-fort que la disposi-
» tion de l'air, quoique contagieuse, n'est pas
» capable par elle-même de produire la peste;
» que cette maladie, existant toujours dans quel-
» qu'endroit, est transportée par les particules

» contagieuses, ou par l'arrivée de quelque per-
» sonne pestiférée, d'un lieu infecté dans un lieu
» sain ; et qu'elle n'y devient pas épidémique, si
» elle n'est favorisée par la constitution de l'air.
» Autrement je ne comprendrais pas comment
» il arrive que, dans le même climat, une ville
» voisine de celle où la peste exerce ses plus
» cruels ravages, peut en être exempte, en in-
» terrompant toute espèce de commerce et de
» communication avec le lieu infecté, ainsi que
» l'a fait le *Grand-Duc*, dont la prudence em-
» pêcha, il y a quelques années, la peste qui
» désolait la plus grande partie de l'Italie, de
» s'étendre davantage, et de pénétrer dans la
» Toscane (1). »

---

(1) *Intereà, aëris dispositionem quantumvis* λοιμώδη *pesti suscitandæ per se imparem esse vehementer suspicor, quin pestilentiæ morbum alicubi semper superstitem, aut per fomitem, aut per pestiferi alicujus appulsum, è locis infectis in alios deferri; ibidemque non nisi accedente simul idoneâ aëris diathesi popularem fieri. Aliàs enim non assequor, quî fiat, ut in eodem cœli tractu dum unum aliquod oppidum peste gravissimè affligitur, aliud non longè dissitum, omnem commercii necessitudinem cum loco contagioso cautè inhibendo, prorsùs immune se præstiterit; quemadmodum non ante multos annos pesti per universam ferè* Italiam *immaniter grassanti*, Magni Ducis *cura atque prudentia aditum in* Hetruriæ *fines penitùs interclusit.*

Thom. Sydenham opera medica. Edit. Genev. in-4.° ,1757, *tom.* 1, *sect.* 2, *cap.* 2, *pag.* 65. — *Edit. Montpell. in-8.°* 1816, *tom.* 1, *p.* 105.

Richard Méad est du même sentiment, comme on en peut aisément juger par ces paroles. « Il » paraît, dit-il, que la peste est un véritable poison, » qui, né et entretenu dans les parties méridio- » nales du monde, se répand par le commerce » dans les différens pays; il existe principalement » en Turquie, où, par une certaine circulation, » il passe des hommes aux marchandises, et des » marchandises aux hommes. La négligence stu- » pide des peuples de cette contrée est sans doute » une des causes du malheur qui les afflige conti- » nuellement; mais lorsque l'intempérie de l'air » ajoute encore des forces à la contagion répandue » parmi eux, c'est alors qu'on la voit faire les » ravages les plus funestes. Les uns reçoivent des » autres les miasmes contagieux, et ils s'insinuent » aussi dans le tissu plus lâche des marchandises. » Celles-ci, resserrées et emballées, sont trans- » portées chez d'autres nations; et, lorsqu'elles » y sont déployées, elles rendent leur première » liberté aux miasmes pestilentiels, qui donnent » naissance à la peste, si elle est d'ailleurs favo- » risée par la disposition de l'air; car, lorsque » cette dernière circonstance n'a pas lieu, ils se » dispersent, et ne produisent pas de plus grands » maux. Il faut enfin conclure que l'air ne suffit » presque jamais pour répandre ces miasmes à » une grande distance, et que la contagion ne » s'étend pas au loin, lorsqu'on ne lui laisse

» aucun accès dans les lieux voisins ; en inter-
» rompant toute espèce de communication (1). »

S'il est vrai que l'Égypte ait donné naissance à la petite-vérole, l'Amérique méridionale à la vérole, l'Arabie à la peste, et l'Archipel à l'angine maligne, il faut avouer que voilà quatre fléaux bien suffisans pour contrebalancer toutes les productions utiles ou agréables que nous retirons de ces contrées.

Quoi qu'il en soit, la fièvre pestilentielle est

---

(1) *Apparet, pestem esse reverâ venenum, quod in meridionalibus mundi partibus enatum atque educatum, commercio per varias regiones diffunditur, Turciæ verò præcipuè immoratur, ubi circuitu quodam, ab hominibus in merces, à mercibus in homines delabitur. Cui quidem perpetuæ calamitati favet stupida populorum horumce circà pestem negligentia; cùm verò aëris inclementia sparso stimulos addit contagio, summâ ibi furere vehementiâ observatur, tum præcipuè hauriunt alii ab aliis morbi contagia, seminaque mercibus insinuant, quæ laxiorem texturam mollioremque substantiam obtinent; hæ verò compactæ coërcitæque ad alias deferuntur regiones, quæ ubi advectæ in lucem evolvuntur, incarcerata contagii semina simul emittunt, morbumque, si aëris conditio consentiat, brevi producunt. Quæ si desit in aëre conditio, dispersa illa effluvia latèque per auras disjecta, nullum ulteriorem inferunt injuriam. Id demùm concludere est aërem hujusmodi effluviis ad ingentem distantiam disceminandis vix unquam sufficere, nec latè grassari calamitatem, si omni intercluso commercio, nullus ad viciniora loca aditus contagio relinquatur.*

Richard. Mead, opera omnia. Paris, 1757. *Tom.* 1, *de Peste, part.* 1, *cap.* 2, *pag.* 247.

d'une espèce fort différente. On doit la considérer comme une plante indigène. Elle est fréquente dans cette ville ; il n'est pas de pays où elle ne puisse se manifester ; et par conséquent elle mérite de notre part l'attention la plus sérieuse.

Quoique la fièvre pestilentielle diffère essentiellement de la peste, il y a quelques circonstances particulières par lesquelles ces deux fièvres ont une ressemblance réciproque. Ainsi, 1.° elles sont l'une et l'autre contagieuses, ou capables de se reproduire dans les corps sains ; 2.° les symptômes ordinaires dans les fièvres leurs sont communs ; 3.° les symptômes particuliers aux fièvres malignes, la prostration subite des forces, l'abattement des esprits et la timidité, sont surtout remarquables dans la peste et dans la fièvre pestilentielle, aussi-bien que le caractère de crainte ou de chagrin imprimé sur le visage, à proportion du degré de santé, de force, et d'autres circonstances dans lesquelles se trouve alors le malade ; 4.° les sueurs promptes procurent du soulagement dans l'une et dans l'autre, et elles sont quelquefois jugées critiquement par une sueur qui vient dès le commencement, et qui dure longtemps ; 5.° le virus qui produit chacune de ces fièvres, offense considérablement tout le système nerveux, comme il paraît par l'abattement total des esprits, et la prostration universelle des forces : il est aussi très-subtil, car autrement il ne pour-

rait pas être évacué, dans un état de crudité, par une sueur qui sort dans tout le commencement de l'invasion. Voilà les cinq circonstances particulières, à raison desquelles la véritable peste et la fièvre pestilentielle paraissent se ressembler dans le commencement. Mais lorsqu'elles ont duré assez long-temps pour se développer, c'est alors que l'on aperçoit aisément leurs symptômes particuliers, et que l'on voit la nature procéder à l'expulsion du virus d'une manière particulière et propre au caractère de chacune.

En suivant exactement ces fièvres dans leur progrès, nous remarquons que le virus qui produit la fièvre pestilentielle, quoiqu'ayant le pouvoir d'assimiler nos sucs, et quoique résistant fortement à la puissance de nos organes destinés à faire la coction, peut cependant être altéré au point de sortir du corps par les émonctoirs naturels, dans un certain temps de la maladie : au lieu que le virus qui produit la véritable peste, plus intraitable, assimile à sa propre nature une grande quantité de nos sucs, s'il n'est pas subitement évacué dès le commencement; attaque tout le systême lymphatique, et ulcère ou détruit quelques glandes de ce systême, pour se procurer une issue nouvelle, contre nature, et particulière à lui-même, comme on voit arriver dans la vérole et la petite-vérole. Ce dernier effet paraît donner naissance aux bubons et aux parotides,

qui sont de véritables ulcérations des grosses glandes lymphatiques ; et les charbons eux-mêmes sont de la même espèce.

Mais, pour nous borner à la fièvre pestilentielle, et pour en rechercher la nature, nous devons considérer, 1.° les causes qui produisent originairement le germe; 2.° ce que l'expérience nous enseigne sur l'effet qu'un germe, ainsi produit, a sur une personne en parfaite santé; 3.° l'effet de ce germe sur une personne dont la santé est dérangée, soit par une constitution naturelle, soit par la saison ou par d'autres circonstances; 4.° la méthode la plus raisonnable, la plus convenable et la plus efficace pour traiter cette fièvre, suivant sa nature particulière, et les circonstances propres à chaque individu, autant que l'expérience nous en a instruit jusqu'a présent.

Si quelqu'un se tient exposé au soleil, de façon que son ombre puisse être peinte sur un mur blanc, il connaîtra aisément qu'il s'exhale une vapeur de toutes les parties de son corps, semblable à celle que l'on voit s'élever d'un tas de fumier. Or, cette vapeur est subtile, âcre, et d'une mauvaise odeur. Si elle est retenue dans le corps, elle devient morbifique; mais si elle est réabsorbée, elle produit les effets les plus funestes.

Par conséquent, si plusieurs personnes sont long-temps rassemblées dans un lieu fermé, où l'air

ne puisse pas assez pénétrer, de manière à aspirer et à avaler avec leur salive les vapeurs qui s'exhalent de leurs corps, elles en ressentiront bientôt les méchans effets. Elles les éprouveront encore davantage, s'il en est quelques-unes qui soient malades, et surtout si les mauvais ulcères, les caries, les salivations mercurielles, les dysenteries, ou les fièvres putrides sont les espèces de maux qui les affligent. La chaleur, les alimens de mauvaise qualité, la malpropreté, et le chagrin ajouteront à leur misère, et enfanteront bientôt le germe d'une fièvre pestilentielle, dangereuse, non-seulement pour elles, mais encore pour toutes celles qui les visiteront, ou avec qui elles auront quelque communication. Voilà pourquoi la fièvre pestilentielle est si fréquente dans les prisons, les hôpitaux, les vaisseaux, les camps et les villes assiégées.

Le même effet est encore produit par les alimens gâtés, les mauvaises eaux, et la puanteur qui s'exhale des cadavres après les batailles, ou des insectes morts, lorsque les eaux stagnantes ont été desséchées par la chaleur de l'été. Mais on a remarqué que les vapeurs produites par les bœufs, les vaches et les brebis n'étaient pas si pernicieuses, et que l'on pouvait séjourner et dormir, sans danger, dans les étables remplies de ces bestiaux : d'où il paraît que la puanteur qui s'exhale des excrémens humains ou de ceux

des animaux carnivores, est la plus pernicieuse.

Il est encore une autre manière de produire le germe de la fièvre pestilentielle, et je ne l'ai que trop souvent remarquée : je veux parler du mauvais traitement des fièvres ordinaires, par lequel elles prennent aussi un caractère de malignité. Ces fièvres, ainsi dégénérées, sont de la même espèce que la fièvre pestilentielle : ceux qui en sont attaqués exhalent une vapeur qui devient aussi contagieuse, et elles exigent un traitement à peu près semblable, comme nous le verrons par la suite.

Le germe de la fièvre pestilentielle, une fois produit, se répand aisément par la contagion, et attaque promptement les personnes d'une constitution molle, ou celles dont le sang est appauvri par les mauvais alimens, les longues maladies, les grandes évacuations, ou les peines d'esprit ; et alors il fait un progrès rapide. Mais s'il est compliqué avec quelqu'une des fièvres communes, dont nous avons traité précédemment, il en résulte une nouvelle fièvre d'une nature composée, comme nous le verrons encore par la suite.

Cette contagion fait moins d'impression sur les personnes actives, animées, qui jouissent d'une bonne santé, qui mènent un genre de vie régulier, qui pratiquent la tempérance, et qui ont soin de s'entretenir dans la propreté. L'air pur, sec, froid et la constitution inflammatoire, s'op-

posent à ses progrès. Cependant on l'a vue quelquefois compliquée avec la véritable inflammation, souvent avec le catarrhe, et très-fréquemment avec la fièvre humorale ou dépuratoire de Sydenham. Mais comme les fièvres putrides et bilieuses mal traitées sont très-propres à produire cette contagion ; de même, dans les constitutions épidémiques putrides et bilieuses, elle se répand toujours davantage et acquiert plus de forces.

A cet égard, elle a quelque rapport avec la petite-vérole et l'angine maligne, quoiqu'aucune de ces maladies n'ait pris son origine dans ce pays : mais elle en diffère à raison d'autres circonstances particulières fort différentes. Le poison de la fièvre pestilentielle paraît s'épuiser par degrés, en sorte qu'il fait le plus grand mal au premier qu'il attaque, qu'il est plus doux chez le second, et qu'il conserve à peine assez de force pour se communiquer au-delà du troisième. De cette manière, il est bientôt épuisé, s'il n'est pas régénéré en quelqu'endroit par les causes dont nous avons parlé ; et il est heureux pour ce pays que l'action des puissances de notre corps, destinées à opérer la coction, ait sur la nature de ce poison un effet assez considérable pour le détruire par degrés ; car, sans cela, il n'y aurait pas d'obstacle qui pût empêcher la fièvre pestilentielle de devenir, par tout le royaume, aussi générale et aussi permanente que la petite-vérole

et l'angine maligne; maladies, qui n'ont rien perdu de leur force par la rigueur des hivers, à laquelle la peste a cédé : seulement nous les traitons mieux que nos prédécesseurs, voilà pourquoi elles sont moins formidables qu'elles ne l'ont été.

La saison et la température de l'air font que cette fièvre se communique plus ou moins, presqu'en proportion du degré de froid et de sécheresse qui retardent la contagion, ou du degré de chaleur et d'humidité qui la favorisent. D'après l'observation que j'ai faite il n'y a pas long-temps, je regarde comme évident que le froid et l'humidité ont le pouvoir d'empêcher la fièvre pestilentielle de se répandre.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Un jeune homme, après avoir passé quelques jours avec deux de ses amis, enfermés dans la prison de Newgate, revint chez lui attaqué de la véritable fièvre pestilentielle. Je le vis le septième jour. Il était couvert de taches pétéchiales, grosses comme des têtes d'épingles. Sa peau était humide, et exhalait une odeur désagréable. Ses selles devinrent insensiblement claires, crues, noires et très-fétides. Il avait un délire considérable ; il vécut dans cet état pendant trois jours. Sa femme et sa mère ne le quittèrent pas un instant ni jour ni nuit : elles apportèrent tous leurs soins pour lui administrer les différens remèdes, ou pour

l'entretenir, autant qu'il était possible, dans la propreté, et elles se firent souvent aider par d'autres personnes, parentes ou amies. Cependant elles échappèrent toutes à la contagion.

J'ai attribué cela au temps très-froid qu'il faisait alors, au soin qu'on eut d'arroser continuellement tout l'appartement avec du vinaigre, et à la précaution dont usèrent les assistans d'en respirer souvent, et de boire du vin pur. Dans quelques autres cas où l'on ne prit pas les mêmes précautions, et où le temps était moins favorable, les suites furent fort différentes.

La fièvre pestilentielle se termine ordinairement par une sueur chaude universelle, qui vient dans tout le commencement, ou par une légère diarrhée qui dure quelques jours, ou par des sueurs modérées souvent répétées. La crise par la salivation n'est pas fréquente ; cependant je l'ai observée plus d'une fois. Mais je n'ai jamais vu dans cette fièvre les bubons ou les charbons critiques. S'ils ont eu lieu, je présume que la disposition des humeurs était très-inflammatoire, et que les saignées convenables ont été négligées.

Il paraîtrait donc que nos forces vitales sont capables de chasser le poison de la fièvre pestilentielle, quoiqu'elles ne soient pas toujours suffisantes pour le domter. Toutefois on a vu quelques personnes vivre long-temps avec lui, et se rétablir enfin sans aucune évacuation sensible, comme

si la force naturelle de leur constitution eût subjugué l'ennemi qui l'attaquait. Mais, dans ce combat long et opiniâtre, le système nerveux a souffert considérablement, et la santé est restée altérée.

Vers la fin de cette fièvre, le sang est toujours d'une consistance lâche, et les matières contenues dans les intestins deviennent âcres et fétides; d'où on l'a appelée *fièvre putride* ou *maligne*, mais improprement; car, quoique la fièvre putride de juillet ou des jours caniculaires, mal traitée, soit propre à la produire, et quoiqu'une constitution putride la contracte promptement et en souffre beaucoup, nous voyons cependant mille fièvres putrides par an dans cette ville, sans les symptômes particuliers de cette malignité. Un homme entièrement épuisé par le scorbut de mer, est dans l'état le plus putride qui puisse exister avec la vie; mais faites-lui respirer l'air de terre, donnez-lui de bonne eau et des végétaux frais, et vous le verrez se rétablir parfaitement sans avoir eu les symptômes de cette fièvre maligne.

Bien plus, nous avons vu un homme ayant la jaunisse par tout le corps, avec l'excrétion de la bile supprimée pendant plusieurs mois, mais exempt de toute fièvre maligne; en sorte que cette fièvre n'est pas la compagne inséparable de la putridité ou de la bile, quoiqu'elle puisse être jointe à l'une ou à l'autre. Je l'ai rencontrée quelquefois durant la constitution inflammatoire, et

avec des symptômes d'inflammation si évidens, qu'il n'y a eu que la saignée répétée qui ait pu la guérir.

Les symptômes qui distinguent réellement cette fièvre des fièvres communes dans le commencement, sont les symptômes nerveux ; d'où l'on pourrait l'appeler, avec plus de raison, *fièvre nerveuse maligne*, parce que ces symptômes nerveux en sont inséparables, et l'accompagnent constamment jusqu'à ce que la malignité soit expulsée. En effet, si nous considérons que cette espèce de malignité est produite par les exhalaisons des substances animales dans un état de putréfaction, nous concevrons bientôt qu'elle doit être d'une nature volatile, subtile, âcre, et alcalescente ; et qu'un tel virus reçu dans le corps doit porter son premier effet sensible sur les nerfs, dont les symptômes ne sont pas différens de ceux qu'occasionnent quelques-unes des substances végétales, âcres et narcotiques.

Ainsi, lorsque quelqu'un qui n'est pas accoutumé au tabac, s'avise de fumer, il est attaqué d'un vertige et d'une sensation extraordinaire dans le cerveau : ses yeux deviennent pesans, ses lèvres pâles, ses extrémités froides ; sa bouche est pâteuse, son estomac est malade ; son pouls est mou, languissant et inégal ; enfin son visage et ses mains se couvrent d'une sueur froide et visqueuse. Le vomissement, ou même l'effort

pour vomir, un courant d'air frais, et une boisson d'eau froide peuvent le soulager; mais, pour se rétablir parfaitement, il lui faut un sommeil tranquille et une transpiration augmentée.

Si cet accès continuait pendant quelques jours, et devenait plus opiniâtre, il pourrait donner une assez bonne idée d'une contagion pestilentielle dans une personne en parfaite santé. Les symptômes dans les deux cas seront même presque en proportion du degré de santé et de la force naturelle de la partie affectée; et cependant cette personne s'accoutumera insensiblement à l'usage du tabac, au point de fumer continuellement sans en ressentir aucun mauvais effet.

La même chose est en quelque façon vraie à l'égard des miasmes de la fièvre pestilentielle, lesquels n'ont qu'un fort petit effet sur les gardes-malades, qui vivent impunément dans les hôpitaux et ailleurs au milieu de la contagion, à moins qu'elle n'ait atteint un degré extraordinaire; car, dans ce cas, elles n'en sont pas plus à l'abri que les autres; et nous n'avons pas de règle plus certaine pour porter notre jugement sur la force de la contagion augmentée, que lorsque nous voyons qu'elle attaque jusqu'aux gardes-malades.

On peut expliquer par-là pourquoi les médecins échappent aussi si souvent à la contagion, et pourquoi, aussi bien que les gardes-malades, ils se rétablissent plus promptement, toutes choses

d'ailleurs égales, que leurs malades. Ajoutez qu'ils sont exempts de la crainte, dont l'effet est très-pernicieux, parce qu'elle empêche toute excrétion par les pores de la peau, et qu'elle s'oppose par conséquent à la transpiration, qui est le moyen que la nature a coutume d'employer pour expulser la matière morbifique.

On rencontre des symptômes semblables à ceux-là dans toutes les fièvres éruptives, excepté peut-être dans la rougeole. La rougeole des enfans et la petite-vérole volante n'en ont que très-peu. L'érysipèle et la *fièvre angineuse* ou fièvre d'esquinancie, en ont davantage. La petite-vérole, l'angine maligne et la fièvre pestilentielle en ont le plus, excepté peut-être la peste, qui tue souvent les personnes faibles dans la première attaque. J'ai cependant vu quelques enfans et des personnes d'une faible constitution, courir le plus grand danger, même dans l'éruption de la petite-vérole discrète.

Le point principal et le plus important dans toutes les fièvres, est de déterminer avec précision l'identité de la maladie; et par conséquent il s'agit d'abord d'établir positivement si c'est une fièvre *commune*, ou *non commune* et maligne. S'il n'y a aucun symptôme de malignité aussitôt après l'attaque, on peut conclure avec sûreté que ce n'est qu'une fièvre commune; et je ne trouve pas qu'il soit difficile de déterminer, dans un

court espace de temps, la fièvre particulière, de l'appeler par son nom propre, de prononcer si elle est simple ou compliquée avec quelqu'autre fièvre *commune*, et de juger quelle est cette autre fièvre *commune*. Ainsi, par exemple, je puis reconnaître promptement un catarrhe, et prononcer s'il est compliqué avec une grande inflammation. Après quelques jours, je puis déterminer, lorsque la violence de l'inflammation est appaisée, si le catarrhe est simple, ou compliqué avec une synoque non putride ou une matière turgescente dans les intestins. Je puis ensuite dire, lorsque la synoque est presque guérie, si le catarrhe tend vers sa fin, ou s'il paraît vouloir se terminer par une fièvre étique ou par une fièvre intermittente. Enfin c'est ainsi qu'il m'est possible de suivre une fièvre *commune* dans tout son cours, si l'on n'a employé aucune mauvaise pratique.

Mais le cas est très-différent lorsque l'on voit paraître, dans le principe de la fièvre, des symptômes de malignité, qui ne cèdent pas aux moyens ordinaires que l'on sait être suffisans dans les fièvres *communes;* mais qui, au contraire, deviennent plus forts, et accompagnent constamment la fièvre. Alors on a raison de soupçonner la malignité ou la contagion, et il s'agit d'en déterminer l'identité, parce que tout le succès des moyens qu'on doit mettre ensuite en usage,

dépend de cette découverte faite de bonne heure. Je me trouve souvent dans ce cas, et voici ma manière de procéder :

Je demande d'abord, par rapport à la petite-vérole, si le malade l'a eue ou ne l'a pas eue. S'il ne la pas eue, je la soupçonne toujours, parce qu'une personne dans cette situation est fort disposée à la contracter dans Londres ; et, par cette raison, soit dit en passant, tous ceux qui viennent dans cette ville, sans avoir eu la petite-vérole, doivent être inoculés auparavant, ou aussitôt qu'ils y sont arrivés. Dans ce cas, je ne provoque pas les sueurs, à moins qu'elles ne viennent spontanément, et qu'elles ne procurent évidemment un soulagement considérable, parce que je sais que les sueurs abondantes ne sont pour l'ordinaire favorables dans aucun temps de la petite-vérole, quoiqu'une douce transpiration, aux heures ordinaires du sommeil, ne porte aucun préjudice avant l'éruption.

Mais si le malade a eu la petite-vérole, je porte alors mes vues du côté de l'angine maligne, et je l'ai souvent découverte par les douleurs aux côtés du cou, et les enflures livides des amygdales ; le malade se plaignant d'une sensation dans le gosier, semblable à celle qu'exciterait le poivre ; et toutes les parties de sa gorge ayant une couleur livide, même avant qu'on pût apercevoir des taches sur les amygdales, ou quelqu'enflure des doigts.

Si je ne reconnais les symptômes ni de l'une ni de l'autre de ces deux fièvres, je porte mes vues du côté de l'érysipèle, qui est fort commun dans le printemps et l'automne, et qui est toujours accompagné de plusieurs symptômes d'une vraie malignité, ce qui a porté Sydenham à le comparer à la fièvre pestilentielle.

Enfin, lorsque je ne découvre pas l'érysipèle, et que les symptômes de malignité sont en grand nombre, urgens et opiniâtres, je commence à soupçonner la fièvre pestilentielle : en conséquence je demande où le malade a été pendant les huit jours qui ont précédé, quelles compagnies il a fréquentées, comment il a vécu, et je n'épargne aucune des questions que je puis faire pour éclaircir mes doutes et assurer mes conjectures.

Cependant, s'il y a des signes de pléthore, j'ordonne une petite saignée. Si la langue est très-chargée, et si l'estomac est affecté, je fais prendre, aussitôt après la saignée, un léger vomitif ; et s'il y a du malaise du côté des intestins, ou s'il y a fréquente envie d'aller à la selle, j'ordonne un fort lavement émollient. Mais s'il y a douleur ou tension des intestins, ou une diarrhée putride, je fais administrer au lieu du lavement, une heure après l'effet du vomitif, et lorsque l'estomac est reposé, un doux purgatif. Ces opérations, lorsque les circonstances les exigent, procurent toujours du soulagement, et n'arrêtent jamais la

douce *diaphorèse*, si elle doit s'offrir avec avantage dans quelqu'une des fièvres malignes que l'on sait se trouver bien de la transpiration, ou de l'éruption à la peau. J'affirme cela d'après l'expérience journalière.

Très-souvent ces évacuations excitées à propos, feront disparaître les symptômes de malignité les plus urgens, et écarteront toute crainte de contagion ; auquel cas nous savons comment il faut procéder. Elles sont absolument nécessaires, lorsqu'elles sont indiquées, et elles ne peuvent jamais produire aucun mal dans ces circonstances, pourvu qu'elles soient conduites avec prudence et modération : car, en supposant que les miasmes malins se mêlent avec la salive, et passent ainsi dans l'estomac, ou qu'appliqués sur la surface du corps et des poumons, ils soient ensuite absorbés par les petits vaisseaux, et en convenant même qu'il n'y a que la sécrétion par les pores de la peau qui soit capable de les calmer au dehors, la nécessité de ces évacuations sera encore la même dans tous les cas où elles sont fortement indiquées par des signes certains de pléthore, ou d'une matière turgescente dans les premières voies.

Tous ceux qui ont fait attention aux opérations de la nature dans les fièvres, doivent avoir observé qu'aucune des sécrétions ne se fait convenablement, jusqu'à ce qu'on ait remédié à la pléthore;

et que, dans cette circonstance, une saignée faite à propos, favorise les sécrétions et les excrétions de toute espèce. Lorsque les émétiques sont administrés à temps, non-seulement ils nettoyent l'estomac, mais ils excitent encore une sueur; et la sueur la plus efficace et la plus favorable, est celle qui vient après qu'on a vidé les intestins. Mais lorsque ces évacuations ne sont pas indiquées, elles ne doivent point être provoquées; et c'est à la sagacité seule du médecin qui est sur les lieux, à juger de leur nécessité, suivant les circonstances relatives à la personne et à la maladie.

L'oppression ayant été ainsi détruite par les évacuations convenables et faites à propos, la nature reprendra ses fonctions, et la fièvre se développera d'elle-même dans l'espace de quelques heures, pendant lesquelles il ne faudra administrer aucun médicament trop actif, de crainte qu'on ne confonde son opération avec les symptômes de la maladie, et qu'on ne se mette par-là dans le cas de porter un faux jugement en établissant le diagnostique. Quelque boisson chaude, légère, un peu nourrissante et agréable au goût, donnée souvent, sera suffisante pour soutenir la nature jusqu'à ce que l'on voie se manifester les symptômes pathognomoniques, par lesquels seuls l'identité de la fièvre peut être déterminée avec précision. Durant cet intervalle, il arrive fréquemment que les malades désirent de l'eau froide ou de la petite bière

froide, et que ces boissons les rafraîchissent, et leur font beaucoup de plaisir dans les fièvres *communes;* mais dans les fièvres malignes, les malades désirent plus souvent des liqueurs chaudes. J'ai, dans plusieurs occasions, été surpris d'entendre un malade demander que sa boisson fût chaude, tandis que celle qu'on lui offrait était brûlante, et répondre, lorsqu'on lui en demandait la raison, qu'il aimait mieux qu'elle fût passablement chaude.

Lorsqu'une fièvre aura été bien traitée dans le commencement, un bon observateur sera capable, généralement parlant, de déterminer si elle est *commune* ou *non commune*, dans l'espace de trois jours au plus tard. Si les symptômes de malignité disparaissent tout-à-fait, ou sont considérablement diminués par la saignée, les vomitifs ou les purgatifs, il y a lieu de croire que la maladie n'est qu'une fièvre de la classe des fièvres *communes*, et elle doit être traitée en conséquence. Si le soulagement des symptômes de malignité vient d'une sueur qui a suivi les autres évacuations, et est en proportion de cette sueur, alors il reste encore quelque doute; il faut quelque-temps pour l'éclaircir; et en pareil cas un court délai ne peut faire aucun mal.

Mais si les symptômes de malignité, au lieu de diminuer par les évacuations requises et faites à temps, ont augmenté, on soupçonne avec raison que la maladie est plus qu'une fièvre *commune*, et

ce qu'on a ensuite à faire nécessairement consiste à découvrir l'identité de la fièvre *non commune.*

La plupart des fièvres malignes sont accompagnées d'une éruption, par laquelle elles sont promptement distinguées l'une de l'autre, et de toute autre fièvre. Ainsi, par exemple, aussitôt que quelqu'un est attaqué de la rougeole, il a une petite toux, un petit chatouillement dans la trachée-artère, ensuite un éternument, et un écoulement d'une pituite âcre sur la membrane pituitaire et les paupières. Après cela vient un frisson qui constitue le commencement de la fièvre établie; car tous les autres symptômes qui précèdent le frisson, ne doivent être considérés que comme les avant-coureurs de la maladie, et ils précèdent souvent de plusieurs jours la fièvre établie, comme je l'ai expliqué précédemment. Or, je dis qu'avant le troisième jour, ou au troisième jour de la fièvre établie, la rougeole peut être distinguée de toute autre fièvre par l'éruption qui lui est particulière; et quoiqu'un médecin expérimenté puisse former quelque jugement, à l'aide des signes avant-coureurs, sur l'approche de la rougeole, il ne prononcera cependant pas avec précision et certitude avant d'avoir vu l'éruption.

Pareillement, la rougeole des enfans, la petite-vérole volante, et l'angine maligne, seront toutes reconnues avant le troisième jour ou au troisième jour; et l'érysipèle, quoiqu'il ne se déclare pas

toujours aussi promptement, peut aussi être reconnu au même terme, par ceux qui sont bien instruits de toutes ses variétés, lesquelles, soit dit en passant, n'ont pas été suffisamment discutées jusqu'ici par aucun auteur dont j'aie eu connaissance.

Si ni l'une ni l'autre de ces maladies ne se manifeste, nous devons alors porter nos vues du côté de la petite-vérole, qui ne se montre jamais aussi promptement que le troisième jour, surtout lorsqu'elle est d'espèce bénigne; et cependant l'éruption est souvent précédée par des symptômes d'une grande malignité. En effet, lorsque le malade n'a point eu la petite-vérole, on a raison de la soupçonner, parce que la contagion en est toujours dans Londres: en sorte qu'on peut encore attendre un autre jour avant de porter son jugement à l'égard de ceux qui n'ont point eu cette maladie.

J'ai déjà dit, dans mes observations précédentes, qu'une fièvre *commune* mal traitée peut être accompagnée d'une éruption miliaire vers le onzième ou le quatorzième jour, et qu'une telle fièvre est contagieuse, pouvant se reproduire dans tel ou tel assistant très-exposé à la vapeur qui s'exhale du malade. Cette fièvre ressemble si fort à la fièvre pestilentielle, qu'elle ne peut en être distinguée que par l'éruption miliaire qui doit paraître vers le cinquième jour de la fièvre établie; et cette éruption est en partie critique,

s'il n'y a pas de fièvre *commune* compliquée avec elle.

Si l'on voit paraître quelqu'une de ces éruptions, tous les doutes sont levés; on connaît au premier coup d'œil l'identité de la fièvre, et conséquemment la méthode particulière de la traiter. Mais s'il ne s'en manifeste aucune, et si les symptômes de malignité prennent encore plus d'intensité, on a tout lieu de penser à la fièvre pestilentielle, en mettant hors de question la véritable peste, parce qu'elle ne s'est pas montrée dans ce pays depuis l'année 1666, et je désire qu'elle ne s'y remontre plus. Dans ce cas, il est nécessaire de faire attention au séjour, à la manière de vivre, aux affections de l'ame, et aux autres circonstances relatives au malade, parce qu'elles jettent souvent beaucoup de lumière sur les symptômes malins et extraordinaires qui accompagnent les fièvres.

Les huit fièvres *communes*, dont j'ai traité dans la première partie de mes observations, peuvent être accompagnées de quelques symptômes de malignité; mais ces symptômes se calment bientôt, en mettant en usage à propos la méthode particulière de traitement que j'y ai exposée pour chacune d'elles. Après cela, elles suivent une marche certaine, et se passent, si on les conduit bien. Il n'en est pas de même à l'égard de la fièvre pestilentielle: au contraire, les symptômes nerveux

et malins augmentent, le courage s'abat, le caractère de crainte et de chagrin devient de plus en plus marqué, les esprits s'affaissent aussi de plus en plus; l'estomac a du dégoût pour les boissons froides et rafraîchissantes; le pouls devient plus petit, plus vite et plus irrégulier; l'urine, les selles et la chaleur de la peau varient à des heures incertaines; il n'y a que la transpiration qui apporte du soulagement.

Dans ces circonstances, j'ai toujours trouvé un grand avantage à rendre les boissons un peu plus cordiales, et à préparer la voie pour cette sueur chaude et universelle, qui a seule la vertu de dissiper cette espèce particulière de malignité, dans toutes les saisons de l'année, et dans tous les temps de la maladie, pourvu seulement qu'elle puisse être excitée avec facilité, qu'elle procure du soulagement, et qu'elle puisse être continuée jusqu'à la fin sans contre-indication. J'assure cela, non-seulement d'après l'autorité de Sydenham et celle des meilleurs observateurs, mais encore d'après ma propre expérience.

Quoi qu'il en soit, Sydenham a raison lorsqu'il donne à entendre que c'est l'excrétion de la sueur qui dissipe le germe, et non pas la qualité spécifique d'aucun alexipharmaque donné pour faire sortir cette sueur (1).

---

(1) *Verum enimverò an non auxilium quod præstant hujus-*

Si donc je puis exciter une sueur convenable par les doux diaphorétiques, comme l'*oxymel* ordinaire; et si je puis, par des moyens simples, la pousser à un assez haut degré, et l'entretenir aussi long-temps qu'il le faut, d'après ce que nous enseigne l'expérience, pour dissiper le virus, je ne vois pas la nécessité de recourir précipitamment et en même temps à la *thériaque*, au *mithridate* et au *philonium*.

Je ne nie cependant pas que l'illustre Sydenham n'ait rencontré des cas qui exigeaient des médicamens aussi échauffans, et qu'il ne les ait donnés avec un grand succès, parce que le pouvoir des alexipharmaques doit être proportionné à la résistance, et qu'il est évident que la fièvre pestilentielle doit avoir été fréquente et très-virulente dans Londres pendant les deux années de la peste. Mais la décoction suivante, recommandée précédemment dans l'angine maligne, et aidée des

---

modi medicamenta (alexiteria), potiùs manifestæ ipsorum facultati, quâ sudores affatìm proliciendo simul materiæ morbificæ exitum aperiant, quàm occultæ cuidam indoli, quâ à naturâ ad pestilentis malignitatis labem delendam donata fuerint, referri debeat, magnam atque ancipitem habet disceptationem. Nec de hisce tantummodò, sed et de aliorum morborum alexiteriis dubitare fas est, utrum evacuationem aliquam sollicitando, potiùsquàm virtute quâdam specificâ ægrotantibus non succurrant.

Sydenh. opera omnia, Edit. Genev., tom. 1, *sect.* 2, *cap.* 2, *pag.* 68. *Edit. Montp., tom.* 1, *pag.* 116.

boissons cordiales et chaudes, a en général rempli mes vues, et a été suffisante, non-seulement pour exciter la sueur, mais encore pour l'entretenir pendant quarante-huit heures, après lesquelles j'ai toujours trouvé à propos d'administrer un purgatif, et ensuite de continuer encore le régime diaphorétique pendant trois jours au-delà, ou jusqu'à ce que les symptômes de malignité fussent calmés.

℞ *De racine de serpentaire de Virginie*, six gros;
De racine d'angélique, deux gros;
faites-les bouillir dans *une livre et demie d'eau de fontaine*, réduites à *une livre*, et ajoutez à la fin de la coction :
De canelle, un demi-gros;
passez, et ajoutez à la colature :
D'esprit de Mindererus, deux onces;
De sucre, deux gros.

Le malade prendra deux grandes cuillerées de ce mélange toutes les deux heures.

Dans les dernières années, j'ai fait usage des boissons salines avec la *confection cardiaque* et la *racine de contrayerva*, et j'ai obtenu absolument le même effet. Seulement, lorsque les nausées étaient considérables, et que l'estomac ne gardait pas le médicament, j'ordonnais les poudres en bol, que le malade avalait avec une boisson saline dans le moment de la fermentation.

Il est facile de connaître lorsque la sueur est

salutaire, par le soulagement prompt qu'elle procure. Les symptômes de malignité s'appaisent, le malade se trouve plus fort, plus à son aise, et à chaque instant son esprit devient plus tranquille. L'estomac ne rejette rien de ce qu'il reçoit, et le pouls est bientôt moins concentré, plus souple, et même plus lent, malgré la chaleur du lit, des boissons et des médicamens. La peau même, quoique chaude pendant la sueur, n'imprime pas à la main une chaleur âpre et mordante, comme dans quelques fièvres putrides.

Cette méthode réussira dans le commencement d'une fièvre pestilentielle simple, chez les personnes d'une bonne constitution; c'est-à-dire, les miasmes pestilentiels, lorsqu'ils ne sont pas compliqués avec la pléthore, une matière turgescente ou une fièvre *commune*, peuvent et doivent être dissipés par la sueur. Plus on apporte de diligence à exciter cette sueur, plus il y a d'avantage pour le malade; car, nous savons que si l'on permet au poison pestilentiel de rester long-temps dans le corps, il corrompra très-certainement la nature du sang, en même temps qu'il offensera considérablement le systême nerveux : et en cela Sydenham a raison, lorsqu'il dit que la matière qui occasionne quelque fièvre *commune*, excepté la fièvre varioleuse (c'est-à-dire le *typhus*, ou la fièvre putride de juillet), étant délayée par nos sucs et broyée par une fréquente circulation dans

nos vaisseaux, devient par degrés plus douce, et est aisément évacuée après la coction par nos excrétions naturelles; au lieu que le poison qui occasionne la fièvre pestilentielle acquiert de la force par le retard, et, loin d'être changé par nos sucs, les assimile à sa nature.

Si la fièvre pestilentielle était toujours simple, elle pourrait être aisément conduite, comme on l'a déjà dit; mais malheureusement elle est souvent accompagnée de quelqu'une des fièvres *communes*, ce qui augmente considérablement la difficulté et le danger. Par conséquent, pour jeter quelque lumière sur ce sujet, il est nécessaire de considérer, 1.° la fièvre pestilentielle simple; 2.° la fièvre pestilentielle compliquée avec l'inflammation; 3.° la fièvre pestilentielle compliquée avec la putridité et la bile; 4.° la fièvre pestilentielle compliquée avec un catarrhe; 5.° enfin la fièvre pestilentielle compliquée avec la synoque non putride : et en traitant de chacune, je ferai usage des écrits des auteurs qui ont rendu service à l'humanité, en faisant part de leurs remarques, et en publiant leurs observations sur ces maladies.

CHAPITRE II.

De la Fièvre pestilentielle simple.

Suivant la méthode que j'ai proposée, je considérerai d'abord la fièvre pestilentielle comme simple, qui s'est communiquée par la contagion à une personne en bonne santé, et je ne puis mieux entamer cette partie de mon sujet, qu'en rapportant deux observations qui sont des premières que j'aie faites sur l'espèce de fièvre dont il est question.

A mon retour de la West-Frise en Hollande, je fus informé qu'une fièvre pestilentielle s'était déclarée à Rouen en Normandie. Curieux d'en examiner les progrès, je me déterminai à aller dans cette ville, et je ne fus pas trompé. Cette fièvre, ainsi que je l'entendis rapporter, avait pris sa naissance dans l'hôpital, qui était alors vieux, prêt à tomber en ruine et fort sale; et les campagnes voisines n'en étaient pas exemptes.

II.e Observation.

Le premier malade que je vis fut madame *Le Cat*, que la fièvre pestilentielle avait déjà réduite à un état fort dangereux, lorsque j'arrivai au milieu des chaleurs de l'été. Par le détail que me fit M. *Le Cat* sur la manière dont elle avait été traitée, il me fut facile de voir qu'elle avait été trop saignée

et trop souvent, et que son régime, ainsi que toute la méthode qu'on avait jusqu'alors suivie dans son traitement, avait été trop antiphlogistique pour une femme dont le genre nerveux était délicat, et pour une saison de l'année si chaude, quoique la même méthode eût pu réussir dans un temps très-froid.

J'obtins du mari qu'il corrigeât son régime, et qu'il laissât ajouter un peu de vin de Bourgogne dans toutes ses potions et dans sa boisson ordinaire. Alors les symptômes nerveux se calmèrent en deux jours; une transpiration modérée, qui ne tarda pas à sortir, procura un grand soulagement; la malade fut en état, au bout de quinze jours, d'aller à la campagne dans la maison de M. *Debeaugilbert*, où je la suivis; et de jour en jour elle reprit ses forces en continuant le régime antiseptique. Mais elle ne put recouvrer son premier embonpoint qu'au bout de six mois, à dater du commencement de l'attaque.

En réfléchissant sur le cas où se trouvait cette dame, je distinguai bientôt que c'était la fièvre pestilentielle de Sydenham dans une bonne constitution; que la méthode antiphlogistique ne réussirait pas dans cette saison de l'année; et, après beaucoup de réflexions, je résolus d'essayer la méthode qui avait si bien réussi à Sydenham. Le succès que j'eus auprès de madame *Le Cat*, fit que je fus consulté par différentes personnes, et que

j'eus occasion de comparer cette méthode de traitement avec celle des médecins de l'hôpital de Rouen, qui était alors uniformément antiphlogistique dans tous les cas.

III.e OBSERVATION.

Peu de temps après, je fus le premier médecin appelé pour voir une des religieuses de l'hôpital (1), femme jeune, pleine de santé, active, tempérante, et menant un genre de vie très-régulier. Elle me dit qu'en déshabillant un des malades qui étaient morts de la fièvre pestilentielle, elle *avait senti quelque chose lui tourner le cœur* (ce sont ses propres expressions); mais qu'elle s'était efforcée, animée par le désir de remplir les devoirs de son état, de résister à cette impression désagréable.

Cependant elle fut obligée, dans l'après-midi, de se coucher, n'étant plus en état de se soutenir. Ses yeux étaient enflés et humides; le caractère de crainte et de chagrin était imprimé sur son visage; sa voix était tremblante; ses esprits étaient tout-à-fait abattus; elle se plaignait beaucoup de vertige, d'une douleur dans la tête, surtout à sa partie postérieure, et d'une autre douleur lancinante dans les prunelles; quoique le temps fût

(1) Il y a à l'hôpital de Rouen, comme à l'Hôtel-Dieu de Paris, une communauté de religieuses qui font vœu de consacrer le reste de leur vie au soin des malades.

fort chaud, elle éprouvait un sentiment de froid, ses jambes étaient froides; elle éprouvait un petit sentiment dolorifique au défaut des côtes; son pouls était petit, vite et irrégulier, mais sa langue était nette; elle n'avait point de soif; elle ne ressentait ni malaise, ni douleur dans les intestins.

En faisant attention au cas présent, je le considerai comme une fièvre pestilentielle simple dans un corps sain, et, plein de confiance en Sydenham, je fis mettre la malade dans un lit chaud; j'entortillai avec une flanelle chaude ses pieds et ses jambes; je couvris encore avec un morceau de flanelle son front (1); j'ordonnai qu'elle bût une grande quantité de *petit-lait* acidulé avec l'*oximel* commun, et qu'elle prît de quatre en quatre heures un scrupule de *racine de contrayerva* en poudre; enfin, je fis ajouter à son lit quelques couvertures.

Je retournai la voir au bout de huit heures, lorsqu'elle avait déjà pris un gros de *racine de contrayerva*. Sa chaleur naturelle était revenue; son pouls, quoique fort vite, n'était plus tout-à-fait aussi petit; mais il n'y avait encore aucune moiteur sur sa peau, ce que j'attribuai à l'inquiétude dont son esprit était agité. Pour la faire cesser,

---

(1) *Ne vel minima interposita mora stragulis ægrum obrui, ac laciniam laneam sincipiti alligari jussi, quæ quidem capitis obtectio ad sudorem ciendum plus proficit quàm quis facilè crediderit. Edit. Genev. Tom.* 1, *sect.* 2, *cap.* 2, *pag.* 75. *Edit. Montpell.*, *Tom.* 1, *p.* 125.

je lui donnai quinze gouttes de *laudanum liquide*, et j'ordonnai qu'on continuât les autres remèdes.

Douze heures après je la revis, et je la trouvai dans une sueur, mais qui me parut trop abondante. En conséquence, quoique la malade fût sensiblement soulagée, je fis ôter, par degrés, les couvertures qu'on avait ajoutées, je débarrassai la tête et les extrémités inférieures de la flanelle qui les enveloppait, et j'ordonnai qu'on discontinuât l'usage de la *racine de contrayerva*, mais qu'on persistât dans celui du petit-lait, et qu'on donnât un verre de bon vin dans le cas où il surviendrait des faiblesses. Toutefois, on n'eut aucune occasion de recourir à ce dernier remède; car, comme la sueur ne cessa pas, le pouls devint, par degrés, de plus en plus lent et plein; les esprits se rétablirent dans leur état ordinaire, et les inquiétudes cessèrent. La sueur continua tout ce jour et la nuit suivante sans interruption, et la malade était dans une moiteur universelle le troisième jour, lorsque je la vis pour la quatrième fois.

Son pouls était alors parfaitement bon, et tous les premiers symptômes avaient disparu. Mais en même temps sa bouche était sale, quoiqu'humide, et son haleine exhalait une mauvaise odeur. Cela me rappela la maxime de Sydenham, qui recommande de purger après la sueur; et en conséquence j'ordonnai sa tisane purgative, qui provoqua trois selles.

Le quatrième jour, la malade sortit du lit, et le cinquième la tisane purgative fut réitérée.

Elle était en si bon état le septième jour, qu'on aurait à peine pu croire qu'elle avait été malade d'une fièvre pestilentielle. Elle n'avait pas beaucoup perdu de son embonpoint, et ses couleurs revinrent avec son appétit.

En considérant attentivement le cas qui fait le sujet de cette observation, et en le comparant avec ce qui est encore arrivé il y a quelques années, il paraît que les symptômes particuliers à cette fièvre surviennent promptement après l'invasion.

Secondement, ce cas vient à l'appui de l'observation de Sydenham; savoir : que les miasmes morbifiques peuvent être dissipés par la sueur dans tout le commencement de la fièvre.

Troisièmement, il confirme que la sueur, une fois excitée, peut être entretenue par une boisson antiseptique diaphorétique, prise en grande quantité, sans continuer les sudorifiques qui ont d'abord été nécessaires; car la matière contagieuse étant âcre, volatile, subtile et alcalescente, elle doit être d'une nature diaphorétique, et par conséquent elle favorisera la sueur, lorsqu'elle sera convenablement délayée et dirigée vers la peau.

Quatrièmement enfin, il prouve que les symptômes de malignité se calment aussitôt que *les rayons de la matière morbifique*, pour me servir

des expressions de Sydenham (1), *sont poussés vers la circonférence du corps.*

Le rétablissement prompt et parfait de cette religieuse changea la méthode de traitement que l'on suivait dans cette fièvre, au point que tous ceux qui desservaient l'hôpital, aussitôt qu'ils se sentaient attaqués des premiers symptômes, se mettaient au lit, et s'efforçaient de provoquer la sueur, en prenant quelque potion animée avec le vin, et en buvant une grande quantité de boisson acidulée. Cette excrétion se faisait le plus souvent au gré de leurs désirs ; mais lorsqu'elle n'avait pas lieu, et que la chaleur devenait excessive, on leur tirait du sang, et la sueur salutaire en était infailliblement la suite.

Il faut d'ailleurs remarquer que ces personnes, dans cette saison, vivaient principalement de pain, de fruits et de végétaux, et qu'elles faisaient leur boisson ordinaire d'un cidre léger ; régime qui empêchait de se former dans les premières et les secondes voies ces amas d'une matière bilieuse et

---

(1) *Nam (quod quidem observatu summè dignum est) cùm materiæ morbificæ radii versùs ambitum corporis sese exporrigant, illicò alvi profluvium et vomitiones, ab eisdem introrsum reflexis, ac in ventriculum et intestina decumbentibus provenientes, ultrò sedantur ; adeo ut quantacunque stomachi subversio præcesserit, assumpta deinceps medicamenta probè retineantur, ac ad sudores ex voto proliciendos conducant.* Tom. 1. sect. 2, cap 2, pag. 75. — Édit. Montp. 1816, tom. 1, p. 134.

corrompue, auxquels sont sujets dans l'été les habitans de Londres, qui se nourrissent, avec excès, de la chair des animaux. Cela doit apporter une grande différence dans la méthode à suivre pour le traitement, comme nous le verrons par la suite; mais, de plus, il sert à prouver que le germe de la fièvre pestilentielle, dans une constitution saine, peut être dissipé par une sueur excitée dans tout le commencement, et que c'est par cette évacuation qu'elle se termine naturellement.

Pendant les mois de l'hiver, cette fièvre nous donna fort peu d'occupation à Rouen; mais elle revint au printemps, et elle fut compliquée avec la fièvre dépuratoire de cette saison.

Néanmoins, tous les médecins remarquèrent que les fièvres de printemps furent d'une plus courte durée parmi les malades de l'hôpital, que parmi ceux qui étaient répandus dans les autres parties de la ville; ce qu'ils attribuèrent à la simplicité du régime des premiers, qui étaient aussi de la classe des citoyens les plus pauvres et les plus laborieux; et M. *Le Cat* fut en effet du même sentiment. Mais je crois que cette différence fut l'effet de la contagion qui régnait dans l'hôpital, laquelle hâta la crise de la synoque non putride, et produisit au neuvième ou au onzième jour cette sueur, qui, dans la simple synoque non putride, n'arrive qu'au quatorzième jour, et quelquefois beaucoup plus tard.

On remarqua encore qu'il y eut à peine dans l'hôpital, pendant tout ce printemps, quelques véritables fièvres intermittentes, quoiqu'il y en eût beaucoup dans les différentes parties de la ville. J'ai eu soin de plusieurs manufacturiers, de l'autre côté de la rivière, attaqués de fièvres tierces régulières.

Mais le cas est fort différent, lorsque la contagion attaque une personne dont les sucs sont fort âcres, ou dont le sang est dissous, ou lorsque la contagion est compliquée avec un *typhus*; car, outre les symptômes de malignité, nous devons encore nous attendre à rencontrer tous ceux dont j'ai fait mention au chapitre de la fièvre putride, dans la première partie de cet ouvrage. Chacun de ces derniers symptômes ne s'accommode pas d'un régime échauffant, et il n'en est pas un qu'on puisse enlever par la sueur, jusqu'à ce qu'on ait détruit par les autres remèdes convenables la cause qui leur a donné naissance. C'est alors que la sueur peut être salutaire, et que l'on peut l'exciter avec avantage, comme on l'expliquera par la suite.

CHAPITRE III.

De la Fièvre pestilentielle compliquée avec inflammation.

Après avoir considéré la fièvre pestilentielle dans un sujet sain, je vais décrire les effets d'un germe pestilentiel, joint à une disposition inflammatoire, ou compliqué avec une véritable inflammation; et, pour m'aider dans cette recherche, j'aurai recours aux observations de Sydenham, sur la bonne foi duquel on peut compter, et qui est le premier qui ait démontré l'avantage d'un traitement antiphlogistique dans quelques cas de la fièvre pestilentielle, quoique d'autres aient reconnu son utilité dans la véritable peste.

Sydenham avait déjà rencontré la fièvre pestilentielle, mais il ne paraît pas qu'elle ait fixé son attention avant le mois de mai de l'année 1665, où il perdit une jeune femme qui en fut attaquée. Alors la synoque non putride (sa fièvre dépuratoire) avait cessé en partie, et la constitution épidémique était une véritable inflammation; les vraies pleurésies étaient même plus fréquentes que toute autre fièvre (1); ce que j'ai vu aussi ici, lorsque nous avons eu, dans ce mois, une longue continuation de vents du nord.

---

(1) *Denique pleuritides eo ipso tempore admodùm populares fuisse.* Pag. 73. — Édit. Montp. p. 127.

Il prit d'abord la maladie de cette jeune dame pour une synoque non putride ; et conséquemment il ordonna une saignée , et un vomitif aussitôt après, pour prévenir cette diarrhée fâcheuse qu'il avait si souvent observée vers l'état de la synoque non putride , surtout lorsqu'elle était accompagnée dans le commencement d'envies de vomir , et qu'on avait négligé d'exciter le vomissement dans le temps convenable (1). Il y avait déjà deux jours que cette dame était attaquée de la fièvre lorsque Sydenham la vit ; en sorte qu'elle ne fut point saignée , et ne vomit pas avant le troisième jour. Quoi qu'il en soit , la saignée n'appaisa pas la chaleur et ne fit pas disparaître la rougeur des joues. Le vomissement ne prévint pas la diarrhée (2) ; les lavemens réitérés de deux jours l'un, ne modérèrent pas les symptômes , et les forts alexipharmaques ne provoquèrent pas la diaphorèse salutaire au bout du onzième jour. Par-là Sydenham découvrit qu'il n'avait pas affaire à

---

(1) *Curationem à venæ sectione auspicatus , postero die ad præcavendam diarrhœam (quæ ob omissam , quod postulabat in principio morbi vomendi propensio , emetici exhibitionem , defervescente febre supervenire consuevit), vomitorium imperavi, quod satis commodè ventriculi saburram elicuit.* Pag. 73. — Édit. Montp. tom. 1 , p. 127.

(2) *Postero die , cùm ægram iterùm aditem , ei alvumprofluere intelligo , quæ res ab aliquot annorum usu insolentior visa , mihi non levem sollicitudinem injecit.*

une synoque non putride ordinaire ; cependant l'irrégularité des symptômes augmenta chaque jour, et la malade mourut le quatorzième, à dater du temps où Sydenham la vit pour la première fois.

La mort d'une personne si jeune et qui se portait si bien, le convainquit promptement qu'il avait erré dans la manière de traiter cette fièvre ; et, pour se rectifier, il jugea nécessaire d'en rechercher la nature particulière. Elle arrivait dans cette saison de l'année où il attendait naturellement une synoque non putride, ce qui l'avait porté à la traiter comme telle. Mais en considérant tous les symptômes avec une nouvelle attention, et en comparant ces deux fièvres ensemble, il s'aperçut bientôt de la différence qu'il y avait entr'elles. Elles étaient l'une et l'autre d'une nature inflammatoire, et par conséquent elles exigeaient également la saignée. Mais le vomitif et les lavemens réitérés, qui amènent toujours la synoque à une heureuse terminaison, ne produisirent aucun bon effet dans la fièvre de cette dame. Une sueur, excitée de bonne heure, était la seule évacuation qui pût lui donner du soulagement ; au lieu qu'elle n'en procure aucun dans la synoque. Il n'est point aisé, dans la synoque non putride, de procurer une sueur dans tous les temps ; au lieu que, dans cette fièvre, le malade est fort disposé à suer, surtout après chaque saignée.

Sydenham trouva donc, par un examen plus

exact de toutes les circonstances qui accompagnent la fièvre pestilentielle, que, quoiqu'elle vînt en mai, la constitution épidémique générale était, par la nature particulière de cette année, très-inflammatoire; que les vraies pleurésies étaient très-fréquentes; que tout le sang tiré des veines de cette dame était comme celui des pleurétiques; que ses joues étaient très-rouges; que quelques gouttes de sang étaient sorties de ses narines peu de temps avant sa mort; qu'elle avait une toux, et quelques douleurs sourdes dans les parties vitales. Toutes ces circonstances particulières bien examinées, il conclut que cette fièvre, quoique destituée des signes pathognomoniques de la pleurésie ou de la péripneumonie, et quoiqu'elle ne fût accompagnée ni de douleur de côté, ni de difficulté de respirer, était symptomatique, et occasionée par une inflammation cachée autour des parties vitales.

« En un mot, continue-t-il, j'en vins à cette conséquence, que je devais suivre ici la même méthode dont je m'étais souvent servi dans la pleurésie avec un heureux succès. En effet, elle répondit entièrement à mon attente; car, ayant été appelé peu de temps après pour un homme qui était absolument dans le même cas que la jeune femme dont j'ai fait l'histoire, j'ai commencé et achevé le traitement par les saignées répétées, selon la méthode déjà recommandée dans la pleurésie; et cette fièvre étant devenue

» épidémique vers la fin de mai et le commence-
» ment de juillet, j'ai guéri plusieurs malades
» par les mêmes moyens (1).

Alors Sydenham quitta Londres, et n'y rentra presque qu'au bout de quinze mois (2), c'est-à-

---

(1) *Insolitum hujusce febris ingenium per aliquot post dies animum meum variè exagitabat; ac tandem in memoriam revocans, summum ardorem, etiam post reiteratam venæ sectionem in prædictâ ægrâ perseverasse; ruborem genarum adfuisse; cruoris aliquot guttulas paulò ante mortem è naribus fluxisse, nec non sanguinem ipsius in acetabulis refrigeratum, ei qui à pleuriticis detrahitur non absimilem fuisse, quin et tussim aliquam et obscuros quosdam in partibus vitalibus dolores emicuisse, etc., etc., etc. His inquam omnibus ritè perpensis, in eam deveni sententiam, ut febrim hanc, etsi pathognomonicis pleuritidis, aut etiam peripneumoniæ signis destitutam, tamen symptomatis rationem habuisse judicarem, inflammationis cujusdam respectu circà partes spirituales delitescentis, etiamsi nullus aderat lateris dolor, nulla insignis spirandi difficultas. Ut rem contraham, eò tandem deveni, ut eâdem omninò mihi methodo procedendum fuisse in prædicto casu arbitrarer, quâ in pleuritide sæpiùs cum successu singulari usus fueram. Quæ sententia deinceps feliciter atque ex voto cessit. Vocatus enim non multò post ad hominem consimili prorsùs modo ægrotantem, reiteratis venæ sectionibus, quales ad pleuritidem suprà laudantur, curationem commisi et absolvi. Circà mensis modò memorati exitum atque initium junii, complures operam meam implorantes ab eâdem febre (quæ jam valdè populariter grassabatur) prædictæ praxeos beneficio convaluerunt.* Tom. 1, sect. 2, cap. 2, pag. 73. — Édit. Montp. p. 129.

(1) *Cæterùm cùm proximo pariete ardente propriùs ædibus meis immineret periculum, ego tandem amicorum suasu nu-*

dire, dans le mois de novembre 1666, temps où la peste n'était plus aussi répandue. Mais à son retour, il trouva la fièvre pestilentielle faisant autant de ravages que jamais; et elle céda encore au même traitement antiphlogistique, savoir : aux saignées réitérées, à la diète et aux boissons rafraîchissantes, pendant l'hiver de 1666 et une partie du printemps de 1667. Cependant, à cette époque, Sydenham n'ayant pas eu dans quelques cas son succès ordinaire, comme il paraît par ce qu'il nous rapporte lui-même, il adopta, pour la première fois, son traitement sudorifique, qui lui réussit constamment (1) ; et, quoiqu'il y ait eu recours si tard, il paraît encore qu'il regarda

---

merosissimis fugientium turbis me adjunxi, familiâ etiam meâ ad aliquot ab urbe lapides subductâ. Pag. 74. — Édit. Montp. p. 129.

(1) *Hunc autem ritum imminuendi liberalius sanguinem (cui etiam ptisanæ ac diætæ id genus refrigerantis usus accessit) in multis ægris miro profectu continuavi, donec tandem in nonnullorum tractatione solito successu destitutus præ adstantium proterviâ, qui præjudiciis inanibus occupati debitam sanguinis quantitatem auferri non patiebantur (magno ægrotantium malo, quibus, saltem dum in hoc cardine curandi scopus versaretur, sanguis, aut non sufficienti quantitate, aut non omninò detrahendus fuerat) insignem obicem conatibus meis oppositum sensi, ac proindè alium à venæ sectione huic morbo occurrendi modum reperiri, magnoperè ex usu futurum judicavi..... Re diù multùmque apud animum meum deliberatâ, tandem in hanc methodum incidi, quam nunquam non proficuam, ac omnibus numeris absolutam deinceps expertus sum.* Pag. 74 et 75. — Édit. Montp. p. 132 et suiv.

toujours l'évacuation par la peau, comme la terminaison la plus naturelle et la plus salutaire de la fièvre pestilentielle. On en peut juger par le passage suivant.

Pour considérer donc, dit Sydenham (1), cette première intention, qui tend à aider la nature dans l'expulsion de la matière morbifique, par la voie qu'elle a coutume de choisir, il faut observer que la nature, dans la véritable peste, lorsqu'elle ne s'égare pas d'elle-même ou qu'elle n'est pas troublée par quelque fièvre étrangère, opère la guérison par un abcès dans les émonctoires, qui offre une issue à la matière morbifique; au lieu que cette guérison s'accomplit,

(1) *Quocircà ut intentionem illam priorem paulò pleniùs expendamus, quæ eò spectat, ut naturæ in morbificæ materiæ exterminatione suo more et modo auxilium suppeditetur; advertendum venit, quòd in verâ peste natura, dum neque sponte suâ aberrat, neque vi aliquâ trasversim agitur, per abscessum aliquem in emunctoriis erumpentem, undè materiæ exitus patescit, negotium suum exequitur. Atqui in febre, quam pestilentem nuncupamus, mediante diaphoresi per universam corporis superficiem idem efficitur. Undè colligere est, pro diversâ, quam natura in utroque morbo præmonstrat, viâ ac ordine, etiam diversam medendi rationem institui debere. Nimirùm, si quis, materiem veræ pestis ope sudoris amoliri satagat, is diversa à natura via insistit, ut potè quæ id per apostemata molitur. Contra verò qui aliàs quàm per sudores febris pestilentis materiam eliminare tentat, is cursum instituit cum naturæ ductu ac* ῥοπῇ *nequaquam convenientem.* Pag. 69. — Édit. Montp. p. 118.

dans la fièvre que nous appelons pestilentielle, par une sueur qui se répand sur toute la surface du corps; d'où nous pouvons concevoir que la méthode du traitement doit être différente, selon les différentes indications que la nature nous présente dans ces deux maladies. En effet, si quelqu'un s'efforçait d'évacuer la matière de la véritable peste par la sueur, il serait opposé à la nature, parce qu'elle essaie d'opérer cet effet par les abcès; et, d'un autre côté, celui qui tâcherait de chasser la matière de la fièvre pestilentielle autrement que par les sueurs, emploierait une méthode directement contraire à l'intention et à la disposition de la nature.

En comparant le détail que nous fait Sydenham, touchant la maladie de la jeune femme qu'il perdit, avec ce qu'il ajoute ensuite, il est évident que ce fut la véritable fièvre pestilentielle, la même qu'il vit avant et après la peste; et que ce médecin, la prenant pour une synoque non putride, ne s'efforça pas d'exciter ni même de favoriser la sueur avant le onzième jour, qui est toujours dangereux dans cette fièvre maligne. La rougeur des joues, et les gouttes de sang qui coulèrent du nez, indiquaient seulement la dissolution de cette humeur; ce qui exigeait, dans ce temps de la maladie, des acides rafraîchissans plutôt que des cordiaux échauffans. Dans ce cas, le germe pestilentiel était joint à beaucoup d'in-

flammation; ce qui demandait des saignées réitérées dans le commencement, selon le degré de cette inflammation; car, quoiqu'une simple pléthore ou une surabondance de sang, doué des qualités convenables, puisse céder à une saignée faite à propos, nous savons cependant qu'une inflammation établie, accompagnée d'un sang couenneux et de la tension des fibres, exige des saignées répétées, avant qu'on vienne à bout d'appaiser la chaleur et de ramener les fibres à un degré suffisant de relâchement. Il paraît aussi, à l'égard de cette jeune femme, que l'estomac et les intestins ont souffert de la part des miasmes pestilentiels. En effet, l'estomac fut soulagé par un vomitif administré après la première saignée; mais les lavemens ordonnés ne furent pas suffisans pour nettoyer les intestins aussi promptement et aussi efficacement que le demande la nature de la fièvre maligne; le ferment âcre qui y restait encore, fut un foyer de matière morbifique qui se mêla sans cesse au sang, et qui entretint constamment l'irritation, la diarrhée, la chaleur et l'anxiété, par lesquelles la diaphorèse salutaire fut retardée ou même empêchée; et les plus forts alexipharmaques ne purent jamais, par aucun moyen, corriger la matière morbifique dans de telles circonstances, et dans un corps d'une constitution si sanguine.

J'aurais attendu beaucoup plus de soulagement

d'une dose convenable de cette tisane légèrement purgative, que Sydenham recommande toujours après la saignée, pour modérer la violence des fièvres inflammatoires. Si ce purgatif eût été donné aussitôt après le vomitif, et si la matière morbifique, qui avait son siége dans les intestins, eût été chassée dans le commencement de la maladie, le soulagement, le repos et un doux sommeil en auraient probablement été la suite, ainsi que la sécrétion par la peau, qui aurait pu être excitée, dans une personne si vigoureuse et si jeune, sans aucun autre alexipharmaque qu'une boisson chaude, vineuse, légèrement acide, jointe à quelques cordiaux très-doux, jusqu'à ce que toute la malignité eût été dissipée.

Chez les personnes jeunes, pléthoriques, vigoureuses, et lorsque la constitution inflammatoire est épidémique, on ne produit jamais aucun bien par l'usage prompt des médicamens âcres, stimulans et échauffans. Dans ces circonstances, les plus forts alexipharmaques ne servent qu'à porter la chaleur au-delà du degré nécessaire pour la sueur, comme je l'ai expliqué dans la première partie de cet ouvrage : nulle sécrétion, nulle excrétion ne peuvent se faire convenablement, jusqu'à ce qu'on ait détruit la trop grande viscosité du sang, et la trop grande tension des solides.

D'ailleurs, la sueur excessive ne procure pas

du soulagement, comme une transpiration libre et modérée. J'en appelle à l'expérience de tout observateur attentif. N'a-t-il pas souvent remarqué que l'éruption de la petite-vérole et de l'érysipèle, ainsi que la sueur salutaire de l'angine maligne et de la fièvre pestilentielle, étaient retardées par l'excès de la chaleur dans quelques constitutions sanguines et vigoureuses? Mais, au contraire, n'a-t-il pas vu que ces évacuations critiques étaient provoquées en modérant la violence de ce ferment?

En réfléchissant très-sérieusement sur cette matière, j'ai souvent imaginé que la violence d'une chaleur et d'un mouvement excessifs ne servait qu'à mêler, de plus en plus, la matière morbifique avec le sang, et à en rendre la séparation plus difficile; au lieu qu'un degré modéré de chaleur et de mouvement, porté seulement un peu au-delà du point naturel ou de celui qui a lieu dans l'état de santé, séparait insensiblement la matière morbifique des humeurs saines, et la déposait peu à peu sur l'organe le plus propre à la recevoir, et à lui procurer enfin une issue.

Ce que j'ai observé, ou, pour mieux dire, ce qu'on observe tous les jours, me confirme dans cette opinion. Lorsqu'une sueur immodérée sort subitement au milieu d'une fièvre violente et d'une chaleur extrême, je ne vois pas qu'elle soulage sensiblement le malade. Cette sueur paraît être

ce qu'on entend par une évacuation crue et symptomatique; mais si je puis modérer cette fermentation excessive, elle est remplacée par une transpiration plus douce, qui apporte de moment en moment un soulagement sensible, et qui, bien conduite, devient souvent critique et salutaire. Le succès du traitement de toutes les fièvres *non communes*, accompagnées d'éruption ou non, chez toutes les personnes sanguines, durant la constitution inflammatoire, dépend tellement d'une parfaite connaissance de cette doctrine, qu'elle mérite d'être développée par un exemple.

Supposons qu'au second jour d'une fièvre inflammatoire, la petite-vérole se manifeste par petits pelotons répandus çà et là sur le visage, sans cette diminution des symptômes qui doit accompagner ou précéder l'éruption; dans ce cas, doit-on favoriser cette éruption, qui n'apporte aucun soulagement, et qui n'aurait pas dû paraître avant le troisième ou même le quatrième jour? Au contraire, l'expérience de tous les temps ne nous enseigne-t-elle pas que nous devons plutôt réprimer cette éruption crue, qui n'est ni vraiment critique, ni suffisante pour diminuer la fièvre, et songer à modérer la violence de la chaleur et du mouvement, comme le seul moyen qui soit en notre pouvoir de prévenir une petite-vérole confluente et dangereuse, dont l'éruption n'est ni critique ni suffisante pour enlever la fièvre.

Bien plus, supposons encore que l'éruption ne paraisse qu'après le troisième jour, avec diminution de tous les symptômes; dans ce cas, faut-il s'efforcer de pousser au dehors, dans ce jour, toute la petite-vérole, ce que l'on sait être naturellement et régulièrement l'opération de trois jours et demi? ou plutôt, ne doit-on pas conclure que la nature accomplit son ouvrage dans le temps convenable, et administrer seulement au malade les délayans nécessaires? Les personnes vigoureuses, sanguines, surtout durant les constitutions inflammatoires, ne meurent jamais de pure inanition, même dans les fièvres malignes. Alors la nature poussera au dehors la petite-vérole dans le temps opportun, sans aucun alexipharmaque, et avec le secours seul de quelque boisson abondante, quoique les malades faibles et épuisés puissent exiger l'usage des cordiaux dans quelques cas et quelques circonstances particulières de cette maladie.

Il en est de même à l'égard de l'angine maligne et de la fièvre pestilentielle, qui ne se terminent jamais bien que par la transpiration. Cependant, si ces maladies sont accompagnées de beaucoup d'inflammation, elles exigent un traitement antiphlogistique jusqu'à un certain degré; et, à l'égard des personnes jeunes, sanguines, vigoureuses, surtout durant les constitutions épidémiques inflammatoires, on ne peut procurer une sueur

bonne, libre, modérée, salutaire et critique, sans saigner encore jusqu'à un certain degré, à un temps convenable de la fièvre.

Le meilleur signe donc dans les fièvres pestilentielles, est un pouls plein, parce qu'il indique une force suffisante pour pousser le poison vers l'issue qui lui est propre, savoir, vers la peau, et le faire sortir par une transpiration chaude, libre, douce, modérée, mais non pas par une sueur excessive, crue et colliquative.

Nous sommes en cela redevables à l'illustre Sydenham. Il fut le premier qui enseigna l'utilité du traitement antiphlogistique dans la fièvre pestilentielle, durant la constitution inflammatoire, et chez les personnes sanguines, vigoureuses, et d'une disposition inflammatoire. Plus on s'efforce d'échauffer les personnes qui ont un tel tempérament, plus on dessèche leur peau; mais, au contraire, on ouvre leurs pores, en les saignant sans crainte et en leur faisant prendre abondamment des boissons délayantes. La force de leur tempérament est suffisante pour chasser le poison dans le temps convenable, aussitôt que le volume, la chaleur et le mouvement excessif de leur sang sont réduits au degré requis; et, comme ils n'ont pas besoin des cordiaux échauffans, communément appelés sudorifiques, ils ne se trouvent pas bien de ces médicamens, qui ne servent qu'à porter leur chaleur au-delà du degré nécessaire pour favoriser

la transpiration, ou à provoquer une sueur prématurée, crue et plus funeste que salutaire, même dans les fièvres pestilentielles.

Le docteur Dan. Trillerus a observé que dans toutes les fièvres vraiment inflammatoires il y avait une propension considérable et naturelle à la sueur aussitôt après chaque saignée, et que la saignée salutaire était invariablement suivie d'une sueur critique et universelle qui durait quarante ou soixante heures. Or, si cela est ainsi dans les fièvres simples inflammatoires, il doit en être de même, à plus forte raison, dans les fièvres inflammatoires pestilentielles, où le sang est chargé d'un ferment âcre et volatil. J'ai souvent remarqué cela en Normandie, où domine la disposition inflammatoire ; et je me suis quelquefois imaginé que la fièvre était plus promptement amenée à la coction et à la crise par l'addition de la malignité répandue dans l'hôpital. En effet, on pensera peut-être que cette conjecture n'est pas si mal fondée, lorsqu'on fera attention que cette espèce de poison possède à un très-haut degré la vertu de dissoudre la partie visqueuse du sang. Mais, quoi qu'il en soit, je me rappelle bien que les malades de l'hôpital de Rouen, quoiqu'ils parussent d'abord pâles et faibles par l'effet d'une large saignée, avaient ordinairement une sueur chaude et universelle, après les avoir bien couverts dans leur lit, et leur avoir fait prendre abondamment

quelque boisson chaude ; et que cette sueur leur procurait du soulagement, et devenait quelquefois critique. Toutefois, je n'ai jamais vu qu'on eût été dans la nécessité de faire, dans cette fièvre, plus de trois saignées ; et lorsqu'on essaya d'opérer la guérison entière de la fièvre par des saignées plus souvent réitérées, non-seulement le sang devint dissous, mais encore il s'ensuivit une grande faiblesse.

Je vais terminer ce chapitre par un exposé succinct de la méthode particulière que j'ai trouvée la plus heureuse dans le traitement de la fièvre pestilentielle, lorsqu'elle est compliquée avec inflammation, c'est-à-dire, lorsque le malade est jeune, sanguin et vigoureux, que la constitution épidémique est inflammatoire, qu'il souffle un vent du nord, et que l'air est sec ou froid. Dans ces circonstances, la première chose qu'il faut faire, est de mettre le malade dans un lit chaud, et d'essayer, par des moyens doux, de provoquer une sueur, afin de détruire d'abord la malignité. Mais si la chaleur augmente, et s'il ne survient ni soulagement, ni diminution des symptômes, tirez alors dix onces de sang, et continuez le régime légèrement diaphorétique, pour exciter cette sueur qui suit toujours la saignée chez les personnes sanguines et vigoureuses, et qui fait cesser le malaise de l'estomac, ou le trouble des intestins, s'il n'est que symptomatique et l'effet du spasme ou de l'orgasme.

Mais si l'estomac est malade et la langue sale, on doit donner après la saignée un léger vomitif; ou si les intestins sont tourmentés, et si la bouche est mauvaise, on administrera la tisane purgative, parce que l'opération de l'un ou de l'autre de ces médicamens donnés après la saignée, lorsque le cas le demande, n'empêchera pas la sueur salutaire chez les personnes vigoureuses.

Si, après l'une ou l'autre de ces évacuations, les symptômes de l'inflammation n'étaient pas calmés au bout de vingt-quatre heures, il serait nécessaire de faire une seconde saignée, qui serait suivie d'une seconde sueur, qu'on traiterait comme la première, et qu'on favoriserait par des boissons chaudes, cordiales et diaphorétiques, données pendant vingt-quatre heures. A cette époque de la maladie on peut juger de l'effet de la seconde saignée, et distinguer lesquels dominent le plus, des symptômes de l'inflammation, ou de ceux de la malignité. Si ce sont les premiers, une troisième saignée peut être nécessaire, et je n'ai jamais vu qu'on eût été obligé d'en faire davantage pour réduire à un juste degré l'inflammation, compliquée avec la contagion pestilentielle. Le plus souvent une large saignée faite à propos dans le lit, a suffi pour préparer la voie à la sueur salutaire. Un excès imprudent de cette évacuation est capable de trop affaiblir le pouls, et ensuite, pour provoquer la transpiration, on est forcé

d'avoir recours à des alexipharmarques plus puissans que ceux qui auraient d'abord été nécessaires. Le *vin* est le meilleur de tous, et il peut même être avantageux d'appliquer les *vésicatoires* qui agissent non-seulement comme stimulans, mais encore, après une saignée copieuse, comme dissolvans du sang visqueux.

Lorsque la sueur salutaire est une fois établie, elle doit être entretenue pendant quarante-huit heures, et ensuite un purgatif devient nécessaire. Mais le régime diaphorétique doit être continué jusqu'à ce qu'on voie cesser tous les symptômes de malignité. Vers la fin, dans les cas de grande faiblesse après les évacuations considérables, le *quinquina* produit un excellent effet comme restaurant et comme stomachique.

CHAPITRE IV.

De la Fièvre pestilentielle compliquée avec putridité.

Le mois de juillet produit dans nos tempéramens une révolution universelle, par laquelle l'épaississement inflammatoire est détruit ; et une nouvelle constitution prend sa place, accompagnée du relâchement des solides, de la dissolution du sang et de l'âcreté des humeurs. Cette nouvelle constitution s'appelle ordinairement la constitution putride épidémique. Or, il est évident qu'un ferment âcre et volatil, tel que le germe de la fièvre pestilentielle, s'unit promptement à une telle constitution, et l'irrite.

J'ai souvent désiré que Sydenham eût vu cette espèce de fièvre pestilentielle ; mais il se déroba à lui-même l'occasion de l'observer, en quittant Londres au mois de juin 1665, avant que la constitution eût commencé à se manifester. Ce médecin écrivit son chapitre sur la fièvre pestilentielle en 1667, un an après que la peste eut cessé d'exercer ses ravages dans Londres ; et il paraît, par son abrégé de la constitution épidémique des années 1665 et 1666, que, dans le mois de mars 1665, la synoque non putride, contre le cours ordinaire des autres années, disparut, et fit place aux vé-

ritables fièvres inflammatoires non rémittentes, auxquelles le germe de la fièvre pestilentielle s'étant joint, produisit cinq nouveaux symptômes, différens de ce que Sydenham avait accoutumé de voir dans les simples fièvres inflammatoires de la même saison.

1.° La douleur de tête fut plus violente.

2.° Le vomissement fut plus considérable.

3.° La diarrhée, que l'on prévenait ordinairement dans les premières fièvres par un vomitif, était provoquée dans celle-ci par le même remède, et ensuite le vomissement continuait.

4.° Les parties externes étaient sèches, comme dans la fièvre de la constitution précédente (la synoque non putride), mais, après la saignée surtout, il survenait facilement une sueur, et, en la favorisant, les symptômes devenaient bientôt plus modérés. Cela pouvait avoir lieu dans tous les temps de la maladie; au lieu que dans la constitution précédente (la synoque non putride), on ne pouvait pas le tenter sûrement avant le treizième ou le quatorzième jour, et il n'en résultait pas un effet aussi avantageux, *(ce qui prouve la qualité sudorifique du poison absorbé.)*

5.° Le sang tiré des veines dans cette fièvre, ressemblait souvent, par sa couleur, à celui des personnes attaquées de pleurésie ou de rhumatisme; mais il était moins visqueux *(ce qui était*

dû à la qualité dissolvante du poison ajouté) (1).

Par ce paragraphe, et même par le chapitre entier sur cette fièvre, je regarde comme évident que la fièvre pestilentielle de Sydenham prit sa naissance d'un germe ou d'une contagion pestilentielle, ajoutée à une véritable constitution inflammatoire, et fut une synoque inflammatoire non rémittente, maligne, différente de la fièvre rémittente, maligne, critique de Roupe, et encore plus de la fièvre putride et maligne d'Huxham,

---

(1) *Prægressâ hyeme frigidissimâ, et sicco gelu in veris usque tempora indesinenter perdurante, cùm ex improviso solveretur, fine Sc.* Martii, *ineunteque, ex Anglorum computo, anno* 1665, Peripneumonia, Pleuritides, Anginæ, *aliique id genus morbi inflammatorii magnam derepente stragem edebant: quo ipso tempore caput etiam extulit* febris *quædam* continua epidemica, *à febrium continuarum genio, quæ præcedenti constitutione vigebant, longè diversa; quarum vix ullæ ex anni tempestate solebant invadere. Dolor capitis quàm in priore illa intensior, et vomituritiones adhuc magis immanes ad hanc febrem accedebant; in plerisque diarrhœa, quam prius diximus assumpto emetico præcaveri potuisse, jam ab eodem provocabatur, nec tamen cessabat vomituritio. Externa hîc pariter ac in febribus constitutionis præcedentis sicca reperiebantur, attamen, præmissâ maximè venæ sectione, æger in sudorem solvi poterat, quo provocato leviora mox symptomata; atque hoc nullo non morbi tempore fieri potuit, cùm in febre prægressâ nec tutò ante diem* 13 *vel* 14 *id tentaveris, nec facilè voti fueris compos. Sanguis sæpè pleureticorum et rhumatismo laborantium sanguinem colore referebat, non verò usque adeo gelatina illa albescente quâ illorum sanguis prætexitur.*

Tom. 1, *sect.* 2, *cap.* 1, *pag.* 62. — Édit. Montp. p. 130.

ou de la synoque putride maligne, qui est le sujet de ce chapitre.

La véritable fièvre putride ne fut pas sérieusement considérée par Sydenham avant le mois de juillet de l'année 1667; et en conséquence il l'appelle la constitution épidémique de 1667, 1668 et 1669, en sorte qu'il n'en publia l'histoire qu'en 1670; et il ne paraît pas qu'il ait rencontré la fièvre pestilentielle durant ces années, ni même après, ce qui peut encore plus avoir eu lieu, si sa pratique s'est alors bornée aux gens aisés, qui ne sont pas autant exposés à cette sorte de contagion.

Je conclus donc que Sydenham n'a jamais vu la contagion pestilentielle jointe à la synoque putride; mais il a vu le *virus* de la petite-vérole joint à la constitution putride dans l'été des années 1674 et 1675; et par conséquent, il a observé que la petite-vérole, quoiqu'elle ait été douce et régulière pendant le printemps, devint putride, anomale et maligne, à mesure que la constitution putride fit des progrès. Sydenham donna toute son application à cette fièvre composée, et avec sa pénétration ordinaire, il en rechercha la nature. Or, il sentit bientôt la nécessité de faire principalement attention à la fièvre putride, et d'ordonner, par conséquent, le régime antiseptique le plus puissant, qui fut le seul moyen par lequel il parvint à triompher de cette ma-

ladie terrible, regardée jusqu'alors comme incurable; et, par ce coup de maître, il a jeté de meilleurs fondemens, pour le traitement de toutes les fièvres malignes compliquées avec une synoque non putride, que la plupart des autres auteurs qui ont expressément écrit sur chacune d'elles.

Mon dessein est de faire l'histoire, non d'une fièvre putride ordinaire, rendue maligne par un mauvais traitement, mais des effets d'une véritable contagion pestilentielle, maligne par essence, jointe à une fièvre putride, et produisant des symptômes qui n'appartiennent pas naturellement aux fièvres putrides ou bilieuses simples, tant qu'elles sont bien traitées, quoiqu'ils puissent être ajoutés aux unes ou aux autres, et produire ainsi une fièvre composée participant de la nature des deux.

« Je sais, dit Huxham (1), que l'épithète de *ma-*
» *ligne*, qu'on a donnée à certaines fièvres, n'est
» plus si fort en usage depuis quelques années.
» Il est vrai qu'on s'en est servi souvent pour
» couvrir l'ignorance, ou augmenter le mérite
» de la cure; mais cependant cette dénomination
» n'est pas sans fondement dans la nature, ou
» du moins quelqu'autre qui puisse désigner la
» fièvre que je décris, et la distinguer de la fièvre

(1) *Essai sur les Fièvres*, par M. J. Huxham, traduct. nouv. sur la troisième édit. Anglaise, édit. de 1765, pag. 140.

» inflammatoire ordinaire. En effet, le terme de
» *fièvre inflammatoire* suppose qu'il y a d'autres
» espèces de fièvres. Il est peut-être indifférent
» de les appeler putrides, malignes ou pestilen-
» tielles : lorsqu'il paraît des pétéchies, on les
» appelle *pétéchiales;* si elles sont produites par
» contagion, *contagieuses.* Je ne disputerai pas
» sur les mots; mais il en faut nécessairement
» pour communiquer nos idées, et, quand
» on a soin de les bien définir, on a tort de
» chicaner dessus.

» J'ai toute la vénération possible pour la mé-
» moire du grand *Sydenham*, mais j'ose dire ce-
» pendant, que s'il n'avait pas traité toutes les
» fièvres, et même la peste, comme des maladies
» purement inflammatoires, sa pratique aurait
» été plus exacte et plus digne d'être suivie, étant
» extrêmement bien adaptée à la viscosité inflam-
» matoire; mais il est certain qu'elle ne mérite
» pas d'être toujours imitée, même dans la petite-
» vérole, qu'il a si admirablement bien décrite,
» et plus judicieusement traitée. On ne saurait
» douter qu'il n'y ait des fièvres qui demandent
» quelque chose de plus que des saignées, de la
» petite-bière et des purgations. Traiterait-on ainsi
» une fièvre lente nerveuse? Quelques espèces
» de petite-vérole, de fièvres pétéchiales, miliaires,
» peuvent-elles être conduites de cette manière?
» J'en appelle à tout praticien expérimenté et

» raisonnable. Mais rendons honneur à qui il est » dû : c'est avec raison qu'il rejeta le régime » chaud, tout de feu, et les sudorifiques qu'on » employait communément alors dans toutes les » espèces de fièvres, et qu'il introduisit les éva- » cuations et un régime rafraîchissant, délayant » et tempéré; méthode beaucoup préférable dans » toutes les espèces de fièvres inflammatoires et » ardentes. Il est vrai que des évacuations seules » et des délayans froids et aqueux ne convien- » nent pas indifféremment dans toute sorte de » tempéramens et de fièvres. On pousse quelque- » fois les méthodes opposées trop loin; une opi- » nion favorite peut obliger un médecin à éteindre » presqu'entièrement le feu vital, et une autre à » mettre tout en feu, de peur que les miasmes » destructeurs ne se logent quelque part. »

Le respect que j'ai pour Sydenham ne me permet pas de laisser passer ce que dit Huxham dans l'endroit de son ouvrage que je viens de citer, sans faire remarquer l'injustice et la fausseté de sa critique à l'égard de cet illustre médecin. En effet, comment Huxham peut-il dire, avec quelque ombre de vérité, que Sydenham a traité toutes les fièvres indifféremment comme des maladies purement inflammatoires? Ce dernier ne recommande-t-il pas expressément le traitement diaphorétique pour la synoque non putride après le dixième jour, et la méthode antiseptique pour

la fièvre de juillet? méthode qu'il a portée au plus haut degré, en donnant l'*acide minéral* dans toute la boisson ordinaire, lorsque la même fièvre était compliquée avec la petite-vérole. Ne fait-il pas usage des *vésicatoires* dans tout le commencement de la fausse péripneumonie? Enfin, n'a-t-il pas guéri la peste et la fièvre pestilentielle par des sudorifiques les plus puissans, administrés dans le principe du mal? Certes, il est bien malheureux que les ouvrages d'un auteur tel que Sydenham ne soient pas lus avec plus d'attention, et qu'on ne les comprenne pas mieux.

Quoiqu'Huxham ait fait mention des effets du poison pestilentiel sur les personnes de différente constitution, il n'a cependant pas pris garde aux changemens produits dans ces différentes constitutions par le changement des saisons, qui, comme il a déjà été observé souvent, donne naissance à une certaine variété de fièvres qui se succèdent régulièrement, et dont les unes ou les autres sont particulières à chaque saison, ce qui établit une différence considérable dans les symptômes qui dépendent de la même espèce de contagion.

J'ai déjà traité de la complication inflammatoire qui tient sa place parmi ces différentes complications. Je vais à présent considérer les constitutions putride et bilieuse, jointes à la contagion pestilentielle.

Par *fièvre putride pestilentielle*, j'entends une fièvre composée qui a deux ordres de symptômes naturellement indépendans l'un de l'autre, quoiqu'ils puissent quelquefois se rencontrer ensemble dans le même sujet, et s'irriter réciproquement. J'appelle les premiers de ces symptômes *pestilentiels*, parce qu'ils dépendent de la contagion ou des miasmes malins. J'appelle les autres *putrides*, parce qu'ils sont les mêmes que ceux du *typhus* d'Hippocrate, de la fièvre varioleuse de Sydenham, ou de cette constitution de fièvres communément appelées putrides, régulièrement et chaque année épidémiques dans cette ville, depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre.

Je ferai d'abord séparément l'énumération des symptômes particuliers à la contagion et à la putridité, et ensuite je les ferai voir existans ensemble. Par ce moyen, j'éviterai toute confusion, et je donnerai, j'espère, une idée plus claire du sujet dont nous traitons, qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, parce qu'on a confondu les phénomènes qui se rencontrent dans cette fièvre compliquée, sans marquer la différence occasionée par la variété des tempéramens, et les constitutions épidémiques opposées, avec lesquelles elle peut être et est en effet souvent unie. En séparant et en distinguant ces phénomènes de la manière que je me propose de le faire, le médecin, même sans expérience, sera en état,

lorsqu'il rencontrera cette fièvre composée, de discerner lesquels des symptômes de putridité, ou de ceux de malignité et de contagion, seront prédominans, connaissance dont dépend toute la sagacité nécessaire pour traiter cette fièvre avec succès. Pour remplir cet objet, je serai obligé de répéter plusieurs choses que j'ai déjà dites, mais d'ailleurs j'y mettrai autant de détail et de clarté qu'il me sera possible.

Les symptômes pathognomoniques ordinaires d'une fièvre putride, dans le mois de juillet et les jours caniculaires, sont, suivant Sydenham, au nombre de huit.

« 1.° Le malade se plaignait d'une douleur au » creux de l'estomac, et qui était telle qu'il ne » pouvait pas souffrir qu'on y touchât. Je ne me » souviens pas d'avoir observé ce symptôme dans » aucune autre maladie que dans cette fièvre;

» 2.° La douleur de tête, la chaleur de tout le » corps et les pétéchies se manifestaient assez » sensiblement dans plusieurs cas;

» 3.° Il y avait peu de soif;

» 4.° La langue fut assez souvent comme celle » des personnes qui sont en bonne santé; elle » fut cependant quelquefois blanche, très-rarement » sèche et jamais noire;

» 5.° Les sueurs spontanées et abondantes étaient » communes dans le commencement de la ma- » ladie, mais sans procurer aucun soulagement;

» et lorsqu'elles étaient provoquées par un ré-
» gime et des médicamens chauds, il y avait à
» craindre que le malade ne tombât dans le délire :
» de plus, le nombre des pétéchies augmentait,
» et tous les autres symptômes devenaient plus
» violens;

» 6.° Un dépôt dans l'urine, qui paraissait assez
» louable dès le commencement de la maladie,
» faisait espérer pour le salut du malade; mais il
» n'était jamais mieux soulagé qu'après la *dia-*
» *phorèse* dont nous avons parlé. » *(Chez plusieurs, l'urine ressemble seulement à l'urine de jument, mais elle ne dépose pas.)*

« 7.° Cette maladie, mal traitée, devenait ordi-
» nairement très-opiniâtre, et ne se terminait ni
» par aucune crise, ni spontanément comme les
» autres fièvres ; mais, accompagnée des plus
» cruels symptômes, elle tourmentait le malade
» pendant six ou huit semaines, à moins que la
» mort ne survînt et n'y mît fin plus tôt;

» 8.° Un ptyalisme quelquefois assez abondant
» venait vers la fin, pourvu qu'aucune évacuation
» considérable n'eût précédé , et qu'on eût fait
» usage des juleps rafraîchissans; et ce ptyalisme
» mettait fin à la maladie contre toute espérance,
» pourvu qu'on ne l'interrompît pas par les éva-
» cuations (*qui ne sont plus alors de saison*), ou
» par l'usage des médicamens échauffans. Mais le
» régime et les évacuations convenables faisaient

» bientôt disparaître toute la fièvre, soit qu'elle » fût accompagnée d'une diarrhée, soit qu'elle » ne le fût pas. La frénésie, les pétéchies, les » taches miliaires et les aphthes, n'étaient, pour » la plupart, que la suite d'un mauvais trai- » tement (1). »

---

(1) *Ità se hîc res habuit : doluit æger in regione, quæ cordis scrobiculo subjicitur, nec sustinuit, ut manu illa premeretur ; quod quidem symptoma non memini me observâsse in alio morbo præter hanc febrem, et hanc speciem variolarum. Capitis dolor, et calor totius corporis, et etiam petechiæ, satis manifesto indicio se prodebant. Sitis interim non urgebat. Lingua sanorum similis non rarò comparuit, nisi quod quandoque albida, sicca rarissimè, nunquam verò nigra. Æger in spontaneos eosque effusissimos sudores ab initio morbi solvebatur, sed cum nullo levamine; quin imò, ubi calidioribus medicamentis et regimine provocabantur isti, periculum erat ne mox phrenitide corriperetur. Petechiarum insuper numerus augebatur, atque alia symptomata adhuc efferebantur omnia. Urinæ separatio, quæsatis videbatur laudabilis* vel *ab initio, spem faciebat salutis; neque tamen æger magis exindè in melius proficiebat, quam post diaphoresim, de quâ prius diximus. Si minus rectè tractaretur hic morbus, diutissimè protrahebatur plerumque ; neque crisi aliquâ factâ, nec sponte more aliarum febrium desinens, sed vehementibus symptomatis miserum excrucians ad septimanas sex vel octo, nisi mors intercederet.* Ptyalismus *quandoque satis copiosus sub finem accedebat, si nempè nulla insignior præcesserat evacuatio, atque ægro julapia refrigerantia imperata fuerant, quo quidem, si neque evacuationibus, neque usu medicamentorum calidorum fuerit interceptus, morbus ultra spem omnem fugam sibi quærebat..... Neque etiam* diarrhæa, *quæ febrim hanc sæpissimè concomitatur, me à dictâ methodo vel*

Voilà tous les symptômes naturels aux fièvres putrides, dont j'ai déjà donné deux exemples, l'un sans fréquence du pouls, l'autre avec fréquence du pouls, beaucoup de chaleur, etc., etc. (1).

Considérons, en second lieu, les symptômes naturels et ordinaires de la fièvre pestilentielle dans une constitution saine, et nous les trouverons tels qu'on peut les attendre d'un poison absorbé, dont la nature est âcre, volatile, pénétrante, alcalescente et narcotique, capable de corrompre les humeurs du corps, de détruire la consistance naturelle du sang, et d'irriter tout le systême nerveux. Il doit donc résulter un dérangement considérable de toutes les fonctions, à proportion du degré de virulence de ce poison, de sa quantité, et de son séjour plus ou moins long dans le corps. Les personnes les plus saines et les plus vigoureuses doivent promptement s'apercevoir de ses effets délétères; mais s'il reste longtemps dans les voies de la circulation, ou s'il ren-

---

latum unguem dimovit; quin imò expertus sum nihil huic profluvio sistendo æquè conducere atque venæ sectionem, et sanguinis contemperationem, aquâ hordei, sero lactis, *atque aliis suprà nominatis procurandam..... Ita ut non rarò* phrenesis, petechiæ, *cæteraque pessimi ominis symptomata mox hujusmodi sudores exciperent, quæ non tam à morbi* malignitate, *quam* sinistro regimine *oriri videbantur.* Tom. 1, sect. 3, cap. 3, pag. 98, 101, 102. — Édit. Mont. p. 185 et suiv.

(1) Voyez le tome 1, pag. 284 et 285.

contre des sucs âcres, il assimilera à sa nature une grande partie de nos humeurs ; et s'il se dépose sur quelqu'organe faible, cet organe sera bientôt détruit par son acrimonie, à moins qu'il ne reçoive un secours prompt et administré par une main habile.

Quoi qu'il en soit, les premiers symptômes qui paraissent, doivent dépendre de l'irritation, et par conséquent ils sont nerveux, semblables à ceux que j'ai déjà attribués à la fumée de tabac (1), et qui furent très-sensibles dans la maladie de la jeune religieuse de l'hôpital de Rouen (2).

1.° Un abattement subit et extraordinaire des esprits, avec prostration des forces;

2.° Un caractère de crainte ou de chagrin imprimé sur le visage, avec des yeux gros et humides, des lèvres pâles, des pleurs, un teint mélangé de différentes couleurs, et une voix basse, faible et tremblante ;

3.° Une douleur de tête, particulièrement à la partie postérieure, accompagnée de pesanteur et de vertige ;

4.° Une douleur vive dans les yeux ;

5.° Un frisson considérable, avec un sentiment de douleur et de lassitude universelle, particulièrement dans les lombes, et une douleur légère dans le gras des jambes ;

---

(1) Voyez ci-dessus pag. 27.

(2) Voyez ci-dessus pag. 46.

6.° L'estomac et les intestins sont quelquefois malades, sans que la langue soit sale, lorsque la personne était en bonne santé au moment de la contagion;

7.° Le plus communément, les malades se plaignent d'un mauvais goût et d'une mauvaise odeur, en sorte qu'ils crachent et se mouchent souvent, comme s'ils s'efforçaient en vain d'évacuer quelque matière dont le goût ou l'odeur les incommode.

Voilà les premiers symptômes naturels et pathognomoniques de cette contagion, tels que mes propres observations me les ont fait voir, et qui, joints aux huit ou dix symptômes des fièvres putrides simples que j'ai exposés ci-dessus, présentent le tableau de tous les premiers symptômes naturels de la véritable fièvre putride, unie à la fièvre maligne. Le grand nombre d'autres symptômes, recueillis par Huxham et d'autres auteurs, appartiennent plutôt aux fièvres maligne inflammatoire, maligne catarrheuse et maligne humorale, et ne sont que des variétés qui se rencontrent dans cette fièvre, comme dans toutes, suivant leur traitement et leur durée.

Au reste, il est vrai que la matière qui occasionne la fièvre putride est d'une nature si semblable aux miasmes malins de la fièvre pestilentielle, qu'ils sont plus disposés à s'unir dans le même sujet, et que leur force en est réciproquement augmentée, ce qui explique pourquoi la

fièvre pestilentielle est plus commune et plus dangereuse dans l'été, durant les constitutions putrides et bilieuses, que dans les autres saisons de l'année. Mais ce poison peut encore être et est fréquemment joint aux autres fièvres, et il est aisé de le distinguer par les symptômes qui lui sont particuliers, lesquels ne se rencontrent pas, au même nombre et au même degré, dans aucune fièvre *commune*, lorsqu'elle est simple, et qu'elle n'est pas compliquée avec ce poison ou quelqu'autre.

Le tempérament du malade introduit une autre différence très-considérable à l'égard du nombre et de la violence des symptômes. Dans le cas de cette jeune religieuse de l'hôpital de Rouen (1), il y avait une constitution saine, et une force naturelle de tempérament, capables de résister et de chasser le poison, avant qu'il ait eu le temps de causer un grand dommage. Mais, lorsqu'il se loge chez les personnes d'un tempérament faible, délicat, nerveux ou d'une constitution mal saine, lorsque le sang est âtre et dissous, ou lorsque les premières voies sont chargées de matières impures, les symptômes deviennent bien plus considérables par leur nombre, leur violence, leur durée et leur effet.

Pour développer ce sujet, je vais donner l'observation d'une véritable fièvre putride et maligne

(1) Voyez ci-dessus, pag. 46.

composée, dont fut attaquée une personne qui jouissait naturellement d'une constitution saine; et ensuite je ferai quelques remarques sur les variétés qu'on rencontre dans cette fièvre, aussi-bien que sur la méthode de traiter, lorsqu'elles ont lieu.

IV.e Observation.

Vers la fin de juillet 1773, je fus appelé pour voir une femme âgée de trente ans, jouissant naturellement d'une bonne santé, possédant de belles couleurs, ayant de la disposition à devenir grasse, mais observant bien les règles de la tempérance. Cette femme, lorsque je la vis pour la première fois, souffrait tant, et elle était dans un tel degré de frisson et d'anxiété, qu'il lui fut à peine possible de m'instruire de son état.

1.° Le frisson était comme celui d'une fièvre quarte. La malade se plaignait quelquefois de bouffées de chaleur qui duraient une minute, mais sa peau ne fut pas même chaude un seul instant;

2.° Elle avait une douleur violente au creux de l'estomac, qui paraissait enflé, et qui était si sensible qu'elle ne pouvait pas supporter la plus légère pression;

3.° Le ventre était tendu, et elle avait de fréquentes envies d'aller à la selle, mais qui n'étaient suivies d'aucune évacuation. Elle éprouvait aussi des douleurs dans les intestins;

4.° Sa langue était jaune, sale et humide;

5.° Son estomac rejetait tout, même le fruit et l'eau froide;

6.° Son urine était comme l'urine de jument, en petite quantité, et exhalant une mauvaise odeur;

7.° Son pouls était petit, mou et vite;

8.° Elle avait un air accablé; ses yeux étaient éteints, gros et humides; son teint était pâle;

9.° Elle était sans forces, et ses esprits étaient abattus;

10.° Sa voix était tremblante;

11.° Elle disait qu'elle se sentait mal par tout le corps: elle avait des crampes ou des spasmes dans les jambes;

12.° Mais sa douleur la plus considérable était à la partie postérieure de la tête, laquelle s'étendait jusqu'aux yeux.

Tant de symptômes se manifestant à la fois, et avec tant de violence, me surprirent; néanmoins, je ne soupçonnai en aucune façon la contagion, et, prenant cette maladie pour une fièvre putride ordinaire, qui était alors épidémique, j'ordonnai un fort vomitif. Aussitôt après, je fis prendre l'apozème purgatif de Sydenham, en le réitérant, d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il eût réellement provoqué les selles, et je recommandai en même temps de délayer copieusement avec les liqueurs légèrement acides, chaudes ou

froides, au gré de la malade. Mais je fus très-surpris de voir qu'elle préférât la boisson chaude à la froide.

Je retournai la voir le lendemain de bon matin, et je trouvai que le vomitif et le purgatif avaient bien opéré, en évacuant un grande quantité d'une matière puante et qui avait la couleur du citron. La douleur et le malaise de l'estomac étaient plus modérés, mais il conservait encore une si grande sensibilité, qu'il ne pouvait pas supporter la pression. Le purgatif avait détruit la tension du ventre, et fait cesser les ténesmes. Mais la malade se plaignait alors beaucoup d'une douleur dans les lombes, qui s'étendait jusqu'au dos et aux épaules, et qui était jointe à la première douleur de la partie postérieure de la tête. Les autres symptômes subsistaient comme auparavant.

Je conclus encore que ce n'était qu'une fièvre putride. En conséquence, j'ordonnai qu'on continuât les liqueurs antiseptiques, et qu'on réitérât, le soir, le purgatif, qui opéra encore souvent avant le matin et pendant une partie du troisième jour.

Le matin du quatrième jour, la langue était assez nette. L'estomac ne ressentait plus de douleur et ne rejetait rien. Les intestins étaient dans un état tout-à-fait tranquille, et il ne restait ni diarrhée, ni ténesmes, en sorte que tous les symptômes pathognomoniques de la fièvre putride avaient disparu. Mais tous les symptômes

nerveux étaient augmentés; car le caractère de crainte et de chagrin était imprimé sur le front de la malade; ses yeux ne pouvaient supporter la lumière, et éprouvaient une douleur excessive; l'abattement des esprits et la prostration des forces étaient très-considérables; la douleur de la tête, du cou et des épaules, était plus vive; le spasme dans le gras des jambes causait le plus grand mal; le pouls était petit, irrégulier, et battait cent vingt fois dans une minute; enfin, la malade sommeillait souvent, mais elle n'était pas réparée.

Je fus convaincu par ces phénomènes, qu'il y avait une malignité cachée; et en conséquence j'ordonnai toutes les choses propres à exciter une sueur, qui vint en effet très-bien après la seconde boisson sudorifique, et qui fut bien favorisée par les boissons chaudes, antiseptiques et cordiales, prises en grande quantité. Au bout de cinq heures, les symptômes étaient beaucoup diminués, le pouls ne battait plus que cent fois dans une minute, et, le lendemain matin, ses pulsations n'allaient plus qu'à quatre-vingt-six dans le même espace de temps. En un mot, au bout de quarante heures, à compter du moment où la sueur commença à paraître, la fièvre fut entièrement jugée. La malade fut ensuite purgée avec la *crême de tartre* et la *rhubarbe*, ce qui fut ensuite répété le septième jour au soir; et enfin, elle se rétablit si promptement, que huit

jours après, elle avait aussi bon visage et était aussi exempte de toute espèce d'incommodité, qu'avant sa maladie.

Ce cas présente une complication. Il y eut un ordre de symptômes qui ne purent être soulagés que par les vomitifs, les purgatifs et les acides; et il y en eut d'autres qui parurent s'irriter par les évacuations, mais qui cédèrent promptement à une sueur, facilement excitée, et favorisée convenablement pendant quarante heures, après lesquelles ils ne revinrent pas, quoique la malade eût été purgée deux fois. Les premiers symptômes étaient ceux de la fièvre putride épidémique de la saison, qui, si elle est abandonnée à la nature, est toujours longue et souvent dangereuse, ou qui, si elle est mal traitée, est toujours dangereuse et souvent mortelle. Cependant, lorsqu'on commence le traitement promptement, et lorsqu'on le conduit bien, il n'y a pas de fièvre que l'on puisse guérir avec plus de facilité, de certitude et de célérité. Hippocrate en a donné une description; mais Sydenham en a le premier recherché la nature. Or, le dernier a trouvé qu'elle ne parvenait jamais à la coction et à la crise, comme les autres fièvres. Il a observé que la nature était, le plus souvent, incapable d'en triompher sans un secours convenable et administré à temps; et il a découvert encore que les sueurs qui venaient dans le commencement de cette

fièvre, faisaient plus de mal que de bien; qu'elle ne cédait jamais qu'à l'évacuation par les intestins, d'où elle tire toujours son origine; et qu'un vomitif, trois ou quatre purgatifs, et une grande quantité de boisson délayante et acide, la guérissaient communément, pourvu que la constitution du malade fût bonne et qu'on eût commencé de bonne heure le traitement; circonstances qui eurent lieu à l'égard de la femme qui fait le sujet de notre observation.

J'appelle *malin*, le second ordre de symptômes; car, 1.° ils augmentèrent, au lieu de se calmer après que les matières grossières, contenues dans les intestins, eurent été évacuées; 2.° ils furent tous nerveux, et tout le systême des nerfs fut affecté comme si la malade eût pris quelque poison âcre, subtil et narcotique; 3.° ils se modérèrent tous promptement et se dissipèrent ensuite par une sueur de quarante heures, durant laquelle le pouls devint de plus en plus lent.

Ces deux fièvres unies constituent la véritable fièvre putride maligne. Pour la bien traiter, il faut commencer par domter la fièvre putride, et cette opération ne doit pas être abandonnée à la seule nature; mais on aura soin de donner, dès le commencement de la maladie, les remèdes convenables, et ensuite la contagion maligne pourra être facilement dissipée par les sueurs. Chez quelques personnes d'un tempérament san-

guin et vigoureux, cette sueur salutaire viendra spontanément, aussitôt que la nature sera délivrée de l'oppression occasionée par l'amas putride; mais dans tous les cas de langueur, ou lorsque le malade a été affaibli par de grandes évacuations, le régime cordial et diaphorétique devient nécessaire. Je ne vois rien qui puisse empêcher un homme, doué d'une certaine sagacité, de juger avec précision de l'état de la fièvre putride; et lorsqu'il s'aperçoit que les remèdes en ont triomphé, c'est alors qu'il doit, sans différer, tâcher de provoquer cette sueur salutaire qui est seule capable de procurer un soulagement réel, en dissipant la malignité. Les moyens ne sont ni dangereux ni difficiles, et le degré de soulagement indiquera promptement et déterminera le degré aussi-bien que la durée convenable de la sueur; se ressouvenant toujours que les boissons nourrissantes, acides, cordiales, antiseptiques, ne retardent pas l'opération de cette sueur salutaire, jusqu'à ce que les symptômes de malignité aient cessé, et qu'il est toujours nécessaire de purger après qu'on a rempli ses vues, en provoquant l'excrétion par les pores de la peau.

Le cas que je viens de rapporter est un exemple de ce que font les secours donnés à temps dans une fièvre putride et maligne. Mais si la maladie a été long-temps négligée, ou mal traitée, la difficulté est alors très-grande.

La mauvaise pratique, dans cette fièvre, est de six espèces. La première consiste à employer la méthode fortement antiphlogistique pour les tempéramens délicats, scorbutiques, et dont les humeurs sont impures ; la seconde, à différer les vomitifs, les purgatifs et les liqueurs antiseptiques nécessaires dans les constitutions putrides et pour les personnes d'un tempérament grossier ; la troisième, à commencer l'usage des sudorifiques avant de détruire la pléthore chez les uns, et l'amas putride chez les autres; la quatrième, à différer la méthode diaphorétique trop long-temps après que la fièvre *commune* a cessé, et qu'il ne reste plus que la fièvre maligne simple ; la cinquième, à arrêter la sueur salutaire, qui procure du soulagement, avant que les miasmes soient suffisamment dissipés, ou à pousser cette sueur trop violemment, ou pendant un temps trop considérable, après que le germe contagieux a été détruit ; la sixième enfin, à négliger de purger, et ensuite de rafraîchir avec la diète restaurante et antiseptique, après que la sueur a eu son plein effet.

J'ai vu commettre toutes ces erreurs dans le cours de mes observations.

CHAPITRE V.

Des effets que produisent, dans la Fièvre pestilentielle, le mauvais traitement et le mauvais état du corps.

Après avoir examiné jusqu'ici la fièvre maligne compliquée avec la putride, sans ces altérations qui peuvent dépendre du mauvais traitement ou de la mauvaise constitution du corps, je vais la considérer avec les différens changemens qui peuvent survenir ou qui ont réellement lieu par l'une ou l'autre de ces causes, ou par toutes les deux réunies ; et, tant que je trouverai les observations d'Huxham bien fondées, je me servirai de ce qu'il dit dans son chapitre sur la fièvre putride et maligne.

La situation d'Huxham à Plymouth, durant l'avant-dernière guerre, lui fournit les occasions les plus favorables d'observer la fièvre pestilentielle dans tous ses degrés possibles. En effet, il la vit dans un nombre prodigieux de personnes des deux sexes, de tout âge, de différens états, de différentes constitutions ; dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les vaisseaux, à la ville et à la campagne. D'ailleurs il était doué d'une grande sagacité ; ses connaissances en médecine étaient profondes et appuyées sur une base solide; son penchant naturel le portait au soulagement

des malades ; il exerçait avec un zèle infatigable les devoirs d'une profession qu'il aimait plus que toute autre ; ses observations étaient justes, et l'on peut compter sur la fidélité de ce qu'il rapporte ; enfin il n'avait à protéger aucune théorie particulière, et par conséquent il ne visa qu'à la découverte de la vérité. La liste qu'il nous a laissée des symptômes de la fièvre pestilentielle, montre évidemment qu'il l'a observée avec tous ses phénomènes et dans tous ses temps ; et il a aussi connu la nature de sa cause, qui, dit-il, doit son origine quelquefois à la seule acrimonie agitée par la fièvre qui survient, mais ordinairement à la contagion. Or, cette contagion ou les miasmes pestilentiels ne sont que des sels animaux très-volatils et très-subtils, ce qui paraît prouver la génération des fièvres pestilentielles par les exhalaisons putrides des cadavres, après les batailles, les siéges, etc., etc.

En effet, les observations d'Huxham, tant sur la nature que sur le traitement de cette fièvre pestilentielle, cadrent si bien avec ce que j'ai remarqué, qu'il aurait laissé peu de chose à ajouter ou à changer à ce qu'il a écrit, s'il eût divisé son sujet suivant la variété des tempéramens et des constitutions épidémiques, avec lesquelles il doit avoir vu cette maladie compliquée. Mais, en s'efforçant de le comprendre tout entier dans un chapitre assez court, il a donné une liste de symptômes qu'on ne rencontre pas tous ensemble dans

aucune saison de l'année, ni dans aucun temps de la maladie, et qu'on ne voit pas réunis dans la même personne, quoiqu'il ait très-bien senti qu'il était utile de distinguer combien la fièvre, dépendante de la même contagion, pouvait varier suivant la différence des tempéramens; et c'est ce qu'il a voulu faire remarquer, lorsqu'il dit que des personnes de tempérament différent, quant à l'état des solides et des fluides, pouvant être attaquées des mêmes maladies contagieuses, il est nécessaire d'employer des méthodes de traitement fort différentes dans les différens cas (1).

Après tout, Huxham est de tous les auteurs que je connaisse, celui qui a le mieux écrit sur la fièvre en question. Je vais donc mettre sous les yeux du lecteur la liste des symptômes qui la caractérisent, en me servant des propres expressions de ce médecin : et, quant à quelques observations ou quelques explications courtes que j'ajouterai dans les endroits où je les jugerai nécessaires, je les mêlerai à son texte, afin de ne pas interrompre le sujet. J'aurai soin seulement de les distinguer par les *caractères italiques*.

Les symptômes de la fièvre putride et maligne, suivant Huxham (2), sont ceux qui suivent :

« En général cependant ces fièvres attaquent

(1) *Essai sur les Fièvres*, chap. 8, pag. 164.

(2) *Ibid.* chap. 8, pag. 131.

» avec beaucoup plus de violence que les fièvres
» lentes nerveuses (1); les frissons, lorsqu'il y en
» a, sont plus forts (et quelquefois ils le sont beau-
» coup *dans les tempéramens faibles*), les chaleurs
» plus vives, *plus mordantes* et plus durables,
» quoique dans les commencemens elles arrivent
» subitement, qu'elles soient passagères et rémit-
» tentes, *c'est-à-dire qu'elles se mêlent alternati-*
» *vement avec un frisson qui revient fréquemment,*
» *et un sentiment de froid pendant plusieurs heures*
» *jusqu'à ce que la fièvre soit bien développée.* Le
» pouls est plus tendu ou plus dur, *c'est-à-dire*
» *que l'artère n'échappe pas au toucher après*
» *chaque pulsation, mais continue à se faire sentir*
» *plus comme une corde tendue et tremblante,*
» *que comme un pouls distinct*, communément
» fréquent et petit, quoique quelquefois il soit
» lent et régulier en apparence pendant quelque
» temps, ensuite ondulant, inégal et *mou.* Le
» mal de tête, le vertige, les nausées et le vomis-
» sement sont beaucoup plus considérables, même
» dès le commencement. Quelquefois on sent une
» douleur fixe très-vive dans une ou dans les
» deux tempes, ou au-dessus de l'un ou des deux
» sourcils, souvent au fond des orbites *et des*

---

(1) Voyez, tom. 1 de cet ouvrage, le chapitre sur la synoque non putride, pag. 166, où se trouve l'explication de la fièvre lente nerveuse d'Huxham.

» *prunelles ;* les yeux paraissent toujours chargés,
» appesantis, jaunâtres, et souvent un peu en-
» flammés ; *non pas comme cette inflammation*
» *que l'on voit dans les fièvres très-inflammatoires,*
» *accompagnées d'un pouls fort et plein, mais*
» *comme celle où la consistance du sang est dé-*
» *truite, et où la couleur de la conjonctive est*
» *altérée* (ab errore loci, *comme on dit dans les*
» *écoles*) *par l'effet des globules rouges du sang,*
» *qui sont dissous, et qui pénètrent jusque dans*
» *les vaisseaux séreux.* Le visage est bouffi et
» plus livide que de coutume. Ordinairement les
» artères temporales battent beaucoup, et les ma-
» lades éprouvent un tintement d'oreilles très-
» incommode : souvent aussi ils sentent des batte-
» mens dans l'artère carotide, à mesure que la
» fièvre fait des progrès, quoique le pouls puisse
» être petit et même lent : ce symptôme est un
» signe qui annonce le délire, et provient en gé-
» néral de quelque grande obstruction dans le
» cerveau. *En effet, l'inflammation des yeux et le*
» *tintement des oreilles sont aussi de la même*
» *nature, et accompagnent souvent le battement*
» *des carotides.* »

Quoique ces symptômes, dont Huxham a fait mention, soient plus fréquens dans la fièvre pestilentielle que dans les fièvres *communes*, ils ne lui sont cependant pas particuliers. Quoi qu'il en soit, lorsqu'une fièvre s'annonce avec plusieurs

de ces symptômes portés à un degré considérable de violence, on a toujours raison de soupçonner une maladie dangereuse, mais il n'y a pas de signes assez évidens pour permettre l'administration des médicamens très-échauffans ; car, quoique le frisson et la petitesse du pouls puissent être considérables dès le commencement, il peut arriver qu'on voie survenir, au bout de quelques heures, un pouls fort et une grande chaleur. Il est donc bien d'attendre, avec un peu de patience, que le frisson finisse naturellement, plutôt que de donner des médicamens trop actifs, qui pourraient causer du danger, en augmentant au-delà de ce qu'on attend, la chaleur et la fièvre qui succèdent, à moins que ce ne soit dans les cas où nous pouvons être certains que la violence de ces symptômes ne dépend que de la contagion.

Mais, pour revenir à Huxham, « l'abattement » des esprits, dit-il, la faiblesse et les défaillances » sont souvent excessives et subites, quoiqu'il n'y » ait aucune évacuation extraordinaire, quelque- » fois même dans le temps que le pouls paraît » avoir assez de force. La respiration est le plus » souvent laborieuse et accompagnée de soupirs, » l'haleine brûlante et de mauvaise odeur. »

Voilà les véritables symptômes de la malignité dans les fièvres, lorsque le système nerveux est violemment attaqué dès le commencement, et que les fonctions animales et vitales sont

presque abolies sans une cause apparente. Si ces symptômes nerveux ne dépendent pas d'une faiblesse naturelle, de la pléthore, d'une matière turgescente, ou d'un amas putride, nous en pouvons conclure qu'il y a quelque cause étrangère, d'une qualité délétère, qui les produit : ceux qui se ressemblent beaucoup par leur nature, sont des douleurs étranges dans la tête, le dos et les lombes, une anxiété considérable, et un malaise universel, accompagné d'un pouls petit et irrégulier.

Les symptômes exposés jusqu'ici, d'après Huxham, sont ceux qui accompagnent ordinairement la fièvre pestilentielle en général et dans toutes les saisons de l'année; mais cet auteur passe ensuite au détail de quelques symptômes, particuliers à la fièvre putride seulement, et qui, lorsqu'ils sont joints aux autres, dénotent que la fièvre est putride, aussi-bien que maligne. Voici ses paroles (1) : « Les malades se plaignent quel-
» quefois d'une grande chaleur, d'un poids et
» d'une douleur dans le creux de l'estomac; ils
» vomissent continuellement une bile porracée
» ou noire, et ils sont tourmentés d'un hoquet
» très-incommode; les matières qu'ils rendent
» par les selles, exhalent souvent une odeur très-
» nauséabonde. *Quelquefois des douleurs vives*

(1) Page 133.

» *dans les intestins, des tranchées, des ténesmes*
» *fréquens; ou, d'autres fois, une diarrhée d'une*
» *matière glaireuse et putride, mêlée d'un peu de*
» *sang, trouble le repos des malades, et aug-*
» *mente l'abattement de leurs esprits et la pros-*
» *tration de leurs forces.* »

Je dois observer ici, que ces véritables symptômes de la fièvre putride, soit qu'ils viennent joints à quelque espèce de contagion, soit qu'ils se manifestent sans cette addition, ne peuvent jamais être calmés par les opiats, les cordiaux ou les sudorifiques, et encore moins par les sels alcalins et les vésicatoires. Rien ne peut sauver les malades, dans ces circonstances, que les vomitifs, les doux purgatifs et l'usage continuel des boissons légères et acides, jusqu'à ce que la matière putride de la fièvre ait été tout-à-fait expulsée. Sydenham n'en venait aux remèdes sudorifiques que lorsque le vomissement avait cessé; et, pour obtenir cet effet, il avait confiance dans les boissons chaudes, la chaleur du lit, etc. Voyez son chapitre sur la peste et la fièvre pestilentielle, où il dit (1) : « Mais s'il y a un vomisse-

(1) *Quod si vomitio interpellaret, ut in peste ac febribus pestilentialibus sæpissimè accidit, medicamentum sudoriferum tantisper propinare distuli, donec solo tegumentorum pondere (nisi quod linteaminis pars subindè ad colligendos halitus vultui superinduceretur) sudor promanare inciperet. Nam*

» ment, comme il arrive souvent dans la peste
» et les fièvres pestilentielles, je défends les sudo-
» rifiques, jusqu'à ce que, par le poids des cou-
» vertures, ou en ramenant une partie des draps
» jusque sur le visage pour rassembler de côté
» et d'autre les vapeurs, la sueur commence à
» paraître; car, ce qui est digne d'observation,
» aussitôt que les rayons de la matière morbifique
» se portent à la circonférence du corps, on voit
» cesser aussitôt, et sans aucun secours étranger,
» la diarrhée et le vomissement qui dépendaient
» de ces mêmes rayons de matière sudorifique
» portés vers les parties internes, et s'arrêtant sur
» l'estomac et les intestins : en sorte que, quel-
» qu'excessif qu'ait été auparavant le vomissement,
» les médicamens qu'on prend ensuite sont bien
» retenus, et réussissent au gré de nos désirs en
» provoquant la sueur. »

Le vomissement et la diarrhée, dont fait ici mention Sydenham, ne sont pas autre chose que

---

(quod quidem observatu summè dignum est) cùm materiæ morbificæ radii versùs ambitum corporis sese exporrigant, illicò alvi profluvium et vomitiones, ab eisdem introrsum reflexis, ut inventriculum et intestina decumbentibus provenientes, ultrò sedantur; adeo ut quantacunque stomachi subversio præcesserit assumpta deinceps medicamenta probè retineantur, ac ad sudores ex voto proliciendos conducant. Tom. 1, sect. 2, cap. 2 pag. 75. — Édit. Montp. p. 134.

des symptômes nerveux, semblables à ceux que nous voyons tous les jours précéder les éruptions de toute espèce, et qui sont toujours calmés par les éruptions. Mais ceux dont parle Huxham, savoir : le vomissement et la diarrhée d'une matière putride et turgescente, ou d'une bile fétide, avec douleur au creux de l'estomac, et les autres symptômes d'une fièvre putride et bilieuse, sont fort différens, et ne peuvent être soulagés par une sueur. En effet, la sueur ne soulage en aucune façon, si elle vient, comme je l'ai vu souvent, avant que la matière turgescente ait été évacuée; mais ensuite il succède promptement une sueur qui, entretenue convenablement, procure bientôt du soulagement.

Dans le cas établi par Huxham, la langue est sale, l'urine très-colorée, l'haleine forte; et les yeux sont chargés, éteints, humides et jaunes; mais dans celui que décrit Sydenham, la langue est nette, l'urine est pâle; et les yeux chargés, éteins et humides, ne sont pas jaunes. En effet, ce passage et tout le chapitre de Sydenham sur la peste et la fièvre pestilentielle, me convainquent qu'il n'a jamais vu ou qu'il n'a jamais assez remarqué la fièvre pestilentielle, compliquée avec la véritable fièvre putride de juillet et des jours caniculaires.

Revenons encore à Huxham. Il expose ensuite les phénomènes qui regardent la langue et la

bouche (1); mais il n'est pas, à cet égard, parfaitement exact. La vérité est que, dans tout le commencement, la langue est souvent chargée, et d'une couleur jaune, comme si elle était colorée avec de la moutarde. Le premier vomitif enlève une partie de cette matière jaune qui couvre la langue, et les purgatifs réitérés la font disparaître tout-à-fait. Après qu'ils ont produit leur effet, la langue devient blanche, mais elle n'est pas encore nette. Enfin, elle commence à prendre une couleur vermeille à sa pointe, et cette couleur gagne insensiblement les côtés. Mais quelquefois elle reste un peu chargée au milieu et vers la racine, même après que la fièvre a tout-à-fait cessé ; et cela arrive souvent dans les cas où la maladie a été bien traitée dès le commencement.

Chez quelques-uns, particulièrement chez les personnes avancées en âge, j'ai souvent vu la langue noire comme de l'encre : les évacuations par le vomissement et les selles faisaient dispa-

(1) La langue, dit-il, est blanche dans le commencement, mais elle devient de jour en jour plus noire et plus sèche, quelquefois d'une couleur livide, avec une espèce de vessie noire à sa pointe; quelquefois elle est extrêmement noire, ce qui dure pendant plusieurs jours, même après la crise; dans le fort de la maladie elle devient généralement sèche, épaisse et noire, ou de la couleur de l'écorce de grenade, ce qui rend la parole embarrassée et presque inintelligible. Page 133.

raître la matière qui lui donnait cette couleur. Ce symptôme est commun dans la jaunisse des personnes âgées ; mais il n'est pas toujours mortel, contre l'opinion de quelques auteurs anciens, qui a été adoptée par plusieurs modernes.

V.e OBSERVATION.

Dans le mois de juillet de l'année 1773, je fus appelé pour voir madame Prior, âgée de quatre-vingt-douze ans, qui se trouvait alors dans cette situation. Elle recouvra sa santé par l'usage constant des remèdes antiseptiques, désobstruans, et par un régime analogue long-temps continué.

La même chose est vraie à l'égard de l'urine noire, comme je l'ai dit dans une observation précédente (1).

Mais si l'on emploie un traitement opposé de trop bonne heure, ou avant que la matière putride de la maladie soit domtée, la langue devient ensuite sèche et brune, ou d'une couleur de grenade foncée, accompagnée d'une matière épaisse qui couvre les dents et les lèvres, et qui ne s'en va pas pendant plusieurs jours, même après une crise favorable. Quelquefois elle se lève par écailles, laisse les parties internes de la bouche toutes nues, comme *une chair crue*, et elle est ordinairement suivie d'aphthes. Dans ce cas, la fièvre doit être

(1) Tome premier.

traitée comme il a été exposé dans le premier volume de cet ouvrage ; car il n'y aura pas d'autre crise, même dans les fièvres pestilentielles ; et, comme cette matière est de grande importance, je vais l'éclaircir par une observation.

VI.e Observation.

Dans le mois d'août de l'année 1773, je fus appelé pour voir un jeune homme, M. Reybez, qui était attaqué d'une fièvre bilieuse et maligne. Quoiqu'il fût naturellement vigoureux, son pouls était si petit, et ses esprits étaient si abattus, que celui qui le soigna avant qu'on eût recours à moi, n'osa pas le saigner. On lui administra un vomitif, en second lieu un purgatif, et ensuite des boissons salines qui furent continuées pendant plusieurs jours. Mais les symptômes de malignité continuant, on lui donna le *quinquina* en substance, et en grande quantité, pendant plusieurs jours. Ce médicament fut suivi d'un violent délire, accompagné de l'inflammation des yeux, d'un pouls dur, vite et petit, de la sécheresse de la bouche, et d'une éruption miliaire blanche par tout le corps, qui ne procura aucun soulagement, et que par conséquent l'on ne devait pas favoriser.

M. Reybez était dans cet état, lorsque je le vis pour la première fois, qui était le onzième jour de la fièvre ; et je lui ordonnai une dose de la tisane purgative, qui opéra beaucoup au-delà de

mon intention. Cependant son effet fut fort salutaire, car le délire diminua, les yeux prirent une meilleure couleur, le pouls devint plus mou, et ses battemens n'allèrent plus qu'à cent dix dans l'espace d'une minute. Il survint une toux sèche : pour la calmer, j'eus recours à une décoction pectorale, acidulée avec l'*oxymel commun ;* j'ordonnai le fréquent usage d'un *lok*, composé avec l'*huile*, le *miel* et la *gelée de groseille*, auquel on mêlait un peu de nitre, une fois en quatre heures; et je fis ajouter un peu de *vin* et de *suc de limon* dans chaque verre de boisson.

En deux jours, les taches miliaires disparurent, la toux devint moëlleuse, la langue et les parties internes de la bouche furent dépouillées de la matière épaisse qui les couvrait. On continua le même régime avec les mêmes remèdes; et seulement, au lieu de nitre, le malade prit une boisson faite avec le mucilage de *semences de coing*, aiguisée avec l'*esprit de sel marin.*

Le quinzième jour, après une sueur abondante, il parut une grande quantité de taches miliaires rouges qui procurèrent un soulagement considérable.

Le seizième jour, les aphthes commencèrent à poindre sur toutes les parties du gosier.

Le dix-huitième jour, les aphthes étaient très-avancées.

Le vingtième jour, il y eut des signes d'une

matière turgescente dans les intestins, et en conséquence le malade fut purgé avec la *rhubarbe*.

Le vingt-et-unième jour, les aphthes étaient encore plus avancées, et il survint une salivation. Les battemens du pouls tombèrent à quatre-vingt-quinze. Le malade parut alors être mieux à tous égards, et j'osai annoncer à ses parens et amis que je le croyais hors de danger, mais que cette fièvre pourrait durer long-temps. Cependant je lui permis de prendre chaque jour, à midi, un petit bouillon, outre les boissons nourrissantes et légèrement acides que j'avais ordonnées auparavant. Cette fièvre, après avoir subi toutes les variétés d'une fièvre aphtheuse, se termina le 4 d'octobre.

La soif est le symptôme dont parle Huxham (1), après avoir exposé ce qui a rapport à l'état de la langue.

Dans le commencement, lorsque l'estomac est chargé d'un amas putride, la bouche est mauvaise et pâteuse, mais il n'y a point de soif. On a un

(1) Tant que la fièvre augmente, la soif est excessive, et quelquefois inextinguible; malgré cela, le malade ne peut supporter aucune espèce de boissons, elles lui paraissent toutes amères et fades. Dans d'autres temps, on est étonné de voir qu'il ne se plaint pas de la soif, quoique sa bouche et sa langue soient extrêmement sèches et chargées. C'est toujours un mauvais symptôme, qui finit par la frénésie ou le *coma*. Les lèvres et les dents sont incrustées d'un limon très-noir et très-tenace. Page 133.

dégoût absolu pour tout; et en effet, le plus souvent, la bouche est humide quand l'estomac est malade. Mais, lorsque l'estomac est nettoyé, ou même après que la matière putride est absorbée, la soif ou le degré de soif dépendra encore, en grande partie, du traitement.

Quoi qu'il en soit, en général, la soif doit être proportionnée au degré de chaleur et de sécheresse. Lorsque cela n'est pas ainsi, on a raison de soupçonner la dépravation du goût et la pression sur les nerfs, ce qui amène la frénésie ou le *coma*, comme l'observe Huxham. A l'égard du limon qui incruste les dents et les lèvres, lorsque la fièvre est dans son état, il dépend beaucoup du traitement.

Huxham est plus exact dans la description des symptômes suivans, au commencement de la fièvre. « Les urines, dit-il (1), sont souvent crues, » pâles et vappides, *c'est-à-dire, durant le premier* » *frisson; mais aussitôt que la première chaleur* » *survient, elles deviennent comme l'urine de* » *jument, ou elles prennent une couleur très-fon-* » *cée;* mais à mesure que la fièvre fait des progrès, » elles se colorent de plus en plus, et ressemblent » quelquefois à une forte lessive, ou à une urine » teinte d'une petite quantité de sang. *Dans l'état* » *de la fièvre*, elles n'ont ni sédiment, ni même

(1) Page 134.

» de nuage, ce qui continue pendant plusieurs » jours : peu à peu elles deviennent plus noires, » prennent la couleur d'une forte bière éventée, » et exhalent une odeur très-fétide et insupportable. J'ai souvent vu, dans les fièvres pétéchiales, l'urine presque noire et très-puante; » celle, entr'autres, de M. Shirley, chirurgien » de vaisseau, qui était presqu'entièrement noire, » et déposait un sédiment aussi noir que de la suie.»

Cette urine, au reste, n'est pas particulière à la fièvre pestilentielle, car je l'ai vue souvent dans les fièvres putrides ordinaires, aussi-bien que dans la fièvre atrabilieuse. Dans les deux paragraphes suivans, on trouve beaucoup plus de signes certains de malignité, compliqués avec la fièvre putride.

« Les selles, continue Huxham (1), surtout » lorsque la maladie est dans son état, ou que la » fièvre commence à décliner, sont pour la plupart d'une puanteur insupportable, de couleur » verte, livide ou noire; elles sont accompagnées » très-fréquemment de tranchées très-vives et de » sang. Lorsqu'elles sont plus jaunes ou brunes, » il y a moins de danger; mais le danger est très-grand lorsqu'elles coulent sans que le malade » s'en aperçoive, de quelque couleur qu'elles » soient. C'est encore un très-mauvais symptôme

(1) Page 135.

» lorsque le ventre reste dur, enflé et tendu
» après des évacuations abondantes; car c'est en
» général une suite d'une inflammation ou morti-
» fication des intestins. Une légère diarrhée est
» souvent très-avantageuse, et c'est quelquefois
» la seule voie que la nature prenne pour se dé-
» barrasser de la matière morbifique *dans les*
» *constitutions putrides et bilieuses.*

» Lorsqu'il paraît des taches noires, livides,
» brunes ou vertes, on ne peut plus douter de
» la malignité; cependant, plus ces taches sont
» vermeilles, moins il y a à craindre; et c'est un
» très-bon signe, lorsque, de noires ou violettes,
» elles prennent une couleur plus vive. Les grandes
» taches noires ou livides sont presque toujours ac-
» compagnées d'hémorrhagies abondantes. Celles
» qui sont petites, d'un brun foncé, semblables
» aux taches de rousseur, ne sont guère moins
» dangereuses que celles qui sont livides et noires,
» quoiqu'elles soient rarement accompagnées d'hé-
» morrhagie; elles sont plus souvent compliquées
» avec des sueurs très-abondantes, froides et vis-
» queuses, qui les font quelquefois disparaître,
» mais sans que le malade en retire aucun avan-
» tage. L'éruption des pétéchies n'est pas déter-
» minée, *parce qu'elle dépend du traitement et du*
» *tempérament du malade*; quelquefois elles pa-
» raissent le quatrième ou le cinquième jour;
» quelquefois ce n'est que le onzième jour, ou

» même plus tard. Les grandes marques livides, » ou d'un vert foncé, qui ressemblent à des coups » de fouet, ne paraissent guères que lorsque le » malade est sur le point de mourir. J'ai observé » souvent, dans les fièvres malignes, une espèce » d'efflorescence semblable à celle de la rougeole, » mais d'une couleur plus livide et plus sombre; » la peau, surtout celle qui couvre la poitrine, » paraît marbrée; c'est en général un mauvais » signe, et je l'ai souvent vu accompagné d'ac- » cidens funestes. »

Tels sont les mauvais symptômes d'une fièvre putride, irritée par un mauvais traitement ou par une contagion maligne. Et en effet on a lieu d'attendre les mêmes effets de causes semblables; car, lorsque le corps est chargé d'une matière putride et d'une bile corrompue, une grande chaleur ajoutée au régime alcalin, volatil et âcre, aura précisément les mêmes suites que la contagion maligne de quelque fièvre pestilentielle.

Dans le paragraphe d'Huxham qui suit celui que je viens de citer, les symptômes qui y sont exposés, à l'exception des pétéchies, appartiennent plutôt à la synoque non putride, et à la fièvre bilieuse mal traitée ou irritée par une contagion maligne, qu'à la véritable fièvre putride et maligne négligée ou mal traitée. Voici ses paroles (1): « Quel-

(1) Page 137.

» quefois, vers le onzième ou le quatorzième jour,
» lorsqu'il survient une sueur abondante, les
» taches disparaissent, et il sort une grande quan-
» tité de petites pustules blanches miliaires. J'ai
» rarement vu qu'elles procurassent quelque sou-
» lagement au malade; mais, si au lieu de cela
» il survient une efflorescence rouge, accompa-
» gnée de démangeaisons et de cuissons, il s'en
» trouve mieux. Il en est de même de ces vessies
» pleines d'eau qui s'élèvent quelquefois sur le
» dos, la poitrine, les épaules, etc.; les gales
» qui viennent autour du nez et des lèvres, sont
» encore un très-bon signe, surtout lorsqu'elles
» sont accompagnées de beaucoup de chaleur et
» de démangeaison. Les aphthes d'un brun noi-
» râtre sont suivies d'un événement plus incer-
» tain et plus dangereux: celles qui sont blanches,
» épaisses et semblables à du lard, ne promettent
» rien de bon; elles sont bientôt suivies d'une
» très-grande difficulté d'avaler, de douleur, d'ul-
» cération de la gorge, de l'œsophage, etc., et
» d'un hoquet qui ne discontinue point; toutes
» les premières voies s'affectent; à la fin il survient
» un flux dysentérique qui est suivi de la mortifi-
» cation des intestins, comme le prouvent les
» déjections noires, sanieuses, sanguinolentes,
» d'une puanteur horrible et d'une infection
» excessive. »

Tous ces symptômes se rencontrent dans les

fièvres *communes*, lorsqu'elles sont mal traitées, mais ils sont très-fréquens dans les fièvres malignes; et ils sont dus, dans les unes et les autres, à la même cause, savoir, à l'acrimonie; par conséquent on doit les traiter suivant la méthode déjà recommandée dans cette fièvre *commune* qui est jointe avec la malignité, de quelqu'espèce qu'elle soit.

Huxham poursuit ainsi (1): « On observe souvent, vers le déclin de la fièvre, de grandes » taches noires et bleuâtres, qui ressemblent à » des meurtrissures; et, lorsqu'elles sont accom- » pagnées de la lividité et du froid des extrémités, » elles annoncent sûrement une mort prochaine. » J'ai souvent vu ces taches s'étendre jusqu'aux » coudes, et les mains froides comme le marbre » un ou deux jours avant la mort du malade. »

Cela est un signe certain de la dissolution universelle du sang, et prouve évidemment l'extravasation d'une humeur acrimonieuse, qui doit bientôt acquérir par la stagnation une qualité caustique, et occasioner une gangrène *ab internâ causâ*, absolument incurable.

Après avoir ainsi exposé les symptômes de cette fièvre, tels qu'ils ont été vus par Huxham, et tels que je les ai observés moi-même dans le cours de ma pratique, je vais passer au traitement, en

(1) Page 138.

suivant encore le même auteur, avec les additions et les changemens que je jugerai nécessaires.

Voici comme il débute à l'égard du sujet dont il est question (1).

« Nous allons finir ce chapitre en marquant en » peu de mots les indications qu'on doit se pro- » poser de remplir dans l'espèce de fièvres dont » il traite. Je remarquerai d'abord que, quoique » les fièvres malignes et pestilentielles abattent » considérablement les esprits et causent une » faiblesse extraordinaire, même dans leur com- » mencement, surtout lorsqu'elles sont produites » par la contagion cependant il est très-fréquem- » ment nécessaire de tirer une certaine quantité » de sang, surtout dans les personnes plétho- » riques, non-seulement pour diminuer la masse » que les organes sont obligés de mouvoir, et » donner plus de liberté aux oscillations des » vaisseaux, mais encore pour prévenir les obs- » tructions inflammatoires qui peuvent se former » dans le commencement, et pour diminuer les » frottemens et la chaleur, qui sont très-considé- » rables les premiers jours de la maladie, et exal- » tent de plus en plus les sels et les soufres du » sang, augmentent l'acrimonie et la putrescence » des humeurs, et secondent l'action de la ma- » tière morbifique. Lorsqu'elle est indiquée, il

(1) Page 146.

» faut la faire le plus tôt possible. Elle est indiquée
» par la vitesse et la tension du pouls, la vivacité
» de la chaleur, la difficulté de respirer, les pal-
» pitations du cœur, et les douleurs vives à la
» tête et aux reins. Il est bon d'observer que,
» quoique la chaleur soit précédée d'un frisson,
» et que l'oppression soit considérable, il faut
» cependant tirer moins de sang que dans une
» véritable péripneumonie, qui s'annonce sou-
» vent par les mêmes symptômes; mais la fai-
» blesse subite et le grand abattement des esprits,
» le tremblement des mains, la pâleur et la cru-
» dité des urines, jointes à l'absence de la toux et
» la chaleur de l'haleine, qui accompagnent tou-
» jours la véritable fièvre péripneumonique, les
» distinguent l'une de l'autre. On est moins exposé
» à s'y méprendre lorsqu'il règne des fièvres pu-
» trides, pestilentielles ou pétéchiales, et que la
» constitution de l'air y dispose. Quoi qu'il en soit,
» le sang qu'on tire fait bientôt voir la différence.
» Dans les fièvres malignes, il est d'un tissu beau-
» coup plus lâche, et d'une consistance plus molle
» (quoiqu'il paraisse d'un rouge fort vif), que
» celui des pleurétiques ou des péripneumoniques.
» *Mais lorsque la malignité est compliquée avec*
» *inflammation, la saignée est alors également*
» *indiquée, et le sang tiré dans le commencement*
» *présente les mêmes phénomènes que celui des*
» *simples fièvres inflammatoires, comme Sydenham*

» *l'a observé dans le cas de la jeune femme dont*
» *il a déjà été fait mention* (1); *et dans ces circons-*
» *tances, la saignée doit être faite dans le lit, pour*
» *prévenir la défaillance, et favoriser la diaphorèse*
» *salutaire qui suit promptement une saignée ad-*
» *ministrée à propos. Mais lorsque le sang est tout-*
» *à-fait différent, c'est-à-dire, lorsqu'on s'aperçoit*
» *qu'il est plutôt dissous que couenneux, il ne*
» *faut pas être trop prodigue du fluide vital, en*
» *tirant trop de sang, ou en répétant la saignée*
» *trop souvent.*

» Quoiqu'il puisse être nécessaire de saigner les
» personnes fortes et robustes au commencement
» des fièvres contagieuses, il faut néanmoins avoir
» égard à la nature de la fièvre, qui est l'effet
» de la contagion, vu que celle-ci paraît affecter
» non-seulement le sang, mais encore les esprits
» animaux, qui le sont même les premiers. Cela
» me paraît démontré par la moiteur subite, la
» faiblesse, les tremblemens et la grande déjec-
» tion des esprits dès la première invasion de la
» maladie. Dans quelques pestes, on a vu des
» hommes tomber morts comme s'ils avaient été
» frappés de la foudre, sans fièvre ni indisposi-
» tion précédente, etc.

» La disposition particulière (2) des filamens ner-

---

(1) Voyez ci-dessus, page 53.
(2) Page 151.

» veux, et celle des parties les plus subtiles et
» les plus exaltées des liqueurs animales, qui dif-
» fèrent si fort dans les différens sujets, donnent
» naissance à ces différentes affections qui sont
» produites par la même cause. L'odeur d'une
» herbe, d'une fleur, du musc, qui affectent
» agréablement un millier de personnes, en font
» trouver mal quelques autres. La commotion
» électrique affecte les différentes personnes d'une
» manière très-différente; ce qui vraisemblable-
» ment ne vient pas seulement de la constitution
» des esprits animaux, mais encore de la diffé-
» rente tension, force, etc., des fibriles nerveuses;
» à peu près comme les cordes de musique, de
» longueur et de tension différentes, qui sont dif-
» féremment ébranlées par la même note. C'est
» peut-être en partie la disposition particulière
» des nerfs et des esprits animaux, qui fait que
» certaines personnes sont très-promptement af-
» fectées de la peste, de la petite-vérole, etc.;
» et que quelques autres n'en sont jamais affectées,
» quoiqu'entourées de personnes qui en sont at-
» taquées.

» Mais, quoi qu'il en soit, la contagion affai-
» blit certainement les forces des solides, et tend
» à dissoudre le sang; par conséquent, toutes les
» fois qu'on soupçonne qu'une fièvre vient de
» contagion, on doit saigner avec réserve, même
» lorsque les symptômes se présentent d'une ma-

» nière formidable dès le commencement, et pa-
» raissent demander de grandes évacuations de
» sang. J'ai vu plus d'une fois avec douleur com-
» mettre des fautes de cette espèce dans les pleuro-
» péripneumonies, et péripneumonies malignes,
» surtout dans les années 1740, 1741 et 1745.
» Par conséquent, quoiqu'il soit très-à-propos de
» faire une première saignée, une seconde peut
» être pernicieuse. Le premier sang paraît fré-
» quemment d'une couleur vive; celui qu'on tire
» vingt-quatre heures après est communément li-
» vide, noir, et a peu de consistance; celui d'une
» troisième saignée est livide, dissous et sanieux.
» C'est ce qu'on observe très-fréquemment dans
» les fièvres pétéchiales : j'ai vu quelquefois la
» consistance du sang tellement détruite, qu'il
» déposait au fond une poudre noire, semblable
» à de la suie, la partie supérieure étant une espèce
» de sanie, ou une espèce de gelée d'un vert foncé,
» et d'une consistance excessivement molle. *On*
» *peut observer la même chose dans les fièvres pu-*
» *trides communes, mais d'une manière plus re-*
» *marquable dans les fièvres putrides et malignes,*
» *lorsque le régime antiseptique a été négligé.* A
» quoi l'on peut ajouter que, dans ces sortes de
» cas, le pouls devient quelquefois extrêmement
» faible après une seconde saignée, et même quel-
» quefois après la première. C'est ce que j'ai re-
» marqué plus d'une fois, et dont j'ai été embar-

» rassé et étonné, lors même que je croyais avoir
» des indications suffisantes dans le pouls, etc.,
» pour faire une seconde saignée ; tant il est né-
» cessaire d'avoir égard à la nature d'une fièvre
» épidémique. »

Selon moi, la saison de l'année et la nature de la constitution de cette saison, et qui est, généralement parlant, compliquée avec la contagion, de quelqu'espèce qu'elle soit, aideront beaucoup à déterminer la quantité du sang que l'on doit tirer, et combien de fois on doit réitérer la saignée. Au reste, toutes choses d'ailleurs égales, la fièvre *commune*, compliquée avec la contagion pestilentielle, exige moins la saignée, que lorsqu'elle est simple. Or, nous savons que la fièvre putride simple, si elle est bien traitée dès le commencement, n'exige pas la saignée une fois sur dix ; et il ne se passe pas d'été dans lequel je ne guérisse plusieurs fièvres putrides par le vomissement, la purgation et les acides, sans avoir recours à la saignée dans aucun temps de la fièvre. Cependant, quelquefois la plénitude des vaisseaux est si considérable, que j'ordonne une petite saignée immédiatement avant le premier vomitif, uniquement pour rendre son opération plus facile et plus efficace. Mais une seconde saignée est rarement nécessaire, car le purgatif, qui doit être donné aussitôt après le vomitif, diminue toujours la dureté du pouls, et les autres purgatifs que l'on administre ensuite, joints au

régime rafraîchissant antiseptique, abattent par degrés la violence de la chaleur et la vitesse du pouls, sans avoir besoin de saigner davantage. L'on voit plusieurs personnes de grosse corpulence faire de très-grands efforts en vomissant, lorsqu'elles n'ont point été saignées auparavant, au lieu qu'elles vomissent fort aisément après avoir perdu dix onces de sang, et que le vomissement produit alors un très-bon effet; et, d'un autre côté, elles ne supportent pas les saignées grandes et réitérées, aussi bien que quelques personnes d'un tempérament plus délicat.

« La raison, dit Huxham (1), pour laquelle on » doit saigner dans le commencement de ces » fièvres, c'est afin d'empêcher que la fièvre » n'aille trop loin, et ne produise des inflam- » mations au cerveau, aux poumons, ou dans » quelqu'autre partie essentielle à la vie; aux- » quelles la surabondance d'un sang riche et épais, » violemment agité, est très-propre à donner » naissance. *Mais lorsque le sang n'est pas riche,* » *épais et surabondant, lorsqu'il n'y a ni douleur* » *fixe, ni dureté dans le pouls, la saignée n'est* » *ni indiquée, ni avantageuse.* La saignée ne paraît » pas indiquée dans les maladies contagieuses, en » tant que contagieuses, parce que la contagion » est intimement mêlée avec le humeurs de sorte

(1) Page 143.

» qu'en tirant une petite quantité de sang, on
» ne diminue que de bien peu la quantité des
» miasmes contagieux, qui agit plus ou moins,
» soit qu'on saigne ou qu'on ne saigne pas.

» Cependant, dit-il plus bas (1), comme la sai-
» gnée peut diminuer l'aliment du feu, quoiqu'elle
» n'éteigne pas le feu de la contagion, elle convient
» toutes les fois qu'il y a trop de sang; malgré
» cela, l'infection aura toujours son effet; et j'ai
» vu des petites-véroles aussi abondantes et d'une
» aussi mauvaise espèce après les saignées co-
» pieuses, que j'en aie jamais vu lorsqu'on les
» avait omises. »

Il y a deux espèces de contagion qui augmentent l'inflammation, savoir, la rougeole et la coqueluche. Dans ces deux maladies, le sang qu'on tire la seconde et la troisième fois, est plus visqueux que celui qu'on tire la première fois. Il est une espèce de contagion dont les effets sur le sang ne me paraissent pas clairs; je veux parler de la petite-vérole. Car, quoique je l'aie vue compliquée avec une disposition putride, et par conséquent accompagnée de pétéchies et des autres symptômes d'un sang dissous, particuliers aux fièvres putrides, j'ai néanmoins encore remarqué des signes certains d'inflammation qui l'accompagnaient, et j'ai vu des flegmons véritables, avec un sang visqueux, suivre

(1) Page 146.

la petite-vérole, tant discrète que confluente; en sorte que je puis à peine croire que le poison de cette maladie éruptive agisse comme un dissolvant puissant et spécifique du sang visqueux.

Quelques observations que j'ai lues, dont la véritable peste était le sujet, m'ont paru favoriser la même idée. La maladie fut jugée par de véritables flegmons inflammatoires, et les malades ont recouvré aussitôt après leurs couleurs et leur embonpoint. Mais l'angine maligne et la fièvre pestilentielle, lorsqu'on a tiré beaucoup de sang, ne se terminent jamais ainsi : les malades restent pendant quelque-temps pâles et défaits; et j'en connais plusieurs qui étaient précédemment sujets aux maladies inflammatoires, dont le tempérament paraît changé par ces fièvres qui les ont affligés pendant un assez long espace de temps.

Il est par conséquent probable que la méthode particulière de traitement que nous savons convenir à la rougeole, pourrait, en quelque façon, convenir aussi à la coqueluche; que la méthode particulière de traitement que nous savons convenir à la petite-vérole, pourrait aussi convenir à la peste véritable; et j'ai trouvé que la même méthode de traitement, qui convient à l'angine maligne, conviendra aussi à la fièvre pestilentielle de Sydenham, dépendante de contagion. Mais je puis assurer, d'après mes propres observations, que la rougeole exige une méthode particulière de

traitement, entièrement différente de celle qui convient à la petite-vérole, excepté lorsque la dernière est compliquée avec une haute disposition inflammatoire; et que l'angine maligne exige une méthode particulière de traitement, très-différente de celle qui convient à toutes les deux.

Après avoir ainsi discuté, en général, les avantages et les désavantages de la saignée dans les fièvres pestilentielles, Hûxham considère la nécessité de nettoyer les premières voies; et, à cet égard, il est tellement de mon avis, que j'emprunterai ses expressions.

« Les fièvres contagieuses, dit-il (1), n'attaquent » guère personne, qu'elles ne leur causent des » maux de cœur et des vomissemens. Puisque ces » miasmes contagieux s'insinuent dans le corps avec » la salive, etc., ne peut-on pas les expulser, au » moins en partie, en favorisant le vomissement » que la nature tâche d'exciter? vomissement » qui entraîne aussi les humeurs bilieuses, âcres, » putrides, qui séjournent dans l'estomac, et » qui, en s'y corrompant de plus en plus, pro- » duiraient une infinité de symptômes dangereux, » et augmenteraient considérablement la maladie » primitive. D'ailleurs la nature, lorsque l'art ne » vient pas à son secours, fait, pour se débar- » rasser par le vomissement, des efforts aussi

(1) Page 153.

» violens que ceux que les émétiques et les lavages
» ont coutume de produire ; les boissons même
» qu'on prend pour le favoriser, le rendent beau-
» coup plus aisé et plus efficace, et, en entraînant
» la matière irritante, tendent à arrêter le vomis-
» sement. Mais je suis d'avis qu'on n'emploie pour
» cela que les moyens les plus doux, tels que les
» infusions ou les décoctions d'ipécacuanha, l'oxy-
» mel scillitique, avec une légère infusion de fleurs
» de camomille, ou autres semblables. Je n'ap-
» prouve pas la méthode de ceux qui se conten-
» tent de faire vomir avec de l'eau chaude, parce
» qu'on est obligé d'en faire boire une quantité
» immense avant de pouvoir parvenir à exciter le
» vomissement, ce qui surcharge quelquefois l'es-
» tomac à un tel degré, qu'il devient également
» incapable de soutenir le fardeau et de s'en dé-
» barrasser ; de sorte que, plus on boit, moins
» il est en état de faire ses fonctions ; la distension
» qu'il éprouve détruit toute son activité, ce qui
» peut être suivi des effets les plus terribles.

» *Le meilleur remède pour faire vomir, dans*
» *la plupart des cas, est l'émético-cathartique de*
» *Tissot.* »

℞ *Tartre émétique*, un grain ou deux ;
Manne, une once ;
faites fondre dans une pinte d'eau bouillante.

« *Cette potion, prise en quatre doses égales, en*

» *mettant une demi-heure d'intervalle entre cha-*
» *cune, nettoiera l'estomac, et souvent produira*
» *bientôt après une ou deux selles.* Si le vomis-
» sement (1) continue après que l'estomac a été
» nettoyé, il faut donner un peu de thériaque
» d'Andromaque dans une mixture stomachique
» appropriée, telle que le sel d'absinthe, le suc
» de limon, l'eau de menthe, etc.; appliquer une
» fomentation aromatique, ou plutôt un cata-
» plasme fait avec les espèces aromatiques et la
» thériaque, qui réussit souvent lorsque tout le
» reste est sans effet. *Lorsque le vomissement conti-*
» *nue après que l'estomac a été nettoyé, il y a lieu*
» *de croire, dans toutes les fièvres contagieuses,*
» *qu'il procède moins d'une matière turgescente*
» *que de l'orgasme. Dans les constitutions plétho-*
» *riques, on le calme en saignant dans le lit; et*
» *ensuite la chaleur du lit, les couvertures, les*
» *boissons chaudes et abondantes, poussent la ma-*
» *tière morbifique vers la peau, ce qui arrête tou-*
» *jours le vomissement qui dépend de cette cause,*
» *comme on l'a observé dans un autre endroit.*

» Ce n'est pas seulement l'estomac qu'il faut net-
» toyer; il est bon également de débarrasser, au
» commencement de ces fièvres, tout le canal intes-
» tinal; mais la raison et l'expérience démontrent
» qu'on ne doit le faire que par les méthodes les

(1) Page 156.

» plus douces. Les lavemens faits avec le lait, le
» sucre et le sel; les potions laxatives où l'on fait
» entrer la manne, la crême de tartre, le sel ca-
» thartique de Glauber, les tamarins et la rhubarbe,
» sont les remèdes qu'on doit employer par pré-
» férence. J'ai souvent vu résulter les effets les plus
» funestes des purgatifs âcres et trop vifs. Hoffman
» avertit de se défier même du séné. Les émétiques
» doux et les écoprotiques que je viens d'indiquer,
» ont cet avantage qu'on peut les répéter et les
» donner de temps en temps pour évacuer les ma-
» tières bilieuses putrides, à mesure qu'elles pas-
» sent dans les premières voies. Je ne crains jamais
» d'employer ces moyens pour produire une ou
» deux selles, dans quelque temps de la fièvre que
» ce soit, lorsqu'ils sont indiqués par l'amertume
» de la bouche, les maux de cœur, les rapports
» nidoreux et fétides, ou par la trop grande cons-
» tipation, l'enflure du ventre, les borborygmes,
» les tranchées, *les ténesmes fréquens*, *etc.*

» Quoiqu'Hippocrate défende en général d'éva-
» cuer les humeurs crues au commencement des
» maladies, et avant qu'elles n'aient été cuites,
» cependant il convient qu'on peut purger au
» commencement lorsqu'il y a turgescence des
» humeurs, et qu'elles font effort pour sortir;
» c'est ainsi que le *colera-morbus* est un effort
» que la nature fait pour se décharger d'une bile
» âcre et surabondante. Lorsque les fièvres putrides

» malignes de l'automne doivent leur origine au
» débordement d'une bile putride et *aduste*, pour
» me servir du langage des anciens, qui séjourne
» dans la région du foie ou de l'estomac, etc., ce
» qui arrive souvent après les étés fort chauds, qui
» ont considérablement augmenté et exalté la bile,
» les sels et les huiles animales, on doit commencer
» par les émétiques et les purgatifs doux, dont
» je viens de parler.

» Il est certain que la bile prédomine dans toutes
» les fièvres putrides, malignes et pétéchiales. On
» trouve dans les cadavres de toutes les personnes
» qui meurent de la peste, la vésicule du fiel, les
» conduits biliaires, et même l'estomac et le duo-
» dénum, etc., remplis d'une bile noire ou verte.
» Si l'on n'évacue pas cette bile, elle se corrompt
» de plus en plus, produit de grandes anxiétés,
» des maux de cœur, des douleurs, etc.; et, étant
» reportée dans le sang, elle y cause de très-grands
» désordres, irrite le genre nerveux, détruit la
» texture du sang, et convertit la lymphe en un
» ichor corrosif. Par conséquent, toutes les fois
» qu'il y a des signes qui annoncent qu'elle sura-
» bonde, il faut l'évacuer par le vomissement ou
» par les selles, selon que la nature l'indique. J'ai
» souvent observé avec beaucoup de plaisir, dans
» ces fièvres putrides, qu'un vomissement, qu'une
» selle ou deux étaient immédiatement suivis d'un
» changement étonnant en mieux, toutes les fois

» qu'il avait précédé des anxiétés inexprimables,
» un poids sur les hypocondres, des maux de cœur
» perpétuels, des rapports et des hoquets. La
» langue chargée, les maux de cœur, les pesanteurs
» d'estomac, l'amertume de la bouche, une haleine
» puante et des rots fréquens, indiquent l'état de
» l'estomac; et les matières fétides, noires, bi-
» lieuses, qui viennent par les selles, la néces-
» sité de ces évacuations. S'il y avait un poison
» logé dans l'estomac et les intestins, nous n'hési-
» terions pas à l'en chasser le plus promptement
» qu'il serait possible: une bile véritablement pu-
» tride n'est guère moins pernicieuse qu'un poison
» actuel. Communément vers l'état de ces fièvres,
» c'est-à-dire, entre le septième et le quatorzième
» jour, la nature s'efforce de se débarrasser de cette
» bile putride par le vomissement, ou plus ordi-
» nairement par une diarrhée, *surtout lorsque ces*
» *opérations ont été malheureusement négligées*,
» *quoiqu'indiquées dans le commencement.* L'art
» doit toujours la favoriser dans ces opérations;
» en conséquence, je donne assez généralement
» un doux laxatif le huitième ou le neuvième jour,
» à moins qu'il ne paraisse quelqu'éruption, ou
» qu'une douce sueur ne m'en empêche. *Dans ce*
» *cas, le purgatif doit être différé jusqu'à ce que*
» *la sueur ait eu son effet, c'est-à-dire, tant qu'elle*
» *procure un soulagement considérable.* Jusqu'à
» ce temps-là je n'emploie guère de purgatif, si

» l'on excepte un peu de manne, de crême de
» tartre, et autres choses semblables, que je donne
» au commencement, surtout lorsque j'ai lieu de
» soupçonner que la maladie vient plus de la con-
» tagion que de la saburre des premières voies,
» prescrivant néanmoins un clystère laxatif et
» émollient tous les deux ou trois jours, selon les
» circonstances. Je répète ce doux laxatif de temps
» en temps, selon que les symptômes l'indiquent;
» et pendant son opération, je soutiens mon ma-
» lade par un régime, des boissons et des remèdes
» fortifians. Par ce moyen, non-seulement je pré-
» viens l'amas et la corruption de cette matière
» bilieuse putride dans les premières voies, mais
» encore je l'empêche de passer dans le sang; et,
» la dérivant vers le canal intestinal, j'en facilite
» l'évacuation hors du corps. Il y a déjà plusieurs
» années que j'emploie avec succès cette manière
» de purger, vers ce temps, dans ces sortes de
» fièvres; mais je rejette les purgatifs où entrent
» l'aloès, la scammonée ou la coloquinte, que je
» regarde plutôt comme des poisons, que comme
» des remèdes dans cet état d'acrimonie, de putri-
» dité et de dissolution du sang : il n'y a qu'un
» fou qui puisse les employer dans ce cas. La na-
» ture, il est vrai, ne passe que trop souvent les
» bornes, sans le secours de ces puissans stimu-
» lans, et produit des diarrhées excessives, ou une
» dysenterie qui fait bientôt périr le malade, si

» on ne l'arrête, *c'est-à-dire, si elle n'est pas bien*
» *traitée.* Mais cela n'arrive guère que lorsqu'on
» laisse séjourner trop long-temps, et putréfier
» de plus en plus dans les intestins la matière bi-
» lieuse corrompue; le meilleur moyen de le pré-
» venir, c'est de l'évacuer à temps, et à des inter-
» valles convenables. Quand on est menacé de ces
» évacuations immodérées, on doit avoir recours
» aux astringens alexipharmaques les plus conve-
» nables, tels que la thériaque d'Andromaque,
» la confection de Fracastor, la teinture de roses,
» du vin rouge brûlé avec de la cannelle, etc.;
» mais avant tout, si le cas est très-pressant, à un
» clystère astringent, fait avec la confection de
» Fracastor, et une petite quantité de décoction
» de tormentille, de roses rouges ou de cachou;
» mais il ne faut faire usage de ce remède qu'avec
» beaucoup de prudence; car il est toujours dan-
» gereux d'arrêter à contre-temps une diarrhée
» critique, et je crois qu'on ne doit jamais le
» faire, qu'on n'ait fait précéder une ou deux
» petites doses de rhubarbe. Avant de finir ce
» paragraphe, je crois devoir faire observer que,
» quoique j'aie souvent vu des diarrhées critiques
» dans l'état ou sur le déclin de ces fièvres, je les
» ai trouvées constamment préjudiciables au com-
» mencement, surtout lorsque les déjections ont
» été liquides, séreuses et très-abondantes. *Ce*
» *qui annonce, de la manière la plus sûre, qu'une*

» *diarrhée est salutaire, c'est lorsqu'elle est accom-*
» *pagnée d'une sueur modérée, ou d'une moiteur*
» *chaude répandue sur toute la peau.* »

La diarrhée qui survient lorsque les fièvres sont dans leur état ou à peu près, est fort commune, parce qu'on néglige souvent le vomissement et la purgation qui sont si nécessaires au commencement de ces fièvres. Ce symptôme est souvent fort embarrassant; car, si on l'abandonne à la nature, il cause par degrés la perte du malade; et, si on l'arrête subitement ou trop promptement, le ventre commence à enfler, la bouche devient mauvaise, la tête est affectée, et le malade éprouve une mort violente.

J'ai apporté, depuis plusieurs années, la plus grande attention à l'objet dont nous traitons à présent, et je n'ai pas vu cette diarrhée symptomatique bien traitée une fois sur dix. La méthode que propose ici Huxham, qui consiste à donner une ou deux petites doses de *rhubarbe*, et à recourir ensuite aux plus forts astringens et aux opiats échauffans, réussira très-rarement. Je suis sûr de ce que j'avance; et néanmoins le moyen de substituer une méthode meilleure à celle d'Huxham, n'est connu que d'un très-petit nombre de personnes. Il est nécessaire d'entrer dans une légère discussion, pour expliquer cette diarrhée symptomatique. Par conséquent je la considérerai d'abord dans les fièvres *communes*, sans aucune contagion, ou sans

autre malignité que celle qui peut dépendre de leur propre nature, lorsqu'elles sont négligées ou mal traitées ; et ensuite on comprendra plus facilement les effets de la contagion ajoutée, en supposant seulement que l'on connaisse la nature de cette contagion, ses effets sur la constitution, et la manière dont elle a coutume de se terminer.

Il y a trois fièvres *communes*, dans chacune desquelles est fréquente une diarrhée symptomatique, lorsque la maladie est dans son état ou à peu près. Ces trois fièvres sont la synoque non putride, la synoque putride, et la fièvre bilieuse. Or, le symptôme est le même dans les trois, c'est-à-dire, qu'il existe une envie presque continuelle d'aller à la selle, que le malade satisfait sans qu'il en résulte un soulagement réel, ou sans que le degré de la fièvre soit diminué. Mais la même méthode de traitement ne conviendra pas également dans toutes, parce que ces trois fièvres sont différentes dans leur commencement, leur progrès et leur terminaison. Il faut donc que je considère chacune d'elles séparément, accompagnée d'une diarrhée symptomatique, lorsqu'elle est dans son état ou à peu près.

J'ai déjà dit dans un autre endroit de cet ouvrage, que la synoque non putride, ou la fièvre dépuratoire du printemps de Sydenham (1), est due

(1) Voyez tome 1 de cet ouvrage, le chapitre sur la synoque non putride, page 166.

en grande partie à l'amas d'une pituite épaisse dans l'estomac et les intestins. Cette pituite n'est pas âcre dans le commencement, mais, en s'altérant par la chaleur de la fièvre et par un long séjour dans les intestins, elle acquiert une qualité caustique, et irrite les tuniques délicates du canal intestinal. De là l'envie continuelle d'aller à la selle, ce qui n'arrive jamais lorsque la fièvre a été bien traitée dès le commencement par les vomitifs et les purgatifs convenables.

Dans cet état, si l'on s'efforce de faire cesser le ténesme par les opiats, on ne fait qu'augmenter le mal, car alors la matière irritante devient de plus en plus âcre, au point d'excorier les intestins; et en conséquence l'un ou l'autre de ces deux maux doit arriver, ou la diarrhée revient avec le double de violence, ou la matière âcre et atténuée est résorbée; et, mêlée avec les humeurs, elle occasionne une fièvre maligne, ce qui fait que les éruptions miliaires sont si fréquentes dans cette fièvre.

Par conséquent une diarrhée symptomatique qui survient vers l'état de la fièvre appelée synoque non putride, indique qu'il faut évacuer toute la matière irritante par le même vomitif et le même purgatif, qui doivent avoir été donnés au commencement de la maladie. Le purgatif doit être réitéré jusqu'à ce que la fréquente envie d'aller à la selle ait cessé; ensuite les tuniques délicates

seront rafraîchies avec des émulsions douces et des clystères de lait nouveau ; et ces clystères, ou d'autres semblables, seront continués, avec l'usage des émulsions, jusqu'à ce qu'on ait produit l'effet désiré ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que la douleur et la tension du canal intestinal aient cessé.

Mais, de plus, il ne faut pas perdre de vue quelques particularités propres à cette fièvre; car, comme elle ressemble beaucoup par sa nature à la fièvre intermittente du printemps, elle se juge naturellement et finalement par la peau ; et il nous importe aussi de considérer que la diaphorèse critique doit survenir vers le quatorzième jour de la fièvre. Par cette raison, nous devons la favoriser par la chaleur du lit, et accorder un régime plus nourrissant, même des bouillons gras et un peu de vin, pendant les jours de la diarrhée ; et, après cela, nous pourrons procurer des nuits tranquilles par de doux opiats, pour provoquer la transpiration naturelle, qui est toujours salutaire après que la fièvre est parvenue à son état ; car, cette fièvre tenant une espèce de milieu entre les fortes inflammations du printemps et la grande putridité des jours caniculaires, il n'y a pas à craindre, d'un côté, l'inflammation, ni, de l'autre, la putridité, après le quatorzième jour, à moins que la fièvre ne tire en longueur, ou que la saison ne devienne subitement chaude et humide, comme

dans le cas de M. B. le jeune, qui a été exposé dans le premier volume de cet ouvrage, au chapitre sur la synoque non putride. En pareil cas, il faut avoir recours aux acides minéraux, comme on le verra incessamment, lorsqu'il sera parlé de dysenterie putride.

Lorsqu'on est parvenu à chasser l'amas de la matière morbifique, la langue se nettoie et devient plus humide, le ventre s'affaisse et se détend, le pouls se développe et perd sa dureté. De plus, s'il reste encore un certain degré de force naturelle, la peau devient plus douce et plus humide; et la fièvre, suivant alors sa marche ordinaire, se termine insensiblement par des sueurs modérées, quoique beaucoup plus tard qu'elle n'aurait fait, si cette diarrhée, survenue à contre-temps, n'eût retardé la coction et la crise naturelle.

Il arrive cependant quelquefois que l'envie continuelle d'aller à la selle existe encore, malgré les vomitifs et les purgatifs réitérés. Les selles sont crues, glaireuses, remplies de stries sanguines, et accompagnées de douleurs vives dans les intestins, qui ne sont soulagées ni par les lavemens ni par les douces purgations; le repos est continuellement troublé, le dégoût a lieu, la peau devient sèche et aride, le pouls est languissant, les forces s'abattent, et l'anxiété augmente. Alors je conclus de ces symptômes que l'une ou l'autre de ces deux choses est arrivée: ou les intestins sont excoriés,

ou la nature s'efforce d'évacuer par les intestins la matière morbifique, quoiqu'elle soit encore dans un état de crudité, ce qui est funeste et contraire à la marche ordinaire de cette fièvre rémittente, dont la crise naturelle s'opère finalement par la peau.

Dans ce cas, je me trouve dans la fâcheuse nécessité de m'opposer à la nature, et de ne me point fier à ses efforts pur la guérison de la maladie. J'ordonne donc la *poudre d'amidon*, préparée sans bleu (1), dont je fais entrer une certaine dose dans chaque portion d'alimens et dans chaque verre de boisson; je donne un léger *opiat* après chaque selle; j'applique un large *vésicatoire* au dos; je prescris pour boissons les décoctions de *mie de pain* ou de *riz* avec un peu de *vin*, et je fais administrer souvent, c'est-à-dire, trois ou quatre fois dans la journée, le clystère suivant :

℞ *Thériaque*, une demi-once;
Térébenthine, deux gros;
Jaune d'œuf, n.° 1.

---

(1) Je préfère l'*amidon simple*, préparé sans bleu, à tous les autres absorbans, pour émousser l'acrimonie qui a son siége dans les intestins. Je le considère comme une gelée plus douce, et il ne forme jamais de pelotons durs, comme sont sujettes à en former la *chaux* et la poudre *de pattes d'écrevisses*. Je crois encore qu'il est plus soluble dans l'estomac, et qu'il est un peu nourrissant.

Mêlez le tout ensemble exactement, et ajoutez

De lait nouveau, cinq onces.

Il faut avoir soin de ne recourir à cette méthode que lorsqu'on est sûr que le premier amas morbifique a été expulsé; et il faut aussi faire bien attention à l'effet qu'elle produit, ce qui nous guidera pour la durée du temps pendant lequel nous devons l'employer; car si, en arrêtant la diarrhée, le ventre ne s'enfle pas, si le pouls s'élève sans être dur, si les mains et les pieds s'échauffent, et si la peau devient douce et humide, sans aucun symptôme du côté de la tête, on peut continuer plus long temps le traitement que nous venons d'indiquer, et ne pas craindre d'exciter les selles, à moins qu'il n'y ait des signes évidens de matière turgescente dans les intestins; et, dans ce cas, on peut donner une dose de *rhubarbe*, sans arrêter l'excrétion diaphorétique.

Mais si, au contraire, le ventre s'enfle à mesure que la diarrhée diminue; si la tête s'affecte beaucoup, si le pouls devient dur, la bouche sale, la peau sèche, et l'estomac malade, on en peut conclure que les opiats et les astringens ne réussiront jamais. Alors il faut soutenir le malade avec des boissons vineuses, et d'ailleurs laisser agir la nature, ce qu'elle fera quelquefois avec succès au-delà de toute espérance.

Telles sont les méthodes par lesquelles j'ai souvent réussi, lorsque j'ai été appelé pour guérir des

fièvres de printemps, parvenues à leur état, qui avaient été négligées ou mal traitées dans le commencement, d'où il était résulté de mauvaises dysenteries symptomatiques. Lorsque les fièvres ont été rémittentes ou intermittentes, elles se sont toujours mal trouvées du *quinquina*, jusqu'à ce que la diarrhée eût entièrement cessé. J'ai aussi observé, en pareil cas, le mauvais effet de la *poudre de James*, quoique cette préparation ou les préparations antimoniales semblables aient convenu dans tout le commencement de cette fièvre. Mais dans toutes les fièvres de printemps, bien traitées dès le principe, nous n'avons jamais vu survenir de dysenterie, lorsqu'elles étaient parvenues à leur état.

Si le poison de la fièvre pestilentielle est joint à la synoque non putride, il modérera probablement la diarrhée aussitôt que l'amas putride sera chassé des intestins, et le malade, placé dans un lit chaud, sera tranquille; car ce poison, étant d'une nature diaphorétique, favorisera l'excrétion de la sueur, sans qu'il soit besoin d'employer des moyens plus puissans que les boissons vineuses chaudes; et la sueur, dans ce temps de la fièvre, est toujours salutaire, surtout après que les premières voies ont été suffisamment nettoyées.

Dans la véritable fièvre putride non rémittente, une diarrhée survenant dans quelque temps de la maladie, a un effet différent de celui qu'elle aurait

dans quelque temps de la synoque non putride. Dans la fièvre putride, la matière que renferment les intestins est âcre dès le commencement, et la terminaison naturelle est par la diarrhée. Le même symptôme accompagne fréquemment tout le cours de la fièvre, comme il a été expliqué en traitant de la fièvre dysentérique. Dans tous les cas d'une fièvre putride simple, la propension constante à la diarrhée, indique seulement la surabondance ou la grande acrimonie de la matière morbifique, et par conséquent la nécessité de l'évacuer promptement. En effet, si la nature ne procure pas cette évacuation salutaire, l'expérience journalière nous montre la nécessité de la solliciter dans tous les temps de la fièvre, et, sans elle, il n'est pas possible de guérir les fièvres putrides, simples ou malignes.

L'expérience nous a encore appris que cette espèce de matière morbifique est déliée autant qu'elle est âcre, et qu'elle est par conséquent facile à mettre en mouvement. Dans les fièvres putrides simples, les malades sont plus disposés à suer au commencement que vers la fin; mais alors cette sueur n'apporte aucun soulagement, elle est donc hors de saison, et l'on ne doit pas la favoriser. La même chose est vraie, même lorsque la fièvre putride est compliquée avec la contagion maligne. La diaphorèse salutaire n'est que celle qui suit les autres évacuations; et, dans les

cas de contagion, elle viendra vers la fin, malgré le traitement antiseptique établi dans le commencement et dans l'augmentation de la fièvre; car l'acrimonie du poison provoquera la sueur, comme il a déjà été dit, aussitôt que le corps sera délivré de l'oppression occasionée par l'amas putride. La chaleur naturelle du temps aidera encore, durant la saison de la synoque putride, à pousser la matière irritante vers la peau, de sorte que les médicamens échauffans ne sont presque jamais nécessaires pour arrêter une dysenterie putride dans cette saison de l'année, où elle est très-fréquente.

Lorsque la contagion est jointe, les forces du malade peuvent encore être soutenues par les acides et les substances nourrissantes convenables, ce qui s'opposera aussi à la dissolution du sang pendant quelques jours, jusqu'à ce que la matière putride soit évacuée, suivant le cours particulier de la nature, par la diarrhée; et ensuite la diaphorèse critique salutaire, qui suivra probablement, procurera du soulagement, et enlèvera la contagion virulente, suivant aussi sa nature particulière. C'est alors, et non pas auparavant, que la sueur peut être favorisée et même provoquée, ce qui arrêtera promptement la diarrhée Mais il faut insister sur les acides antiseptiques jusqu'à la fin, et c'est un des cas où le vin est spécifique.

J'ai fréquemment rencontré cette erreur concernant les acides, qu'ils sont tous purgatifs. Ce-

pendant, le contraire est vrai : tous les forts acides sont très-astringens, et coagulent naturellement nos humeurs. Je n'ose jamais donner dans les dysenteries des acides plus forts que le suc de limon, jusqu'à ce que la tension du ventre soit détruite et que la langue se soit nettoyée. Alors, si le cas le requiert, je donne les acides minéraux délayés dans la boisson, augmentant par degrés la quantité suivant les symptômes; et je ne crains pas de donner du *vin*, ou même de l'*eau-de-vie*, lorsque les cordiaux échauffans sont nécessaires, dans quelques constitutions faibles, à la fin des dysenteries putrides. En un mot, non-seulement les acides convenables corrigent les matières putrides et bilieuses, mais encore ils résistent puissamment à la virulence de tous les poisons qui tendent à dissoudre le sang; et, d'un autre côté, lorsqu'ils sont délayés convenablement dans des liqueurs vineuses et chaudes, ils ne détruisent pas la qualité sudorifique des médicamens que l'on administre pour provoquer les sueurs salutaires dans les fièvres pestilentielles.

Cette matière est d'une telle importance, qu'elle mérite toute l'attention possible. Par conséquent, pour l'éclaircir et la développer encore plus, je vais exposer un cas remarquable, que je choisis entre plusieurs autres que j'ai eu occasion d'observer.

VII.e OBSERVATION.

Le 9 de juillet de l'année 1774, madame Bland, femme d'un chandelier, fut attaquée d'une fièvre putride pour laquelle on la saigna; mais on négligea le vomissement et les purgations convenables.

Le 19 de juillet, je la vis pour la première fois. La chaleur était alors très-considérable, et le *typhus* était épidémique.

Madame Bland était âgée de trente-six ans, et avait mis au monde plusieurs enfans. Elle était, au reste, agissante, et jouissait d'une bonne santé, quoique sujette quelquefois aux douleurs d'entrailles. Je fus informé que, le septième jour, il survint une dysenterie putride, qu'on ne put arrêter que par le *diascordium*, le *mithridate*, et les absorbans donnés sous toutes les formes. La malade lâchait, sans s'en apercevoir et presque continuellement, ses urines et ses excrémens, qui exhalaient une odeur insupportable; tous ses sens étaient perdus; lorsqu'on lui coulait de la boisson dans la bouche, elle en avalait une partie avec avidité; mais elle ne demandait jamais rien; elle articulait à peine quelques paroles; elle était dans une agitation continuelle; son visage était très-rouge, ainsi que toute sa peau, qui était aussi sèche, chaude et brûlante; mais on n'y voyait aucune éruption; le blanc de ses yeux n'était point rouge, mais jaunâtre; ses yeux n'étaient pas

enflammés, et les prunelles n'étaient pas fortement dilatées; ses lèvres et ses dents étaient couvertes d'une matière brune; mais la langue, quoique fort sale, n'était pas sèche; le pouls était petit, dur et trop vite pour en compter distinctement les pulsations; son ventre n'était ni enflé, ni dur; enfin, elle se remuait dans son lit avec une force considérable.

Je fis administrer aussitôt un fort vomitif, et, six heures après, une boisson purgative. Ensuite je prescrivis une décoction de *mie de pain*, rendue agréable au goût avec le *sucre*, le *vin* et le *suc de limon*, recommandant qu'on en fît boire à la malade le plus qu'on pourrait.

Le 20 juillet, je retournai la voir, et j'appris que le vomitif l'avait fait vomir trois fois, et avait aussi procuré trois selles considérables; que le purgatif l'avait aussi évacuée trois fois, après lesquelles elle était restée tranquille, et sans aller à la selle pendant six heures, durant lequel espace de temps elle avait bu une grande quantité de la boisson prescrite. Je me fis donner une lumière pour examiner son visage, et j'observai qu'elle fermait les yeux à son approche. Elle était plus tranquille, et elle ne s'agitait pas dans son lit aussi violemment que les jours précédens. J'ordonnai à la garde de lui nettoyer les dents et les lèvres avec un linge trempé dans du *vinaigre*, mais elle s'opposa avec ses deux mains à cette opé-

ration. Son visage resta très-rouge, et toute sa peau était encore sèche, chaude et brûlante. Cependant les battemens de son pouls n'allaient plus qu'à cent vingt-six, et je pouvais les compter très-distinctement. Son ventre devint mou, mais il n'était pas entièrement vidé par les opérations du vomitif et du purgatif. Elle marmottait entre ses dents un grand nombre de paroles sans suite, ou plutôt de sons inarticulés, et elle me serrait la main en répétant le mot *froid*. Alors je fis apporter un verre d'eau froide, et je l'approchai de sa bouche : elle en but la moitié, et dit que c'était bon, mais qu'elle n'en voulait pas boire davantage. Après cela, j'envoyai chercher des fruits de différente espèce ; elle mangea trois cerises, en répétant que c'était fort bon, mais qu'elle n'en voulait plus manger. J'essayai ensuite de lui présenter des groseilles rouges ; elle répéta encore que c'était fort bon, et elle en mangea une petite poignée. On m'apprit que les paroles qu'elle prononçait alors, étaient les premières paroles sensibles qu'elle eût dites pendant quarante heures.

La sécheresse, la chaleur excessive et la grande rougeur de la peau, me firent soupçonner une colliquation du sang, avec des taches pétéchiales. Mais je n'en pus découvrir aucune par tout le corps. J'ordonnai une once de *manne* et une demi-once de *tartre soluble*, dissoutes dans une chopine d'*émulsion commune*, pour prendre sur-le-champ ;

deux onces de *teinture de roses*, pour prendre toutes les trois heures; et toutes les boissons rafraîchissantes, acides, vineuses, comme auparavant, avec abondance de fruit. De plus, je fis ôter quelques couvertures du lit, et je recommandai qu'on laissât passer, nuit et jour, dans la chambre de la malade, un courant d'air libre.

Le 21 juillet. L'émulsion purgative de la veille opéra très-bien, et évacua une quantité considérable de matières qui exhalaient une odeur cadavéreuse. Après cela, la malade parut reposer tranquillement. Elle prit, dans le cours de la journée et de la nuit, près d'une pinte de *teinture de roses*, deux quartes (1) de *décoction de mie de pain*, et presque une quarte de l'émulsion acidulée avec le *suc de limon*, outre quelques fruits de différente espèce. Sa bouche était plus nettoyée, sa peau moins brûlante, et les battemens de son pouls n'allaient plus qu'à cent seize. Je lui ordonnai alors de continuer la *teinture de roses*, avec le même régime, et, de plus, de prendre le soir un demi-gros de *rhubarbe*, avec égale quantité de *crême de tartre*.

Le 22 juillet, le purgatif opéra cinq fois. La malade était mieux à tous égards, et elle dormit plusieurs heures de la nuit. Je conseillai de conti-

(1) La quarte est une mesure d'Angleterre, qui revient à peu près à la pinte de Paris.

nuer le même régime, et je fis ajouter trente gouttes de la *teinture de quinquina d'Huxham* à chaque dose de la *teinture de roses.* J'ordonnai encore qu'on donnât le soir un purgatif de *sel polycreste* et de *rhubarbe.* De cette manière, je continuai à purger tous les matins, et à rafraîchir la malade le jour et la nuit, jusqu'au 27 de juillet, où la fièvre cessa tout-à-fait sans aucun redoublement. Il n'y eut aucune éruption ni évacuation critique, mais la fièvre tomba par degrés, par le moyen de la diarrhée qu'excitait chaque matin le purgatif de la veille, et des boissons rafraîchissantes et propres à corriger la matière morbifique, que la malade prit continuellement pendant sept jours. Alors elle commença à demander des alimens. Elle dit qu'elle désirait des alimens solides.

La première fois que je vis cette fièvre, et que je sentis l'odeur puante du suif et de la malpropreté, je soupçonnai qu'il y avait une contagion réelle jointe à la fièvre putride. Mais il n'y en avait évidemment aucune; car tous les symptômes de malignité cédèrent aisément aux purgatifs et aux antiseptiques; et la fièvre se termina bien, suivant sa propre nature, sans aucune sueur ou autre évacuation critique, ce qui n'arrive presque jamais lorsque la contagion y est jointe.

J'appelle aussi cette fièvre une fièvre putride, et non pas une fièvre bilieuse, parce qu'il n'y eut aucune rémittence, comme dans cette dernière.

La fièvre augmenta par degrés, du mauvais au pire, pendant neuf jours ; ensuite elle diminua par degrés, et alla chaque jour de mieux en mieux pendant les huit jours suivans. Dans les sept premiers jours, entre ces huit, je donnai chaque soir un purgatif qui opéra le lendemain matin, et l'on insista sans relâche sur le régime antiseptique, jusqu'à ce que la fièvre eût cessé. Alors la nature demanda une nourriture plus solide.

Je dis encore que cette fièvre se termina bien et suivant sa propre nature, parce qu'elle laissa la malade en parfaite santé et avec un bon appétit, et qu'elle recouvra bientôt sa première force, sans d'autre secours qu'un régime convenable. J'ai toujours réussi par le même traitement dans les dysenteries putrides, excepté chez les vieux ivrognes, ou ceux dont les intestins étaient énervés ou squirrheux.

Je vais à présent considérer la contagion pestilentielle jointe à une fièvre bilieuse, lorsqu'elle est accompagnée de la circonstance particulière d'une diarrhée qui survient à contre-temps dans l'état, ou dans ce temps de la fièvre où l'on peut attendre une sueur ; et je marquerai la différence qu'il y a entre cette fièvre et la fièvre putride maligne, accompagnée de la même circonstance; car ici, quoique la contagion reste encore la même, cependant la fièvre *commune*, à laquelle elle est jointe, change la nature et le traitement de la fièvre

composée et de ses symptômes ; et , quoiqu'un amas putride soit presque de la même nature que la matière morbifique bilieuse , exigeant l'un et l'autre l'évacuation par les selles, cependant la fièvre occasionée par la matière bilieuse dans la saison de la moisson , étant aussi en partie de la nature de la fièvre intermittente de cette saison , ne s'accommode pas aussi bien que la fièvre putride d'été , de la purgation réitérée chaque jour. La fièvre bilieuse paraît exiger de plus longs intervalles, ou un temps plus considérable pour la coction , entre les purgations, afin que la matière bilieuse ait le temps de se séparer par degrés de la masse générale des humeurs, et de devenir turgescente dans les intestins, circonstance sans laquelle le purgatif ne peut pas être aussi efficace. D'ailleurs , le sang n'est pas autant dissous dans la fièvre bilieuse que dans la fièvre putride , par conséquent les acides moins forts sont suffisans.

C'est pour ces raisons que Sydenham, qui purgeait tous les jours dans la fièvre putride, trouva avantageux de ne purger que de deux jours l'un dans les fièvres bilieuses; et il donna souvent un opiat le soir, après l'opération du purgatif, pour assurer une coction de vingt-quatre heures, sans selles, avant que le second purgatif fût administré. D'un autre côté, le *tartre soluble* et la *manne* ne sont pas suffisans ici, quoiqu'ils le soient dans

la synoque putride; il faut une médecine plus forte, tel qu'un apozème purgatif. Par la même raison, nous observons que le *tartre émétique* et les autres préparations d'*antimoine*, sont plus avantageuses dans la véritable fièvre bilieuse, simple ou compliquée avec la contagion, que dans la véritable synoque putride.

La diarrhée qui survient à contre-temps, après le quatorzième jour, dans la fièvre bilieuse pestilentielle, exige un traitement presque semblable à celui qu'on a déjà recommandé dans la synoque non putride compliquée avec la contagion pestilentielle. Seulement, le régime doit être plus acide; le malade doit user des fruits de la saison; et, vers la fin, il ne lui faut pas tant de nourriture animale.

Pour conclure, il n'y a aucune espèce de fièvre, excepté la peste, dans laquelle je n'aie vu une diarrhée salutaire chez quelques constitutions, et les effets en démontrent toujours la nature; car une diarrhée salutaire ne fatigue pas le malade autant qu'on pourrait l'attendre du nombre et de la quantité des selles; elle n'ôte pas l'appétit; elle vide les intestins, diminue les symptômes, particulièrement ceux de la tête; la bouche se nettoie et devient humide; le pouls est plus lent, plus mou et plus développé; enfin, elle favorise la coction, et excite même la transpiration nocturne. C'est un bon signe lorsque des urines épaisses,

l'humidité de la langue et la moiteur de la peau accompagnent la diarrhée ; car les évacuations critiques d'une matière dont la coction est bien faite, viennent ensemble, et, au lieu de se nuire, s'excitent réciproquement.

Au contraire, la diarrhée qui vient à contre-temps, ou celle qui dure trop long-temps, lorsque les intestins sont biens nettoyés, et que le malade est mis à un régime convenable, abat le pouls à un tel degré, et arrête tellement les autres excrétions, que le mal qu'elle produit s'aperçoit aisément, même dans les fièvres *communes*, et encore plus dans les fièvres malignes, dont les symptômes particuliers augmentent après chaque selle, et indiquent la nécessité de modérer la fréquence et la violence d'une telle évacuation. Ce symptôme, que l'on rencontre souvent, et qui est rarement bien traité, demande beaucoup d'attention. Lorsque la langue ressemble à une chair vive, et que le malade se plaint de mal d'estomac et de douleur dans la gorge, il est souvent soulagé par des aphthes : dans ce cas, on doit traiter suivant les instructions que nous avons données en parlant des aphthes et de l'angine maligne (1).

Mais revenons à Huxham, qui dit encore (2): « Quoique la nature affecte très-souvent, dans les

(1) Consultez le tome précédent.
(2) Page 163.

» fièvres putrides malignes, de se débarrasser de
» la matière morbifique par le vomissement ou
» les selles, cependant ses efforts les plus cons-
» tans sont vers les pores de la peau. J'ose assurer
» que je n'ai jamais vu aucune de ces fièvres com-
» plétement jugée, qu'il ne soit survenu une
» sueur plus ou moins abondante. Cette sueur
» est salutaire toutes les fois qu'elle est modérée,
» chaude, également répandue sur tout le corps;
» lorsqu'elle vient dans la vigueur de la maladie,
» que le pouls se développe, devient mou et calme
» un peu auparavant, et pendant qu'elle continue.
» Mais lorsqu'elle est très-abondante, froide, vis-
» queuse, ou qu'elle ne sort que d'une partie de
» la tête, ou de la poitrine seulement, il y a plus
» à craindre qu'à espérer. Les sueurs abondantes
» qui surviennent au commencement, sont en
» général pernicieuses, surtout si elles sont sui-
» vies du frisson. »

Toute fièvre maligne contagieuse a une terminaison particulière, par quelque évacuation critique qui lui est propre, et qui se fait d'une manière uniforme. Ainsi, la peste se termine par les abcès; la petite-vérole, par les pustules; et la fièvre pestilentielle, par une sueur modérée, chaude et universelle. Cela, je crois, ne peut être révoqué en doute par aucun de ceux qui ont fait une attention scrupuleuse à la terminaison de cette fièvre, dépendante uniquement de la contagion.

Mais il en est de la sueur de la fièvre pestilentielle, comme de l'éruption de la petite-vérole : pour que cette sueur soit jugée vraiment salutaire et critique, il faut qu'elle sorte à temps en quantité nécessaire, et qu'elle ait une durée convenable. Quant au temps où il est avantageux qu'elle paraisse, cela dépend en partie du tempérament du malade, et en partie de l'espèce de fièvre *commune*, qui est compliquée avec la maligne, en distinguant d'ailleurs avec soin si les symptômes malins dépendent d'une contagion réelle, ou du mauvais traitement de la fièvre *commune*. Je parle à présent de ce qui dépend de la contagion seulement, et non d'aucune autre cause.

Le temps convenable pour l'excrétion de la sueur, varie suivant les circonstances suivantes :

Ainsi, 1.° si le malade était en parfaite santé au moment de la contagion, et si ensuite nulle circonstance essentielle n'y apporte obstacle, la sueur est d'autant plus avantageuse qu'elle paraît plus promptement. J'en ai donné un exemple, choisi entre plusieurs autres que j'ai vus dans l'observation, qui a pour sujet la jeune religieuse et les autres assistans de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et où j'ai aussi observé,

2.° Que si la chaleur du lit, et la boisson abondante des liqueurs chaudes, n'excitent pas la transpiration que l'on désire, on l'obtient en tirant un peu de sang au malade couché dans son lit,

et que la sueur suit cette opération ; car la pléthore étant ainsi détruite, les vaisseaux recouvrent leur force naturelle, les sécrétions se font plus librement, et la transpiration en est la suite. Cela arrive toujours ainsi lorsque la pléthore est la seule circonstance qui rende la santé imparfaite au moment de la contagion, et qu'elle est le seul obstacle qui s'oppose à l'excrétion d'une sueur libre, facile et salutaire. Le grand succès de Sydenham dans le traitement de cette fièvre, car il ne perdit pas un seul de ses malades depuis le moment où il adopta cette méthode ; ce grand succès, dis-je, ne me surprend pas, parce que je sais qu'il cadre avec la nature de la fièvre pestilentielle simple, dépendante d'une pure contagion. Mais lorsque la malignité dépend de la négligence ou du mauvais traitement, dans les fièvres *communes ;* ou lorsque la contagion est jointe à une fièvre putride ou bilieuse, cette méthode ne réussira pas, comme il a été dit précédemment.

3.° Cependant la véritable inflammation diffère de la simple pléthore. On remédie à la simple surabondance d'un bon sang, par une saignée faite à propos et bien administrée. Mais un sang visqueux et des fibres roides exigent plus de temps, et des saignées réitérées, pour dissoudre et évacuer l'épaississement inflammatoire, et pour diminuer la tension des fibres. Dans ce cas, si la contagion de la fièvre pestilentielle était jointe à beaucoup

d'inflammation, j'ai observé que la première saignée était suivie d'un degré de transpiration qui procurait du soulagement; mais, au bout de quelques heures, la peau redevenait chaude et sèche, et il était nécessaire de faire une seconde saignée, après laquelle la transpiration revenait, en procurant encore du soulagement. Elle durait plus long-temps que la première fois, et était communément critique : cependant il arrivait aussi quelquefois qu'elle disparaissait avant la crise, et on ne pouvait ni l'entretenir ni la rappeler, qu'en faisant une troisième saignée. Alors elle était suivie d'une véritable sueur critique qui sortait librement, modérément, et avec un succès marqué; et, jusqu'à ce que cette troisième sueur eût duré un certain nombre d'heures, les doux purgatifs ne faisaient pas autant de bien qu'ils en font ordinairement, après la saignée, dans les inflammations simples; mais, à cette époque, un purgatif était toujours d'une grande utilité. Je n'ai jamais vu qu'il eût été nécessaire de faire plus de trois saignées dans une fièvre pestilentielle.

Dans les trois cas précédens, la sueur doit être provoquée, par ces moyens, vers le septième jour de la fièvre au plus tard, et même plus tôt toutes les fois qu'on le peut sans danger; car j'ai toujours remarqué que le miasme malin de cette fièvre pestilentielle est un poison qui assimile les humeurs à sa propre nature, et qui les corrompt d'autant

plus, qu'il reste plus long-temps mêlé avec elles. Bien plus, lorsqu'une fièvre qui est due à une contagion virulente de cette espèce, ou qui en est accompagnée, dure neuf jours avec la peau sèche et aride, j'ai communément observé qu'elle devenait extrêmement dangereuse, même à l'égard des personnes jeunes et vigoureuses. Le poison accumulé, ne trouvant pas alors d'issue convenable par les pores de la peau, dissout tellement le sang dans les unes, et détruit tellement les nerfs dans les autres, qu'il est très-difficile, par toutes sortes de remèdes, de les arracher au péril qui les menace. J'ai déjà donné un exemple de la première espèce dans une des observations précédentes (1). Je vais en exposer un de la seconde espèce, en faisant l'histoire d'une fièvre de prison, dont fut attaqué un jeune homme, charpentier, que j'ai traité depuis peu. Cette observation sera un exemple frappant de l'effet délétère de ce poison sur les nerfs.

VIII.e Observation.

Ce jeune homme était naturellement très-fort, et il résista à la fièvre pendant sept jours; mais enfin il fut obligé de se mettre au lit. Celui qu'on appela le premier à son secours, lui trouva le pouls si petit, qu'il n'osa pas le saigner; et soupçonnant que l'abattement des esprits et l'excessive prostra-

(1) Voyez ci-dessus.

tion des forces étaient dus à un amas de matières dans les premieres voies, il lui donna l'*émético-catartique de Tissot.* Ce médicament le fit vomir deux fois, et ensuite le fit aller par bas considérablement. Le lendemain, quoique le malade dît qu'il était soulagé, les symptômes de malignité n'étaient en aucune façon diminués; car lorsque je le vis le onzième jour, pour la première fois, son pouls était si petit que je pus à peine le sentir, et si vite qu'il ne me fut pas possible d'en compter les battemens; ses yeux étaient éteints, gros, humides et décolorés; il prononçait des paroles sans suite; son haleine était puante; il se plaignait d'un mauvais goût et d'une mauvaise odeur, mais sa langue n'était ni sale, ni sèche; sa peau n'était pas très-brûlante, quoiqu'il eût une espèce d'éruption miliaire, semblable à des taches de rousseur, sur la poitrine, les bras et les épaules.

Je pensai qu'une transpiration modérée était la seule ressource qui lui restât; en conséquence j'ordonnai, pour sa boisson ordinaire, le *petit-lait* très-acidulé avec le *suc d'oranges*, et une potion d'*esprit de mindererus* avec le *julep de camphre* (1), etc., pour provoquer une sueur. Ces remèdes eurent l'effet désiré, et le lendemain matin je trouvai le malade très-soulagé. La sueur chaude et modérée continuait encore; le pouls

(1) Voyez le tome 1, page 499, n.° 12.

était distinct, et ses battemens, que je pouvais compter, allaient à cent quarante dans l'espace d'une minute : l'éruption miliaire avait tout-à-fait disparu ; mais les yeux tremblaient, la tête était encore dérangée, et l'abattement des esprits était excessif. La transpiration avait alors duré environ douze heures. Je fis continuer le même régime, ajoutant un petit bouillon de temps à autre ; et j'ordonnai qu'on donnât, au bout de douze heures, une dose de *rhubarbe* et de *crême de tartre*, suffisante pour procurer une évacuation convenable.

Cependant il survint, le soir, un frisson, et il fut bientôt suivi du spasme de la mâchoire inférieure. J'allai voir le malade le lendemain matin, et je le trouvai sans sentiment, sans mouvement, et avec un *vésicatoire* qu'on lui avait appliqué, au milieu de la nuit, entre les deux épaules. J'ordonnai encore qu'on lui rasât la tête, et qu'on y fît de fréquentes fomentations avec le *vinaigre camphré*. On lui donna aussi un lavement, qui procura deux fois une évacuation abondante, et on le plaça dans son lit, de manière qu'il eût le corps et la tête élevés. Ce spasme de la mâchoire cessa au bout de dix heures, et il avala un peu de boisson. Mais le pouls tomba tout-à-fait, et il mourut. Il resta sans sentiment, sans mouvement et sans pouls, les vingt-quatre dernières heures qui précédèrent sa mort.

Après avoir sérieusement réfléchi sur l'état na-

turel de la santé de ce jeune homme, sur sa manière ordinaire de vivre, et sur le progrès de sa maladie, depuis le jour de l'invasion jusqu'à celui où je le vis pour la première fois, je suis convaincu qu'elle fut originairement une fièvre pestilentielle simple, logée dans une constitution saine; et qu'elle aurait été guérie radicalement, si l'on eût, suivant la méthode de Sydenham, provoqué la sueur dans le commencement. Mais cet homme, en sortant tous les jours dès le matin pour vaquer à ses affaires, empêcha la transpiration qui aurait été si salutaire; de cette manière le poison fut si long-temps retenu dans son corps, qu'il en assimila les humeurs à sa propre nature, et détruisit les fonctions animales à un degré qui rendit la guérison impossible.

Je n'approuve donc pas dans ce cas, que l'on remette à exciter la sueur jusqu'au neuvième ou au dixième jour, dans l'espérance d'une coction et d'une crise naturelle, comme il arrive dans les fièvres *communes* du printemps et de la moisson; car ce poison étant d'une nature indomtable, et acquérant avec le temps de nouvelles forces, il doit être évacué par la sueur aussitôt que les circonstances du cas le permettent, d'autant plus que c'est la seule excrétion par laquelle il puisse être chassé du corps.

Quand Huxham parle d'une sueur critique qui survient lorsque la maladie est dans son état, il

ne peut pas entendre cela d'une fièvre putride, ou d'une fièvre pestilentielle simple, parce qu'elles n'ont, ni l'une ni l'autre, ni coction ni crise (comme en ont les fièvres *communes* de printemps et d'automne), dans des temps marqués. Ces deux fièvres, simples ou réunies, vont chaque jour en augmentant, sans rémittence évidente, jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées par les évacuations convenables, et ensuite elles diminuent par degrés jusqu'à ce qu'elles cessent tout-à-fait; ce que, le plus souvent, l'on obtient promptement, lorsque les évacuations nécessaires ont été provoquées à propos. Mais lorsqu'elles ont été négligées, et qu'on a laissé passer le temps où on aurait dû les exciter, il est toujours très-difficile de parvenir au même but, et il est très à craindre que la fin ne soit funeste, comme dans le cas que je viens d'exposer.

Ce que dit Huxham, lorsqu'il parle de la sueur critique qui vient le onzième jour, doit donc s'entendre de ce qui arrive toujours dans la synoque non putride, et quelquefois aussi dans la fièvre bilieuse, lorsqu'elle est compliquée avec la contagion pestilentielle. Voici à peu près son progrès, dans tous les cas où la nature triomphe : Dans une personne malade de la synoque non putride, à qui il arrive de prendre la contagion de la fièvre pestilentielle, les symptômes peuvent indiquer la nécessité de la saignée jusqu'à un certain degré ; et une sueur plus ou moins considérable en est ordi-

nairement la suite dans toutes les constitutions sanguines, avec diminution de quelques symptômes. Après cela, les signes d'une matière turgescente dans l'estomac ou les intestins, annonceront l'utilité d'un vomitif ou d'un purgatif, ou de l'un et de l'autre, suivant le siége de cette matière ; et ces remèdes sont ordinairement plus efficaces après la saignée, chez les constitutions sanguines, surtout dans les fièvres de printemps, simples ou compliquées. Mais lorsque la constitution n'est pas sanguine, que le malade est au contraire faible et épuisé, qu'il n'y a pas de signes d'inflammation, et qu'il ne se manifeste pas de symptômes plus urgens que ceux qui dépendent d'une matière turgescente dans les premières voies, on doit, sans saigner, avoir aussitôt recours aux vomitifs et aux purgatifs, en en réglant l'usage conformément aux circonstances.

Mais si, après ces évacuations, les symptômes de l'inflammation paraissent, la saignée devient alors nécessaire; et si ceux d'une matière turgescente continuent ou reviennent, les autres évacuations doivent être réitérées suivant le siége de cette matière. En suivant bien cette méthode, selon que les symptômes l'indiquent, la fièvre prendra, dans l'espace de quelques jours, sa marche naturelle de rémittences et de redoublemens réguliers toutes les vingt-quatre heures (comme on l'a vu dans le chapitre sur la synoque non putride), quoique la contagion y soit jointe.

Lorsqu'une synoque non putride *commune* a pris sa marche de rémittences et de redoublemens réguliers, les rémittences deviennent chaque jour de plus en plus longues, sans autres secours qu'un régime convenable, et sans autre précaution que celle d'entretenir le ventre libre, en donnant un lavement de deux jours l'un. Vers le onzième jour, les rémittences sont accompagnées d'une transpiration douce, qui augmente chaque jour jusqu'au quatorzième, où il vient une sueur, qui enlève par degrés la fièvre; en sorte qu'elle cesse tout-à-fait au dix-septième jour, ou elle se change en une fièvre intermittente.

Mais lorsque la contagion pestilentielle est jointe à cette synoque, et forme avec elle une fièvre composée, c'est-à-dire, une synoque non putride maligne, le progrès ne ressemble pas à celui que nous venons d'exposer; car quoique la fièvre composée ait aussi des rémittences dans son commencement, cependant elles deviennent plus courtes par l'effet des remèdes évacuans, donnés de deux jours l'un; et ils les rendent aussi de moins en moins distinctes, jusqu'à ce qu'elles disparaissent enfin entièrement au onzième jour, où l'on voit se manifester des symptômes nouveaux et funestes, la fièvre devenant anomale et excessivement longue, si la mort ne survient pas.

Or, pour prévenir ce malheur, j'ai employé avec succès la méthode suivante:

Aussitôt que la rémittence régulière a lieu, je défends la saignée, les vomitifs et les purgatifs, même lorsque quelques symptômes paraissent demander ces remèdes, et j'ordonne une grande quantité de boisson vineuse légèrement acide, pour faire en sorte que la rémittence suivante soit accompagnée d'une transpiration libre. Aussitôt que cette transpiration paraît, je la favorise par les boissons chaudes et la chaleur du lit; et même j'ai encore recours à un remède légèrement sudorifique, pour provoquer une sueur. Si cette sueur procure du soulagement, comme il arrive ordinairement, je l'entretiens pendant quarante heures; et après cet espace de temps, jamais plus tôt, j'administre un doux purgatif, faisant continuer encore l'usage des boissons diaphorétiques. Par ces moyens, je réussis communément après la seconde rémittence réelle; et je guéris entièrement la synoque non putride maligne vers le neuvième jour au plus tard, c'est-à-dire, plusieurs jours plus tôt que ne le demande la synoque non putride ordinaire, lorsqu'aucune contagion n'y est jointe.

Bien plus, je suis disposé à croire que la fièvre que les anciens appelaient synoque simple (ou une synoque non putride se terminant au septième jour ou auparavant), était une fièvre de cette espèce mixte, parce que la véritable synoque non putride, lorsqu'elle est simple, dure toujours onze, et le plus souvent quatorze jours pleins, avant que la

crise commence, et que cette fièvre ne se juge pas entièrement avant le dix-septième, et quelquefois le vingt-et-unième jour. Dans quelques quartiers de cette ville, particulièrement dans ceux où les pauvres citoyens sont, pour ainsi dire, entassés dans des galetas, et ou règne la malpropreté, j'ai souvent rencontré une fièvre de cette nature. Il y avait dans le commencement plusieurs méchans symptômes, avec un abattement des esprits considérable, et une grande prostration de forces; après une saignée, on donnait un vomitif; et aussitôt après, sans qu'on s'y attendît, une sueur sortait spontanément, qui procurait un grand soulagement, et, par degrés, faisait entièrement cesser la fièvre.

La méthode que je viens de proposer pour traiter la synoque non putride maligne, a aussi réussi dans les fièvres rémittentes, bilieuses, malignes. Seulement la boisson était plus acide, et après que la sueur critique avait eu son effet, les purgations étaient plus fréquemment réitérées. La matière bilieuse fut aussi corrigée par les fruits de la saison, et le corps fut fortifié par des quantités modérées de bon vin, auxquelles le *quinquina* fut ajouté dans quelques cas.

La sueur critique, dont j'ai fait mention, diffère beaucoup des sueurs abondantes qui sortent dans tout le commencement, et qui précèdent toute autre évacuation. Ces dernières, loin d'apporter

aucun soulagement, sont pernicieuses, même dans les fièvres de printemps, et encore plus dans les fièvres putrides et bilieuses, quoiqu'elles y soient très-fréquentes, particulièrement dans la fièvre putride simple, aussi-bien que compliquée avec malignité. Rien ne réprime ces sueurs pernicieuses aussi-bien que les moyens suivans, savoir : saigner modérément lorsqu'il y a indication, nettoyer efficacement les premières voies, faire boire continuellement au malade des liqueurs acides rafraîchissantes, le tenir quelques heures hors de son lit, et renouveler souvent l'air de sa chambre.

La sueur ne soulage pas toujours les fièvres *communes* que le mauvais traitement a rendues malignes, quoique celles qui deviennent malignes par la contagion pestilentielle soient toujours adoucies par les sueurs convenables. A l'égard de ces dernières, une peau sèche et aride est d'un très-mauvais signe; car, par la contagion ajoutée, il résulte une nouvelle fièvre (ou *tertium quid*) qui tient en partie de la fièvre commune originaire, et en partie de la nature particulière du poison absorbé. Il est donc nécessaire de recourir à un traitement particulier, adapté à la nature particulière de la fièvre composée ; et c'est la raison pour laquelle nous rencontrons plus souvent des contre-indications dans le cours des fièvres composées, que dans celui des fièvres *communes* simples, ce qui les rend beaucoup plus difficiles à

bien traiter, et par conséquent d'autant plus dangereuses.

Je vais à présent suivre Huxham. « Mais comme » ces sueurs, dit-il (1), sont d'autant plus favo- » rables qu'elles sont l'ouvrage de la nature plus » que de l'art, on ne doit jamais chercher à les » exciter ni à les augmenter par des remèdes ou » un régime chaud, etc. Il suffit de les favoriser » et de les soutenir par des délayans acidulés, et » de doux diaphorétiques cordiaux, capables de » délayer le sang, d'emporter les sels, de tempérer » l'acrimonie, de prévenir les progrès de la putré- » faction et de la dissolution du sang, et de conser- » ver et de fortifier le ton des solides.

» Comme des personnes de tempérament diffé- » rent, quant à l'état des solides et des fluides, » peuvent être attaquées de maladies contagieuses, » il faut employer des méthodes très-différentes » dans les différens cas : celles qui ont des fibres » fortes et un sang riche et épais, n'ont pas besoin » des remèdes chauds qui sont nécessaires pour » soutenir celles qui sont d'un tempérament faible » et flegmatique. On doit néanmoins observer en » général, que comme le sang et les humeurs » tendent à la dissolution, à la stagnation et à la » putréfaction dans les fièvres pestilentielles et » pétéchiales, il est nécessaire d'employer les

(1) Page 164.

» moyens propres à conserver la force de contrac-
» tion des vaisseaux, et de prévenir les progrès
» de la putréfaction. Les acides végétaux et même
» les minéraux bien préparés, sont très-utiles pour
» remplir la dernière indication; et les alexiphar-
» maques astringens pour satisfaire à la première.
» Mais je suis très-persuadé que l'usage des sels
» et esprits alcalis volatils est très-nuisible, puis-
» qu'ils augmentent bien certainement la putri-
» dité des humeurs, et qu'ils sont comme autant
» d'aiguillons qui accélèrent la destruction. On
» a observé que l'abus de ces sortes de remèdes,
» sans qu'il fût nécessaire qu'il y eût de contagion,
» produisait la dissolution et la corruption du
» sang, et ces sortes de fièvres, même dans les per-
» sonnes qui jouissaient de la meilleure santé. Peut-
» être que les miasmes pestilentiels ne sont que
» des sels animaux très-atténués et volatilisés; c'est
» ce que semblent démontrer les fièvres pestilen-
» tielles que produisent des exhalaisons putrides,
» qui sortent des cadavres après les batailles, les
» siéges, etc.

» Ce que je viens de dire des sels alcalis vola-
» tils, me conduit à une réflexion sur l'usage que
» l'on fait des vésicatoires dans toutes ces fièvres
» sans distinction; il y a même des médecins qui
» fondent sur eux toutes les espérances dans les
» cas dangereux; mais je pense qu'on les applique
» très-souvent trop tôt et mal-à-propos, surtout

» dans les commencemens, lorsque la fièvre est
» encore violente et n'a pas besoin qu'on l'excite
» par de nouveaux stimulans; car les cantharides
» n'agissent pas seulement sur la peau, mais elles
» affectent tout le systême nerveux et vasculaire;
» par conséquent on a tort de les appliquer lors-
» que l'irritation et les vibrations des vaisseaux
» sont trop fortes, comme cela arrive fréquemment
» au commencement de ces fièvres. D'ailleurs, les
» sels de ces mouches agissent comme les sels
» alcalis volatils, et tendent à accélérer la disso-
» lution, et par conséquent la putréfaction du
» sang. Il est vrai que la nature peut quelque-
» fois avoir besoin d'aiguillon, surtout vers le
» déclin de ces fièvres, lorsque les solides sont
» engourdis, que la circulation languit, que les
» esprits sont sans vigueur, et que le malade est
» dans un état d'assoupissement; dans ce cas on
» peut avoir recours aux vésicatoires, qui sont
» alors d'une très-grande utilité, dans quelque
» temps de la fièvre que ces symptômes paraissent.
» Mais dans les circonstances que j'ai décrites ci-
» dessus, j'ai souvent vu résulter de très-mauvais
» effets de leur application prématurée, comme
» des insomnies cruelles, le délire, la suppression
» de l'urine, des tremblemens, des soubresauts
» dans les tendons, etc..... J'ajouterai encore que
» lorsqu'on applique plusieurs vésicatoires dans
» les maladies aiguës, il faut faire boire abondam-

» ment au malade du petit-lait, des émulsions, ou
» quelqu'autre liqueur aigrelette et adoucissante;
» lorsqu'on néglige cette précaution, il souffre
» presqu'autant du remède que de la maladie. »

La cause des différentes opinions sur l'opération des sels alcalis et des vésicatoires, provient de ce qu'on les emploie souvent sans précautions, de ce qu'on ne connaît pas bien le tempérament du malade, le caractère de la maladie, son période et la nature des symptômes qui ont lieu au temps où on les administre, ou après ce temps; enfin, de ce qu'on n'est pas assez instruit des autres remèdes donnés auparavant et en même temps, ni du régime qui a été observé dans le cours de la maladie. En effet, la connaissance de ces circonstances particulières est nécessaire pour déterminer l'effet réel d'un remède, quel qu'il soit.

Huxham les connaissait bien, et par conséquent ces observations méritent qu'on y fasse attention. Ce qu'il dit des alcalis et des vésicatoires, s'accorde assez avec ce que j'ai souvent observé. Il est certain que je les ai vus rendre de très-grands services dans la fausse péripneumonie, avant que l'expectoration fût établie; dans les inflammations vraies, lorsque la violence du pouls avait été réprimée par les saignées copieuses, les rafraîchissans et les boissons délayantes abondantes; et dans les rhumatismes opiniâtres, après avoir fait précéder les saignées et les purgations réitérées. Je les ai vus

encore faire du bien, après un vomitif et un purgatif, dans les affections hystériques des femmes et des enfans, qui avaient une grande quantité de matière pituiteuse; et dans une espèce d'obstruction, dépendante d'un flegme visqueux dans le foie et les reins. Mais je ne les ai jamais vus produire un bien réel dans les maladies bilieuses, et encore moins dans les maladies putrides; et je ne comprends pas aisément comment ils pourraient être utiles dans les cas de malignité, si ce n'est lorsqu'il est nécessaire d'employer un puissant *stimulus*.

Ensuite Huxham considère de la manière suivante l'usage du *camphre* dans cette fièvre.

« On s'attend bien, dit-il (1), que je mettrai le » camphre au nombre des plus puissans correc- » tifs de l'acrimonie des cantharides; je m'en sers » en effet fréquemment, sachant bien que rien » n'émousse plus efficacement les pointes des sels » que ce soufre volatil extrêmement subtil; il » adoucit même celles des préparations mercu- » rielles. Mais je crois que dans ces fièvres pestilen- » tielles il remplit une indication beaucoup plus » importante, celle d'exciter la transpiration ou » une douce sueur qu'on regarde universellement » comme très-salutaire dans ce cas. Rien en effet » ne l'excite plus efficacement que le camphre, » qui d'ailleurs a cet avantage qu'il n'échauffe pas,

(1) Page 168.

» à beaucoup près, autant que les sels alcalis vo-
» latils et les esprits ardens. Outre cela, sa qua-
» lité adoucissante et anodine le rend très-propre
» à appaiser l'éréthisme, calmer les esprits et faci-
» liter le sommeil, dans les cas où les opiats sont
» sans effet, et augmentent même le tumulte et le
» désordre. En effet, lorsqu'on le joint avec quel-
» qu'opiat, c'est le sudorifique le plus sûrement
» efficace qu'il y ait dans la nature; et l'*élixir*
» *asthmaticum* ou *parégorique*, est non-seulement
» à cet égard, mais à beaucoup d'autres, un ex-
» cellent remède. Quand on ordonne les opiats
» dans ces fièvres, il faut que ce soit à très petites
» doses à la fois, qu'on peut répéter suivant les
» indications; la thériaque d'andromaque, le mi-
» thridate, le diascordium, l'élixir parégorique,
» sont certainement les meilleurs. *J'ai lieu de*
» *croire que le camphre diminue la vitesse du pouls*
» *dans quelques cas.* Le camphre a ce désavantage,
» qu'il est très-désagréable et révolte l'estomac, à
» moins qu'on ne le dissolve ou plutôt qu'on ne le
» mêle intimement avec du vinaigre tiède, comme
» dans le *julep è camphora;* alors c'est un excel-
» lent remède, très-propre pour les fièvres ma-
» lignes, et même pour la peste; car presque tous
» les médecins recommandent fortement le cam-
» phre et le vinaigre dans les maladies pestilen-
» tielles. Les médecins français employèrent l'un
» et l'autre avec succès dans la dernière peste de

» Marseille, etc.; et on érigea une statue à la mé-
» moire de Heinsius, en reconnaissance du ser-
» vice qu'il avait rendu à la ville de Véronne, dans
» la peste dont elle fut affligée, au moyen d'un
» remède dont le camphre faisait la base.

» Dans l'obligation où l'on est de donner des
» acides et des astringens doux dans les fièvres
» putrides malignes et pétéchiales, pour conser-
» ver la texture du sang et le ton des vaisseaux,
» et pour prévenir la putréfaction des humeurs,
» il faut y joindre les diaphorétiques, dont le
» camphre est le principal, pour faciliter la trans-
» piration ou une douce sueur que les premiers
» sont capables de retarder. Cette méthode est
» entièrement conforme à la méthode des Anciens,
» qui mêlaient les astringens aux alexipharmaques
» dans la composition de leurs antidotes, comme
» on peut le voir dans la thériaque d'andromaque,
» le mithridate, etc. Je suis persuadé que c'est
» pour cela qu'ils sont si supérieurs. Ils ont pour
» eux le témoignage des siècles, et sont sans contre-
» dit d'excellens remèdes, lorsqu'on les emploie
» comme il convient, quoiqu'il y ait beaucoup
» de choses peu importantes, soit par leurs qua-
» lités, soit par la petite quantité qui y entre. Je
» sais qu'on peut donner avec succès, dans d'au-
» tres fièvres que les intermittentes, l'alun et la
» noix muscade, surtout lorsqu'on y joint un
» peu de camphre et de safran. »

D'après ce que j'ai pu voir ou entendre des commentaires faits sur le paragraphe précédent, je suis convaincu qu'on a mal compris le sens d'Huxham. Il n'a jamais voulu dire que les diaphorétiques et les opiats chauds dussent être donnés dans les fièvres malignes composées, à moins qu'on ne soit d'abord parvenu à faire cesser, en grande partie, la fièvre *commune*. S'il y a inflammation, il faut la combattre par la saignée et le régime antiphlogistique; s'il y a des symptômes de putridité, il faut les éloigner par le vomissement, les purgations et le régime antiseptique. C'est après avoir insisté sur ces moyens, autant que les indications l'exigent, et non auparavant, que l'on doit commencer à exciter par degrés la diaphorèse salutaire; et, pour cela, on peut employer, par préférence aux sels alcalis, aux vésicatoires et aux esprits ardens, le *camphre*, non pas sous la forme d'un bol solide d'un scrupule, pratique dont le docteur Alexandre d'Édimbourg a éprouvé lui-même les mauvais effets, mais dissous avec le *sucre*, la *gomme arabique* ou les *amandes pelées*, uni ensuite avec le *vinaigre* ou l'*oxymel commun*, et bien délayé avec quelqu'une des eaux simples. C'est un diaphorétique doux, anodin et excellent, auquel on peut ajouter par fois de petites doses d'un opiat chaud, ou quelques gouttes d'une *teinture cordiale de quinquina*, lorsqu'il y a indication, telle que celle qu'Huxham prescrit dans le paragraphe suivant.

« Je demande, dit-il (1), la permission d'insérer » ici la préparation suivante de quinquina, que » j'ai employée avec succès depuis plusieurs an- » nées, non-seulement dans les fièvres intermit- » tentes et les fièvres lentes, nerveuses, mais » encore dans les fièvres putrides, pestilentielles » et pétéchiales, surtout vers le déclin, malgré » que les intermissions fussent souvent peu mar- » quées. Lorsque le malade est constipé, ou qu'il » a le ventre gonflé et tendu, je fais toujours » précéder une dose de rhubarbe, de manne, etc.

℞	*Cortic. Peruv. opt. pulv.*	℥jj.
	Flaved. Aurant. Hispaliens.	℥jß.
	Rad. serpent. virgin.	℥jjj.
	Croci Anglic.	℈jv.
	Coccinel.	℈ij.
	Spirit. vini Gallici.	℥xx.

F. *infusio clausa per aliquot dies (tres saltem quatuorve); deinde coletur.*

» J'en fais prendre un gros ou une demi-once » toutes les trois, six ou huit heures, avec dix, » quinze ou vingt gouttes d'élixir de vitriol dans » quelque liqueur appropriée, ou dans du vin » trempé.... Cette composition fortifie les solides, » arrête les progrès de la dissolution et de la cor- » ruption du sang, et le rétablit dans son premier

(1) Page 171.

» état ; il le fait même sans boucher les pores de
» la peau, ce que le quinquina en substance pro-
» duit très-souvent ; car il faut noter que, quoique
» des sueurs abondantes soient nuisibles dans ces
» fièvres et dans toutes les autres, cependant on
» doit toujours favoriser une sueur douce, facile
» et modérée, surtout dans la vigueur et le déclin,
» par des délayans pris en abondance, par des
» alimens liquides, etc. En effet, comme ces
» fièvres sont très-souvent de longue durée, il est
» nécessaire de donner au malade des boissons
» et des alimens capables de le soutenir ; sans cela,
» il succomberait infailliblement. »

Je pense qu'il n'est personne, parmi ceux qui ont de l'expérience, qui révoque en doute la vertu singulière du *quinquina*, pour rétablir le ton des solides, et prévenir la dissolution du sang ; d'où on peut l'appeler un excellent antiseptique. Mais le *quinquina* ne corrigera pas l'amas de la matière morbifique dans les premières voies, durant une fièvre putride ; il ne guérira pas une fièvre hectique, provenant d'un pus absorbé ; enfin, il ne détruira point, par aucune qualité spécifique, le virus d'une maladie contagieuse.

Le véritable traitement d'une fièvre pestilentielle, comme on l'a déjà dit, consiste d'abord à détruire la pléthore et l'inflammation, s'il y en a ; secondement, à nettoyer les premières voies, s'il est nécessaire ; troisièmement, à provoquer

la sueur ; enfin, à entretenir cette sueur modérément pendant quarante-huit heures, ou tant qu'on la juge nécessaire pour dissiper toute la contagion, ou la plus grande partie de la contagion. Mais, dans quelques cas, cette sueur continue long-temps, et même est considérable, sans procurer le bien qu'on en attend; or, alors on verra que la sueur colliquative, et qui n'est suivie d'aucun bon effet, est due à une ou à plusieurs de ces quatre causes, savoir : de mauvaises matières contenues dans les intestins, une formation de pus, une fièvre *commune* avec laquelle la contagion est compliquée, la destruction de la force naturelle des solides et de la texture du sang. Voilà donc quatre cas différens, dont chacun exige un traitement particulier, selon la cause qui l'a fait naître, ce que l'on peut découvrir par ses symptômes spécifiques; et l'on travaille à la guérison suivant les indications. Le *quinquina* est rarement avantageux dans l'un ou l'autre des trois premiers cas; mais dans le dernier, qui est mon objet présent, rien ne peut être plus convenable que la méthode proposée par Huxham, qui conseille de commencer, après une légère dose de *rhubarbe*, l'usage d'une préparation douce de *quinquina*, avec un régime restaurant, et les acides minéraux convenablement délayés, dont on augmente ou diminue la quantité, suivant l'effet ou les circonstances, et auxquels on peut ajouter, avec beaucoup d'uti-

lité, le *vin*, le *cidre*, ou la bonne *bière*. Dans ces occasions, Sydenham employait la *bière*, et même la *forte bière*, pour les personnes qui y étaient accoutumées. Huxham préférait le *vin* et le *cidre*, comme on en peut juger par le paragraphe suivant.

« Dans cette vue, dit-il (1), et dans les autres » que j'ai indiquées ci-dessus, je recommande de » bon vin rouge, comme le meilleur cordial as- » tringent et le plus naturel ; je doute que l'art » en puisse substituer un meilleur. Je suis même » persuadé qu'il est extrêmement utile dans la » vigueur, encore plus dans le déclin des fièvres » putrides-malignes, surtout lorsqu'on y joint le » jus d'une orange de Séville ou d'un limon. On » peut aussi l'imprégner de quelque aromate, » comme la cannelle, l'écorce d'orange de Séville, » les roses rouges, etc., selon l'indication qui se » présente ; on y peut même ajouter quelques » gouttes d'élixir de vitriol. Je ne dirai pas, avec » Asclépiade, que *la puissance des dieux égale à* » *peine l'utilité du vin* (2) ; mais personne ne peut » douter qu'il ne soit d'une utilité merveilleuse, » non-seulement dans la vie, mais encore dans » la médecine. Les vins blancs du Rhin et de » France avec de l'eau, font une boisson excel- » lente dans différentes espèces de fièvres ; le bon

(1) Page 173.

(2) *Utilitatem vini æquari vix deorum potentia.*

» cidre ne leur est guère inférieur. Le vin rouge
» un peu vieux est, comme je l'ai déjà dit, un
» bon julep cordial et astringent. Les Asiatiques
» et les autres nations chez lesquelles la peste est
» plus commune que parmi nous, comptent plus
» sur le suc de limon dans ces fièvres, que sur les
» alexipharmaques les plus vantés. Ce n'est pas
» seulement en cela, mais en beaucoup d'autres
» choses, que nous cherchons dans l'art les se-
» cours que la nature bienfaisante nous fourni-
» rait plus efficaces et à moins de frais, si nous
» avions assez de diligence et de sagacité pour les
» observer et nous en servir. Je ne puis m'em-
» pêcher de faire remarquer ici qu'on n'étudie
» pas la partie diététique de la médecine autant
» qu'elle le mérite. Je suis très-persuadé que c'est
» le moyen le plus naturel de traiter les maladies,
» quoique moins pompeux que tous ces bols
» alexipharmaques, ces boissons fébrifuges, et
» ces juleps cordiaux. »

J'ai ainsi fait part de mes idées sur l'origine et la nature du poison pestilentiel, et sur la meilleure manière de l'expulser, lorsqu'il excite une fièvre dans une personne qui n'a point d'autre maladie; ou lorsqu'il est joint à la pléthore, ou à l'inflammation, ou à la fièvre putride, ou à la fièvre bilieuse. Ce que je me proposais d'ajouter sur cette contagion jointe au catarrhe et à la synoque non putride, mais que je ne puis exécuter pour

le présent, m'occupera par la suite, lorsque quelques heures de loisir me le permettront. Hasenorle a donné une excellente description d'un catarrhe simple, et ensuite compliqué avec une fièvre maligne d'hôpital; et Roupe a traité, avec beaucoup de jugement et d'exactitude, la synoque putride simple, et ensuite compliquée avec une fièvre maligne de vaisseaux. Je recommande la lecture de ces auteurs à tous ceux qui désirent s'instruire à fond sur cette matière.

RÉCAPITULATION.

Parmi les symptômes qui se manifestent dans les fièvres de toute espèce, les seuls qu'on puisse à juste titre appeler malins, sont dus à un poison; et ils ne sont pas ordinaires dans les fièvres *communes* portées à un degré excessif. Mais comme ces symptômes malins ne procèdent pas toujours de la même cause, la cure dépend de la connaissance de celle dont ils dérivent, autant que sa nature subtile le permet.

Les fièvres *communes* négligées, et surtout mal traitées, prendront bientôt le caractère de malignité, et seront bientôt accompagnées de plusieurs symptômes d'un poison véritable. En pareil cas, on ne réussira qu'en employant la méthode propre à la fièvre originaire; et sa cause étant détruite, la fièvre elle-même, avec tous ses symptômes ordinaires et extraordinaires, se calmera naturellement, à moins que quelque contagion ou poison véritable ne soit compliqué avec la fièvre *commune*. C'est alors, et non pas auparavant, que ce poison, lorsqu'il aura lieu, se manifestera évidemment, au point que ceux qui sont bien au fait de ses symptômes véritables, ne pourront pas le méconnaître.

Les substances animales, lorsqu'elles sont dans un état qui tend à la putréfaction, exhalent une vapeur vraiment vénéneuse, et capable de pro-

duire une fièvre pestilentielle, *sui generis*, maligne et contagieuse. Si une personne en bonne santé est subitement attaquée de la contagion de cette fièvre pestilentielle, il est alors nécessaire de provoquer promptement la sueur, par tous les moyens convenables, et d'entretenir cette sueur jusqu'à ce que tous les miasmes pestilentiels soient dissipés. Il vaut mieux suivre cette méthode que d'attendre, comme dit Sydenham, une coction lente et incertaine dans une fièvre si dangereuse; et quoiqu'elle ne s'accorde peut-être pas avec les idées de quelques praticiens habiles, les expériences réitérées ont suffisamment prouvé son efficacité.

Toutefois, la santé parfaite n'est pas une circonstance qui se rencontre aussi communément qu'on pourrait le croire. Parmi les différentes personnes qui paraissent se bien porter, les unes sont pléthoriques, et les autres ont les intestins farcis de mauvaises matières; or, l'un et l'autre cas ne s'accordent ni avec la sueur, ni avec les remèdes qu'on emploie ordinairement pour provoquer cette excrétion. En effet, chez ces personnes, on n'excite pas facilement la sueur, et l'on a encore plus de peine à l'entretenir pendant le temps nécessaire. Il faut donc alors commencer par éloigner les obstacles; ainsi on aura recours à la saignée pour détruire la pléthore; on nettoiera l'estomac par un vomitif, ou les intestins par un purgatif, selon qu'on le jugera nécessaire; et ensuite la

sueur viendra, ou il sera facile de la provoquer, et de l'entretenir avec avantage jusqu'à ce qu'elle ait rempli les vues qu'on se propose.

On connaît aisément lorsque la sueur est salutaire; elle procure un prompt soulagement, à l'égard de quelques-uns des symptômes malins, et le malade la supporte, le plus souvent, avec un certain degré de plaisir. Le pouls devient plus mou, plus développé et même plus lent, malgré la chaleur du lit et des médicamens; la bouche devient aussi plus humide, les forces augmentent, et la peau, quoique chaude, ne brûle pas la main, ou n'y fait pas la même impression qu'un métal échauffé, comme avant l'éruption de la sueur.

Au contraire, la sueur pernicieuse augmente à chaque instant les symptômes de malignité. Le malade, s'il conserve le sentiment, s'en aperçoit promptement; mais s'il est prévenu en faveur de la sueur, comme cela arrive souvent, on peut encore découvrir ses mauvais effets par le pouls et les autres symptômes. Par conséquent, il ne faut pas alors la favoriser, ni se reposer sur elle, au moins pour le présent, comme sur une crise salutaire. Mais il s'agit au contraire d'éloigner les obstacles, et d'attendre avec patience le temps convenable, que la nature indique communément par une disposition à suer durant les heures ordinaires du sommeil. Lorsque la sueur est véritablement indiquée, toutes les autres évacuations

abattent le pouls, et augmentent les symptômes de malignité.

L'espèce de fièvre maligne la plus rebelle, est celle qui dépend d'une contagion pestilentielle jointe à quelqu'une des fièvres *communes*. Mais pour traiter avec précision ce sujet difficile, il faut considérer séparément chaque fièvre commune, avec la complication dont nous venons de parler.

1.° Lorsque la contagion est jointe à une fièvre inflammatoire, il ne faut pas chercher à provoquer la sueur, avant que l'inflammation ait cessé; et d'ailleurs tous les efforts que l'on ferait alors auraient très-rarement leur effet; car, plus on augmente la chaleur, plus on augmente aussi la sécheresse de la peau, et tous les autres symptômes deviennent plus violens; ou si l'on obtient une apparence de sueur, elle disparaît bientôt, et laisse le malade en plus mauvais état qu'il n'était auparavant. Mais si l'on procède convenablement dans le traitement antiphlogistique, jusqu'à ce que les symptômes inflammatoires soient calmés, la sueur salutaire sort spontanément, et on l'entretient avec facilité en soutenant simplement les forces de la vie avec des boissons chaudes, cordiales et délayantes.

J'ai souvent vu cela, et je me suis quelquefois imaginé que la durée de la fièvre avait plutôt été abrégée par l'addition de la contagion; et

réellement l'on pourra, en quelque façon, s'attendre à un pareil effet, si l'on considère que cette espèce de contagion agit puissamment par sa vertu singulière de dissoudre le sang visqueux. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'après une saignée copieuse, le malade paraît d'abord pâle et faible, mais qu'il a ensuite une sueur universelle et bénigne lorsqu'il est mis dans son lit, bien couvert, et faisant usage de boissons chaudes; que cette sueur procure un soulagement immédiat, et que la fièvre cesse par degrés, dans un court espace de temps. Cela est exactement conforme à l'idée première de Sydenham, et se trouve encore confirmé par le docteur Dan. Guill. Trillerus, qui a écrit sur les véritables fièvres inflammatoires. Ce dernier a toujours observé que la saignée, qui était efficace, était invariablement suivie d'une sueur chaude, universelle et de longue durée. La même chose est vraie à l'égard de toutes les hémorragies critiques.

2.° Quand une fièvre catarrheuse est compliquée avec une contagion pestilentielle, la sueur ne procure le soulagement désiré que lorsque la partie inflammatoire de la maladie est en grande partie détruite. Je ne puis pas m'étendre beaucoup sur cet article, d'après ma propre expérience, parce que je n'ai jamais rencontré dans cette ville la fièvre pestilentielle compliquée avec le catarrhe; et je pense que le grand froid qui se fait ordinairement sentir ici dans le commencement de la

constitution catarrheuse, réprime la contagion pestilentielle pendant quelques mois, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la constitution catarrheuse. Mais, autant que j'en puis juger d'après ce que Hasenorle a écrit sur cette matière, il a toujours jugé nécessaire de faire principalement attention à la partie catarrheuse de la fièvre composée.

3.° Durant l'hiver, et même depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mars, la fièvre d'hôpital nous donna peu de peine dans la ville de Rouen. Elle reparut dans le mois de Mars, et se joignit aux inflammations simples et à la synoque non putride de cette saison. Dans les véritables cas inflammatoires, les sueurs salutaires suivaient souvent les saignées copieuses, et, en très-peu de temps, remettaient tout dans le bon ordre, sans autre secours que les boissons délayantes prises en grande quantité. Mais la synoque non putride étant de l'espèce intermittente, ne s'accommodait pas de ces saignées si copieuses et si fréquentes, que la plupart des médecins faisaient faire. D'un autre côté, le vomitif, si indispensablement nécessaire dans la synoque non putride, fut souvent négligé, ou trop long-temps différé, et il en résultait une dysenterie maligne, qui, communément, devenait mortelle; car en effet on ne sauva qu'un petit nombre de ceux qui furent attaqués de ce symptôme funeste. J'ai lieu de croire qu'on l'aurait prévenu, en employant à temps les vomitifs et les purgatifs convenables.

Au reste, lorsque cette fièvre composée fut bien traitée dès le principe, c'est-à-dire, lorsque la synoque non putride fut traitée suivant les règles exposées dans le chapitre où nous avons parlé spécialement de cette maladie, il survint spontanément des sueurs salutaires, accompagnées d'un soulagement considérable et immédiat, précisément après l'opération finie du premier ou du second purgatif, c'est-à-dire, aussitôt que la synoque non putride eut pris sa marche naturelle de rémittence et de redoublement régulier; et lorsque ces sueurs salutaires furent bien entretenues pendant l'espace de temps nécessaire, on les vit souvent être critiques; en sorte que la durée de la fièvre fut plutôt abrégée qu'allongée par l'addition de la contagion.

C'est la seule raison que je puisse donner du fait suivant, que l'on peut observer quelquefois ici, comme on l'observa à Rouen. La synoque non putride étant épidémique, et par conséquent très-fréquente, tant à la ville qu'à la campagne, elle eut dans les maisons des particuliers une durée au moins de quatorze jours, comme à l'ordinaire; au lieu que, dans l'hôpital, elle se termina souvent en cinq, sept ou neuf jours, lorsqu'elle était accompagnée des symptômes d'une véritable malignité. Les fièvres intermittentes du printemps, bien formées et régulières, furent aussi plus fréquentes hors de l'hôpital, et peut-être par la même raison; mais cela n'est qu'une conjecture.

4.° Lorsqu'une contagion maligne se joint à la

véritable constitution putride, il en résulte une fièvre composée de la plus mauvaise espèce, à cause des deux matières morbifiques, qui sont en partie de la même nature, tendant l'une et l'autre à dissoudre le sang et à détruire le système nerveux. Dans ce cas, la saignée est rarement nécessaire : la saignée copieuse, et surtout fréquente, est pernicieuse. Le véritable traitement consiste à nettoyer très-promptement l'estomac et les intestins, et à faire un grand usage des acides, tant pour conserver la texture du sang, que pour corriger la double acrimonie. En réfléchissant sur la nature de la fièvre pestilentielle, et en considérant combien il paraît ressembler à la matière qui occasionne la fièvre putride ordinaire, on serait disposé à conclure qu'il pourrait être complétement évacué par le vomissement et les purgations, moyens par lesquels on évacue sûrement la matière qui produit la fièvre putride ordinaire. Mais l'expérience m'a appris le contraire ; car, aussitôt que l'amas putride est évacué, le vomissement ou la purgation ne convient plus à la fièvre composée. Alors, et non auparavant, la sueur devient nécessaire, et l'on ne peut lui substituer aucune autre évacuation pour dissiper les miasmes pestilentiels, à cause de leur nature particulière.

Si l'on essaie de faire suer dans le commencement de cette fièvre putride et maligne, cette méthode ne réussira pas. Il faut d'abord évacuer l'amas putride, et ensuite, en travaillant à exciter

la sueur, on l'obtiendra facilement. Mais si le médecin est appelé trop tard, la maladie a déjà fait tant de progrès, et les symptômes peuvent être si multipliés, si différens et si dangereux, qu'il n'est pas possible de poser aucune règle générale. Ce que l'on peut alors faire de mieux, est de tâcher de découvrir, par l'histoire de la maladie et des symptômes, laquelle des deux fièvres de la pestilentielle ou de la putride, prédomine, et de faire un traitement en conséquence.

5.° La fièvre bilieuse, simple ou composée, se distingue aisément de la fièvre putride, par les rémittences et les redoublemens évidens qui suivent les premières évacuations dans le commencement de la fièvre.

La fièvre maligne bilieuse doit être traitée, dans le commencement, exactement comme la fièvre bilieuse ordinaire, et les sueurs salutaires suivront insensiblement les redoublemens périodiques, peut-être tous les jours, ou de deux jours l'un, au matin, suivant la nature de la fièvre intermittente cachée, avec laquelle elle est, pour le plus souvent, compliquée, quoique les yeux des observateurs vulgaires ne s'en aperçoivent pas toujours: en sorte que cette fièvre diminue souvent par degrés et se termine bien, sans manifester d'une manière palpable la contagion avec laquelle elle est quelquefois compliquée. Mais si elle est mal traitée ou si elle quitte sa marche naturelle, elle devient bientôt aussi dangereuse que la fièvre

putride maligne, et aussi difficile à guérir. Elle ressemble même alors, à tous égards, à la fièvre putride maligne, et elle exige presque le même traitement; car, dans ce cas, il n'y a plus de rémittence, et elle devient une véritable fièvre non rémittente putride maligne.

Pour conclure, mon opinion est celle dont j'ai souvent fait mention précédemment. Dans tous les cas où la contagion est jointe à une fièvre *commune*, nous devons toujours donner notre première attention à la fièvre *commune*, et traiter le malade suivant la méthode particulière qui convient à cette fièvre. Par ce moyen, la malignité est détruite en même temps que la fièvre *commune*, ou, au moins, le corps est mis dans un état qui prépare et rend facile l'expulsion du poison, par les moyens propres à produire cet effet. On n'a point encore, jusqu'à ce moment, découvert d'alexipharmaque dont l'usage soit efficace dans les fièvres composées, tant que la fièvre *commune* conserve sa vigueur. Il est donc indispensable de commencer par la traiter, et lorsqu'elle est guérie ou à peu près, le poison est facilement expulsé par ceux qui connaissent bien sa nature, et l'excrétion particulière par laquelle chaque poison particulier sort plus aisément du corps humain.

FIN DES RECHERCHES SUR LES FIÈVRES.

RÉFLEXIONS

SUR

LA NATURE DES FIÈVRES.

AVERTISSEMENT.

On nous saura sans doute gré d'avoir fait imprimer ce petit Ouvrage à la suite de celui de M. Grant. Non-seulement l'analogie des matières traitées dans l'un et dans l'autre nous y a déterminés, mais encore nous avons pensé que les réflexions du docteur Curry sur un objet si important, feraient plaisir au Lecteur.

La lettre suivante, qu'il peut regarder comme la préface de cet Ouvrage, lui fera en même temps concevoir que son savant Auteur n'a eu, en le composant, que des vues bienfaisantes et dignes d'un ami de l'humanité.

AU DOCTEUR STACK.

Monsieur,

Je vous envoie un Ouvrage dont le sujet appartient à notre profession, et j'abandonne entièrement à votre prudence et à votre discernement le soin de décider s'il mérite d'être rendu public. Vous verrez, en le lisant, que j'ai eu pour unique but,

d'abord, de donner à chacun les lumières nécessaires pour reconnaître la fièvre, dans le cas où il en sera attaqué; car je suis convaincu que, faute de les avoir eues, il en a coûté la vie à plus d'une personne; et ensuite, d'exposer les moyens simples par lesquels il pourra, en y recourant promptement, prévenir ses progrès dangereux. Dans la seconde partie, j'ai touché quelques parties de la pratique des Anciens dans cette maladie; et j'ai moins prétendu établir un jugement décisif, que présenter un Essai, et en encourager d'autres à pousser plus loin leurs recherches sur le même sujet. Au reste, ni le désir de multiplier des occupations auxquelles je me suis en grande partie soustrait, ni aucun motif de vanité ne m'a excité à écrire; et je vous assure que j'y ai été uniquement déterminé par le désir de me rendre utile à nos concitoyens, en leur apprenant à se mettre sur leurs gardes contre un mal universel, qu'on peut, à juste titre, appeler le destructeur de l'humanité.

Je suis, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

J. CURRY.

A Dublin, le 23 mai 1774.

RÉFLEXIONS
SUR
LA NATURE DES FIÈVRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Fièvres dans leur principe.

LE reproche le plus fréquent qu'on fasse aux médecins, c'est celui qui regarde leur défaut de succès dans le traitement des fièvres; mais ce reproche est trop général. Quelques-unes de ces maladies sont incurables par elles-mêmes, et la plupart des autres le deviennent par l'ignorance, la mauvaise conduite, ou la négligence des malades et de ceux qui les environnent. En effet, on voit souvent, par l'une ou l'autre de ces causes, les fièvres bénignes dégénérer en malignes; et celles qui se seraient terminées dans l'espace de quelques jours, ou même d'un seul, se changer en d'autres, qui ont une plus longue durée, et qui sont accompagnées d'un danger beaucoup plus grand.

Il n'est que trop vrai qu'on implore rarement le secours du médecin dans les fièvres, si ce n'est lorsqu'elles ont fait des progrès dangereux, c'est-

à-dire, lorsqu'on a peut-être laissé tout-à-fait échapper le temps favorable pour les guérir, et que le malheureux malade est déjà prêt à succomber. Alors il est impossible de le sauver et de le rappeler à la vie.

Les fièvres font mourir plus de monde que toute autre maladie, et même plus, disent quelques-uns, que toutes les autres maladies ensemble. Cela ne doit pas paraître étonnant : les premiers symptômes d'une fièvre sont souvent bizarres; ses progrès, comparés à ceux des autres maladies, sont vifs et rapides; et sa dégénérescence vers la malignité est prompte et insensible. On ne peut penser, sans une douleur extrême, à la quantité d'individus, de toutes les classes, que les fièvres moissonnent, dans certains temps, sans aucune distinction. Jeunes ou vieux, faibles ou robustes, sains ou valétudinaires, les uns ne sont pas plus épargnés que les autres. Tel homme se couche avec toutes les apparences ordinaires de la bonne santé, ou se lève le matin après avoir goûté pendant toute la nuit un sommeil paisible, qui se trouve bientôt attaqué d'un frisson, auquel succèdent la chaleur et le malaise, seuls ou accompagnés de douleur. Ces symptômes continuent et augmentent pendant l'espace de cinq, sept, quinze jours ou davantage; et, à l'une ou à l'autre de ces époques, le délire ou la stupidité, les faiblesses ou les convulsions qui surviennent, mettent fin à la fièvre par la mort du malade.

Cependant, quelles sont les causes de ces maux? Il ne faut les attribuer, pour la plus grande partie, qu'au froid dont on a été saisi, ou à l'excès dans le boire ou le manger, ou aux peines de l'esprit, ou à quelques abus des choses qui sont connues parmi les médecins sous le nom de *non naturelles.*

Comme il n'y a pas de maladie aussi commune que la fièvre, on serait porté à conclure qu'il n'y en a aucune dont on doive mieux connaître la nature. Cependant il paraît qu'elle est réellement beaucoup moins connue que toute autre maladie, et qu'elle a été, plus qu'aucune autre, le sujet des disputes qui se sont élevées parmi les médecins. Je n'importunerai pas le Lecteur par le récit de leurs différentes opinions sur cet objet; mais comme il lui est nécessaire, pour guérir une maladie, d'avoir quelque connaissance de la cause qui la produit, je m'efforcerai de lui donner, à cet égard, les éclaircissemens qu'on peut tirer des phénomènes que la simple nature montre dans le commencement d'une fièvre, et que les médecins les plus sages ont considérés comme la source véritable ou la cause originaire de tous les symptômes qui succèdent. Toutefois, en faisant cela, j'éviterai scrupuleusement toutes ces conjectures systématiques auxquelles ceux qui écrivent sur ce sujet, et sur d'autres relatifs à la médecine, sont ordinairement trop disposés à se livrer sans faire réflexion probablement qu'elles leur font perdre

en vain beaucoup de temps, et qu'ils se mettent dans le cas de tromper leurs lecteurs trop crédules.

« Si quelqu'un, dit le savant M. de Gorter (1), » me demandait quelle est la cause de la fièvre, » il ne serait pas satisfait, lorsque je lui répon- » drais que c'est une matière étrangère dans nos » corps, qui produit d'abord le frisson, le mal- » aise et l'anxiété, qui excite ensuite la chaleur, » la soif et la sécheresse de la peau, et qui se ter- » mine enfin par des sueurs universelles. Celui » qui m'aurait interrogé, continue t-il, ne serait » pas content d'une réponse si claire et si simple ; » mais il goûterait davantage celle qui serait plus » savante, quoiqu'obscure, et peut-être au-dessus » de son intelligence. » Cependant j'oserai assurer que cette description de la fièvre naturelle, et si dédaignée, porte à l'esprit une idée aussi claire que les définitions les plus savantes et les plus admirées, et qu'elle mérite la préférence à cause de sa simplicité.

Comme j'adopte clairement cette opinion, savoir, que l'on peut rendre raison de tous les symptômes des fièvres par le frisson dont il a été fait mention ci-dessus, qui se manifeste ordinairement dans leur principe, et que ce frisson lui-même peut encore être expliqué par les causes externes ou manifestes dont nous avons déjà parlé, j'aurais

(1) *Oratio de artis medendi repurgatæ certitudine.*

lieu de craindre, si je jetais plus loin mes regards, et si je poussais la curiosité jusqu'à vouloir découvrir sa cause interne immédiate, qu'on ne m'accusât aussi de me livrer à une recherche vaine et illusoire.

Je vais à présent tâcher d'expliquer de quelle manière le frisson produit ces symptômes ; et j'emprunterai pour cela les expressions de Fréderic Hoffman, parce qu'elles rendent ce que je conçois d'une manière plus étendue et plus positive que celles par lesquelles je pourrais les remplacer, et parce qu'en effet je n'en trouve point, dans aucun des auteurs qui ont écrit sur ce sujet, que je puisse leur préférer.

Cet excellent médecin, après avoir observé que la première attaque d'une fièvre consiste dans le frisson, ou le spasme à la surface du corps, d'où le sang et les autres humeurs sont forcés de refluer vers les parties vitales ; que son accroissement est dû aux efforts réitérés de ces parties, pour se débarrasser du fardeau qui les opprime ; et que son déclin ou sa terminaison funeste n'est autre chose que le succès ou l'inutilité de ces efforts, passe à l'explication des symptômes qui se manifestent dans ces différens temps, et il le fait de la manière suivante.

« Il y a, dit-il (1), dans les fièvres un double

(1) *Op. tom.* 4, *de febribus circà initium.*

» mouvement des humeurs ; l'un, de la circonfé-
» rence au centre, ou des parties externes du
» corps au cœur, au cerveau, aux poumons, etc. ;
» et l'autre, qui est contraire au premier et qui
» lui succède, du centre du corps à sa circonfé-
» rence, ou aux parties externes. Lorsque le
» premier de ces mouvemens a lieu, le pouls est
» petit, faible et serré ; il y a anxiété au scrobicule
» du cœur, et difficulté de respirer. Lorsque le
» dernier existe, le battement des artères est aug-
» menté, et la chaleur plus considérable s'étend
» jusqu'aux extrémités du corps, qui étaient aupa-
» ravant froides. »

L'illustre père de la médecine a ainsi décrit ce double mouvement du sang et des humeurs dans les fièvres. « Par le frisson, dit-il (1), le sang est
» porté des extrémités du corps vers les parties
» internes ; et les extrémités, ainsi privées du
» sang, frissonnent et deviennent froides. D'un
» autre côté, la trop grande quantité de sang
» amassé dans ces parties y excite la chaleur, qui
» se transmet de là aux extrémités du corps.

» Le premier mouvement des humeurs, con-
» tinue Hoffman, est morbifique et quelquefois
» mortel. En effet, ceux qui meurent des fièvres
» continues ou intermittentes, aiguës ou chro-
» niques, meurent dans les convulsions, pendant

(1) *Hippoc. de Flatibus.*

» le spasme et le frisson des parties externes,
» parce que le cœur, les poumons et le cerveau,
» surchargés par la quantité extraordinaire du
» sang qui reflue vers eux, perdent leur élasti-
» cité, et n'ont plus assez de forces pour la re-
» pousser vers la surface. Mais l'autre mouvement
» des humeurs, du centre à la surface du corps,
» est salutaire et vital, car, par son secours, la
» matière qui occasionait le spasme fébrile, est
» cuite, dispersée ou expulsée, et par-là la fièvre
» est guérie. C'est dans ce sens qu'il faut entendre
» les Anciens, lorsqu'ils disent que la fièvre est
» un combat de la nature avec la maladie. Car, si
» la force du spasme ou de la constriction, qui
» pousse les humeurs intérieurement vers le cœur
» et les autres viscères, est plus grande que celle
» du cœur et des viscères pour repousser les hu-
» meurs vers la surface, la maladie l'emporte et
» la mort s'ensuit. Mais, au contraire, lorsque le
» cœur et les viscères réagissent avec une force
» supérieure, repoussent les humeurs vers la sur-
» face et les extrémités du corps, et arrêtent leur
» mouvement rétrograde, la fièvre est domtée
» et la santé revient. »

L'opinion et la pratique des anciens médecins ont été conformes à cette idée. En faisant attention que toutes les fièvres qui dépendaient des causes manifestes ou externes, étaient ordinairement, par elles-mêmes, légères et de courte durée, ils ont

établi, comme une vérité certaine et fondée sur l'expérience, qu'elles ne devenaient jamais graves ou mortelles, que lorsqu'elles dégénéraient, par l'effet de la négligence ou du mauvais traitement, en d'autres fièvres du genre putride, inflammatoire ou malin; en conséquence, ces sages observateurs de la nature apportaient promptement tous leurs soins à prévenir un tel changement, et ils opéraient communément la guérison de ces fièvres le premier, le second ou le troisième jour de leur invasion, en employant simplement les *frictions*, les *onctions* et le *bain chaud*; moyen qui, en diminuant le spasme ou la constriction des parties externes et des extrémités du corps, et en détruisant par-là l'obstacle qui empêchait la circulation du sang, détruisait ou diminuait la surcharge qui opprimait auparavant le cœur et les autres viscères, et faisait disparaître en même temps l'anxiété qu'elle occasionait.

Galien nous apprend que, quoiqu'il fût naturellement d'une faible constitution, et qu'il se fût trop livré, pendant plusieurs années, à l'étude continuelle et aux travaux fatigans de sa profession, il n'a jamais été attaqué que de la fièvre éphémère, et même qu'il ne l'a eue que rarement; bonheur, ajoute-t-il, que j'attribue aux connaissances que j'ai acquises dans l'art de conserver la santé. En effet, c'est probablement parce qu'on est privé de ces connaissances utiles, ou parce

qu'on n'en fait pas l'usage convenable, ou enfin parce qu'on est trop lent à réduire en pratique les règles qu'elles nous conseillent, qu'on voit de nos jours les fièvres qui sont produites par le froid, quelqu'excès ou quelque cause externe, devenir si fréquemment, quoique légères en elles-mêmes, opiniâtres, longues et mortelles.

Forestus (1) nous a transmis l'histoire d'une fièvre éphémère dont il fut attaqué, qui paraît jeter quelque lumière sur cette matière. « Ayant » été, dit-il, vers les onze heures du matin, par » un temps fort mauvais et fort froid, visiter un » malade qui demeurait à quelque distance, les » pores de ma peau furent resserrés par la rigueur » du temps, et je fus saisi d'un froid qui pénétra » jusqu'à mes muscles. Je me plaçai à côté d'un » bon feu, et je commençai bientôt après à » éprouver un peu de chaleur, sans soif. Mon » pouls devint aussi plus vite, mais il était égal. » A quatre heures après midi, ma peau devint » humide, et je me trouvai mieux. A six heures, » je me mis dans un lit chaud, où je me couvris » bien, et je commençai à suer. Néanmoins, » environ deux heures après, je ressentis une » telle douleur dans l'estomac, que je fus prêt à » tomber en faiblesse; mais ayant pris un peu de » *sucre candi*, je repris mes esprits, la douleur

(1) *Observat.*

» et l'anxiété disparurent. Je me livrai ensuite à » un doux sommeil, dans lequel je passai toute » la nuit ; et une sueur copieuse sortit des parties » inférieures de mon corps. Le matin, lorsque » je me trouvai entièrement débarrassé de la fièvre, » je fis sécher la sueur, ayant d'abord fait usage » de *frictions* douces et long-temps continuées, » pour ouvrir les pores de ma peau. »

L'on découvre, ainsi que je le pense, dans ce récit, la cause immédiate (1) et la guérison naturelle de la fièvre de Forestus. La première consiste dans le spasme des parties externes du corps, qui força les humeurs à gagner le centre et à se porter sur les parties vitales, et qui occasiona ainsi dans la peau et les muscles le sentiment de froid le plus aigu ; la dernière, dans ce relâchement du spasme, prompt et complet, indiqué par la sueur copieuse qui sortit des parties inférieures du corps.

C'est probablement parce qu'on a remarqué le

---

(1) On croit ordinairement que la cause immédiate du frisson qui se manifeste communément dans les fièvres, est une acrimonie stimulante dans le sang ou les humeurs. Mais M. de Gorter a réfuté cette hypothèse, en observant que les artères sont munies d'un *mucus* qui les garantit de l'impression de toute acrimonie qui pourrait exister dans le sang, comme le sont les uretères, la vessie, l'urèthre et les intestins ; les uns, pour empêcher qu'ils ne soient blessés par l'âcreté de l'urine ; les autres, pour prévenir la sensation douloureuse que produirait l'acrimonie des excrémens. *Opp. v.* 2, *p.* 267.

soulagement qui succède souvent aux sueurs spontanées qui arrivent dans ces cas, que l'on est ordinairement si empressé à exciter cette évacuation dans le commencement de la plupart des fièvres. Il est vrai aussi que cette méthode, lorsqu'on n'en abuse pas, c'est-à-dire, lorsqu'on ne fait pas un usage immodéré des remèdes ou des boissons échauffantes, est fondée sur l'autorité de plusieurs illustres médecins; et, pour en citer un d'entr'eux, je trouve que le docteur Bryan Robinson, dont le savoir, la candeur et l'humanité ont honoré sa profession, a fait mention (1) de quelques fièvres, que l'on a rendues beaucoup plus légères, et que l'on a souvent fait cesser en peu de temps, en provoquant dans leur commencement une sueur douce et continuelle. Mais on ne peut trop se tenir sur ses gardes contre le danger qui peut résulter de l'usage des forts sudorifiques, dans le commencement ou dans tout autre temps de la maladie. Le docteur Harris nous a laissé un exemple mémorable de ce danger, dans la mort d'une femme illustre, que l'on suppose, avec raison, avoir été, en grande partie, occasionée par ces remèdes. Il nous dit (2) que Marie, reine d'Angleterre, l'avait une fois informé qu'elle était dans la coutume, par l'avis du médecin qu'elle

(1) Supplément à l'Économie animale.

(2) *Observat.*

avait auparavant, le fameux docteur Lower, de prendre en se couchant, toutes les fois qu'elle se trouvait dans un état fiévreux, une dose assez considérable de *thériaque d'Andromaque*, dans l'intention de se faire suer. Ce fut deux années après avoir fait part au docteur Harris du conseil qui lui avait été donné, et qu'elle suivait encore, que la petite-vérole l'attaqua et la conduisit au tombeau. Ce médecin l'avait avertie de se défier de l'usage d'un pareil remède, dans les cas où elle l'employait habituellement, et lui avait donné toutes les raisons nécessaires pour la convertir sur cet objet; mais elle avait tant de confiance en l'avis de son ancien médecin, que la nuit même où elle sentit les premières attaques de la petite-vérole, elle eut recours à sa dose ordinaire de thériaque, qui, n'ayant pas produit l'effet accoutumé, celui de la faire suer, *pas même après en avoir encore pris le double le lendemain matin*, mit ses humeurs dans l'agitation la plus violente : en sorte que quand la petite-vérole parut, elle était accompagnée de crachement de sang, de taches pourprées, et d'autres symptômes pareils du plus mauvais augure, qui furent suivis de la mort au bout de quelques jours.

De toutes les causes externes des fièvres, il n'en est aucune qui soit si fréquemment suivie d'événemens funestes, et qui soit autant négligée que le saisissement produit par le froid. Cet accident,

arrivant aux personnes dont les nerfs sont faibles et les sucs visqueux, ainsi que le sont communément ceux des habitans de ces îles, est capable d'allumer une fièvre, qui, quoique légère en elle-même, et facile à guérir par un traitement convenable administré dans le principe, peut prendre, par la négligence ou la mauvaise conduite, le méchant caractère d'une fièvre nerveuse, inflammatoire ou maligne; et c'est dans ce sens qu'il faut interpréter Sydenham, lorsqu'il nous dit avec vérité, que le froid tue plus de monde que le feu, l'épée, la peste et la famine.

Après avoir fait précéder ces réflexions pour l'avantage de mes lecteurs incrédules, imprudens ou trop peu instruits, je vais leur apprendre qu'ils se regarderont avec raison comme attaqués actuellement d'une fièvre, toutes les fois que, par l'effet du froid auquel ils auront été exposés, ou par l'excès dans le boire ou le manger, ou par les peines de l'esprit, ou par quelqu'autre cause évidente, ils se trouveront saisis d'un frisson, suivi de chaleur, de malaise, d'anxiété, de dégoût, de douleur ou d'abattement des esprits, et accompagné d'une vitesse de pouls extraordinaire; et je m'efforcerai aussi de leur donner, afin qu'ils puissent prévenir le danger et les progrès de cette fièvre, quelques instructions familières relatives aux remèdes qu'ils auront à employer, toutefois après que je leur aurai présenté celles de Cornélius Celse, qui ont principalement rapport au régime.

« Lorsqu'il se manifeste quelques signes d'une » maladie prochaine, dit cet excellent auteur (1), » les meilleurs de tous les remèdes sont le repos et » l'abstinence. Si la personne indisposée doit user » de quelque boisson, qu'elle boive de l'eau, et » il lui suffira quelquefois d'en boire pendant un » jour. Dans d'autres cas, si les symptômes me- » nacent encore, il sera nécessaire d'en continuer

---

(1) *Igitur, si quid ex his, quæ proposita sunt, incidit, omnium optima sunt quies et abstinentia : si quid bibendum, aqua; idque interdum uno die fieri satis est; interdum, si terrentia manent, biduo : proximèque abstinentiam sumendus est cibus exiguus, bibenda aqua, postero die etiam vinum; deindè invicem alternis diebus modò aquam, modò vinum, donec omnis causa metûs finiatur. Per hæc enim sæpè instans gravis morbus discutitur. Plurimique falluntur; dum se primo die, protinus sublaturos languorem, aut exercitatione, aut balneo, aut coactâ dejectione, aut vomitu, aut sudationibus, aut vino sperant. Non quod non interdum id incidat, aut non decipiat, sed quod sæpius fallat; solaque abstinentia sine ullo periculo medeatur. Cum præsertim etiam pro modo terroris moderarì liceat : et, si leviora indicia fuerunt, satis sit à vino tantùm abstinere; quod subtractum plus, quam si cibo aliquid dematur, adjuvat : si paulò graviora, satis sit, non aquam tantùm bibere, sed etiam cibo carnem subtrahere : interdum panis quoque minus quàm pro consuetudine assumere, humidoque cibo esse contentum, et olere potissimum. Satisque sit, tum ex toto à cibo, à vino, ab omni motu corporis abstinere, cùm vehementes notæ terruerunt. Neque dubium est, quin vix quisquam, quinon dissimulavit, sed per hæc mutare morbo occurit, ægrotet.* Lib. 3, chap. 2.

» l'usage pendant deux jours. Quant à l'abstinence,
» il ne faut prendre qu'une nourriture très-légère,
» avec laquelle on boira de l'eau pendant un jour;
» le lendemain, de l'eau et du vin; et ainsi alter-
» nativement, tantôt de l'eau, tantôt du vin, jus-
» qu'à ce que l'on n'ait plus rien à craindre. Par
» ces moyens, on a souvent prévenu une maladie
» grave prête à se déclarer; et la plupart des gens
» se trompent, lorsqu'ils espèrent arrêter un mal
» commençant, tout d'un coup et dès le premier
» jour, par l'exercice, ou le bain, ou les purga-
» tions, ou le vomissement, ou les sueurs, ou
» l'usage du vin. Ce n'est pas que ces choses n'aient
» quelquefois produit un bon effet; mais elles en
» ont plus souvent occasioné un mauvais; au lieu
» que l'abstinence seule guérit sans aucun danger,
» d'autant plus qu'on peut l'augmenter ou la dimi-
» nuer à raison des symptômes; en sorte que, s'ils
» sont légers, il suffira de s'abstenir du vin, dont
» la privation, dans ce cas, fait plus de bien que
» de retrancher une partie des alimens; et que,
» s'ils sont plus graves, il conviendra non-seu-
» lement de ne boire que de l'eau, mais encore
» de ne point manger de viande. Il sera nécessaire
» quelquefois de se contenter d'une quantité de
» pain moins grande qu'à l'ordinaire, et pour ali-
» mens, de légumes et d'herbages. Il faudra même,
» lorsque certains symptômes menaceront d'une
» violente maladie, s'abstenir absolument de toute

» nourriture, du vin, et de tout mouvement du
» corps. On peut regarder comme certain, qu'on
» trouverait à peine une personne qui ait suivi
» strictement et à temps cette méthode, et qui
» ait été attaquée d'une maladie grave. »

Mais, outre ces précautions importantes par rapport au repos et à l'abstinence, il paraît encore également nécessaire que le malade se mette dans son lit (1) aussitôt qu'il se trouve indisposé; et lorsqu'il y aura resté trois ou quatre heures, dans une tranquillité d'esprit et de corps aussi grande que son état pourra le permettre, ou jusqu'à ce que la chaleur succède au frisson, il se fera tirer, mais non pas auparavant, huit ou dix onces de sang, sans qu'il doive craindre de ne pouvoir pas supporter cette évacuation, parce que, dans cette circonstance, la fièvre elle-même donne assez de forces à la plupart des malades pour la bien soutenir. Il boira aussi alors une grande quantité de *petit-lait* chaud, sans *gouttes* d'aucune espèce. J'ai la précaution d'ajouter cet avis contre les *gouttes*, à cause de l'usage trop fréquent qu'on en fait au commencement de la plupart des fièvres, surtout de celles qui procèdent

(1) *Hos (febricitantes) sic curare conducit : æger corpore quietem agat ..... decumbere autem debet æger in domo obscurâ, et in stratis quàm mollissimis reclinatus esse, ita ut decubitum in eodem loco toleret: et quàm minimum se jactet.* Hipp. Foes. de vict. ratione in acut.

du froid : c'est avec chagrin que je vois cette pratique soutenue de l'autorité du docteur Cheyne, et d'autres auteurs dont les ouvrages méritent, à tout autre égard, d'être consultés et suivis. Appuyant l'idée qu'ils ont conçue du frisson sur une hypothèse du docteur Jacques Keil, ils conseillent au malade de prendre, lorsqu'il commence, matin et soir (sans doute, comme je suppose, afin de provoquer la sueur), une grande quantité de *petit-lait* chaud avec quelques *gouttes d'esprit de corne de cerf*, et un scrupule de la *poudre de Gascoyne*; et d'user pour alimens, de bouillons, de soupes, et de viandes blanches. Cependant ils conviennent en même temps que ce frisson est accompagné d'une petite fièvre : or, il est très à craindre qu'un tel régime ne soit propre à la rendre plus considérable; au lieu que le spasme de la surface du corps diminuera par degrés, et que les pores de la peau s'ouvriront beaucoup mieux et sans aucun danger, en se bornant au simple usage du *petit-lait* chaud, surtout après qu'une saignée aura en partie enlevé la plénitude. On excite plus la sueur par une saignée, dit M. de Gorter, dans une disposition inflammatoire du sang (1), que par une triple dose des sudorifiques les plus chauds.

Trois ou quatre heures après la saignée, que l'on répéterait s'il était nécessaire, le malade, conti-

(1) *De Perspirat*, *p.* 151.

nuant à rester dans son lit, prendra une dose modérée de *sel polycreste* ou de *sel de Glauber*, ou de quelqu'autre laxatif semblable, dissous dans quelqu'une des eaux distillées simples ; et quant à la manière dont il la prendra, ce ne sera pas en une seule prise, mais par deux cuillerées, qu'il répétera toutes les deux ou trois heures. L'effet ordinaire de ce remède est d'exciter une légère évacuation par les selles ou par les sueurs, et souvent par l'une et l'autre voie, ce qui manque rarement de mettre promptement fin à la fièvre.

L'opinion qui fait regarder comme impropre et dangereux de donner les remèdes purgatifs au commencement des fièvres, a long-temps prévalu ; et la plupart des anciens médecins ont communément et expressément défendu de les administrer dans ce temps. Il est certain aussi que les remèdes purgatifs, dont ils avaient coutume de faire usage, étaient beaucoup trop stimulans pour pouvoir être administrés avec sûreté, soit dans le commencement, soit dans tout autre temps de ces maladies. Cependant il arrive quelquefois que, dans le commencement des fièvres, les intestins sont remplis d'un *mucus* morbifique si visqueux et si tenace, qu'il ne peut être dissous ou détaché par les simples lénitifs ; d'où il paraît nécessaire d'employer pour le chasser quelques purgatifs plus actifs, qui, quoiqu'ils paraissent, dans ce cas, ne pas agir entièrement sur les intestins, mais plutôt en grande

partie sur le *mucus* qui les couvre, augmentent néanmoins tellement l'oscillation de ces parties, qu'ils les rendent capables de se débarrasser de la matière nuisible, et de l'évacuer entièrement. Il est sans doute beaucoup plus sûr, en général, d'employer les purgatifs doux et modérés dans tous les temps d'une fièvre, lorsqu'il est nécessaire de purger; mais, d'un autre côté, la chaleur et l'irritation, occasionées par ceux qui sont plus actifs, sont souvent moins considérables que ce qu'on a à redouter, et cessent communément avec leur opération. J'ai vu une personne dans les premières voies de laquelle une matière stimulante, égale au moins aux purgatifs les plus âcres, resta si long-temps et agit avec tant de violence, qu'elle perça non-seulement les intestins, mais encore les parties adjacentes : cependant elle n'occasiona ni chaleur remarquable, ni aucun autre symptôme fiévreux. Cette personne fut amenée à l'hôpital dans l'année 1738. Elle avait une tumeur à l'aine, qui, après l'espace de temps nécessaire, et par l'effet des topiques convenables, vint à suppuration. Elle se plaignit pendant quelque-temps d'une douleur lancinante dans la partie affectée, mais d'ailleurs elle n'éprouvait aucun autre mal. En ouvrant cette tumeur, on tira quelques os pointus d'un cou de poulet; et l'on en conclut ce qui fut avoué par le malade, savoir, que quelques semaines auparavant, il avait avalé ces os gloutonnement sans les avoir

broyés avec ses dents : tombés ainsi dans le canal intestinal, ils s'étaient fait insensiblement un passage à travers les intestins et les parties adjacentes, jusque dans l'aine. L'homme qui est le sujet de cette observation, mangeait et dormait bien lorsque je le vis ; il assura aussi qu'il avait toujours bien rempli ses fonctions depuis le commencement de l'accident, et tant qu'il resta dans l'hôpital, il n'eut de symptômes de fièvre que ceux que la suppuration de la tumeur occasiona. Je vis différentes fois quelques-uns de ces os tirés entiers de la tumeur inguinale, avec la plus grande dextérité, par mon cher ami M. François Duang, un des chirurgiens de cet hôpital, qui, par sa mort, a fait une perte qu'il ne sera pas facile de réparer.

L'usage des vomitifs, au commencement des fièvres, est aussi pernicieux qu'il est fréquent. Il n'est qu'une seule circonstance qui les rende nécessaires, et c'est celle où l'estomac est rempli de mauvaises matières, d'où procèdent quelquefois ces frissons de la surface du corps, qui précèdent ordinairement les fièvres. Mais même alors il faut choisir ceux qui sont les moins irritans, et qui sont seulement capables d'exciter une très-légère commotion dans les humeurs du corps. Trallian, dans les traitemens des fièvres qui viennent d'indigestion, ne fait pas une seule fois mention des émétiques ou des purgatifs ; mais il conseille de recourir uniquement à une boisson copieuse d'eau chaude,

pour cuire et chasser les crudités. Je ne connais pas de meilleur remède, ajoute-t-il, pour ceux qui, étant d'un tempérament chaud, sont attaqués de fièvres éphémères dues à la même cause. Celse, pour le même cas, ne conseille que de l'eau chaude dans laquelle on fait dissoudre une petite quantité de sel.

En général, comme la tête éprouve plus ou moins de pesanteur ou de douleur dans toutes les fièvres, nous ne pouvons pas apporter trop de précautions dans l'usage d'un remède par lequel le sang est poussé vers cette partie avec tant de force et en si grande quantité. En effet, ce reflux du sang est indubitablement produit par l'action des vomitifs. « On peut douter avec raison, dit le judicieux » Wintringham (1), si l'usage constant des vomi- » tifs dans le commencement des fièvres, tel que » Sydenham et les médecins modernes le prescri- » vent, n'entraîne pas plusieurs maux, à moins » qu'il ne soit indiqué par la présence de mau- » vaises matières dans l'estomac. Car nous savons, » par la distribution des nerfs et la sympathie qui » existe entre les différentes parties du corps, que » la disposition à vomir peut procéder de diffé- » rentes causes, outre l'impureté de l'estomac » dont nous venons de parler; et, en effet, si je » ne me suis pas trompé, j'ai souvent vu survenir

(1) *Comment. noso.*, p. 123.

» dans les fièvres des symptômes fort dangereux,
» qui attaquaient la tête, et qu'on ne pouvait at-
» tribuer qu'à l'opération d'un vomitif qui avait
» trop ébranlé et trop surchargé le cerveau. »

Mais je crains qu'il ne soit aussi difficile de détourner quelques personnes de l'usage de ce remède violent, et quelquefois dangereux, que de les déterminer à se soumettre à cette partie du régime, aussi facile que propre à procurer du soulagement, dont nous avons parlé ci-dessus, et qui consiste à se mettre au lit aussitôt qu'on se trouve indisposé. Les affaires, ou des engagemens d'une autre espèce, en ont empêché plusieurs de prendre assez à temps cette précaution nécessaire; mais rien n'y apporte un obstacle aussi fréquent que l'opinion mal fondée où l'on est, qu'elle est plus propre à produire ou à augmenter la fièvre, qu'à la diminuer ou à la faire cesser. J'ai vu ce préjugé si profondément enraciné dans l'esprit de quelques personnes, qu'elles redoutaient autant le lit dans le commencement d'une fièvre, que l'application des *vésicatoires* dans un autre temps, et cela par une raison aussi mauvaise dans l'un que dans l'autre cas, parce qu'elles avaient vu employer ces moyens sans succès. Mais il faut considérer que les *vésicatoires* ont été souvent appliqués infructueusement, uniquement parce qu'on n'y a pas eu recours assez promptement; et que si l'autre moyen n'a pas procuré le plus

grand avantage à plusieurs personnes attaquées de fièvre, c'est aussi parce qu'elles ont trop différé de se mettre dans leur lit.

Cependant ce préjugé dangereux a été soutenu d'une autorité qui, à d'autres égards, mérite infiniment d'être respectée. Si les ouvrages de Sydenham, écrits originairement en latin, ont été utiles au lecteur instruit, il n'est pas moins vrai que leurs traductions en langue vulgaire, tombant entre les mains des ignorans, ont pu, dans plus d'un cas, jeter dans l'erreur. Ce médecin s'est formellement déclaré contre cette précaution de se mettre au lit dans le commencement et dans tout autre temps des fièvres. « Il reste encore une » chose, dit-il (1), dont il faut faire mention, que » j'ai trouvé, par une longue expérience, être » d'une grande utilité dans les fièvres. Elle consiste » à tenir le malade hors de son lit tous les jours, » au moins pendant quelques heures; ou, si sa » faiblesse ne le permet pas, à faire en sorte que » sa tête soit élevée. Car, en faisant attention à » l'effort considérable de la fièvre pour attaquer » le cerveau, et à la disposition inflammatoire du » sang qui l'accompagne, il m'a paru qu'une telle » situation convenait très-fort au malade, parce » qu'elle n'augmentait pas la chaleur de son corps, » et n'accélérait pas le mouvement du sang vers

(1) *De Morb. acut.*

» le cerveau. » Sydenham nous dit même qu'il s'est fait une règle constante de pratique dans le commencement de toutes les fièvres continues, de tenir non-seulement ses malades hors du lit, mais encore de leur laisser faire leur exercice accoutumé, et respirer l'air extérieur. On pourra sans doute penser que c'est porter trop loin le régime rafraîchissant; cependant quelques partisans de Sydenham, antagonistes zélés du régime échauffant, qui était alors généralement en vogue, l'ont porté encore à un plus haut degré, et ont même plongé dans le bain froid leurs malades attaqués de la fièvre. Il n'est pas aisé de déterminer quelle pratique fut plus irrégulière ou plus extravagante, de celle du docteur Baynard, qui, comme il nous l'apprend lui-même, se plongea dans une rivière jusque par-dessus les oreilles, pour guérir la fièvre dont il était attaqué; ou de celle de Sydenham, qui, pour opérer le même effet, envoyait ses enfans et ses amis respirer l'air extérieur.

L'esprit d'opposition est fort différent de l'esprit de vérité. Dans le siècle de Sydenham, on croyait presque généralement que la présence d'une matière vénéneuse ou maligne dans les humeurs, était la cause immédiate de quelques fièvres, et qu'il fallait expulser ce poison le plus promptement qu'il était possible, par les pores de la peau, en excitant des sueurs continuelles et

abondantes. En conséquence, les médecins s'efforçaient de les provoquer, en faisant prendre à leurs malades les cordiaux les plus chauds, et en les étouffant presque par le poids des couvertures. Or, Sydenham, pour guérir cette folie épidémique des médecins de son temps, publia le détail des succès qu'il avait eus, en employant dans le traitement des fièvres des moyens opposés, c'est-à-dire, le régime rafraîchissant; mais, quoiqu'il eût incontestablement raison de donner la préférence à cette méthode, il paraît l'avoir portée à un excès, qui, en effet, n'est pas moins dangereux, à quelques égards, que ne l'est, à quelques autres, le régime échauffant.

Au surplus, si la préférence que l'on doit accorder dans ces maladies, au régime rafraîchissant sur le régime échauffant, est évidente par la théorie, elle ne paraît pas l'être autant par la pratique. On regardera surtout la réflexion que je fais ici comme juste et bien fondée, lorsqu'on considérera les méthodes différentes et même opposées de traiter les mêmes fièvres, qui ont été mises en usage par Sydenham et par Morton, et la bonne foi avec laquelle chacun de ces illustres praticiens vante sa méthode particulière, comme la plus sûre et la plus heureuse. Au moins, Alphonse Borellus paraît n'en avoir adopté aucune, lorsqu'il nous dit que les remèdes dont on use communément dans les fièvres, sont fort douteux et fort incertains;

que les médecins les plus instruits et les plus distingués par leur sagacité le confessaient ainsi ; que, gnéralement parlant, les fièvres étaient salutaires par leur propre nature, de manière que ceux qui en étaient attaqués pouvaient se rétablir parfaitement, soit que le médecin prescrivît bien ou mal, ou même sans prescrire aucun remède ; que des méthodes différentes, et même opposées, avaient procuré du soulagement dans quelques fièvres de la même espèce ; mais qu'il y en a d'autres si opiniâtres et d'une si mauvaise nature, que les remèdes qu'on met en usage, de quelque nature qu'ils soient, sont inutiles ou nuisibles.

Il ne faut cependant pas en conclure que Borellus a cru qu'on ne devait faire aucun choix des remèdes à employer dans ces cas : cet auteur a soin de prévenir une telle conséquence. « Je sais, » ajoute-t-il, qu'au milieu d'une si grande obscu- » rité, plusieurs remèdes ont acquis, d'après des » observations exactes et réitérées, une réputation » méritée ; que chaque jour nous fournit des expé- » riences nouvelles qui constatent leur efficacité ; » et, par conséquent, que nous pouvons les em- » ployer avec assurance, pourvu que la prudence » et la circonspection président à l'usage que nous » en ferons. »

Cette prudence et cette circonspection ici recommandées, doivent être le résultat et l'effet de cette espèce de connaissance médicale, qu'on ne peut

obtenir que par une étude et une application constante. Car, sans cette connaissance, l'expérience est un guide infidèle, et qui peut même nous tromper, lorsque différens symptômes de la même maladie se rencontrent dans différentes personnes, ou dans la même personne, à différens temps. Sydenham lui-même, qui se fiait beaucoup à l'expérience, avoue (1) qu'il a rencontré certaines fièvres qui différaient tellement d'elles-mêmes dans différentes saisons, que la méthode qui les guérissait au commencement de l'année, était, à la fin, non-seulement inutile, mais encore nuisible.

Par conséquent, toutes les lumières que l'on peut tirer de la science, sont nécessaires, et à peine suffisantes, pour mettre en état le praticien expérimenté de juger sainement, et avec précision, dans ces cas et d'autres semblables. Le médecin, ainsi éclairé, qui prescrit des remèdes d'après l'expérience, agit aussi-bien qu'il est possible, parce que sa conduite est appuyée sur le double fondement de la science et de l'observation, ce qui distingue le vrai médecin du vain empirique; et qu'il a souvent vu, étant bien instruit de la théorie de sa profession, que cette théorie, convenablement appliquée à la pratique, procède sûrement dans ses opérations.

---

(1) *De Morb. acut.*, sect. 1, cap. 2.

A propos des remèdes différens, et même opposés, qui procurent un égal soulagement dans les fièvres de la même espèce, je me rappelle une idée de Van-Helmont, qui mérite peut-etre quelqu'attention. Il nous dit (1), que lorsque le corps est attaqué d'une fièvre, on fait tous ses efforts pour chasser la cause qui l'a excitée ; que le mal est déraciné, si l'on peut une fois produire un tel effet par les remèdes échauffans, ou rafraîchissans, ou tempérés; et qu'il est tout-à-fait indifférent à la nature par quels moyens on l'opère. En effet, il n'est pas contre toute vraisemblance, que les deux régimes, rafraîchissant et échauffant, ne puissent, en excitant des évacuations égales par les différens émonctoires du corps, être accompagnées à la fin du même succès, quoiqu'on ne puisse pas les employer avec une égale sûreté dans la pratique; d'autant plus que ces évacuations, de quelque manière qu'elles soient procurées, sont capables de diminuer cette plénitude et cette distension dans les parties vitales, par lesquelles tous les symptômes fébriles sont occasionés. Par conséquent, une sueur universelle, imprudemment provoquée par les cordiaux échauffans, selon la méthode de Morton, peut rafraîchir le malade et faire cesser sa fièvre aussi efficacement que les saignées réitérées, les purgations et le régime tempérant, qui sont re-

(1) *De Morb. acut.*, page 741.

commandés par Sydenham dans le même cas ; et je crois que nous en avons une preuve suffisante dans la pratique même de ce médecin, qui nous dit qu'il a guéri la même fièvre pestilentielle par les saignées copieuses et réitérées, chez ceux qui ont voulu se les laisser faire ; et par des moyens opposés, c'est-à-dire, par un régime fortifiant et les sudorifiques échauffans, chez ceux qui n'ont pas consenti à la saignée. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable, c'est qu'il appelle cette dernière manière de traiter, *parfaite et complète à tous égards.*

Mais revenons au conseil que nous avons donné de mettre les malades dans leur lit, au commencement des fièvres.

Une légère connaissance de l'économie animale et de l'état du corps, lorsqu'une fièvre commence, suffit pour nous convaincre que la pratique que nous conseillons, loin d'enflammer le sang et d'augmenter la fièvre, est, au contraire, un des plus sûrs moyens pour prévenir ces mauvais effets ; car le malade se met au lit, ou durant le froid et le frisson, ou aussitôt après, lorsque la chaleur et l'anxiété ordinaires lui ont succédé. Dans le premier cas, les couvertures du lit, qui ne doivent jamais être trop pesantes, empêcheront l'augmentation ou la continuation du frisson, en défendant la surface du corps de l'impression de l'air environnant ; et, par conséquent, elles préviendront l'aug-

mentation ou la continuation de la chaleur qui doit suivre, et qui est constamment en proportion du frisson. Dans le dernier cas, la chaleur modérée des couvertures, jointe à la situation du malade qui doit se tenir couché sur le dos, tend, en relâchant tout le corps, à ouvrir la voie par laquelle doit se faire l'éruption des sueurs douces et universelles, qui diminuent toujours considérablement la chaleur fébrile : en sorte que cette pratique, qui cadre si bien avec les lois de la nature, et qui est avouée par Hippocrate, le plus sage observateur de la nature, appartient plus au régime rafraîchissant qu'au régime échauffant. J'ai connu plusieurs personnes qui, ne la suivant d'abord qu'avec une extrême répugnance, se sont parfaitement réconciliées avec elle aussitôt après l'éruption de ces sueurs universelles ; et qui, bien convaincues de son avantage, parce que leur chaleur et leur malaise diminuaient à chaque instant, ont consenti avec plaisir à rester dans leur lit aussi long-temps qu'on a jugé à propos de les y retenir.

Je ne dis pas que la méthode que j'expose ici, sera toujours suivie du succès. On n'a point encore trouvé, pour la guérison de la fièvre ou de toute autre maladie, des moyens qui réussissent constamment, et l'on n'en trouvera jamais ; ce qui peut procéder de diverses causes ignorées, dont quelques-unes ne pourraient peut-être pas encore être détruites, en supposant qu'on parvînt à les con-

naître. Prenons pour exemple le présent cas d'une fièvre qui commence avec le frisson ordinaire ou le spasme des parties externes. Lorsqu'à raison d'une faiblesse particulière dans quelqu'une des parties vitales, faiblesse naturelle ou occasionée par quelqu'accident, ou lorsque, par la violence de ce frisson ou de ce spasme, le sang est refoulé de la surface vers ces parties, avec tant de force, ou en si grande quantité, qu'il détruit leur ton et leur élasticité, l'effet nécessaire qui doit s'ensuivre est ou une rupture de quelques-uns de leurs vaisseaux, ou une stagnation du sang dans ces vaisseaux (1), et l'un et l'autre cas sont certainement mortels. Mais ces accidens sont extrêmement rares; et, pour rendre vraiment recommandable la méthode proposée, il suffit, je crois, de dire qu'une observation longue et exacte a prouvé qu'elle réussissait dans la plus grande partie des cas, et qu'elle n'est accompagnée d'aucun danger, ni d'aucun inconvénient; car, en effet, elle résulte entièrement de ces moyens qui, de l'aveu de tous les médecins, sont non-seulement innocens, mais encore utiles et nécessaires au commencement de toutes

(1) *Moritur autem aliquis interdum incipiente febris accessione, per mortiferas internarum partium inflammationes..... Oppresso intùs, præfocatoque* naturæ calido; *tumque* refrigeratus *æger non recalescit, pulsus vermicularis fit, totusve deficit, ipseque æger, profundo oppressus sommo, exanimatur.* Lomm. Obs., pag. 41.

les fièvres, savoir, l'évacuation, l'abstinence et le repos.

La vérité est toujours une; mais, par cette raison-là même, elle est quelquefois négligée et méprisée. Par conséquent, il est nécessaire de donner au malade de la confiance dans cette méthode, tandis qu'il la met en usage, parce qu'elle en favorisera considérablement le succès; et je dois l'avertir encore de ne jamais donner accès dans son esprit à cette pensée ridicule, dont sont préoccupées plusieurs personnes, qui s'imaginent follement que *si elles sont attaquées de la fièvre, elles en mourront certainement.* Une telle pensée abat singulièrement les esprits; et elle peut affaiblir les forces du corps, au point de le mettre absolument hors d'état de résister à une maladie, dont il aurait été d'ailleurs facile de triompher. Voilà sans doute pourquoi les sots présages de quelques-uns, et leurs craintes insensées, se sont trouvés vérifiés dans certains cas.

SECONDE PARTIE.

Des Fièvres dans leur état.

Après avoir ainsi proposé briévement une méthode sûre et facile de prévenir l'augmentation ou la continuation des fièvres commençantes, je vais hasarder quelques réflexions touchant leur état. Mon intention n'est pas de présenter quelque nouvelle hypothèse, ou de faire revivre les anciennes; mais, en m'en tenant au plan que j'ai suivi jusqu'à présent, l'observation claire et raisonnée sera le seul fondement sur lequel j'appuierai mes idées. On a beaucoup trop négligé cette vieille manière de philosopher sur les objets de médecine, pour faire place aux nouveautés aussi spécieuses que dangereuses, aux songes des chimistes et aux mensonges des empiriques.

Si les symptômes fébriles, ci-dessus mentionnés, continuent au-delà du troisième ou du quatrième jour, sans aucun abattement, ou avec un abattement léger, la personne indisposée doit se considérer comme environnée de plusieurs dangers, et implorer promptement le secours d'un médecin doué des qualités nécessaires pour les lui faire éviter. La nature, l'érudition et l'observation doivent avoir concouru à former ce médecin; mais, malgré

ces avantages, lorsqu'il sera appelé dans l'état avancé de la maladie, il sera quelquefois embarrassé pour se déterminer à employer telle ou telle méthode de traitement ; et peut-être aussi qu'il trouvera plus facile, lorsqu'il en aura préféré une, de la concevoir en lui-même, que de communiquer aux autres les motifs de son choix. C'est par cette raison que nous sommes souvent trompés dans nos espérances de succès, après avoir employé des médicamens que quelques praticiens célèbres (1) ont vantés, et dont ils ont probablement éprouvé l'efficacité dans des cas semblables à ceux que nous rencontrons ; et nos espérances étant ainsi trompées, nous perdons une partie de cette haute estime que nous avions d'abord conçue pour eux en lisant leurs ouvrages, au point même que nous sommes portés à soupçonner leur exactitude, pour ne pas dire leur bonne foi, dans l'histoire qu'ils nous ont laissée de quelques fièvres. Ce défaut de succès dans les prescriptions de l'art, a quelquefois décidé quelques personnes à essayer les remèdes des empiriques. Ces remèdes, violens dans leur opération, ont pu quelquefois, par les

(1) *Non omnibus ægris eadem auxilia conveniunt ; ex quo incidit, ut alia atque alia* summi *authores, quasi* sola, *venditaverint, prout cuique cesserunt. Opportet itaque, ubi aliquid non respondet, non tanti putare* authorem *quanti* ægrum, *et experiri aliud atque aliud ; sic tamen ut in acutis citò mutetur quod nihil prodest.* Cels. de Med., pag. 112.

secousses qu'ils donnent à la nature, opérer une guérison, et le vulgaire ignorant ne manque jamais de la célébrer ; mais, pour les désastres plus fréquens qu'on sait avec certitude qu'ils ont occasionés, et les morts multipliées dont ils sont la cause, on en entend rarement parler.

A cette occasion, je parlerai d'une poudre contre la fièvre, qui est inventée depuis peu, et qui est très-accréditée parmi le peuple. J'ai été quelquefois, sans le chercher, témoin de ses effets, inutiles ou dangereux, et je ne me ressouviens pas d'avoir vu, après plusieurs essais, une preuve satisfaisante de son efficacité dans le traitement de cette maladie, contre laquelle on prétend qu'elle est un spécifique sûr. Quant aux faits publiés par son inventeur, et qu'il a donnés comme autant de titres qui prouvent sa vertu fébrifuge, je dois avouer qu'après les avoir lus avec soin, et les avoir supposés fidèlement rapportés, je soupçonne encore, que le rétablissement spontané des malades, qui durent leur salut à la force de la nature, a été souvent attribué au remède administré, quoiqu'il ne fût pas vraisemblable qu'il eût produit un tel effet, ou, pour mieux dire, quoiqu'il eût été probablement capable de produire un effet contraire, si la force des malades n'eût pas été suffisante pour résister à la violence de son opération : semblable en cela au remède bizarre du fameux cocher dont parle Eraste, qui entreprit de guérir toutes les

fièvres avec une poignée de sel, dissoute dans un verre de vin, ce qui purgeait et faisait vomir les malades avec une grande violence. Par ce moyen, dit-il, il en guérissait quelques-uns; mais il faisait beaucoup de mal à plusieurs autres qui n'avaient pas assez de forces pour supporter son opération, et qui même coururent risque de perdre la vie.

Au milieu des difficultés sans nombre qui accompagnent le traitement des fièvres parvenues à leur état, il y a deux maximes générales, qui, lorsqu'elles sont bien comprises, donnent au médecin des lumières bien capables de l'éclairer sur le sujet présent. Voici la première (1) : *c'est la nature qui guérit les maladies.* Voici la seconde (2) : *les fièvres sont les instrumens de leur propre guérison.*

Par la première, nous apprenons que, quoique l'art du médecin contribue et serve à la guérison des maladies, en augmentant les forces du corps, lorsqu'elles sont languissantes, ou en les réprimant, lorsqu'elles sont trop grandes et trop actives, ou en éloignant les obstacles qui les empêchent d'agir convenablement et régulièrement; cependant cette guérison des maladies est opérée immédiatement et effectivement par les forces mêmes de la nature, d'autant plus qu'il n'y a qu'elles seules qui puissent rendre réellement aux humeurs cette constitution

(1) Hippoc.
(2) Cels.

et cette circulation égale dont dépend la santé. Il en est, à cet égard, comme de l'usage qui a donné aux différens topiques les différens noms de *digestifs*, *suppuratifs* et *incarnatifs*, à raison de leurs différens effets supposés sur les blessures et les ulcères. Or, il est certain que, strictement parlant, tout ce qu'on peut dire de ces médicamens, c'est qu'ils aident à éloigner certains obstacles qui s'opposent à la circulation convenable des humeurs dans les parties affectées et leurs environs. Mais, ces obstacles levés, les forces vitales rétablissent de nouveau la circulation, et, par conséquent, elles sont la seule cause efficiente des différens effets salutaires qui sont produits dans ces parties.

Par l'autre maxime, nous apprenons que la véritable méthode de guérir une fièvre, consiste à n'éteindre du feu qui l'accompagne que ce qui tend évidemment à la destruction du malade (1), ayant soin d'en laisser encore exister autant qu'il en faut pour devenir, dans le temps convenable, l'instrument qui détruira entièrement la maladie; car il faut un certain degré de chaleur surnaturelle pour stimuler les forces vitales, et les mettre par-là en état de déraciner par degrés les obstruc-

(1) *Si calori obsistas, membrum* emoritur; *si contra quid medici moliuntur, non est animus* extinguere *spiritûs pugnantis* fervorem, *sed* moderari. *Campanell. apud Shelam. de feb.*, pag. 7.

tions qui sont la cause de la fièvre. Voilà pourquoi il faut, dans les fièvres nerveuses, stimuler les forces avant de pouvoir les guérir (1); et même dans les fièvres fortes et inflammatoires, les évacuations et le régime rafraîchissant sont à coup sûr pernicieux, si on les porte au-delà d'un certain degré. Ainsi, de cette question qui a excité tant de disputes parmi les médecins, et qui a tant exercé leur plume, savoir, *si le régime rafraîchissant ou le régime échauffant est préférable dans ces maladies*, il en est résulté peu d'avantage pour la médecine elle-même; car ni le régime rafraîchissant ni le régime échauffant ne convient dans toutes les fièvres, et chacun d'eux, mal appliqué, est sans contredit très-nuisible. Dans chaque fièvre, il y a un effort continuel de la nature pour détruire les obstructions des plus petits vaisseaux, et c'est cet effort qu'un médecin habile cherche à favoriser, tantôt en augmentant la fièvre, et tantôt en la diminuant. Les forces contractiles du cœur et des artères doivent aussi toujours être entretenues libres et vigoureuses; effet que l'on opère aussi efficacement, dans quelques cas, par les évacuations et la méthode rafraîchissante, que, dans d'autres, par le régime et les médicamens échauffans; car, s'il est certain qu'un mouvement

(1) *Sed est* circumspecti *quoque hominis et novare morbum, et febres accendere.* Cels. de Med., pag. 136.

trop vif et trop rapide des humeurs augmente les obstructions des petits vaisseaux, il ne l'est pas moins que leur mouvement trop lent et trop languissant ne suffit pas pour les détruire ; et, comme les évacuations et la méthode rafraîchissante enlèvent une partie de la surcharge qui accable le cœur et les artères, il est évident qu'ils doivent, dans la même proportion, ajouter à la liberté et à la vigueur de leur action ; ce qui explique pourquoi l'on a vu la saignée provoquer la suppuration dans quelques tumeurs externes, après avoir employé sans succès les topiques ordinaires. Cette maxime, de faire servir la maladie à sa propre guérison, convient dans les fièvres de toute espèce, dans toutes les saisons de l'année, dans tous les âges et dans toutes les constitutions. Ainsi, dans la fièvre varioleuse, la principale indication dans le traitement paraît être de favoriser l'éruption et la suppuration des pustules, qui, lorsque la fièvre s'allume trop, se font aussi heureusement par la saignée et le régime rafraîchissant, que par le régime échauffant et les remèdes cordiaux, lorsque la fièvre est trop petite.

C'est ainsi que je conçois que la nature guérit les maladies, et que les fièvres sont les instrumens de leur propre guérison ; et comme tout cela s'opère principalement par les parties solides, la véritable méthode de traiter les fièvres paraît consister plutôt à rectifier les mouvemens de ces parties,

qu'à corriger telle ou telle intempérie du sang ou des humeurs, qui, quand elle existe, est plus probablement l'effet que la cause de ces maladies. Nous voyons bien, par plusieurs expériences, les changemens que produisent quelques médicamens, lorsqu'ils sont mêlés au sang humain, ou à d'autres humeurs sorties du corps et stagnantes dans des vaisseaux, mais nous ne pouvons pas en conclure avec raison que ces changemens soient semblables à ceux qui arrivent, lorsque les mêmes médicamens sont reçus dans l'estomac, et mêlés aux humeurs agitées par la circulation. Et en effet, on a souvent observé que les meilleurs remèdes contre la putréfaction de nos sucs, sont les substances qui, par elles-mêmes, ont le plus de disposition à se putréfier, au lieu que quelques-uns des antiseptiques les plus vantés paraissent, d'après certaines expériences, exciter la putréfaction plutôt que de la retarder. Le docteur Lind, en parlant du scorbut, où la putréfaction est portée au plus haut degré avec lequel la vie puisse continuer, a observé (1) qu'il n'est pas probable qu'on pût le guérir, quand même on serait assez heureux pour trouver l'antiseptique le plus puissant de la nature; et que cependant le corps, *après la mort*, pourrait être conservé par son secours aussi long-temps qu'une momie d'Egypte. « On guérit

(1) Sur le scorbut, pag. 240.

» tous les jours, ajoute-t-il, des scorbuts très-pu-
» trides avec les substances qui, hors du corps,
» se putréfient en peu de temps, savoir : les
» *bouillons de chou* et *de soldanelle* ou *chou marin*.
» Ces végétaux, exposés à l'air, ont un forte dis-
» position à la putréfaction, et peut-être qu'ils se
» putréfient plus promptement que toute autre
» substance tirée du même règne. Ces faits sont
» incontestables, quoiqu'ils ne s'accordent pas avec
» la théorie de quelques modernes. »

D'un autre côté, il est très-probable que l'effet premier et le plus efficace des médicamens internes, particulièrement dans les maladies aiguës, se borne aux premières voies, d'où il se communique, par la sympathie des parties, à tout le reste du corps. « Il y a des médicamens, dit Fréderic Hoffman (1),
» qui, aussitôt qu'ils touchent l'estomac, mani-
» festent leur efficacité dans les parties éloignées.
» Tel est le nitre, qui tient le premier rang parmi
» les antispasmodiques ; car, quoiqu'on n'en
» prenne qu'une petite quantité dans une fièvre
» ou dans quelques cas inflammatoires, il excite
» aussitôt un sentiment de fraîcheur par tout le
» corps; et l'opium, le premier des remèdes cal-
» mans, pris à la dose d'un demi-grain, seul
» ou mêlé avec d'autres substances, fait dans l'ins-
» tant même cesser la douleur et invite au sommeil.

(1) *Med. rational.* tom. 4.

» Enfin, si l'on donne un fort styptique dans un
» trop grand relâchement des fibres, accompagné
» d'un flux de sang ou d'humeurs séreuses, il
» produit, tandis qu'il est encore dans l'estomac,
» une constriction remarquable dans les parties
» les plus éloignées. »

A ces exemples qui sont bien connus, je pourrais en ajouter plusieurs autres qui ne le sont pas moins. En voici cependant un, dont je ferai encore mention, qui n'est peut-être pas si sensible : il s'agit de la méthode de guérir les fièvres ardentes avec les boissons d'eau froide, méthode qui a été tant vantée par les anciens médecins, et qu'on a abandonnée depuis long-temps. L'effet immédiat de ce remède est une douce constriction de l'estomac, causée par la fraîcheur actuelle de l'eau, qui, en stimulant cet intestin sur lequel il agit immédiatement, et les autres parties par sympathie, excite fréquemment des évacuations considérables par le vomissement, les sueurs ou les selles; car je considère l'eau froide, dans son usage tant interne qu'externe, sous le même point de vue qu'un remède topique, qui rend aux parties du corps leur ton et leur élasticité requise, qualité que la chaleur et les autres accidens de ces fièvres altèrent considérablement. Mais ce que je viens de dire sur cette partie de la pratique des Anciens, me fournit présentement l'occasion d'en parler plus amplement.

J'ai déjà observé qu'une fièvre est le propre instrument de sa guérison ; par conséquent, il faut l'abaisser ou l'augmenter selon l'exigence du cas présent, et il n'y a qu'un médecin adroit et expérimenté qui soit en état d'en juger. Je n'entreprendrai pas d'assigner les remèdes particuliers dont on doit faire usage pour produire l'un ou l'autre de ces effets, parce que l'on n'en trouve déjà que trop dans la plupart des auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Mais j'oserai assurer, en général, que le vin prudemment administré, lorsque les forces vitales ont besoin d'être ranimées, est un restaurant très-sûr et très-agréable. « Je ne dirai pas, avec Asclé-
» piade, *que la puissance des dieux égale à peine*
» *l'utilité du vin ;* mais personne ne peut douter
» qu'il ne soit d'une utilité merveilleuse, non-
» seulement dans la vie, mais encore dans la mé-
» decine. Les vins blancs du Rhin et de France
» avec de l'eau, font une boisson excellente dans
» différentes espèces de fièvres ; le bon cidre ne
» leur est guère inférieur. Le vin rouge un peu
» vieux est un bon julep cordial et astringent (1). »
Sydenham lui-même, si prévenu en faveur du régime rafraîchissant, a quelquefois permis à ses malades attaqués de fièvres, de boire une tasse de vin de Canarie ; et Boërhaave, ainsi que Van-Swieten, recommandent le vin comme le meilleur

(1) Huxham, *Essai sur les Fièvres*, p. 174.

remède contre la faiblesse, même dans les fièvres qui sont accompagnées de soif. J. Pringle nous apprend aussi (1), qu'il a éprouvé les bons effets du vin dans les cas où la langue était sale et sèche; que l'indication la plus sûre pour donner le vin, se tire de la longueur de la maladie, de la langueur, de la prostration des forces, et de la lenteur ainsi que de la faiblesse de la voix; qu'on ne peut jamais être absolument certain de ses effets, jusqu'à ce qu'on les ait essayés; qu'il a vu, dans des cas de cette espèce, des exemples singuliers de la force de l'instinct, au point que lorsque le vin devait procurer du bien, les malades l'avalaient avec avidité, et en redemandaient, au lieu qu'ils ne témoignaient que de l'indifférence ou de l'aversion pour cette liqueur, lorsqu'elle devait les échauffer ou exciter le délire; en un mot, que l'appétit du malade est quelquefois la meilleure boussole que le médecin puisse suivre pour en déterminer la quantité nécessaire. La vérité de ces observations m'a souvent été confirmée dans des fièvres dangereuses, où j'ai vu cette liqueur, vraiment cordiale, entretenir les forces, jusqu'à ce que la nature, après un combat de quelques semaines, triomphât entièrement de la maladie. Néanmoins, il faut apporter, dans l'usage qu'on en permettra, toute la circonspection nécessaire;

(1) *Maladies des armées.*

et il serait à souhaiter qu'on voulût établir parmi nous l'ancienne coutume que suivaient, à cet égard, les Locriens, qui, comme dit Ælien, voulaient que les vins destinés aux personnes en bonne santé fussent débités dans les tavernes; mais que ceux qui étaient destinés aux malades, ne fussent vendus que dans les boutiques des pharmaciens, défendant aussi, sous peine de mort, qu'on en donnât aux derniers, à l'insu des médecins.

Je ne puis pas dire, d'après l'expérience, que les boissons d'eau froide soient un moyen aussi sûr et aussi efficace pour rafraîchir le corps dans les fièvres ardentes, que l'est le vin pour provoquer une chaleur salutaire, dans les fièvres d'un caractère opposé. Mais comme quelques-uns des plus sages médecins, parmi les Anciens, ont prononcé affirmativement sur l'efficacité de l'eau froide, le lecteur ne sera sans doute pas fâché de trouver ici quelques réflexions concernant son usage dans ces maladies; et pour empêcher toute prévention en faveur de ce remède, qui pourrait naître de l'autorité et de la pratique ancienne, je commencerai par mettre sous les yeux les plus fortes objections qui aient été faites contre lui, et qui me paraissent renfermées dans le passage suivant du savant et illustre médecin le baron Van-Swieten.

« Il est vrai, dit-il (1), que la boisson froide » plaît beaucoup et soulage les malades attaqués » de la fièvre; mais il est aussi constant, par plu- » sieurs observations, qu'elle n'est pas exempte » de danger. En effet, si l'on considère que la » boisson froide, surtout lorsqu'on la prend en » grande quantité, occasionne, en passant à tra- » vers l'œsophage, une constriction dans les » vaisseaux adjacens des intercostaux et du dia- » phragme, et ensuite qu'elle peut, lorsqu'elle » tombe dans l'estomac, nuire beaucoup par sa » fraîcheur au foie qui touche à cet organe, à la » veine-cave et au sinus veineux, qui en sont si » voisins, puisque le sang humain jeté dans l'eau » froide se coagule aussitôt; si, dis-je, on consi- » dère tout cela, on verra évidemment pourquoi » la boisson froide doit être condamnée comme » dangereuse. Car si l'air froid qui frappe subi- » tement un corps échauffé est tellement perni- » cieux, que Sydenham a cru qu'il tuait plus de » monde que l'épée, la famine et la peste, quels » maux ne devons-nous pas craindre de la boisson » froide, subitement appliquée aux parties internes » du corps, lorsqu'elles sont, pour ainsi dire, em- » brasées par la chaleur de la fièvre? Les craintes » sont, dans ce cas, d'autant plus fondées, que

(1) *Comment. in Herm. Boerhaave Aphorismos de curandis et cognoscendis morbis*, tom. 2, pag. 197.

» l'eau s'échauffe plus lentement que l'air, et que
» le sang, dans les fièvres aiguës, tend souvent à
» l'épaississement inflammatoire, d'où il est plus
» disposé à se coaguler par cette fraîcheur subite.
» Une multitude d'observations consignées dans
» l'histoire de la médecine, nous apprennent que
» les pleurésies, les péripneumonies mortelles,
» et même les morts subites, ont été les tristes
» effets qu'ont éprouvés différentes personnes,
» pour avoir bu de l'eau froide, tandis que la
» chaleur de leur corps était trop considérable.

» Néanmoins, continue-t-il, on ne peut pas dis-
» simuler que la boisson d'eau froide n'ait quel-
» quefois été avantageuse dans les fièvres. » Pour prouver cette proposition, il expose l'opinion de Galien et de Celse, parmi les Anciens; et, par le même motif, il cite encore, parmi les Modernes, Schelhamerus, qui, à ce qu'il paraît, avait entendu rapporter au fameux Meibomius, que *plusieurs habitans d'un certain village, qui étaient destitués des secours de la médecine et des médecins, se guérirent eux-mêmes des fièvres dont ils furent attaqués, en buvant de l'eau froide.* Mais cela ne paraîtra pas extraordinaire à ceux qui sont accoutumés à visiter les pauvres malades de cette ville et du royaume, chez lesquels on rencontre tous les jours des exemples de guérisons pareilles, et même dans des cas qui se terminent d'une manière funeste pour d'autres personnes plus fortu-

nées, parce que ces dernières, quoiqu'amplement pourvues de tous les besoins de la vie et des secours de l'art, ne sont pas, généralement parlant, également favorisées du côté des avantages corporels. Elles ont souvent des corps plus frêles et plus délicats que ceux que l'indigence force au travail, et, par conséquent, on a beaucoup plus de peine à les guérir des fièvres et des autres maladies.

Mais Schelhamerus, non content de cette autorité de Meibomius, fondée sur un ouï-dire, recommande lui-même expressément l'eau froide dans les fièvres ardentes. « Si, dit-il (1), l'autorité des » anciens médecins, et les expériences ou les rai- » sonnemens des modernes, sont de quelque poids » parmi nous, nous devons en conclure qu'on » a toujours trouvé que la boisson d'eau froide, » employée avec les précautions convenables, » était un remède efficace dans ces maladies, quoi- » qu'on n'en ait pas fait usage depuis long-temps » parmi nous. »

Le baron de Van-Swieten avoue que la coagulation ci-dessus mentionnée, qui peut être occasionée par les boissons d'eau froide, est moins à craindre dans les fièvres putrides, où les humeurs tendent vers un état de dissolution, et que, par cette raison, ces boissons peuvent n'être pas

(1) *De Febrib.*

aussi pernicieuses dans ces maladies. Mais si c'est une propriété constante de la boisson froide de coaguler les humeurs dans les parties adjacentes, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait pas, sans courir aucun risque, en permettre un peu l'usage dans ces fièvres, et même pourquoi elle n'y serait pas salutaire, en rendant aux humeurs leur consistance et leur densité requises, et en resserrant les fibres vasculeuses que la chaleur excessive a rendues lâches et languissantes. C'est, au moins, ainsi qu'a pensé, sur l'effet de la boisson froide, un autre médecin, également célèbre par ses excellens ouvrages, et qui a acquis plus d'expérience par la pratique. Il rapporte, de la manière suivante, l'histoire d'un malade qui fut guéri d'une de ces fièvres par les boissons d'eau froide, prises sans sa permission ou à son insu.

« Ce malade, dit Fréderic Hoffman (1), était » tourmenté d'anxiétés extraordinaires, d'insom- » nies, de chaleur interne et de déjections fré- » quentes, qui le mirent si bas, qu'il tombait » quelquefois en faiblesse. Les *poudres absor-* » *bantes* mêlées avec la *thériaque* ou le *diascor-* » *dium*, et les *décoctions de gruau*, avaient été » administrées en vain; et les topiques spiritueux » ne produisirent aucun bien. Le troisième jour » de sa maladie, il devint si mal, que j'espérai

(1) *De Febrib.*

» peu de le rappeler à la santé. Cependant, il
» demanda avec instance qu'on lui fît boire de
» l'eau froide, ce que je lui refusai; et je sortis en
» le laissant dans un état qui ne laissait presque
» plus rien à espérer. Mais en retournant le voir
» quelques heures après, je trouvai un changement
» en mieux subit et incroyable; car il ne se plai-
» gnait plus ni d'anxiété, ni de faiblesse excessive,
» ni de chaleur interne; et son pouls était devenu
» plus fort et plus régulier. Ce changement me
» causa une surprise que je ne pus cacher : le
» malade la remarqua; et il m'avoua que, pressé
» par une soif insupportable, il avait osé boire
» un grand verre d'eau froide, qu'il en avait bu
» un second environ une demi-heure après, et
» ainsi de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce
» qu'il en eût consommé près de deux quartes (1).
» Il m'ajouta qu'aussitôt après il avait senti revenir
» ses forces, et qu'il avait éprouvé un sentiment
» de constriction dans l'estomac. Ses selles étaient
» aussi moins fréquentes; sa peau, auparavant
» chaude et sèche, était devenue fraîche et humide;
» et, en un mot, il se rétablit promptement,
» contre toute espérance, avec le secours des
» bouillons restaurans. »

Le même médecin ayant refusé à un autre malade attaqué de la même fièvre, de l'eau froide pure,

(1) La quarte est une mesure d'Angleterre, qui revient, à peu près, à la pinte de Paris.

il lui ordonna un *julep* composé d'environ une quarte d'*eau froide*, acidulée avec une once de *suc de limon*, et la même quantité de *julep de roses*. Mais avec ce *julep*, le malade fut obligé de prendre, de deux heures en deux heures, une *poudre* faite avec l'*écaille d'huîtres*, le *nitre* et les *yeux d'écrevisses*. Comme il avait une grande soif, il but tout le *julep* dans un court espace de temps. Ensuite il trouva sa chaleur interne diminuée, son repos meilleur ; une sueur modérée commença à sortir de son corps ; et, en conséquence, il ordonna, de son propre mouvement, qu'on préparât de nouveau une quantité de même *julep*, égale à la première. Après l'avoir bue entièrement dans l'espace de quelques heures, il eut une sueur abondante, accompagnée de quelques selles ; il tomba dans un doux sommeil, et se rétablit parfaitement.

Or, quoique l'on voie par la première de ces observations, qu'Hoffman n'approuva pas d'abord l'usage de l'eau froide pure dans les fièvres, et par la dernière, qu'il l'admit ensuite, mais non pas sans quelques additions qui ne diminuaient pas sa qualité rafraîchissante, il ne paraît avoir appréhendé en aucune façon qu'elle occasionât quelque coagulation dangereuse du sang dans les parties adjacentes. Au contraire, il eut assez de bonne foi pour avouer (1) que la raison et l'expé-

(1) *De Febrib.*

rience attestaient, que ce n'était pas sans cause que les anciens médecins avaient eu une si haute opinion de l'eau froide dans les fièvres ardentes. « S'il n'y a, ajoute-t-il, aucune inflammation dans » l'estomac, ou dans quelqu'autre partie princi- » pale ; s'il n'y a nulle anxiété autour du cœur, » avec froideur des extrémités ; si le pouls n'est » pas petit, et si aucune perte considérable de » sang n'a précédé, l'eau, non pas froide, mais » fraîche, bue en grande quantité, non pas tout » à-la-fois, mais à reprises différentes et succes- » sives, est d'une grande utilité dans ces fièvres ; » car la fraîcheur de la boisson est propre à ré- » primer le mouvement des parties sulfureuses » et éthérées du sang, à resserrer les fibres vascu- » leuses relâchées et distendues, et à leur rendre » leur ton et leur élasticité convenables. Et nous » ne devons pas craindre, continue-t-il, de nuire » aux intestins par cette fraîcheur de l'eau, parce » que, lorsqu'on la prend en différentes fois, elle » devient bientôt tiède par la chaleur interne du » corps. »

Mais Lommius n'est pas, à cet égard, aussi scrupuleux qu'Hoffman. « Quelques médecins, dit-il (1), » craignant que l'eau froide ne nuise aux parties » internes, ordonnent qu'on la boive dans les » fièvres par petites quantités. Mais ces méde-

(1) *De Febrib.*

» cins, au lieu de diminuer la chaleur interne,
» contribuent par-là à l'augmenter; car la fraîcheur
» d'une petite quantité d'eau est bientôt détruite
» par cette chaleur, et il en résulte, en quelque
» façon, un aliment propre à l'augmenter. La cha-
» leur excessive des intestins suffira seule, dans
» ce cas, pour empêcher la fraîcheur de l'eau de
» leur nuire; il se fera alors entre la chaleur des
» uns et la fraîcheur des autres, une espèce de
» combat, par lequel ils s'affaibliront mutuelle-
» ment, jusqu'à ce qu'ils aient acquis un degré
» plus modéré; car ce n'est qu'au plus haut point
» de la fièvre, lorsque la soif, l'insomnie et les
» pulsations du cœur et des artères sont très-consi-
» dérables, que l'eau froide doit être donnée. J'ai
» guéri, ajoute-t-il, plusieurs personnes attaquées
» de fièvres, en leur ordonnant, lorsqu'elles étaient
» parvenues à ce degré, de boire de l'eau froide,
» jusqu'à la quantité de trois ou quatre pintes. »

On trouve un passage, dans la lettre du docteur Glass au docteur Baker, sur la nouvelle méthode d'inoculer la petite-vérole, qui paraît convenir à ce sujet. Cet auteur, plein de bonne foi, après avoir observé qu'un pouls faible, la perte subite des forces, et les faiblesses considérables sans cause apparente, sont quelques-uns des signes les plus certains et les plus caractéristiques des fièvres putrides malignes; que très-fréquemment, lorsque le pouls est faible, la peau est extrême-

ment chaude et brûlante; que, dans ce cas, si l'on donne les médicamens chauds cordiaux, on augmentera la chaleur fébrile, et qu'on accélérera par-là la dissolution et la corruption des humeurs, qui tendent déjà vers la putréfaction; et que, d'un autre côté, si l'on essaie de diminuer la chaleur par les remèdes que l'on sait produire cet effet dans les fièvres inflammatoires, le malade succombera infailliblement; cet auteur, dis-je, après avoir observé ces choses, propose une méthode qui, si on l'en croit, mettra le médecin en état de commander à la chaleur fébrile, et lui donnera le pouvoir de la réprimer et de la diminuer autant qu'il jugera nécessaire, lors même qu'elle aura été augmentée par les médicamens cordiaux échauffans. Or, cette méthode consiste à couvrir légèrement le malade, à l'exposer à un courant d'air froid, et à lui faire boire sans crainte de l'eau simple, ou de l'eau d'orge, *aussi froide qu'il est possible;* car le docteur Glasse pense que la chaleur doit être rangée dans la classe des choses qui affaiblissent, altèrent et détruisent les forces vitales dans les fièvres; et l'air froid, ainsi que l'eau froide, dans celle des cordiaux les plus puissans.

Mais il est temps à présent de considérer les objections, ci-dessus mentionnées, qu'a faites le baron Van-Swieten contre cette pratique. Je suis réellement disposé à croire qu'il est très-éloigné d'avoir raison, lorsqu'il suppose que l'on court

un danger égal en buvant de l'eau froide dans la fièvre, et en s'exposant à l'air froid, ou en prenant une boisson froide lorsque le corps est échauffé par le mouvement. Je n'ai pas en main, pour le présent, des preuves démonstratives de la différence qu'il y a entre ces deux cas, et je ne détournerai pas le lecteur de choses plus importantes, pour ne lui présenter que des conjectures. Cependant, j'observerai seulement que l'effet ordinaire de la boisson froide, prise par une personne dont le corps est trop échauffé par l'exercice, est un froid ou un frisson subit, qui présage toujours de mauvaises suites; mais que l'eau froide, bue par une personne attaquée de la fièvre, produit ordinairement un effet contraire, savoir : une douce chaleur, accasionée par un sentiment de constriction dans l'estomac, qui est agréable au malade, et suivie de sueurs copieuses et universelles, qui préviennent toute lésion des parties vitales. D'un autre côté, si l'air froid, frappant la surface de nos corps lorsqu'ils sont trop échauffés par le mouvement, est excessivement nuisible, nous ne voyons pas qu'il fasse le même mal, lorsqu'il est reçu continuellement dans les poumons d'une personne qui est dans la grande chaleur de la fièvre, quoique ce viscère soit beaucoup plus sensible et transpire davantage que la peau. Bien plus, tous les médecins conseillent aujourd'hui de laisser entrer l'air extérieur dans

les chambres des malades qui ont la fièvre, ayant soin en même temps que leur corps soit bien couvert. En effet, lorsque je considère la chaleur naturelle, la sensibilité et la *transpirabilité* de l'estomac et des poumons, je ne puis concevoir, en supposant que le parallèle de Van-Swieten soit juste, comment l'on peut, même en santé, boire de l'eau froide, ou respirer un air froid, sans courir aucun risque; mais il est une preuve de fait, qui fait voir une grande différence entre les deux cas dont il s'agit, et qu'aucun argument ni aucune comparaison ne peut affaiblir. Cette preuve est l'expérience constante et successive de quelques-uns des médecins les plus habiles des siècles passés, qui se déclare en faveur de l'usage de l'eau froide dans les fièvres ardentes; au lieu qu'on a toujours observé qu'il était pernicieux d'en boire lorsque le corps est trop échauffé par le mouvement.

Au reste, lorsqu'il s'agit de boire de l'eau dans les fièvres, il faut se rappeler ce que dit Huxham à ce sujet, et le suivre avec soin (1). « J'ai souvent » vu, dans les fièvres aiguës, les malades rendre » l'eau qu'ils avaient prise en grande quantité, pres- » qu'aussi claire et aussi insipide qu'ils l'avaient » bue, ce qui, pour le dire en passant, est un » symptôme très-dangereux. L'eau, comme eau,

(1) *Essai sur les fièvres*, pag. 11.

» ne s'unit point aux liqueurs huileuses; il n'est
» donc pas étonnant, lorsque la sérosité du sang
» a été convertie en gelée par la chaleur, et que
» ses parties huileuses ont été exaltées, et se sont
» accrues par la fonte de graisse de la membrane
» adipeuse; il n'est pas étonnant, dis-je, que
» l'eau pure ne s'unisse pas bien avec le sang,
» et se trouve insuffisante pour le délayer. Il
» s'ensuit de là, qu'il faut nécessairement mêler
» avec elle quelque substance savonneuse, comme
» du sucre, du sirop, des gelées ou des robs de
» quelque fruit, tels que les groseilles, les fram-
» boises, le cerises, etc. Le suc de Limon ou
» d'orange, mis avec un peu de sucre dans une
» suffisante quantité d'eau, fournit une boisson
» très-agréable, qui réunit le double avantage des
» délayans acides et des savonneux. »

Lommius a exactement recueilli dans les ouvrages des anciens médecins, les indications pour et contre la boisson d'eau froide dans les fièvres, et les voici en substance; les indications *pour*, sont: une fièvre très ardente, la jeunesse du malade, un temps chaud, tel que celui qui règne en été, l'habitude de boire de l'eau, l'état du corps sain, et la force de la constitution; les indications *contre*, sont: les obstructions causées par une humeur putride; un tremblement; une douleur ou une faiblesse dans quelqu'intestin principal, particulièrement dans l'estomac, le foie ou la rate;

la grande faiblesse du corps, et l'âge avancé ou décrépit. « Lorsqu'il est arrivé, ajoute-t-il, de » boire de l'eau froide dans les fièvres accompa- » gnées de quelqu'une de ces circonstances qui » doivent en faire proscrire l'usage, elle a occa- » sioné une faiblesse paralytique dans les muscles » de la déglutition, un hoquet dangereux, des » accidens du côté du foie, des poumons, du » colon ou du diaphragme, une difficulté de res- » pirer, des tremblemens, et une distension » des nerfs. »

Voilà, en total, ce que j'avais à présenter au lecteur, concernant l'usage de l'eau froide dans les fièvres ardentes; sans présumer toutefois que ces réflexions puissent suffire pour résoudre une question si difficile, mais seulement dans l'intention d'exciter quelque personne plus habile à éclaircir un point de pratique très-intéressant et trop négligé. Je sais que la fièvre ardente naturelle n'est point le produit ordinaire de ce climat, ni de tous ceux qui sont tempérés, mais qu'elle est fréquente dans la Grèce, l'Arabie, l'Italie et l'Espagne, et que les médecins de ces contrées, qui ont souvent employé le remède en question, en ont beaucoup vanté les succès; mais l'expérience nous a appris que, même dans les climats les plus doux, les fièvres peuvent naître de causes qui produisent dans le corps une chaleur excessive, ou qu'elles peuvent attaquer des constitutions,

qui s'enflamment aisément par tout ce qui occasionne ces maladies. Dans ces deux cas, je conçois que les malades doivent être traités tout-à-fait de la même manière que ceux qui sont dans des climats plus chauds, et que l'on peut peut-être, sans aucun danger, leur permettre l'usage de l'eau froide, lorsqu'aucune des circonstances ci-dessus mentionnées ne s'y oppose. Les médecins de Sicile ont observé que les fièvres épidémiques dangereuses étaient fort communes dans ce royaume, avant qu'ils fussent dans l'usage de faire refroidir leur boisson avec la neige, et que, depuis qu'ils ont adopté cet usage, les morts qu'elles occasionnent sont beaucoup moins nombreuses. On a fait la même observation à l'égard du peuple de l'Espagne, et on l'explique de la même manière. Enfin, nous sommes bien instruits que les médecins italiens ont eu une si haute opinion de l'eau froide, qu'ils l'ont regardée comme une espèce de remède universel, ne faisant aucune difficulté d'en donner des quantités incroyables dans les fièvres, la petite-vérole, etc. Mais, en avouant que ce remède pourrait être utile à quelques individus dans ce pays, je craindrais qu'il ne fît généralement, ainsi que tous les autres remèdes universels, plus de mal que de bien.

Les scarifications profondes, faites à différentes parties du corps, et particulièrement aux jambes, ont été un autre remède favori des anciens mé-

decins, dans les fièvres malignes et pestilentielles; et comme on ne peut avoir trop de moyens contre des ennemis aussi dangereux, je hasarderai encore ici quelques réflexions. Je sens que les scarifications auront aujourd'hui plus de peine à être admises que la boisson d'eau froide; car ce dernier remède est communément agréable, et quelquefois fortement désiré par les malades, au lieu que l'autre a un appareil qui ne les flatte pas également, d'où il est à craindre qu'ils n'en soient effrayés, et qu'ils ne le rejettent. Mais on fera attention, d'un côté, que la même difficulté qui a lieu à l'égard des vésicatoires, est aujourd'hui en grande partie écartée; et, de l'autre côté, que non-seulement les scarifications sont réellement moins rigoureuses que les vésicatoires, mais encore qu'elles peuvent, dans la plupart des cas, tenir leur place. Enfin, pour les faire envisager aux malades avec moins de crainte et d'alarmes, il faut les instruire des grands avantages qu'elles ont produits dans les fièvres, et leur faire concevoir que la douleur qu'elles occasionnent est très-légère, et que d'ailleurs on ne l'éprouve qu'une fois dans tout le cours de la maladie, au lieu que la douleur des vésicatoires est renouvelée par les pansemens réitérés.

Il y a cette différence entre la boisson d'eau et les scarifications, que la boisson d'eau convient dans les fièvres ardentes bilieuses, qui arrivent

aux personnes d'un tempérament sec et colérique, tandis que les scarifications sont principalement avantageuses à celles dont le tempérament est très-flegmatique, qui ont la fibre lâche, qui sont particulièrement sujettes aux fièvres nerveuses, et qui n'exigent ni ne peuvent supporter la perte d'une grande quantité de sang par la voie ordinaire de la saignée. Le dernier remède est encore utile dans toutes les inflammations internes, dans lesquelles l'usage du premier est avec raison proscrit.

La méthode employée par les Egyptiens, pour faire ces scarifications aux jambes, est ainsi décrite par Prosper Alpin (1), qui a long-temps vécu et exercé la médecine parmi eux.

Après avoir bien frotté la partie postérieure des jambes, ils les courbaient un peu en arrière, les mettaient dans l'eau chaude, et arrosaient souvent avec la même eau les parties des jambes qui n'y étaient pas plongées. Ensuite ils les frappaient doucement avec un roseau pendant quelque-temps, et faisaient à chaque jambe une forte ligature, au-dessous du genou, avec une bande de cuir, continuant encore alternativement à les arroser avec l'eau chaude, et à les frapper doucement avec le roseau, jusqu'à ce qu'elles fussent enflées et excessivement rouges. Alors ils faisaient leurs

(1) *De Medicin. Ægypt.*

incisions dans la direction de bas en haut; et elles étaient passablement profondes, lorsqu'il n'y en avait que trois ou quatre à chaque jambe. Ils tiraient, par ces incisions, autant de sang qu'ils le jugeaient à propos; après quoi, ils l'étanchaient avec la main ointe de sain-doux, comprimaient les parties scarifiées de haut en bas, pour rendre unies les lèvres des plaies, appliquaient les compresses convenables, et environnaient le membre d'un bandage de toile, qu'ils ne levaient que trois jours après. La douleur qu'excite cette opération, dit mon auteur, est légère, eu égard aux frictions préparatoires, au bain, aux percussions, et à la ligature, qui est si serrée, qu'elle engourdit presque la partie; et il nous assure que plusieurs enfans auxquels il l'a faite, ont paru en souffrir si peu, qu'ils ont peu crié tandis qu'il faisait les incisions.

Prosper Alpin nous apprend encore qu'à son retour d'Egypte en Italie, il ordonna ces scarifications dans différentes fièvres dangereuses, avec un succès constant; que ses malades, à la vérité, en furent d'abord effrayés, et refusèrent de s'y soumettre, mais qu'ensuite ils furent convaincus de leur utilité; qu'alors les hommes et les femmes se déterminèrent promptement à les supporter, et qu'ils encouragèrent les autres à suivre leur exemple. Il comptait tellement sur leurs succès dans ces cas, qu'il ordonna que les incisions

fussent exactement soignées, de crainte, dit-il, que le malade ne soit plus promptement guéri de sa fièvre, que des ulcères que ces incisions peuvent quelquefois laisser après elles.

Ces scarifications sont avantageuses dans toutes les fièvres inflammatoires, malignes et pestilentielles, et dans tous les différens temps de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge avancé. Ils conviennent aux tempéramens chauds et humides, et aux personnes d'une complexion grasse, froide et lâche. Mais lorsqu'il est nécessaire de tirer du sang aux personnes d'un tempérament sec, soit qu'il soit chaud ou froid, la voie ordinaire de la saignée est toujours préférable. La saignée est un remède si utile dans les fièvres, et dont l'usage en même temps est si sujet à être mal compris (1), qu'on peut demander s'il a fait plus de bien que de mal dans ces maladies. Il est difficile de déterminer dans les différentes constitutions, et même dans la même constitution à différens temps, la quantité de sang que l'on doit tirer, et le temps convenable pour la tirer. L'on ne peut pas d'ailleurs, sur ce point, tirer de la lecture et de l'ex-

(1) *Ingens profecto quæritur medici solertia quâ judicet ut, quoad fieri potest, ubi sanguis per acutam febrem mittetur, legitimæ mensuræ ipsum veluti punctum attingat. Quod si evadere eò ingenium hominis non potest, conabitur tamen accedere quam proximè potest.* Lomm. de Feb., pag. 42.

périence les lumières qu'elles nous fournissent sur les autres points de pratique, parce que les médecins anciens étaient trop prodigues du sang, pour qu'on puisse suivre leur exemple avec sûreté (en effet, leur histoire nous apprend qu'ils tiraient jusqu'à la quantité de trois ou quatre pintes de sang), et que ceux du dernier siècle et du précédent, à l'exception cependant de Botal, qui imita les anciens, en saignant excessivement, ou n'employèrent aucunement la saignée dans quelques fièvres, ou saignèrent trop peu, au point que quelques-uns ne faisaient couler le sang que jusqu'à la quantité de quelques onces, dans les mêmes circonstances où leurs prédécesseurs en tiraient plusieurs livres. Cela est si vrai, que, même en Angleterre, dans l'année 1612, les médecins de ce pays rejetèrent, comme un conseil désespéré, celui de M. Théodore Mayerne, médecin français d'une grande réputation, qui était à la Cour, et qui proposa de saigner le prince Henri au commencement d'une fièvre inflammatoire, par laquelle il fut enlevé dans la fleur de sa jeunesse; et, de nos jours, le célèbre Stahl n'a pas fait difficulté d'avancer que la saignée n'est pas nécessaire dans les fièvres ardentes. Il faut cependant avouer qu'il ne la condamne pas absolument dans le commencement de ces fièvres. Pour moi, dit-il, je ne l'ai jamais ordonnée alors, à moins que je n'aie trouvé dans le malade une pléthore extraordinaire; car, ou

elle ne contribue en rien à la guérison, ou elle interrompt les efforts que fait la nature pour l'opérer. Boërhaave lui-même paraît ne recommander la saignée que dans certains cas de cette fièvre, c'est-à-dire, lorsqu'au commencement les signes de pléthore et d'inflammation considérable, une soif insupportable, la raréfaction extraordinaire des humeurs, la nécessité d'une révulsion ou des symptômes menaçans, et qu'on ne peut faire cesser par un autre moyen, l'exigent nécessairement.

Mais cette incertitude concernant la saignée dans les fièvres, a rarement lieu aujourd'hui, surtout dans leur commencement. Elle peut encore se présenter souvent dans leur progrès ou dans leur état avancé ; et, dans ce cas, on a toujours cru qu'il était plus sûr de tirer le sang par la voie de la scarification, que par celle de la saignée, parce que le sang qu'on fait sortir par la scarification affaiblit beaucoup moins le corps, en même temps qu'il répond aussi-bien au but qu'on se propose, celui d'évacuer, excepté cependant lorsqu'on veut opérer une dérivation ou une révulsion immédiate. C'est ainsi qu'une hémorragie critique, qui évacue par degrés huit ou dix onces de sang, ou même davantage, devient souvent salutaire dans ces fièvres, ou dans ces temps de fièvres où il aurait été téméraire et dangereux d'en tirer en une seule fois, avec la lancette, la même quan-

tité. Car, par l'évacuation plus rapide que cause la saignée, les tuniques des vaisseaux sont disposées à s'affaisser trop subitement, d'où les petites extrémités de ces vaisseaux tombent dans des constrictions et des spasmes tels, qu'ils empêchent la circulation convenable du sang qui y reste; au lieu que, dans le cas des hémorragies et des scarifications, la même quantité du sang étant beaucoup plus long-temps à sortir, et ne coulant que goutte à goutte, ce qui reste en arrière dans les vaisseaux sanguins entretient encore leur calibre suffisamment dilaté, et les empêche par-là de tomber dans ces constrictions que la même quantité de sang, évacuée subitement, aurait occasionées. Oribase (1) condamna la saignée dans les fièvres pestilentielles. Cependant il nous apprend que lorsqu'il fut attaqué de la peste en Asie, il dut la vie aux scarifications qu'on lui fit à la jambe, par lesquelles on lui tira trente-deux onces de sang, et que plusieurs autres malades furent aussi conservés par le même moyen. C'est par la raison dont nous venons de faire mention, que, lorsqu'on saigne des personnes faibles, il faut toujours avoir soin de boucher de temps en temps l'ouverture qu'a

---

(1) Celse aussi, Aetius, et Paul d'Egine, en parlant du traitement des fièvres ardentes, ne font aucune mention de la saignée. Arétée dit expressément, *qu'il faut tirer beaucoup moins de sang dans cette maladie que dans toute autre.*

faite la lancette, dans le dessein de prévenir la défaillance, accident auquel on s'oppose en effet, en allongeant le temps de l'évacuation, sans en diminuer la quantité. Un autre avantage qu'ont encore les scarifications, au-dessus de ceux que procure la saignée, c'est qu'on peut ensuite exciter, à l'endroit des incisions, l'évacuation d'un pus louable, et l'entretenir pendant tout le cours de la fièvre, imitant en cela la nature, qui guérit souvent cette maladie, par le moyen d'une semblable évacuation. En effet, nous observons que toutes les fois que les personnes, sujettes à de vieux ulcères suppurans, sont attaquées d'une fièvre, ces ulcères se sèchent; qu'ils continuent à rester dans ce dernier état pendant le fort de la maladie; et que lorsqu'on voit un pus louable s'y régénérer, c'est le signe le plus certain d'un rétablissement prochain. De plus, l'évacuation qui se fait par les incisions tombées en suppuration, promet plus de soulagement que celle qui est procurée par les vésicatoires; premièrement, parce que la matière est fournie par des parties moins superficielles; et, en second lieu, parce qu'elle résulte d'un pus dont la coction est mieux faite. Enfin, comme l'on applique souvent les épispastiques à la tête, dans l'état le plus fâcheux de ces maladies, je finirai par la description de la méthode d'Ab Héer (1) pour élever

(1) *Observ.*

des *vessies* sur cette partie, ou sur toute autre du corps, sans cantharides, et dans un espace de temps beaucoup plus court qu'il n'en faut, comme on le sait, à ces insectes pour produire cet effet. Je suis porté à adopter cette méthode, parce que c'est une pratique fréquemment suivie, dans les fièvres frénétiques et autres, d'appliquer les épispastiques sur la tête ; remèdes qui, loin de procurer quelqu'avantage, doivent être très à craindre, parce que les membranes du cerveau et du corps entier sont déjà dans une trop grande irritation, et que le *stimulus* des cantharides ne peut servir qu'à l'augmenter.

Premièrement, il fixe une large ventouse, avec des étoupes enflammées, sur la partie qu'il veut attaquer, et l'y laisse pendant un quart d'heure. Ensuite il l'ôte, et applique sur la même partie une autre ventouse de même volume, avec autant d'étoupes enflammées qu'il peut en introduire. Peu de temps après cette seconde application, on voit s'élever, chez les sujets jeunes et pleins de sucs, un grand nombre de vésicules, grosses à peine comme des têtes d'épingles, mais qui paraissent plus tard chez les personnes sèches et âgées. Toutes ces vésicules se confondent ; et, se réunissant en une seule dans l'espace d'une heure, elles forment une large vessie, qui égale, si même elle ne la surpasse pas, l'étendue de l'orifice de la ventouse, qu'il faut alors ôter tout-à-fait. Enfin, après avoir

ouvert la vessie, et laissé sortir ce qu'elle contient, il applique sur la partie, quelquefois une feuille de chou, et d'autres fois un morceau de bœuf maigre et cru, qu'il y laisse jusqu'à ce que sa puanteur l'oblige de l'enlever. Par ce moyen facile, ajoute notre auteur, on peut, dans l'espace environ d'une heure, élever des *vessies* sur une partie quelconque, au lieu que les autres vésicatoires frustrent souvent nos espérances, après en avoir attendu l'effet pendant plusieurs heures, et rendent la maladie longue et opiniâtre, ou même incurable, par la lenteur de leur opération.

FIN.

HISTOIRE
DES CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES
DE SAINT-DOMINGUE,

SUIVIE DE

LA DESCRIPTION

DE

LA MALADIE DE SIAM,

DITE

FIÈVRE JAUNE,

PAR M. POUPPÉ DESPORTES, MÉDECIN DU ROI.

VIE DE L'AUTEUR.

JEAN-BAPTISTE-RENÉ POUPPÉ DESPORTES naquit à Vitré, en Bretagne, le 28 septembre 1704, de René Pouppé Desportes, docteur en médecine, et de Jeanne Arot de Landavran, fille de Jean Arot, receveur alternatif des fouages et tailles de Vitré et de Fougères. Sa famille, originaire de la Flèche, en Anjou, et établie à Evron, au Bas-Maine, depuis plus d'un siècle, a toujours joui de la considération due à l'ancienneté et au mérite. Elle avait déjà produit quatre docteurs en médecine. M. Desportes fut le cinquième de son nom. Lui-même rend compte, dans une de ses lettres à M. l'Abbé son frère, avec qui il a toujours entretenu une correspondance des plus intimes, de la façon dont il commença ses études en médecine. Nous nous ferions un scrupule de supprimer ces petits détails. Nous le laisserons

parler. Outre que l'on retrouve dans leurs lettres les hommes tels qu'ils ont pu être, ce qu'il dit ne saurait qu'être utile à tous ceux qui se destinent à la même profession.

« Je commençai à Paris, dit-il, mon cours de » médecine à l'âge d'environ vingt ans. La pre- » mière année je lus, j'écrivis et j'étudiai des » choses que, je l'avoue, je ne comprenais guère. » J'assistai à des cours publics, dont je ne tirai » d'autre utilité que celle de me familiariser avec » quelques termes qui me paraissaient barbares. » L'hiver suivant, je pris les mesures convena- » bles pour ébaucher l'anatomie. Je noublierai » jamais les bontés qu'eurent pour moi les célè- » bres MM. Duverney et Winceslow, qui faisaient » alors les cours publics, et qui voulurent bien » m'accorder quelques instructions particulières. » Je joignis toujours à ces exercices ceux des » Écoles, et je commençai insensiblement à en » goûter les leçons.

» Le cours des plantes qui se fait l'été au Jardin

» du Roi, fut pour moi une amorce d'autant plus
» flatteuse, que, prévenu en faveur des spécifi-
» ques, je me persuadais que la connaissance des
» plantes et de leurs propriétés, me conduirait
» à la science de guérir toutes les maladies. J'y
» fus tout de bon; je m'y livrai de façon, qu'au
» second cours je savais pour ainsi dire par cœur
» tout le Jardin du Roi; je me moquais même
» de quelques camarades qui vantaient l'utilité de
» suivre les médecins dans les hôpitaux. Je m'écar-
» tais ainsi de la véritable route pour devenir
» en quelque sorte médecin; les instructions
» d'habiles praticiens auprès des malades étant
» les meilleures leçons que puisse recevoir un
» jeune étudiant. Les discours des Écoles, fondés
» le plus souvent sur des systêmes plus éblouis-
» sans que vrais, gâtent souvent aussi plutôt
» l'esprit qu'ils ne le perfectionnent. En se pré-
» venant pour un systême qu'on épouse, on
» prend le parti de vouloir assujettir la nature au
» systême.

» Je franchis enfin le pas. Je m'attachai à l'Hôtel-
» Dieu et à la Charité. Quelque rebutant que m'en
» parût le commencement, quelque grandes que
» fussent les difficultés que j'éprouvai d'abord
» pour sonder et connaître les diverses méthodes
» que les médecins emploient, je m'opiniâtrai dans
» la vue que si je ne pouvais rien découvrir, je
» parviendrais du moins à me faire au visage des
» malades dans les différentes situations de leurs
» maladies. Cette étude ne me fut point inutile;
» car je parvins en effet au point d'acquérir ce
» coup d'œil qui détermine un médecin, ce cer-
» tain *je ne sais quoi* qu'on aperçoit dans la physio-
» nomie, qu'on sent sans pouvoir l'exprimer, et
» en quoi je fais consister, pour ainsi parler, *le*
» *coup de maître.*

» Pour réussir dans les vues que je m'étais pro-
» posées, je me bornai aux maladies qui me pa-
» raissaient les plus considérables, marquant le
» *numero* des lits, et faisant ma visite avant et
» après celle des médecins. J'écrivais l'histoire de

» chaque maladie, qui souvent n'était pas longue;
» on me dispensera d'en donner la raison. J'as-
» sistais en même temps tous les matins aux opé-
» rations et aux pansemens. Je lisais, l'après-midi,
» les meilleurs livres de pratique que Boërhaave
» indique dans sa Méthode d'étudier la médecine.
» Mais si j'étais guéri de mes premières préven-
» tions pour les spécifiques, les plantes n'étaient
» pas tellement effacées de ma mémoire, que tous
» les étés la botanique et la chimie ne me rap-
» pelassent au Jardin du Roi; car l'esprit d'obser-
» vation au lit des malades, m'avait fait connaître
» que les remèdes les plus simples étaient toujours
» les meilleurs. »

Après six ans d'études et d'assiduités à Paris, M. Desportes alla à Rheims se faire recevoir docteur. Il y fit et soutint une thèse qui montre également les talens de son esprit et la bonté de son cœur. Elle avait pour sujet, *An vita et mors mechanicè fiant.* Il la dédia à M. de Jussieu, dont son penchant et son goût pour les

plantes lui avaient concilié l'estime et l'amitié.

Les talens de M. Desportes le firent bientôt connaître. Son goût et son application lui procurèrent promptement des connaissances que d'autres n'acquièrent que difficilement et à l'aide du temps. Il n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il fut choisi pour remplir les fonctions de médecin du Roi dans l'île de Saint-Domingue. A cette qualité, il réunit ensuite celle de correspondant de l'Académie royale des Sciences. Ce dernier titre qui lui était dû si légitimement, lui avait été accordé en 1738; et le commerce qu'il entretint après la mort de M. du Fay avec M. Bernard de Jussieu, le lui fit confirmer en 1745.

On peut dire que M. Desportes, à un goût comme inné pour sa profession, réunissait tout ce qui pouvait former un médecin et un académicien. Anatomiste, et même dans l'occasion habile chirurgien, botaniste et chimiste, il pouvait en tous genres donner des preuves de savoir. Observateur exact et constant, la nature eût avec

peine, ce semble, échappé à ses observations.

Parmi les services réels qu'il a pu rendre à l'humanité, c'est à lui que l'on doit, en quelque sorte, le rétablissement de l'hôpital du Cap. Il n'y avait pas plus de vingt lits dans l'hôpital de cette capitale de la Colonie; on en augmenta le nombre jusqu'à cent; et il fut dressé un réglement, par lequel tout chirurgien, avant d'exercer aux îles, servirait l'hôpital pendant un an, non-seulement pour s'instruire des maladies du pays, mais aussi pour aider aux pansemens et seconder le zèle des frères de la Charité.

Nous ne pouvons taire un trait particulier de sa vie, qui honore à la fois l'homme et le médecin. Il est arrivé que, pendant les fréquentes allées et venues de nos escadres, de cinq à six religieux, à peine en restait-il un seul en état de faire le service ordinaire. Alors M. Desportes prenait lui-même le tablier, et devenait hospitalier et médecin. Il mourut au quartier Morin, île et côte Saint-Domingue, chez M. de Lacombe, major

des Suisses, le 15 février 1748, âgé de quarante-trois ans et cinq mois. L'unique ambition qui remplissait son ame, était celle d'être utile aux hommes, et de répondre au choix qu'avait fait de lui le sage ministre (1) qui gouvernait les Colonies, et à la confiance dont il l'avait honoré : passion noble qui caractérise le vrai citoyen. *Non nobis sed reipublicæ nati sumus ;* c'est la devise qu'il avait adoptée. L'estime que l'on conserve encore dans nos Colonies pour sa mémoire, fait un éloge d'autant plus flatteur qu'il est plus sincère.

---

(1) M. le comte de Maurepas, ministre de la marine, et secrétaire-d'état. On sait quel avantage, quel bonheur il y a d'être gouverné par un ministre que la distance des lieux n'empêche point de connaître ce qui se passe et ce qui convient.

HISTOIRE

DES MALADIES

DE S.T-DOMINGUE.

Situation de St.-Domingue, et description générale de la partie du Nord; mœurs des habitans; causes et indications de leurs maladies.

L'île de St.-Domingue, située entre les trois cent trois et trois cent dix degrés de longitude, et entre les dix-huit et vingt degrés de latitude, est coupée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, où l'on trouve différentes espèces de minéraux. De ces montagnes, descendent quantité de rivières ou ruisseaux qui forment, dans les pluies abondantes, des torrens qui entraînent des terres et des substances de différente nature, qu'ils répandent sur toutes les estères. On nomme *estères* à l'Amérique, les rivages qui sont de niveau avec la mer basse, et qu'elle couvre dans le reflux. Les deux tiers de St.-Domingue sont estères, c'est-à-dire, des salines

très-boueuses et marécageuses, remplies de mangles ou jambes de chien. Le mélange de ces terres et autres diverses substances abreuvées par intervalles d'une eau, partie douce, partie salée, surtout dans les trous des crabes, qui fixent leur demeure dans ces endroits, et dont le nombre est si considérable, que, dans l'espace d'un pied cube, on en pourrait compter plus de cinquante plus ou moins grands, suivant la grosseur de cet amphibie ; le mélange, dis-je, de ces substances est comme le foyer et la matière des exhalaisons qui corrompent l'air, et dont l'odeur bitumineuse fait assez connaître la mauvaise qualité. La grande quantité de *maringouins* et de *moustiques*, insectes plus petits que les premiers, et dont la piqûre brûlante laisse une cuisson considérable, est aussi une incommodité presque continuelle dans les habitations voisines des estères. Ces insectes n'éclosent que dans les eaux qui sont corrompues, ou qui commencent à se corrompre.

L'humidité excessive, un air chaud et brûlant, les exhalaisons putrides de toutes sortes de substances, nous font assez sentir quel caractère de pourriture cette atmosphère doit imprimer aux corps organiques des animaux. La multiplication des insectes est un signe presque universel de la constitution putride de l'air; et la plupart des maladies pestilentielles qui règnent dans les étés les plus chauds de l'Europe, sont de même annon-

ées par une multitude considérable de ces animaux.

Les corps organisés ne sont pas les seuls affectés de cette disposition nuisible de l'air. Les cadavres se pourrissent beaucoup plus vite qu'en Europe; les chairs des animaux se conservent bien moins long-temps. Les métaux même nous marquent cette qualité nuisible et destructive de l'air; car j'ai observé à St.-Domingue ce que Bontius avait observé à Java : *Quod chalybs ac ferrum, tùm æs quoque, ac ex his confecta instrumenta, rubiginem citiùs ac æruginem contrahant, etiam siccissimâ anni tempestate.*

Aër in Americâ adeo efficax rodendo, ut metalla ferè omnia consumat; ut de aëre Bermudensi Britanni testantur. Boërhaav. Chem., tom. I. *de aëre.*

M. Geofroy a observé dans son Traité de la Matière médicale, que tous les sucs du corps humain tendaient par eux-mêmes à l'alcalescence, et prenaient très-aisément ce caractère. Le lait et le chyle contiennent des acides qu'il est aisé de développer.

M. Colbatch, médecin anglais, a démontré, par la comparaison du sang des gens sains avec celui des fébricitans, qu'il y a beaucoup plus d'alcali dans le sang de ceux-ci. On en doit de même démontrer davantage dans les corps qui tendent le plus à la pourriture, puisque le sel alcali volatil est le produit propre de la putréfaction.

Si l'expérience démontre toutes ces vérités en Europe, combien plus doivent-elles être vraies à St.-Domingue, dans la constitution de l'air qui est la plus putréfiante de toutes les constitutions; dans un air chargé des vapeurs ou exhalaisons putrides des estères, qui en sont une source inépuisable? Combien les corps des hommes, épuisés par l'excessive transpiration, et en même temps couverts par l'humidité qui les environne, ne doivent-ils pas pomper de ces vapeurs putrides, puisque M. Keïl a démontré que les corps absorbaient d'autant plus de l'humidité de l'atmosphère, que leur épuisement est plus grand?

Il eût été presque impossible d'habiter sous la zone torride, à cause des chaleurs excessives, si la sagesse du Créateur n'avait remédié à cet obstacle. Dans l'espace de vingt-quatre heures, deux vents opposés se succèdent régulièrement l'un à l'autre et rafraîchissent l'air. L'un s'appelle brise, et règne ordinairement depuis neuf à dix heures du matin, jusqu'à neuf à dix heures du soir. Le vent de terre lui succède. Ces deux vents sont souvent interrompus en hiver par les vents du nord qui sont très-pluvieux, et en été par le vent du sud qui est orageux.

On ne peut guère distinguer que ces deux saisons à St.-Domingue, et elles ne diffèrent absolument entr'elles que par ces deux espèces de vents; les jours cependant étant plus courts de deux heures

dans le solstice d'hiver, contribuent à modérer la grande chaleur. Les habitans faits au climat regardent le vent du nord comme malsain; celui du sud est très-pernicieux aux nouveaux venus.

On voit donc que si le vent du nord perd à St.-Domingue quelques-unes des qualités que lui reconnaissent les médecins de l'Europe (puisqu'il est pluvieux et humide), au moins celui du sud conserve-t-il toutes ses mauvaises qualités.

La plaine du Cap où j'ai fait mes observations, s'étendant de l'est à l'ouest, et la brise venant régulièrement du nord-est ou du nord-nord-est, est située de façon qu'elle doit recevoir, au moins dans les trois quarts de son étendue, l'influence des mauvaises exhalaisons qui s'élèvent continuellement des estères.

On remarque que ceux qui habitent le long des montagnes, ou dans les montagnes, jouissent, eux et leurs nègres, d'une santé plus parfaite. Une chaîne de petites montagnes couvre les plus belles plaines *de Saint-Jacques*, *du Cotuy et de la Beque*, que possèdent les Espagnols. L'air qu'ils respirent, mais encore plus la sobriété avec laquelle ils vivent, peuvent contribuer à leur procurer cette heureuse vieillesse à laquelle le plus grand nombre parvient communément, tandis que de cent Français, à peine en trouve-t-on un de soixante ans.

On doit encore ajouter que les Espagnols ne quittent pas, comme les Français, un air doux

et tempéré, et qu'ainsi la chaleur doit faire sur eux une impression d'autant moindre, qu'elle leur est moins insolite. De plus, le caractère lent et paresseux des Espagnols semble leur interdire toutes les passions qui dépendent de l'ambition, et dont nos malheureux Français sont si affectés.

On doit distinguer en deux classes les Français qui sont à St.-Domingue. La première classe comprend les naturels du pays, ou créoles; les étrangers font la seconde. Les créoles, pour l'ordinaire, sont d'un tempérament délicat, pituiteux-mélancolique, ou pituiteux-bilieux. Les Européens étant nés dans la zone tempérée, ont une constitution plus forte. Ceux-ci sont plus sujets aux maladies dans l'été; ceux-là dans l'hiver.

On a coutume de jeter l'épouvante dans les esprits, sur les maladies qui arrivent aux Iles. En effet, outre la qualité de l'air, qui est telle que les Anciens nous la décrivent, et selon les principes physiques, la plus propre à engendrer et à entretenir la putréfaction, la différence des alimens plus grossiers et moins succulens que ceux d'Europe, doit former un chyle et un sang épais, enduire les intestins de matières gluantes, en ralentir les sécrétions, et enfin occasioner des engorgemens et des obstructions dans les viscères où la circulation est naturellement augmentée, et la qualité altérée par le travail et les débauches.

Suivant l'Hippocrate latin, il faudrait, pour se

bien porter, s'abstenir des femmes pendant l'été: *Venus neque æstate, neque autumno utilis est; æstate in totum, si fieri potest, abstinendum.* Quelque salutaire que puisse être ce conseil, je doute qu'Hippocrate lui-même se fît écouter aux Iles, où règne un été perpétuel, et où tout anime les passions.

Mais de toutes les causes qui peuvent altérer la santé, on n'en peut pas compter qui concourent plus généralement à St.-Domingue, avec l'intempérie de l'air, que les passions de l'ame. Quoique ces passions soient plus ou moins vives dans les différens tempéramens, ce sont proprement les mélancoliques dans lesquels nous en observons des effets plus dangereux et plus rebelles aux secours de notre art. Les bilieux peuvent prendre les choses plus à cœur que les mélancoliques, et faire éclater à l'extérieur plus de passion; mais aussi les passions cessent bien plus vite chez eux, et la dissipation procurée par les objets extérieurs, empêche ordinairement les suites fâcheuses que le chagrin produit chez ceux qui en ont longtemps le cœur pénétré. On peut dire en général de toutes les passions qu'on observe chez les mélancoliques, ce que Boërhaave dit de la colère, *ira memor.*

De plus, si nous considérons que de toutes les affections de l'esprit qui règnent dans notre colonie, les plus ordinaires se réduisent à l'inquiétude

et au chagrin, nous serons contraints d'avouer que ce sont ordinairement ces passions qui, par leur action insensible sur les principaux organes du corps, tournent la constitution en mélancolique, qui est plutôt une dégénérescence accidentelle qu'un tempérament naturel.

Il est aisé, au reste, de démontrer quelles peuvent être les sources de chagrin et d'inquiétude des gens qui débarquent de l'Europe pour habiter nos colonies.

Pour l'ordinaire on ne parle en Europe de l'Amérique que comme d'un pays où la fortune semble prodiguer ses faveurs. Les trésors dont cette partie du monde est dépositaire, sont un appas si séduisant, qu'il semble faire mépriser tous les dangers. Le désir de s'enrichir, qui fait partir et qui devient alors le moteur de toutes les actions, étouffe, en quelque sorte, tout autre sentiment. De là une indifférence extrême, non-seulement pour les sciences, et pour tant de merveilles de la nature, qui, se présentant tous les jours dans nos colonies, ont été si long-temps ignorées et négligées, mais même pour tout ce qui ne paraît pas devoir contribuer à ce qu'on appelle fortune. Pour réussir, il n'y a que deux états à choisir, le commerce ou l'art de faire valoir ses habitations. Dans ces états, les soins qu'il faut se donner, les vicissitudes auxquelles on est exposé, la crainte et le chagrin, dérangent et altèrent en peu de temps

la constitution naturelle, de façon que, quelque robuste qu'elle soit, elle succombe bientôt.

C'est ce qu'on a eu lieu de vérifier en deux circonstances qui ont porté de funestes coups à la vie des négocians et des habitans, savoir : dans la guerre déclarée à l'Espagne par l'Angleterre en 1734, et dans celle de la France contre l'Angleterre au printemps 1743. La première donna à la Colonie la plus belle apparence de fortune qu'elle puisse jamais espérer. Les négocians avaient les ports ouverts pour transporter aux Espagnols leurs besoins; les habitans virent leur sucre augmenter du double de sa valeur, par l'interruption du commerce des Colonies anglaises. On se livra en conséquence à des entreprises très-considérables qui n'eurent pas tout l'heureux succès dont on s'était flatté. Beaucoup de gens eurent des maladies de langueur qui se terminèrent par l'hydropisie, la diarrhée ou la phthisie. La guerre qui survint en 1744 changea l'état de la Colonie en rendant le malheur plus général. Le dérangement de la fortune de tous les habitans fut une suite nécessaire de l'interruption du commerce. La valeur des denrées d'Europe augmenta considérablement; celles du pays diminuèrent à proportion, et chacun fut obligé de négliger ses affaires pour prendre les armes. Les mauvaises constitutions des saisons concoururent, avec les fatigues et le chagrin, à produire un grand nombre de maladies, qui firent

périr plus d'habitans dans l'espace de trois à quatre ans, que je n'en avais vu périr les dix premières années de mon séjour à St-Domingue : ce qu'on verra dans l'Histoire des Maladies L'explication d'ailleurs qu'on peut donner de leurs causes et des moyens d'en entreprendre la cure, ne peut servir qu'autant qu'on y joint un continuel exercice de la pratique. Elle seule peut faire découvrir les différentes modifications, les métamorphoses qui arrivent dans les maladies, et souvent dans la même maladie, suivant les variations du temps, et suivant les passions qui agitent l'esprit et le cœur de l'homme. C'est sur quoi on ne peut guère donner de préceptes, parce que ce sont de ces lumières qui ne s'acquièrent que par l'habitude de voir les malades, et que par une continuelle attention à examiner, à observer les degrés et les proportions des différentes révolutions auxquelles le corps humain, soit en santé, soit en maladie, semblable au baromètre, est continuellement exposé. *Non enim post rationem inventa est medicina ; sed post medicinam quæsita est ratio. Hecquet* (1).

---

(1) La forme que j'ai donnée à mon Ouvrage, comme la seule qui convienne à une Histoire des Constitutions épidémiques, a nécessité des redites, parce qu'il est impossible que plusieurs constitutions se trouvant conformes ou presque semblables, on ne répète pas souvent la même chose. Ces répétitions, au surplus, ont leur utilité, n'eussent-elles que celle de faire connaître les difficultés qu'on a de développer les véritables

causes des maladies, et de se former une bonne méthode pour les combattre; comme aussi de faire connaître combien il est important de commencer de bonne heure à examiner et à méditer, parce que, quelque longue que puisse être la vie, elle est encore trop courte pour acquérir toutes les connaissances qui sont nécessaires à un médecin pour être parfait : *ars longa, vita brevis.* En s'accoutumant dès la jeunesse à la méditation, on a l'avantage de profiter d'un temps que le plus grand nombre perd à de frivoles amusemens, incompatibles avec les réflexions que demande une profession aussi difficile : *est enim ars muta et cogitabunda.* On a la satisfaction de cueillir, dès le commencement de l'automne, des fruits que les autres n'ont jamais celle de voir mûrs. Une joie intérieure encourage et détermine à continuer les recherches, et à perfectionner des découvertes que l'activité d'une trop grande jeunesse avait empêché d'approfondir et laissées imparfaites.

HISTOIRE
DES
CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES.

CONSTITUTION DE L'HIVER 1732.

J'ARRIVAI à St.-Domingue le 22 octobre 1732. On faisait au Cap, ville capitale de la Colonie française, des prières publiques pour demander la cessation des pluies qui avaient été abondantes pendant tout le cours de l'année, surtout pendant les mois de septembre et octobre. On me dit que les années 1730 et 1731 avaient été pareillement pluvieuses, et qu'elles avaient été précédées de plusieurs années fort sèches.

Dans la dépendance du Cap, les vents du nord, qui ne s'y font ordinairement sentir qu'au mois de novembre, et qui finissent au mois d'avril, commencèrent dès le mois d'octobre. Ces vents sont toujours accompagnés d'un temps nébuleux et pluvieux; ils n'ont coutume de durer que quatre ou cinq jours, et ils inondent cette contrée deux ou trois fois le mois. Ils ont été plus fréquens cette année.

Pendant cette saison, c'est-à-dire, depuis le mois de novembre 1732 jusqu'au mois de mai 1733, on ne vit qu'un même genre de maladies diversifiées par différens symptômes, mais dont la cause me parut la même; des fièvres intermittentes simples, qui dégénéraient très-souvent en continues, ou plutôt, selon Morton, en continentes, qui, par leur redoublement, indiquent l'affinité qu'elles ont avec les intermittentes. On observait très-fréquemment les double-tierces bilieuses, qui sont particulières à ce climat, et dont nous donnerons ci-après la description.

Quoique les fluxions de poitrine soient plus rares à St.-Domingue qu'en France, *calidum pectori amicum*, *frigidum inimicum*, j'en ai peu observé dans cette constitution parmi les blancs; elles ont été communes parmi les nègres. Plus exposés aux injures de l'air, plus abattus par les fatigues du travail, accoutumés à se baigner encore tout couverts de sueur, ou à dormir au serein ou sur la terre, ils doivent naturellement y être plus sujets que les blancs. Au reste, ces fluxions de poitrine étaient toutes bilieuses.

Je leur ai quelquefois fait prendre l'émétique dès le commencement; je dis quelquefois, parce que la grande ardeur et la dureté du pouls, qui accompagnent presque toutes les maladies de ce pays, sont une contre-indication qu'il serait téméraire de transgresser. Quand j'ai cru qu'il conve-

nait de donner l'émétique, je l'ai toujours fait prendre délayé dans une grande quantité d'eau de casse. La manne et l'huile m'ont paru les remèdes les plus convenables; mais la boisson que je prescris dans cette maladie, quoique très-simple, est, de tous les remèdes, le plus efficace pour exciter l'expectoration, et préparer le malade à la purgation. Voici quelle est la tisane que j'emploie plus ordinairement :

Je fais bouillir dans une pinte d'eau une demi-poignée d'épinards du pays, *amaranthus altissimus longi-folius*, *spicis è viridi albicantibus;* une pincée de bourgeons d'avocatier, *persea clusii.* En ôtant la liqueur de dessus le feu, on y met une cuillerée de miel commun, et après l'avoir passée, on y ajoute une chopine d'huile On fait prendre au malade un verre de cette tisane de deux en deux heures. Après l'avoir fait purger et saigner suffisamment, je viens à bout de chasser la fièvre avec un opiat fait avec l'écorce de citronnier, les yeux d'écrevisses et une suffisante quantité de miel.

J'ai trouvé à St.-Domingue un ancien préjugé, dont bien du monde a été la victime : on y regardait la saignée dans le rhume comme meurtrière, et faute de secours, il dégénérait très-souvent en fluxion de poitrine et en suppuration. J'ai été quelquefois appelé pour des malades qui étaient tombés dans ce dernier accident, et il a fallu faire à plusieurs l'empyème.

Comme les nègres sont plus sujets aux vers que les blancs, ils ont aussi coutume d'en donner des marques dans leurs fluxions de poitrine. Il est important d'y faire attention; et quoique la plupart du temps on n'en ait que des signes douteux, j'ai toujours eu soin de mêler des vermifuges avec les purgatifs et les tisanes. J'ai mis depuis quelque-temps en usage une tisane, qui est, tout ensemble, pectorale et le plus excellent vermifuge qu'on puisse employer à St.-Domingue.

Prenez écorce de gommier rouge ou blanc, de sucrier de montagne, coupés par petits morceaux, du capillaire ou franc-basin, des sommités de gombo, de la canne de sucre bien mûre, coupée par morceaux, et des sommités de pois d'angole, de chacun une bonne poignée; graine de petit mil, une pincée; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la diminution d'un quart. Quand on aura passé la liqueur, on ajoutera une chopine d'huile. On en fait boire un bon verre de deux en deux heures.

La colique bilieuse et celle de Poitou sont très-communes aux îles de l'Amérique : *apud insulas Caribum*, dit Sydenham, *notissima est colica Pictonum.* Ces maladies diffèrent très-peu entr'elles, et elles demandent à peu près les mêmes remèdes. Je fais toujours saigner le malade avant de lui donner l'émétique, et je ne lui fais prendre qu'après l'avoir disposé par les bains, les huiles et

les lavemens. Si les douleurs continuent, j'ai recours aux eaux de casse, à l'opium et au baume de sucrier, qui a un bon effet dans ces maladies, et que j'estime autant que le baume du Pérou, si recommandé par Sydenham.

Quoique le colera-morbus soit un symptôme plus particulier aux maladies de l'été qu'à celles de l'hiver, j'ai néanmoins trouvé quelques malades attaqués de ce fâcheux accident. La violence de ce symptôme obligeait d'y apporter un prompt remède. La défaillance, la petitesse du pouls, et les extrémités faibles, donnaient lieu d'appréhender que le malade ne succombât; c'est pourquoi il était à propos de répéter les saignées presque coup sur coup. Alors les liqueurs dévoyées reprenaient leur cours ordinaire, et la fièvre qui survenait n'annonçait rien de fâcheux. Outre les saignées et les lavemens fréquens, je conseillais au malade de boire souvent de l'eau de poulet, et de la décoction de chicorée sauvage. Je ne me servais d'opium qu'à l'extrémité, et je tâchais toujours auparavant de passer un léger minoratif. Dans la maladie de Siam, le colera-morbus étant l'effet d'une dissolution considérable, il était un signe pour cesser les saignées.

La dysenterie, encore plus rare que le colera-morbus dans la constitution d'hiver, et plus commune dans celle de l'été, est survenue dans l'une et l'autre de ces saisons durant cette constitution.

Pour y remédier, j'ai ordonné les lavemens émoliens, faits avec une décoction de tripe et du plantain. Dans ces bouillons, j'ai mis les bourgeons de monbin, de grand-cousin, *triumfetta fructu echinato racemoso*, *Pl.* J'ai purgé le malade avec le tamarin, les mirobolans, et la manne dans le petit lait; quelquefois j'y ai ajouté le sirop de chicorée composé de rhubarbe. Si le mal continue, on a recours au laudanum, au cachou et au succin, incorporés dans le baume de sucrier. On prendra pour tisane, du bois-marie, *calophyllum seu calaba folio citri splendente;* du bois de chandelle, *faururus ligno duro odoratissimo;* des sommités d'Apiaba ou herbe carrée, *melissa quadrangulari caute altissimâ;* du maïs boucanné, c'est-à-dire, brûlé comme du café, de chacun une bonne pincée, qu'on fera bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la diminution d'un quart. Quand le malade commence à se mieux porter, il use de gombo préparé de la manière que je marque dans mon Traité des plantes usuelles. Il arrive quelquefois que, quelque soin qu'on apporte pour résoudre l'inflammation qui arrive dans quelques-uns des viscères du bas-ventre, elle se termine par suppuration. Quand l'abcès se forme dans la partie convexe du foie, on guérit, par le moyen de l'opération, plus vite et avec plus de succès qu'en France.

Il paraît en général, par ce que nous disons ici,

que Sydenham ne s'est pas trompé, quand il nous a dit que toutes les maladies qui arrivent, pendant une constitution, ne diffèrent guère que dans les accidens et dans la différence des parties que cette maladie attaque. De plus longues dissertations sur les causes et la cure des maladies, m'ont paru inutiles, parce que les écoles, les bons livres et les hôpitaux fournissent des moyens suffisans pour s'en instruire.

CONSTITUTION DE L'ÉTÉ 1733.

La saison pluvieuse a été suivie d'une très-sèche et très-aride. Le vent du sud a commencé à se faire sentir dès le mois d'avril; et depuis ce mois jusqu'à celui de novembre, il n'y a pas eu de semaine où il ne soit arrivé trois ou quatre fois des orages considérables. Dans le mois de mai, on a vu des maladies d'un genre différent, et dont la cause m'a paru tout-à-fait opposée à celle des maladies de l'hiver. Le mal de Siam a mis une infinité d'hommes au tombeau en très-peu de temps; mais je n'ai vu qu'une femme qui en ait été attaquée.

La violence de la maladie a été telle, qu'elle a pour ainsi dire assoupi toutes les autres, et régné seule. C'est le caractère de toutes les maladies contagieuses et pestilentielles; Sydenham, et avant lui, Diemerbroek, l'avaient remarqué de la peste. Aussi, pour se faire une idée de cette violence,

qui d'ailleurs ne changeait rien à la nature des symptômes et à la théorie que nous avons établie, il suffit de faire attention à l'histoire que je rapporte ici.

Histoire.

Je fus appelé un jour en consultation, pour un jeune homme de trente ans. Je le trouvai en robe de chambre sur son lit, et il était fort tranquille. Je sentis en l'approchant une odeur cadavéreuse; je lui demandai s'il venait de la selle; il me dit que non, mais qu'il avait un petit dévoiement, et qu'il rendait un peu de sang. Ce symptôme était accompagné d'une jaunisse universelle, d'une douleur à la partie inférieure du ventre, d'un pouls très-faible et du hoquet. Toute ma consultation fut de lui faire administrer les sacremens, et trois heures après il mourut très tranquillement. On me dit qu'il s'était promené la veille dans la rue. *Est prudentis hominis eum qui servare non potest, non attingere, ne videatur occidisse quem sors ipsius interemit. Cels.*

CONSTITUTIONS DE L'HIVER 1733, ET DE L'ÉTÉ ET DE L'HIVER 1734.

Je réunis trois constitutions dans lesquelles j'ai observé le même caractère de maladie. Tout le monde avait été consterné par la maladie de Siam. On se flattait qu'une saison différente, et dont

le commencement paraissait heureux, purifierait l'air, et dissiperait la contagion. On a joui pendant quelque-temps d'une bonace trompeuse, et pendant les mois de novembre et de décembre il y a eu peu de maladies.

Constitution de l'hiver 1733.

Les vents du nord commencèrent au mois de novembre, et ils ne parurent que quatre à cinq fois jusqu'au mois d'avril. La pluie qui, pour l'ordinaire, les accompagne, ne durait que trois ou quatre jours; l'hiver par conséquent a été plus sec qu'humide. Ce changement donna lieu de présumer que la contagion, bien loin d'être dissipée, continuerait, et pourrait même augmenter l'été suivant. *In siccitatibus febres acutæ fiunt et si quidem annus pro majori parte talis fuerit, qualem fecit constitutionem, ut plurimùm etiam tales morbos expectare oportet. Hip. Aph.* 7, *sect. III.* Suivant cet aphorisme, on ne fut pas trompé. Les maladies qui avaient cessé l'hiver, reparurent l'été, et causèrent de nouveaux ravages. On vit donc peu de malades les premiers mois de l'hiver, et ceux qui furent attaqués avaient dans le commencement les symptômes qui semblent propres à cette saison; mais ces symptômes se changeaient bientôt en d'autres plus dangereux et plus funestes. Un homme paraissait attaqué d'une fièvre double-tierce ou continue ordinaire, qui ne portait avec elle aucun

mauvais caractère; vers le dixième ou le onzième jour de la maladie, il arrivait un changement subit; le malade tombait dans une langueur considérable; la jaunisse survenait accompagnée, pour l'ordinaire, d'un pouls flasque, d'une douleur de ventre, très-souvent d'hémorragie et de pourpre. J'ai eu recours aux mêmes remèdes dont je m'étais servi l'été précédent; j'ai pris le parti de faire saigner copieusement dès le commencement de la maladie; et comme on était obligé d'avoir égard à la constitution d'hiver, qui paraissait la première, et dont les symptômes dénotaient une plénitude de matière dans les premières voies, qui, se mêlant avec les liqueurs, contribuait à augmenter la putréfaction ou dissolution du sang, j'employais promptement les purgatifs, et j'y joignais même l'émétique, pourvu que l'ardeur et la sécheresse du tempérament n'y missent point d'obstacles; et c'est à quoi on ne saurait trop prendre garde dans les pays chauds : trois à quatre verres d'émulsion aiguisée avec une dose ordinaire d'émétique, quelquefois répétés deux ou trois jours, quelquefois entremêlés d'eau de casse amère, remplissaient cette indication. Après avoir donné ces remèdes, j'examinais les mouvemens de la nature, laissant le malade au seul usage des lavemens, tisanes et bouillons émolliens, et légèrement sudorifiques. Lorsque les signes de dissolution paraissaient, une légère teinture de quinquina, dans laquelle je

faisais mettre le nitre purifié, la poudre à vers et celle de vipères, dans la confection d'hyacinthe, finissaient la cure de la maladie.

Histoire.

Un jésuite, allemand de nation, âgé d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament très-robuste, fut attaqué d'une fièvre double-tierce. Le 5, les accès étant devenus plus violens, je fus le voir. On l'avait saigné deux fois du bras, et une fois du pied : on l'avait aussi purgé avec les eaux de casse. Je trouvai le malade dans un redoublement considérable, l'esprit égaré et le pouls très-concentré. Le 7, le redoublement vint de meilleure heure; la langue commença à être sèche, et le malade fut agité de mouvemens convulsifs; il ne sentait d'ailleurs aucune douleur : je le fis saigner du bras. Le 8, les mêmes accidens continuèrent et augmentèrent de façon qu'on le crut agonisant. La langue était comme rôtie, les lèvres très-gercées, et les yeux à demi-ouverts. Je le fis saigner du pied, et je lui prescrivis pour boisson le petit-lait fait avec la crême de tartre, l'eau de poulet, dans laquelle on faisait cuire de la laitue, de la chicorée sauvage, et un concombre avec ses graines pilées. J'employai fréquemment les lavemens émolliens, et les potions huileuses et vermifuges. Le soir, je réitérai la saignée du pied. Le 9, j'ordonnai l'eau de casse, aiguisée avec le sel d'epsom; le

malade ne commença à évacuer qu'après midi. Tous les symptômes étant revenus, je le fis saigner vers les dix heures du soir. J'aperçus que le malade avait beaucoup de taches pourprées. Je continuai l'usage de l'eau de casse, qui opéra mieux que le jour précédent. Les 11, 12, 13, 14, et 15, le malade fut toujours dans le même état; mais l'aridité de la langue, sa noirceur, l'inconstance du pouls, tantôt faible, tantôt fort, la continuation des mouvemens convulsifs, l'égarement d'esprit, étaient des signes d'une mort prochaine. Pendant tout ce temps, je continuai l'usage de l'eau de casse, et des boissons marquées ci-dessus. La puanteur et la mauvaise qualité des matières que rendait le malade, m'obligeaient à suivre cette indication. Le 16, on commença à avoir quelqu'espérance de guérison. La langue parut humide, les yeux un peu sereins, et les urines moins chargées. Le soir, le redoublement étant revenu avec les symptômes ordinaires, le pouls étant fort et fréquent, je fis saigner le malade du pied, et le lendemain je lui fis prendre trois à quatre verres d'eau de casse amère. Le 18, nous eûmes lieu d'espérer une heureuse convalescence. Le redoublement n'avait point été considérable, la langue était nettoyée, les yeux étaient beaux, et les urines naturelles. Je lui conseillai d'user encore quelque temps de la tisane amère émulsionnée. Trois ou quatre jours après que j'eus cessé de le voir,

j'appris avec surprise qu'il se plaignait d'une vive douleur à la maléole de la jambe où il avait été le plus saigné, et que la fièvre était revenue avec des mouvemens convulsifs. Un trombus, qui avait procuré une légère inflammation à la jambe gauche, avait obligé de faire à la jambe droite les saignées qui étaient devenues nécessaires depuis cet accident; mais il n'y avait pas d'apparence que cette douleur provînt de la piqûre d'aucune saignée. Le malade étant convalescent, je l'avais vu se remuer et se lever sans se plaindre de rien. Je conjecturai plutôt que le sang m'ayant paru dissous dans les dernières saignées, il pouvait y avoir dans cette partie une disposition gangreneuse. Ne pouvant aller voir le malade, le sieur Lapuyade, chirurgien, y fut; et après avoir examiné cet accident, il me rapporta qu'il avait trouvé un gonflement considérable dans toute la jambe; mais surtout à la partie inférieure; qu'il avait senti le canal de la saphène tendu, jusqu'au haut de la cuisse, comme une corde, ce qui provenait de ce que le sang était arrêté dans ce vaisseau; qu'ayant lieu de croire qu'il avait abcédé dans la partie inférieure, il avait fait une incision jusque vers le milieu de la jambe; qu'il en était sorti beaucoup de pus; qu'il avait recommandé qu'on entretînt bien la suppuration, et qu'on appliquât des cataplasmes émolliens jusqu'au bout de la cuisse. Sur ce rapport, je crus qu'on pourrait sauver le ma-

lade; mais nous fûmes trompés. On nous marqua que la fièvre et les convulsions persistaient. Je fus avec le sieur Lapuyade; je trouvai la plaie pansée à sec et ne suppurant plus, quoiqu'elle fût encore vermeille, et la jambe et la cuisse enveloppées de compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée, *ulcus autem, sive anteà fieri contigerit, sive in morbo fiat, discere oportet; si enim moriturus sit homo, ante mortem lividum et siccum erit, aut pallidum et siccum. Hipp. prognost.* Le chirurgien qui avait soin du malade, avait jugé à propos de suivre une méthode tout opposée à celle que lui avait conseillée son confrère. La jalousie règne dans tous les pays comme dans toutes les professions. Le malade en fut la victime; il était dans un état où il n'y avait plus de remède; il mourut trois ou quatre jours après, avec les symptômes du spasme. Cette observation est un peu longue; mais les accidens qui en font le sujet, méritent l'attention des plus habiles praticiens.

Constitution de l'été 1734.

Au mois d'avril on crut être exempt de la contagion qui avait régné l'année précédente. Ce mois, comme celui de mai, fut très-sec, et pendant ce temps on vit peu de malades. Les premiers jours de juin le temps changea, et les vents du sud causèrent de grands orages, et durèrent sept à huit jours. Cette vicissitude a suffi pour causer de nou-

velles maladies. Pendant les mois de juin, juillet et août, il y a eu bien des malades à la ville du Cap, mais il y en a eu très-peu dans la plaine.

La ville du Cap est située au bas d'une montagne qui la couvre du côté du nord et de l'ouest; cette ville regarde la mer à l'est, et elle est bornée au sud par des marais d'une demi-lieue de long, qui se remplissent dans le flux de la mer. Durant le solstice d'été les marées ne sont pas si hautes dans l'Amérique méridionale que durant celui d'hiver; l'eau n'étant pas alors si abondante, ni par conséquent dans un si grand mouvement, doit s'y corrompre plus promptement. S'il arrive que l'été soit plus sec que de coutume, cette eau, l'égout de la ville, et le tombeau des crabes et des autres insectes de la mer, exhale une plus grande quantité de corpuscules infectés, capables d'engendrer la corruption où ils se répandent. Si les pluies sont abondantes, les terres étant alors inondées, les mauvais principes sont comme noyés et entraînés par le cours des eaux Suivant ces remarques, il est facile de comprendre pourquoi la ville du Cap doit être plus malsaine en été qu'en hiver; pourquoi un été trop sec doit être d'un funeste augure pour ses habitans. On doit donc attribuer à la grande sécheresse de l'été les maladies qui ont régné à la ville du Cap pendant cette saison; telles étaient les fièvres intermittentes et les fièvres doubles-tierces, qui dégénéraient pour l'ordinaire en conti-

nues. Les malades se plaignaient de violentes douleurs de tête, et elles étaient si opiniâtres, qu'il était impossible de les calmer : les saignées du pied, de la gorge, les remèdes rafraîchissans, les topiques, les purgatifs, les vésicatoires et l'opium, ne procuraient aucun soulagement au malade. Où l'art est inutile, la nature se plaît quelquefois à opérer des prodiges salutaires. Le plus grand nombre guérissait par une innombrable quantité de cloux qui sortaient à la tête et à l'extérieur du corps ; c'était un signe certain d'une parfaite guérison. Ceux qui avaient le ventre libre, étaient plus promptement guéris ; le mal était plus opiniâtre dans les malades qui étaient d'un tempérament sec, que dans ceux qui étaient replets.

I. Histoire.

M. de Lorre, maître chirurgien au Cap, d'un tempérament maigre et robuste, eut une fièvre continue, avec un violent mal de tête. La fièvre dura quinze jours. Lorsqu'elle commença à se calmer, il sortit par toute la tête une si grande quantité de petits cloux, qu'à peine aurait-on pu placer entr'eux la tête d'une épingle. Tous suppurèrent, et il fut parfaitement guéri.

II. Histoire.

Un homme de trente ans fut attaqué d'une fièvre tierce dont les accès étaient considérables.

Quand j'arrivai, le malade était mort; le chirurgien me dit qu'il n'avait paru aucuns symptômes fâcheux, qu'il lui avait fait deux saignées du bras et une du pied, qu'il l'avait purgé deux fois avec deux médecines fort douces, et mis ensuite à l'usage du quinquina. Je le fis ouvrir; nous trouvâmes tout le foie gangrené.

Tandis que les anciens habitans du Cap étaient affligés par ce genre de maladie, les nouveaux avaient un sort encore bien plus triste. Le mal de Siam reparut et fit périr plus de la moitié des marins. A quoi attribuer le prompt effet d'une corruption qui, en vingt-quatre heures, précipitait au tombeau ceux qui en étaient attaqués?

Mais, quelque générale qu'ait été cette contagion, les matelots en ont été, pour ainsi dire, les seules victimes. Exténués, accablés de fatigue, dépourvus de tout secours, abandonnés entre les mains d'un jeune chirurgien peu appliqué et sans expérience, la plupart sont morts manque de secours.

Les maladies ayant cessé au *Cap* vers la fin d'août, elles se répandirent dans la plaine. L'inflammation des intestins, le colera-morbus, la colique de Poitou, la dysurie et la passion hystérique, furent les maladies les plus communes. *In siccitatibus arthritides, urinæ stillicidia, et dysenteriæ. Hipp. Aph.* 16, *Sect. III.*

III. Histoire.

Un homme de trente-cinq ans ayant une fièvre aiguë avec vomissement et dévoiement, m'envoya chercher. Il avait déjà été saigné, et on lui avait donné une légère eau de casse. Je le trouvai très-froid, presque sans pouls, les yeux égarés. Je lui ordonnai le thé, l'eau de poulet, et de prendre le soir un grain d'opium dans un demi-gros de thériaque. Les accidens continuèrent; le lendemain on réitéra les mêmes remèdes, et je fis augmenter la dose d'opium. Le 5, plusieurs des accidens étant calmés, et le soir le pouls étant fort et très-fréquent, le malade fut saigné du pied, et je lui fis prendre, le lendemain, quelques verres d'eau de casse qui firent cesser la fièvre.

Quoique les pays chauds soient plus favorables à la délicatesse des femmes que les pays froids, et que la vie tranquille qu'elles y mènent, contribue beaucoup à les entretenir dans une santé plus parfaite que les hommes, elles sont néanmoins sujettes à ressentir les impressions d'un climat qui demande un tempérament plus fort, et différent de celui des Européens.

Les femmes vieillissent à St.-Domingue bien plus tôt qu'en France. Leurs évacuations périodiques finissent à un âge moins avancé que dans les pays froids; et dans cette révolution elles essuient de dangereuses maladies.

La mollesse du tempérament des femmes, qui fait qu'elles ont une moins abondante transpiration que les hommes, est reconnue par plusieurs médecins pour la cause générale des menstrues. La transpiration étant plus abondante dans les pays chauds, il est donc naturel que les femmes soient moins réglées, et que leurs règles cessent de meilleure heure. Le défaut de sérosité contribuant à rendre les fibres de la matrice moins flexibles, la cessation des menstrues doit y être très-préjudiciable à la santé. Un sang dépourvu d'une suffisante quantité de limphe, doit être moins fluide; et si ce sang, qui a coutume de trouver une issue par la matrice, y trouve trop de résistance, il s'y engorge, et produit de fâcheux symptômes. Ces accidens ont dû être plus fréquens à la fin de l'année 1734, le temps ayant toujours été très-sec. Aussi est-ce l'année où nous avons plus vu de femmes malades; et presque toutes se rencontraient dans le cas de la cessation de leurs règles, qui auraient pu couper pied à la maladie, si elles avaient eu soin d'en prévenir les suites par les remèdes convenables.

Histoire.

Une femme d'environ quarante ans, d'un tempérament robuste et sanguin, eut une fièvre double-tierce, accompagnée, dans les accès, ou de délire ou d'une espèce d'assoupissement; d'ailleurs elle

était presque sans pouls et froide. En la levant, elle s'évanouissait, et restait près d'un quart d'heure en cet état. Ses fréquens bâillemens me firent juger qu'il y avait de la vapeur; elle avait été saignée du pied, et on lui avait fait prendre quelques verres d'eau de casse aiguisée avec le sel d'epsom. Je fis faire un opiat avec le quinquina, l'aloès, la myrrhe, le safran de mars apéritif, le sel d'absinthe et la teinture de castoréum. On en donnait un gros de six en six heures à la malade. Dès le lendemain la fièvre et les accidens cessèrent.

La tisane dont je me sers ordinairement pour les femmes hystériques, est une eau minérale artificielle, faite avec une poignée de vieux clous bien rouillés, et un gros de sel ammoniac qu'on fait infuser, pendant vingt-quatre heures, dans deux à trois pintes d'eau. Je fais quelquefois bouillir dans cette eau des racines d'herbes à blé, d'asperges, d'herbes à chiques, *pittonia ramosissima viburni foliis, florè albo*; de pois-puant, *cassia fœtida, foliis sennæ, non erecta ;* des sommités d'avocatier, *persea Clus.*, et de liane à caleçon, *passi-flora seu granadilla.*

Constitution de l'hiver 1734.

Le premier nord commença vers la fin d'octobre; depuis le 15 de janvier jusqu'au mois d'avril, le temps fut plus froid que de coutume, et presqu'aussi froid qu'il l'est ordinairement à Paris au

commencement d'avril. Pendant les mois d'octobre, novembre et décembre, j'ai remarqué, dans le peu de maladies qu'il y a eu, la même constitution que l'hiver précédent, avec cette différence que les fièvres et les autres symptômes n'étaient pas généralement si violens. Les mois de janvier, février et mars 1735 ont été, non-seulement très-sereins, mais même plus froids qu'ils n'ont coutume d'être. Les vents d'est, nord est et nord, ont toujours régné sans pluie pendant ce long espace de temps : aussi en a-t-on ressenti de bons effets. Il n'y a presque pas eu de maladies. On n'a vu que quelques rhumes et quelques fluxions qui n'avaient aucuns symptômes fâcheux. On espérait qu'une saison si avantageuse contribuerait beaucoup à changer la constitution qui avait paru dominer depuis près de deux ans, et que l'air, purifié de ses mauvaises qualités, serait désormais salutaire aux habitans et aux étrangers.

Constitution de l'été 1735.

Les mois de mars, avril et mai n'ont été ni trop secs ni trop pluvieux. L'alternative qui a régné pendant cette saison a été très-avantageuse pour la santé ; on doit attribuer plutôt aux effets d'un mauvais régime qu'au caractère d'une constitution malfaisante, les maladies qu'on a vues pendant cette saison. L'ophtalmie, ou l'inflammation des yeux, a été la seule qui ait paru dépendre du vice

de l'air. *Si aquilonius et sine pluviis fuerit autumnus, siccis temperamentis erunt ophtalmiæ. Hip. Aph.* 14, *sect. III.*

Quoique l'ophtalmie soit commune dans les quatre parties du monde, elle a de particulier dans les climats de la zone torride, qu'elle fait de grands progrès en très-peu de temps; et pour peu qu'on diffère d'y remédier, on est bientôt la victime de sa négligence. Le sang engorgé dans les vaisseaux de la conjonctive et des autres membranes de l'œil, surtout de la choroïde et du ligament ciliaire, déchire les petits vaisseaux par sa qualité âcre et corrosive, et occasionne des taies, abcès et glaucomes, pour l'ordinaire incurables. Il arrive même très-souvent que cette acrimonie, qui est comme naturelle dans les habitans des pays maritimes et marécageux, participe de la contagion vérolique. Ceux auxquels on s'était trop pressé d'arrêter le cours d'une chaude-pisse, et dans qui, par le retour du flux vénérien, on ne venait pas à bout d'en extirper les racines, ont paru être les plus sujets à l'ophtalmie.

I. Histoire.

Un jeune homme d'un tempérament sec, étant attaqué d'une ophtalmie, fut saigné deux ou trois fois inutilement. On employa sans succès les purgatifs hydragogues, les collires, les vésicatoires et le séton. Il s'est formé une taie, et les liqueurs

se sont épaissies, de façon qu'il ne paraît aujourd'hui ni prunelle, ni cornée transparente.

II. Histoire.

Une femme de quarante ans ayant été saignée dans la même maladie huit à neuf fois, tant du bras que du pied et de la gorge, et ayant usé de bouillons, tisanes et purgatifs antiscorbutiques, a été parfaitement guérie.

III. Histoire.

Un jeune homme fort débauché qui avait la même maladie, usait, sans nul effet, des mêmes remèdes. Je soupçonnai qu'il avait eu une chaude-pisse qui avait été mal guérie; il me l'avoua. Je le mis à l'usage des bains, des lavemens et des boissons émollientes. La chaude-pisse reparut aussitôt; et à mesure que l'écoulement augmentait, l'ophtalmie paraissait se dissiper. Cette maladie est vulgairement appelée *Fluxion.* On emploie indifféremment ce terme pour marquer toutes les maladies extérieures désignées par les noms de Rhumatismes et de Catarrhes. On y est fort sujet dans les Isles, surtout depuis novembre jusqu'en février. La grande fraîcheur des nuits, le peu de soin qu'on a de s'en garantir, et la coutume de se promener ou de voyager dans le temps qu'il tombe une grande abondance de serein, concourent à rendre ces maladies fort communes. Bontius a fait les mêmes

remarques dans ses excellentes observations *de Medicinâ Indorum.*

Juin, juillet, août, septembre et octobre ont été aussi tempérés que les mois précédens : il y a eu très-peu d'orages. Pendant les deux autres mois de l'année il y en a eu de très-violens. Les fièvres tierces et double-tierces ont été les seules maladies qui aient régné durant cette saison. Elles ont eu de particulier que les malades étaient fort long-temps à se rétablir.

Constitution de l'hiver 1735.

Vers la fin d'octobre on eut un nord qui dura près de trois semaines, et c'est le seul qu'on ait eu jusqu'en février. Les mois de novembre, décembre et janvier se sont écoulés sans qu'il soit tombé de pluie, et la chaleur a été presqu'aussi vive que dans la canicule. Les orages ont continué comme dans le solstice d'été, ce qu'on n'avait jamais vu.

Qu'il me soit permis de rappeler au lecteur les causes principales que nous avons rapportées ci-devant, et la description que nous avons faite de la situation de la ville du Cap et de ses environs; cette attention est d'autant plus nécessaire, qu'à six lieues de la ville, du côté de l'est, on jouissait d'une santé parfaite, pendant que le Cap et tous ses environs étaient infectés de maladies. Le territoire du *Fort-Dauphin* n'a été plus sain, que parce

qu'étant sablonneux et plus élevé, il a dû être à couvert des mauvaises exhalaisons que produit la disposition d'un terrain marécageux.

En général, cette année a été plus aride que les précédentes. Pour peu qu'il tombe de pluie dans le cours d'une telle année, cette petite quantité ne doit servir qu'à augmenter la corruption.

La maladie de Siam a donc régné avec fureur pendant les mois de novembre, décembre et janvier; elle a même été accompagnée de symptômes plus violens que les années précédentes. Comme les histoires rapportées dans le traité particulier que j'ai fait sur cette maladie, dépendent, pour la plupart, de cette constitution, j'y renvoie le lecteur.

Pendant le cours de cette saison, les maladies ont été aussi fâcheuses pour les femmes que pour les hommes, surtout pour celles qui étaient grosses; plusieurs ont eu de fausses couches, ou des accouchemens très-laborieux. Elles étaient, pour l'ordinaire, attaquées de fièvres double-tierces, qui devenaient continues, si on se laissait surprendre par une fausse apparence d'intermission. Vers le neuf ou le onze de la maladie, il se formait une inflammation au foie ou aux intestins; d'autant plus incurable qu'elle s'était formée lentement. Si la malade était grosse, on devait appréhender une fausse couche, d'autant plus commune, que dans les pays chauds toutes les parties se relâchent plus facilement que dans les climats tempérés.

Histoire.

Une femme d'un tempérament très replet et bilieux, eut, dans son sixième mois de grossesse, une fièvre double-tierce qui, au troisième accès, devint continue. Au commencement de chaque redoublement elle avait des vomissemens qui duraient quatre à cinq heures. Je la fis saigner les huit premiers jours cinq fois du bras. Je lui fis user pour boisson d'une eau de casse aiguisée de sel d'epsom. Le délire étant survenu, je la fis saigner deux fois du pied. La fièvre ne se calma qu'au bout de dix-sept jours ; elle devint alors double-tierce. La malade guérit parfaitement, et accoucha, au terme de neuf mois, d'une fille qui parut n'avoir reçu aucune impression de l'état où s'était trouvée la mère.

Constitution de l'été 1736.

L'été de 1736 a été tout-à-fait différent des précédens. L'air a presque toujours été serein pendant cette saison ; et à l'exception des pluies et de deux à trois orages qui sont arrivés pendant juin, depuis avril jusqu'en octobre, on n'a pas entendu dix fois le tonnerre. La malignité ne m'a pas paru aussi générale. Les fièvres continues ou continentes, dont nous avons déjà fait mention, ont été les maladies les plus communes, et il n'y a eu que très-peu de malades attaqués de fièvres pestilentielles.

J'ai attribué en partie les maladies précédentes au rétablissement de la ville du Cap. Les deux tiers de la ville ayant été consumés par un incendie à la fin de 1733, les habitans ont, dans l'espace de deux ans, rétabli les maisons. Les terres qu'on a remuées pour faire ces édifices, l'humidité des murailles nouvellement enduites de chaux, ont dû remplir la ville de vapeurs. Quelque pernicieuses qu'elles aient pu être, elles n'ont cependant pas été aussi funestes que celles des fréquens orages.

Constitution de l'hiver 1736.

Après un calme et une sécheresse de quatre mois, le premier nord parut vers la mi-octobre, et dura deux à trois jours. Un mois après, il en vint un autre qui dura peu de temps, et qui fut suivi d'un temps très-sec. Ce temps persista jusque vers la fin de janvier, où la saison changea de façon, que nous eûmes, pendant près de quinze jours de suite, des pluies qui furent accompagnées, au commencement de février, d'orages assez violens, ce qui est fort extraordinaire dans ce mois.

Depuis novembre jusqu'en janvier, l'air fut très-frais. Les fluxions ou catarrhes furent alors très-communs, et les enfans sujets à des maladies vermineuses et à des fièvres continues. Les femmes eurent des accouchemens très-laborieux, et accompagnés de suites très-fâcheuses. Plusieurs, vers la fin de l'année, furent attaquées de fièvres pour-

prées, presque semblables à celles qu'on voit assez souvent en France.

Les habitans des pays chauds sont encore plus sujets aux catarrhes que ceux des tempérés. L'alternative du chaud et du froid, arrêtant ordinairement trop subitement la transpiration, doit occasioner des engorgemens dans les parties extérieures. Les oreilles, les yeux et les dents sont pour l'ordinaire le siége de ces reflux. Je fais souvent appliquer les vésicatoires derrière les oreilles, et sur l'os occipital; j'en ai toujours observé de bons effets.

Les enfans furent attaqués en plus grand nombre durant cette saison. Au reste, les maladies des enfans sont du même caractère que celles qu'ils ont en Europe; je n'y ai remarqué d'autre différence que la difficulté de les purger. Il faut très-souvent avoir recours à l'émétique. La manne, la rhubarbe et la poudre cornachine même, ne produisent pour l'ordinaire aucun effet.

Nous avons observé beaucoup d'accouchemens laborieux et de suites de couches fâcheuses. Les symptômes de ces accidens malheureux paraîtront par le détail de l'histoire suivante.

Histoire.

Une dame, ayant accouché fort heureusement, perdit connaissance six heures après sa couche; la langue devint épaisse, les vidanges se suppri-

mèrent, le ventre se gonfla et devint douloureux. Elle était depuis quatre heures dans cet état, lorsque je fus appelé. Je la fis sur le champ saigner du pied. Les convulsions se mirent de la partie; la matrice devint d'une dureté considérable. Trois heures après, je fis faire une seconde saignée du pied très-copieuse, et appliquer sur le ventre des fomentations ou cataplasmes avec l'absinthe sauvage, le pois-puant et la verveine-puante qu'on fit bouillir dans parties égales d'eau et de vin blanc. On les renouvelait de trois en trois heures, et l'on donnait à chaque fois un lavement de la décoction des mêmes herbes. Je n'ai jamais tant eu lieu de désespérer d'un malade que de cette femme-là. Outre ces accidens, elle avait la rate très-gonflée depuis plusieurs années, un visage très-bouffi et plombé, des jambes très-enflées, tous signes avant-coureurs d'hydropisie ou de diarrhée. La malade passa la nuit dans un état d'agonie. Je la trouvai le matin un peu moins agitée, la langue bégayante, le ventre toujours gonflé, tendu et douloureux. Je la fis encore saigner du pied, et lui fis tirer au moins quinze onces de sang. Quatre heures après cette saignée, les vidanges commencèrent à paraître, et augmentèrent peu à peu, de manière que, dans vingt-quatre heures, tous les fâcheux symptômes cessèrent. Au bout de huit jours nous purgeâmes la malade avec de doux hydragogues, et on les lui réitéra sept à huit fois.

Cette dame étant menacée depuis trois à quatre ans d'hydropisie, en était en quelque façon garantie par les accouchemens, dans lesquels elle rendait une prodigieuse quantité d'eau. Dans celui-ci, elle n'en rendit presque point, et ce fut sur ce fondement que je posai la méthode dont je me suis servi avec succès dans cette maladie.

Les fièvres pestilentielles qui ont régné vers la fin de l'année, ont paru d'abord un peu différentes de celles des constitutions précédentes. Quelques malades ont eu, à la vérité, des symptômes semblables à ceux de la maladie de Siam; mais dans le plus grand nombre, le prélude ne se trouvant pas si violent, ils tombaient dans des accidens un peu moins considérables, mais pour la plupart aussi funestes par leurs suites.

Nous avons remarqué que dès que la fièvre cessait, il paraissait beaucoup de pourpre; que le plus grand nombre des malades était attaqué de vives douleurs de tête dès le commencement, et qu'avant ou après la mort ils rendaient beaucoup de sang par le nez. Pendant la violence de la fièvre, ils se plaignaient beaucoup de cette partie; et lorsque la fièvre se calmait, la douleur cessait; mais, eu égard à la douleur qui avait précédé, on pouvait augurer une hémorragie par le nez ou les oreilles. La maladie a fait sentir dans quelques personnes des effets de malignité vers les parties inférieures.

On peut attribuer ce changement à la grande sécheresse qui a régné pendant le cours de cette année. L'air sec contribuant beaucoup à resserrer toutes les parties du corps, le ventre a dû être moins susceptible de relâchement, et le venin contagieux par conséquent plus disposé à s'élever et à se fixer vers les parties supérieures. C'est à la même raison que j'attribue la moindre quantité de diarrhée. En effet, depuis près de deux ans nous n'en avons vu qu'un très-petit nombre; mais à son défaut l'hydropisie a pris la place. *Aquiloniæ constitutiones corpora compingunt et robusta efficiunt, alvos siccant; austrinæ vero corpora dissolvunt, et alvos humectant. Aph.* 17, *sect. III.*

I. Histoire.

Un jeune homme de dix-huit ans, d'un tempérament vif et sanguin, fut attaqué d'une fièvre violente, accompagnée de douleur de tête et de reins; on le saigna deux fois du bras, et quatre fois du pied très-copieusement; le 3, la fièvre se calma, et il parut un commencement de jaunisse. On lui fit user pour boisson d'une légère eau de casse, qui lui fit évacuer beaucoup de matières bilieuses. A la fin du 5 de la maladie, les matières parurent noires. Le 6, il lui survint une hémorragie considérable par le nez, qui dura sept à huit heures; il mourut le soir.

II. Histoire.

Une femme de trente ans fut attaquée d'une fièvre continue, qui ne fut précédée ni de froid, ni de vomissement. Elle se plaignait seulement de la tête et des reins. Je la fis saigner du pied, et réitérer la même saignée dans le jour. Je lui prescrivis de fréquens lavemens et des boissons fort légères. Le 3, il survint des envies de vomir; le pourpre parut, et la fièvre continua jusqu'au 4. Le pouls d'ailleurs était faible et fréquent. J'employai la poudre de vipère dans les bouillons, la confection alkermès, le sel d'absinthe et la poudre à vers; je fis mettre du safran dans la tisane. Le 4, la malade se plaignit d'une grande oppression, ce qui me détermina à la faire saigner du bras. Le 7, elle urina le sang, et le bas-ventre devint douloureux. Je lui fis appliquer sur le ventre des cataplasmes faits avec les plantes hystériques; le 8, les règles parurent, et elle fut guérie.

Nous avons vu pendant cette saison peu de malades parmi les habitans de la plaine. La sérénité de l'air en a dû être la cause. En effet, nous avons toujours observé que les saisons pluvieuses étaient fatales aux anciens du pays, surtout quand les pluies étaient de longue durée. Il a succédé aux pluies de février un vent des plus violens, qui a continué pendant près de quinze jours.

Constitution de l'été 1737.

La saison froide, qui dura jusqu'au 15 de mars, fut suivie d'un temps chaud et orageux, qui continua jusqu'à la fin d'avril. Le tonnerre ne fut pas cependant fréquent, surtout les derniers quinze jours d'avril. Depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de juin, le temps fut toujours pluvieux, le vent tantôt au nord, tantôt au sud. Cette vicissitude est extraordinaire dans cette saison. Les mois de juillet, d'août et de septembre furent très-chauds. On eut peu de pluie et d'orages pendant cette saison.

Les fluxions ou rhumes, les coliques de différentes espèces, furent les maladies qui régnèrent pendant mars et avril. Le changement subit qui arriva à la mi-mars, occasiona dans plusieurs sujets une révolution ou fonte subite, qui fut accompagnée de symptômes très-fâcheux; tel fut le catarrhe suffoquant. D'ailleurs les symptômes les plus communs furent de violens rhumes de poitrine, des diarrhées, des surdités, de vives douleurs de tête, des ophtalmies, et des coliques.

Les coliques de cette année furent plus aiguës et plus opiniâtres que celles des années précédentes; j'en ai remarqué cette année une espèce différente de toutes celles que j'ai observées, et dont je ne crois pas qu'aucun auteur ait parlé. Je l'appelle *colique vérolique*, parce qu'elle attaque

ceux, ou qui ont une gonorrhée, et dont la diminution de l'écoulement fait soupçonner que le reflux du virus affecte les intestins, ou qui depuis peu de temps en ayant été mal traités, ont le malheur d'en ressentir les fâcheuses suites par les douleurs les plus aiguës. Quoique cette espèce de colique paraisse avoir les mêmes symptômes que la colique de Poitou, et qu'elle demande le même traitement, elle a de particulier qu'ils sont plus violens, qu'ils durent plus long-temps, et qu'il faut, pour en extirper les racines, un plus long usage de purgatifs et de somnifères. Il ne convient au surplus d'avoir recours aux narcotiques dans cette espèce de colique, qu'après avoir réitéré les purgatifs pendant plusieurs jours, afin d'éviter un plus long séjour du virus dans les viscères du bas-ventre.

I. Histoire.

Une femme de cinquante ans, d'un tempérament replet, robuste, sanguin, pituiteux, et sujette aux vapeurs, tomba tout-à-coup dans un accès de fièvre qui ne fut caractérisée que par un frisson très-long, auquel succéda une très-légère chaleur, et un pouls fort peu élevé : la malade fut toujours très-assoupie. Il survint une légère moiteur ; on profita de l'intermission pour faire deux saignées du pied, qui ne parurent être abondantes que par rapport au trop d'embonpoint de la malade ;

et elle fit usage d'une tisane royale, dont on aiguisa le premier verre d'une demi-dose d'émétique. Ces remèdes firent peu d'effet. Après huit heures de calme, on vit recommencer les premiers accidens, qui augmentèrent au point que la respiration devint très-gênée, le visage œdémateux, les extrémités froides; et il survint une salivation si abondante, que la malade mourut comme suffoquée. Les vésicatoires, les potions volatiles, les lavemens irritans, le kermès minéral, et l'émétique, ne produisirent aucun effet.

Dès le commencement de la maladie, le visage était bouffi et d'un pâle clair, le pouls concentré et très-petit. Ces deux signes suffisent pour faire distinguer cette maladie de l'apoplexie sanguine, ou du sommeil léthargique procuré par une inflammation du cerveau; le visage, dans ces maladies, étant toujours rouge, les vaisseaux de la conjonctive enflammés, le pouls élevé et très-fort. On aurait essayé de faire la saignée de la temporale ou de la jugulaire; mais dès le commencement du second jour il parut des signes d'une agonie certaine.

II. Histoire.

Un homme d'un tempérament robuste et sec, était attaqué depuis plusieurs mois d'une gonorrhée, pour la guérison de laquelle on avait employé tous les secours de la médecine; l'écoulement néanmoins persistait d'une couleur tantôt blanche,

tantôt jaune ou verte. Il survint une colique, dont les douleurs étaient fort aiguës : après plus de quinze jours d'usage des remèdes appliqués inutilement, et la plupart mal-à-propos, le malade se fit transporter au Cap. La gonorrhée coulait alors très-peu. Je fis baigner le malade soir et matin pendant trois jours; il prit de fréquens lavemens avec la casse bouillie dans de l'eau de mer. Après cette préparation, il usa pour boisson, pendant quatre jours, d'une tisane royale, composée avec le séné, la casse, le sel d'epsom, la chicorée sauvage et le cresson, dans une pinte d'eau. Cette tisane le faisait aller huit à dix fois. J'y fis ajouter dans chaque verre douze grains de poudre cornachine. Le soir du cinquième jour il prit deux grains d'opium, qu'on redoubla deux heures après, par rapport au peu d'effet des premiers. Cette dose calma les douleurs, sans d'ailleurs procurer le sommeil. Les douleurs étant revenues, on retourna à l'usage des purgatifs, auquel succédait alternativement celui de l'opium, afin de procurer du soulagement pendant la nuit. Après huit à dix jours de cette alternative, on s'en tint à celui de l'opium, qu'on fit continuer quatre à cinq jours, et qu'on accompagna de la tisane sudorifique. On termina la cure de cette maladie par le lait coupé, qu'on fit prendre pendant plusieurs semaines au malade, qui eut le bonheur d'être parfaitement guéri de la colique et de la gonorrhée.

Depuis avril jusqu'à la fin de juin que cessèrent les pluies, il y eut très-peu de maladies. L'abondance des pluies qui tombèrent ensuite pendant deux mois, contribua à rafraîchir l'air, et à laver les terres, de manière qu'on eut lieu d'en bien augurer pour la santé des habitans dans la saison suivante. En effet, non-seulement l'été, mais même toute l'année a été une des plus saines qu'on ait encore vues à Saint-Domingue. Les habitans de la plaine ont été malades en plus grand nombre que ceux du Cap, ce qui arrive ordinairement après les saisons pluvieuses; mais leurs maladies avaient le caractère d'une simple fièvre putride, sans aucune apparence de malignité.

Le caractère des maladies de cette constitution a eu de particulier qu'il était très-facile de relâcher le ventre des malades, et même si facile, qu'il fallait une circonspection extraordinaire lorsqu'on jugeait à propos de purger un malade, surtout ceux, ou qui avaient le ventre naturellement très-libre, ou qui étaient d'un tempérament replet. Quoiqu'on doive apporter cette attention dans tous les temps, on doit surtout l'avoir pendant la saison de la canicule, surtout lorsque cette saison a été précédée d'un temps très-pluvieux, comme il est arrivé cet été; car je n'ai jamais été plus embarrassé dans l'usage des purgatifs que pendant cet espace de temps. Il était étonnant de voir qu'une once, et même une demi-once de manne suffisait

pour l'ordinaire, et faisait aller douze ou quinze fois les malades. Il fallait même quelquefois en arrêter l'effet par une potion cordiale, ce qui arrivait fréquemment aux tempéramens replets, à l'égard desquels on ne saurait trop prendre de précaution, par rapport à la grande disposition qu'ils ont dans les climats chauds à ce qu'on appelle *fonte d'humeurs*. Aussi ne peut-on trop recommander dans ce pays l'usage des purgatifs en lavage, c'est-à-dire, en doses réitérées ; par ce moyen on est maître de purger un malade suivant ses forces.

C'est à la grande facilité qu'on a eue cet été de relâcher les fibres des intestins, qu'on doit attribuer l'heureux succès de la Médecine dans la cure du mal de Siam. Quoique cette maladie ait été moins commune cette année que les précédentes, elle a toujours conservé son titre de maladie endémique. Elle a continué d'attaquer les nouveaux venus, dont plusieurs nous ont fourni des observations intéressantes insérées dans la description de cette maladie.

J'ai observé qu'après de longues et abondantes pluies, les fièvres tierces, double-tierces et continues, ou plutôt continentes, étaient les maladies les plus communes, dont la cause étant un relâchement ou ramollissement des solides et des fluides, n'occasionait que de simples engorgemens. J'ai aussi remarqué qu'il y avait alors moins

de maladies contagieuses, et que le contraire arrivait lorsqu'il tombait des pluies en petite quantité, et qu'elles étaient précédées et suivies d'une grande sécheresse. J'attribue ces effets à l'inondation : dans le premier cas, elle entraînait une partie des mauvais principes ; dans le second, au contraire, les terres légèrement humectées procuraient un plus grand développement de ces mêmes principes, contribuaient, par leur putréfaction, à en augmenter la quantité, et donnaient ainsi naissance à des exhalaisons nuisibles. Or, l'été de cette année ayant été très-pluvieux, les maladies ont dû par conséquent n'être pas aussi communes ni aussi contagieuses que les années précédentes 1735 et 1736. Elles ont dû avoir aussi un dénouement plus heureux. La grande facilité qu'on avait à relâcher les vaisseaux excrétoires, était la principale cause de l'heureuse terminaison.

CONSTITUTIONS DE L'HIVER 1737, ET DE L'ÉTÉ ET DE L'HIVER 1738.

Hiver 1737.

Les mois d'octobre, de novembre et de décembre ayant été fort tempérés, et même secs, on ne vit presque point de maladies, à l'exception de quelques catarrhes.

Été 1738.

Depuis avril jusqu'à la fin de juin, il est tombé de petites pluies deux ou trois fois par semaine, sans orage. Juillet et août ont été très-secs, et les brises ont été très-fortes pendant ces mois. Depuis le 30 août jusqu'au 15 septembre, on a eu deux petits nords.

Hiver 1738.

Depuis le 15 septembre jusqu'à la fin d'octobre, il y eut beaucoup d'orages et peu de brises. On eut un nord de trois à quatre jours au commencement de novembre.

Les petites-véroles, les fluxions, les fièvres vermineuses, surtout dans les enfans, et la pulmonie, ont été les maladies les plus communes.

On croit dans les Isles que la petite-vérole provient de la contagion dont les nègres, qu'on achète, sont quelquefois infectés. Il arrive tous les ans plusieurs navires chargés de nègres, où il s'en rencontre presque toujours quelques-uns attaqués de la petite-vérole, sans que cette maladie se communique. Il y a plus d'apparence qu'elle dépend du caractère de la constitution. On ne doit pas, au surplus, en être fort alarmé dans les Colonies, parce que j'ai remarqué qu'elle n'était point dangereuse, et que si quelquefois on perdait beaucoup d'esclaves, on devait plutôt l'attribuer au peu de soin qu'on en avait, qu'à la

malignité de la maladie et à la violence des symptômes.

Histoire.

Je fus appelé la nuit pour une femme très-replette, grosse de quatre mois, qu'on avait saignée deux fois du bras, et qui était dans le cinquième jour de la maladie ; j'observai une petite-vérole confluente, dont les pustules avaient peine à sortir. La gorge était si enflammée ou surchargée du levain variolique, qu'elle ne pouvait respirer. Je fis appliquer un fort emplâtre vésicatoire à la nuque du cou, pour détourner la matière morbifique et lui donner jour. Les emplâtres tirèrent abondamment, les symptômes diminuèrent ; et la petite-vérole étant bien sortie, la malade n'eut besoin que de gargarismes et de tisane.

Lorsque l'éruption des pustules est abondante aux jambes des nègres, on doit y faire beaucoup d'attention, parce qu'ayant la peau des pieds fort dure et cartilagineuse, il se fait entre cuir et chair une suppuration où les vers ont coutume de s'engendrer.

Les enfans, comme c'est la coutume, furent les plus infectés de cette maladie, mais elle n'était dangereuse que quand la fièvre vermineuse paraissait l'accompagner. Je me suis toujours servi avec succès, dans cette occasion, de kermès minéral, grain à grain, mêlé dans de l'huile d'amandes

douces, et de la poudre à vers en bol ou dans la tisane.

Plusieurs ont été attaqués de maux de gorge avec fièvre, ce qui donnait lieu de craindre la petite-vérole, sans qu'elle survînt. La violence du mal m'a souvent obligé de recourir aux vésicatoires. J'ai toujours observé un bon effet de ce remède dans les maladies où l'engorgement des vaisseaux lymphatiques paraissait avoir plus de part que celui des vaisseaux sanguins. Lorsque je m'aperçois que la suppuration n'est pas assez abondante, je la fais entretenir avec l'onguent basilicon, auquel je fais joindre de la poudre de cantharides.

On eut un nord en décembre depuis le 12 jusqu'au 18. Il revint le 25, et dura trois jours. Le temps fut ensuite sec et frais jusqu'au 15 de mars, où le vent de nord reparut, et fit pleuvoir pendant trois jours.

Constitution de l'été 1739.

Le temps fut serein et sec pendant avril, mai, juin et juillet; il n'y eut que six à sept orages dans la plaine. Ils furent plus fréquens vers les montagnes. Il n'y en eut point jusqu'à la fin de septembre.

La mortalité des bestiaux a été grande pendant cette constitution, ce qu'on peut attribuer à la grande sécheresse et à la grande quantité de che-

nilles que le peu de pluie faisait naître. Les nègres des habitations près des montagnes, ont été fort sujets aux fièvres continues vermineuses, aux fluxions de poitrine, aux inflammations du foie et des intestins. Depuis le premier août jusqu'en octobre, il n'y a presque point eu de malades.

Constitution de l'Hiver 1739.

Le vent du nord a presque toujours continué. Depuis 1732, on n'avait point eu de saison si pluvieuse ni aussi orageuse. Elle a été d'autant plus mauvaise, qu'elle a succédé à un été très-sec et très-aride, d'où s'en est suivi une constitution d'un caractère différent des précédentes.

La ville du Cap a été la première qui ait ressenti les effets d'un tel changement. Les fièvres double-tierces, et quelques maladies de Siam, ont paru pendant octobre.

La douleur de tête, l'assoupissement et le flux de ventre ont été les symptômes les plus communs dans les fièvres double-tierces. Les parotides ont été très-fréquentes, surtout dans la maladie de Siam. Je n'ai point vu de saison où cette maladie se soit davantage terminée par abcès, surtout aux jambes et aux glandes parotides; leur maturité était si prompte, qu'il fallait les ouvrir au bout de deux ou trois jours.

La plupart des parotides se dissipaient par le flux de ventre. J'ai observé dans quelques sujets

des retours alternatifs de parotides et de flux de ventre, c'est-à-dire, que le dernier se calmant, la parotide reparaissait. L'ouverture de ces parotides était infructueuse. La surdité les précédait, et en était un signe pronostic. On ne doit regarder ces dépôts comme critiques que lorsque la fièvre cesse ou se calme. On peut alors espérer. Il convient même d'en prévenir la suppuration par l'ouverture, de crainte que cette matière, d'une qualité pestilentielle, ne croupissant trop, ne produise une trop grande putréfaction, et une métastase suivie de symptômes souvent plus mauvais que ceux qui ont précédé; mais si après la naissance d'une parotide la fièvre persiste, l'opération est inutile; il n'y a que l'usage des purgatifs qui convienne. En effet, les parotides suppurent rarement dans ce cas, et elles ont coutume de se terminer par résolution. On tâche de la procurer par les cataplasmes émolliens et résolutifs, et par le flux de ventre. Les bilieux m'ont paru plus sujets à cette crise que les autres tempéramens. On a d'ailleurs assez bien réussi, pendant cette saison, dans la cure de la maladie de Siam et des fièvres double-tierces.

Les habitans de la plaine ont eu le sort de ceux de la ville; mais les maladies n'ont été dangereuses qu'à ceux dont le tempérament était infecté de quelque vice scorbutique ou vérolique. Quoique la diarrhée ait été très-commune, plusieurs sujets

dont le tempérament était naturellement resserré, ont été attaqués d'esquinancie, de tumeurs et de parotides scorbutiques ou véroliques, auxquelles survenait une gangrène si prompte et si considérable, qu'on ne pouvait réussir à en arrêter le cours.

Le vent de nord a presque toujours régné pendant cette saison, et on n'a vu aucun mois se passer sans orages.

Constitution de l'été 1740.

Depuis le 20 mars jusqu'à la fin d'avril, la température a beaucoup varié; il a fait très-chaud vers la fin du mois; mais le ciel a été fort serein. On a eu pendant juin sept à huit violens orages. Juillet et août ont été secs, peu orageux, parce que les brises ont été fortes.

Outre les maladies d'hiver qui ont continué pendant cette constitution, et qui ont été plus mauvaises, eu égard à la chaleur et au temps qui a été moins pluvieux, la petite-vérole a été très-commune, surtout pendant mai et juin. Plusieurs nègres ont été attaqués en avril d'esquinancies et de fluxions de poitrine. Les symptômes de la maladie de Siam étaient très-conformes pendant le mois de juin à ceux qui avaient paru durant l'été 1733. Les saignées se rouvraient, et la gangrène survenant aux extrémités, était le dernier signe d'une mort prochaine.

Constitution de l'hiver 1740.

On eut un nord très-considérable le 12 septembre; il dura quatre à cinq jours, et les pluies tombèrent pendant trois. Un pareil nord revint le 20 d'octobre, et les pluies durèrent six jours. Elles furent suivies jusqu'au 15 de novembre, d'un temps calme et sans brise. Les pluies d'orages ne tombèrent que vers les montagnes. Le temps fut ensuite frais et les brises fortes. Le 20, on eut un nord; le vent persista à venir, tantôt de cette partie, tantôt de l'est, jusqu'au mois de mars; ce qui procura de temps en temps des pluies qui duraient deux ou trois jours, et un temps très-frais, qui fut cependant interrompu en janvier, durant dix à douze jours, par un temps mou, humide et orageux. Les brises ordinaires reparurent à la fin de février et continuèrent pendant mars.

J'observai dans les fièvres double-tierces un caractère particulier. La plupart commençaient par fièvres continues, et n'avaient les signes de double-tierces que vers le 8, le 10 et le 12. Ceux qui avaient le flux de ventre suaient peu; quelques-uns avaient des taches pourprées et des hémorragies. Ces derniers symptômes indiquaient une complication de double-tierce et de fièvre maligne. Le flux de ventre, qui quelquefois affaiblissait trop le malade, obligeait d'avoir recours aux cor-

diaux, et de les mêler avec les purgatifs. Le quin-quina de Saint-Domingue, qui est moins amer que celui du Pérou, m'a paru mieux réussir dans cette constitution que dans aucune autre, surtout dans les fièvres qui traînaient trop en longueur.

Cette constitution a été très-mauvaise pour les scorbutiques et les vérolés ; beaucoup ont fini par la diarrhée; quelques-uns par la pulmonie et par l'hydropisie. Un grand nombre de ces pauvres qu'on appelle *Frères de la Coste*, anciens dans le pays, et infectés de scorbut ou de vérole, a péri par la diarrhée ; mais surtout par les ulcères aux jambes, auxquels ces pauvres sont très-sujets, étant obligés de marcher nu pieds. Ces ulcères devinrent, pendant cette constitution, comme l'égout de tout le venin, et d'une si mauvaise qualité, que, dans l'espace de douze ou quinze jours, les chairs se trouvaient livides, baveuses, fongueuses, et si corrompues, que les os se dépouillaient même de leur périoste, et se cariaient promptement. Si l'on coupait la jambe de ces malades, ils périssaient plus tôt, parce que la diarrhée qui survenait ne donnait pas le temps à la suppuration de s'établir.

Cette constitution fut fort dangereuse pour les femmes grosses et en couche. Plusieurs furent attaquées de fièvres double-tierces, accompagnées et suivies de fausses couches, ou de suppression de vidanges.

I. Histoire.

Une femme en couche, d'un tempérament replet et pituiteux, fut attaquée, deux jours après sa couche, d'une fièvre double-tierce sans vomissement, et cependant accompagnée d'un si violent mal de tête, que, pour le calmer, le Chirurgien lui appliqua sur les tempes un emplâtre de bétoine, garni de trois à quatre grains d'opium. Huit à dix heures après, la malade tomba dans un sommeil léthargique, et la fièvre augmentant, les vidanges se supprimèrent. J'attribuai ces symptômes à l'effet d'un remède appliqué très-mal à propos. Ayant fait ôter les emplâtres, j'eus recours aux bouillons laxatifs, aux lavemens et cataplasmes émolliens. Le ventre, qui était auparavant très-resserré, se lâcha, et les vidanges reparurent lorsque la fièvre commença à s'appaiser, ce qui a coutume d'arriver à la plupart des femmes en couche, et lorsque les règles accompagnent cette maladie. C'est pourquoi il ne convient point de précipiter la saignée du pied, et on ne doit la faire que quand les règles ou les vidanges ne reviennent point à la fin de l'accès, ou que, revenant, elles ne sont pas assez abondantes; ce que les symptômes qui surviennent ou augmentent font connaître. Souvent il suffit de seconder la nature par les remèdes émolliens et légèrement apéritifs. Ils procurent une évacuation d'autant plus favo-

rable, qu'étant favorisée par la nature, elle est beaucoup plus efficace et plus salutaire. Ainsi on ne doit se déterminer à la saignée du pied que dans le cas où l'obstacle paraît trop difficile à surmonter, et où un commencement de douleur dans la matrice annonce une disposition inflammatoire.

II. Histoire.

Une jeune femme, d'un tempérament très-bilieux et délicat, fut attaquée, sur la fin de sa grossesse, d'une fièvre que les deux premiers accès firent juger tierce. On la saigna deux fois du bras. Elle accoucha le 4 fort heureusement. Elle eut pendant la nuit un léger ressentiment de fièvre qui se dissipa le matin vers les onze heures. Un frisson, suivi de concentration de pouls, de faiblesse et de violens vomissemens, déclara un grand accès, qui fut d'autant plus considérable, que le colera-morbus fut de la partie, et que les premiers symptômes persistèrent jusqu'au soir, où les grandes faiblesses obligèrent d'avoir recours à un peu d'élixir de Garus dans du thé. Il ne parut que des sueurs froides et peu abondantes. Pendant cet assaut, les vidanges diminuèrent sans qu'il parût d'interruption. Le pouls se développa pendant la nuit; la chaleur revint sans ardeur. On calma l'altération de la malade par une légère limonade; elle n'eut qu'une légère moiteur; elle passa la journée du 6 fort tranquillement, et les

vidanges furent abondantes. Le soir, le petit accès commença par de la chaleur, et fut plus fort que le précédent. Il n'y eut le matin qu'une légère rémission indiquée par une faible moiteur. Vers les onze heures, le grand accès fut précédé et accompagné de tous les symptômes du cinquième; ils furent même plus violens, de façon qu'on jugea la malade à l'extrémité : on eut recours aux mêmes remèdes et aux épithèmes. Les déjections m'ayant paru extrêmement abondantes, très-bilieuses et fétides, je pris le parti de hasarder une once de manne et vingt-quatre grains de sel végétal, qui firent aller sept à huit fois, suivant les vues que je m'étais proposées. Les vidanges continuèrent et parurent suffisamment abondantes pendant cette opération. La fièvre revint à l'ordinaire, et elle parut plus considérable; il n'y eut qu'une remission très-faible. Le grand accès se joignit ou commença à se confondre avec le petit, de façon qu'il ne fut point accompagné de fâcheux symptômes. Le pouls fut toujours développé; la malade fut seulement plus agitée après midi, se plaignant beaucoup de l'estomac et d'une grande altération.

n'y eut ni concentration ni faiblesse; elle fut plusieurs fois à la selle, et rendit des matières très-bilieuses et fétides. Les vidanges ne furent point interrompues : cet accès persista une grande partie de la nuit, et se termina par une simple moiteur, où la malade ne mouilla qu'une che-

mise. Je fis réitérer le matin le même remède, qui eut un bon effet. Le 11, il ne parut que le petit accès, qui se prolongea de façon qu'il n'y eut aucune trace du grand, et qui, ayant continué vingt-quatre heures, se termina par une légère sueur. Le 13, l'accès fut moindre; et le 17, il n'en parut aucun vestige.

On jugera par ce traitement, comment il convient de se comporter dans pareille circonstance; de quelle conséquence il est de ne rien précipiter et de suivre les mouvemens et efforts que fait la nature, afin de les seconder dans la juste proportion qu'elle paraît indiquer.

En cas de suppression, je ne me serais déterminé à la saignée du pied qu'après l'application des cataplasmes et l'usage des bains. S'ils n'eussent pas fait un bon effet, j'eusse eu alors recours à ce remède, que la qualité des symptômes qui précédaient et accompagnaient les grands accès, rendait fort dangereux.

Vers la fin de janvier et pendant février, les catarrhes, les fluxions de poitrine, les douleurs d'oreilles, les migraines et différens rhumatismes furent les maladies régnantes. Les enfans y furent plus sujets, ceux surtout dont les dents commençaient à percer, ce qui leur donnait des accès de fièvre assez violens, mais qui n'étaient pas dangereux chez ceux qui avaient le ventre libre.

Constitution de l'été 1741.

Le mois de mars a été très-sec, tantôt chaud, tantôt froid, suivant que les brises étaient faibles ou fortes. Le 6 d'avril, les vents se fixèrent au nord, et y persistèrent dix à douze jours. Il tomba cependant peu de pluie, qui fut encore moindre à la plaine, parce que les vents du sud commencèrent à dominer vers le 15 de ce mois par quelques orages faibles; il leur succéda de fortes brises, qui continuèrent le reste de ce mois. En mai les brises se calmèrent, et le temps fut très-orageux et très-chaud.

Pendant cette constitution, la plupart de ceux qui étaient attaqués de mauvais ulcères, de diarrhée, périrent par des abcès au foie ou à la poitrine. J'attribuai la cause d'un reflux aussi particulier à la révolution subite de la chaleur, qui, ranimant et rétablissant tout à-coup la transpiration, occasiona un retour trop subit du centre à la circonférence, lequel reflux ne pouvant y parvenir par rapport à la trop grande faiblesse, se fixait sur quelque viscère. Par la même raison, des rhumes dégénérèrent en pulmonie chez quelques personnes.

Les enfans ont été fort sujets aux convulsions et aux fièvres vermineuses. La petite-vérole a été commune, mais moins que l'année précédente. Pendant le mois de mai, les fièvres double-tierces

avec flux de ventre et vomissement, la dysenterie et le ténesme, surtout parmi les matelots, les inflammations au foie et aux intestins, furent les maladies les plus fréquentes; elles le devinrent encore davantage vers le commencement de juin, où le temps fut sec et chaud pendant plusieurs jours.

Il parut dans cette saison une espèce de fluxion à qui on donna le nom de *mal de mouton*, eu égard à la conformité qu'elle semble avoir avec la tumeur dont ces animaux ont coutume d'être attaqués à la gorge. Peu de personnes en furent exemptes. La gorge devenait considérablement enflée, sans fièvre, sans tension. Le mal avait rarement d'autre suite; les cataplasmes résolutifs et quelques purgations suffisaient pour le dissiper.

Histoire.

Le deuxième jour de juin, plusieurs personnes furent empoisonnées par une espèce de petite sardine, qu'on appelle aux Isles *cayeux*. Ceux qui ne mangèrent point des entrailles en furent moins incommodés. On ouvrit un homme mort de ce poison; on lui trouva le foie extrêmement dur, un sang très-coagulé, surtout dans les oreillettes du cœur. On observa, dans un chat, l'estomac gangrené et corrodé par placards, le pylore et l'intestin duodenum extrêmement gangrenés, et plusieurs marques pareilles dans les autres intestins. Les empoisonnés furent tous attaqués de

pesanteur d'estomac, de vomissement, de tranchées accompagnées de froid aux extrémités, et de la perte du pouls. Dans ceux où les premiers symptômes furent moins violens, il y eut une grande chaleur dans les entrailles, une grande inquiétude, une respiration gênée. On remarqua ces symptômes dans le matelot qu'on ouvrit à l'hôpital, qui ayant mangé beaucoup d'autres alimens, eut les accidens qu'on vient de rapporter, et dans l'estomac duquel on ne trouva point de corrosion, parce que le poison ne put agir immédiatement sur les membranes de ce viscère, mais seulement dans le sang. On attribua cet événement aux *Mancenillers*. Mais comme cet arbre est aujourd'hui très-rare, je pense qu'on doit plutôt l'attribuer à la grande quantité de fruits et de fleurs de plusieurs autres arbres vénéneux, qui entraînés par les pluies abondantes, se déposent sur les hauts fonds, qui sont communs aux environs des embouchures des rivières. En effet, à Saint-Domingue, les mois de mars et d'avril sont de tous les mois ceux où la plus grande partie des arbres et arbrisseaux jettent leurs fruits; n'y eût-il que ceux du bois rouge et des bois laiteux qui sont en grand nombre, ils suffisent pour produire cet accident.

Le temps fut calme et chaud les quinze premiers jours de juin. Le reste du mois il y eut des brises fortes, et qui ne furent interrompues que par deux ou trois orages. Pendant les mois de juillet et d'août,

les orages furent plus fréquens, surtout vers les montagnes; car il n'y en eut au Cap que vers le 11 de juillet, et deux ou trois par semaine jusqu'à la fin d'août. Les maladies de Siam furent principalement mauvaises à la fin de juin et au commencement de juillet, eu égard à la sécheresse qui parut un peu dominer pendant le mois de juin. Plusieurs périrent dès le trois ou quatrième jour de la maladie. La dysenterie et le colera-morbus furent communs. Le mal de gorge dont j'ai parlé, persista et devint plus dangereux, parce qu'il attaquait dans plusieurs les parties internes, les amygdales et la trachée-artère. Les petites-véroles furent fréquentes. Les fièvres double-tierces bilieuses et lymphatiques, la maladie de Siam, furent les maladies dominantes, surtout parmi les nouveaux venus, et celles qui firent pendant cette constitution le plus de ravages.

Les malades, de quelque maladie qu'ils fussent attaqués, soutenaient peu la saignée. Dès la seconde ou la troisième, le pouls se concentrait et devenait flasque, surtout dans la maladie de Siam, et les fièvres double-tierces lymphatiques. Dans celle-ci, les accès étaient suivis de sueurs considérables et si abondantes, qu'il fallait avoir recours aux cordiaux. Tous les gens replets succombèrent à la maladie de Siam, ce qui est ordinaire à St.-Domingue, où de tels tempéramens ne conviennent point. Comme le ventre paraissait assez disposé au relâchement, on ne devait s'attacher qu'à

le favoriser. Quelques-uns, pendant cette constitution, eurent des dépôts critiques avec gangrène aux extrémités. Ces dépôts paraissaient dans le commencement sous l'apparence d'un érysipele dont la terminaison était prompte.

Si ceux qui étaient attaqués du mal de gorge avaient peine à respirer ou à avaler, il fallait promptement avoir recours aux vésicatoires, et prévenir la métastase par l'ouverture des amygdales. Il se faisait quelquefois une métastase ou reflux de cette humeur sur les testicules, de façon qu'à mesure que le gonflement de ces parties augmentait, celui de la gorge diminuait; ce que j'ai observé dans plusieurs, surtout dans ceux qui pouvaient n'avoir pas toujours été sages; c'est ce que je laisse à expliquer.

Les ulcères des jambes continuèrent; mais leur progrès fut moindre, ce qu'il faut attribuer à la chaleur du temps, qui dissipait, par la transpiration, une partie du levain scorbutique.

Le mois d'août fut, de tout cet été, le mois le plus mauvais, et il y eut une plus grande quantité des maladies dont nous avons fait mention ci-dessus.

Constitution de l'hiver 1741.

Le mois de septembre fut sec et chaud. Le temps changea vers le 25, et il vint un nord mêlé d'orages. Il y eut pendant octobre beaucoup d'orages

vers les montagnes; il n'y en eut que deux au Cap. La terre trembla la nuit du 14, ce qui n'arrive que dans un grand calme, et c'est un signe de changement de temps; en effet, on eut un nord de trois ou quatre jours. Le temps devint ensuite sec et frais, il continua jusqu'au 15 novembre, où il y eut un nord mêlé d'orages très-violens. Il plut abondamment pendant trois jours, et les pluies continuèrent par intervalles jusqu'au premier de décembre, de façon qu'il pleuvait tous les jours quatre à cinq heures. Le mois de décembre fut très-frais, le vent du nord domina pendant le cours de ce mois, et fut accompagné de fréquentes pluies. Il succéda à cette saison un temps sec et froid qui a duré tout le reste de l'hiver. Le vent de nord-est et d'est dominèrent sans pluies, et produisirent de fortes brises pendant le mois de mars.

Les maladies de la constitution d'été continuèrent pendant le mois d'octobre. Les petites-véroles firent du ravage parmi les nègres. On en perdit beaucoup. Les fièvres double-tierces lymphatiques furent plus communes que les bilieuses; et ceux qui furent attaqués de la maladie de Siam en novembre et décembre, périrent presque tous. Le contraste de la saison, tantôt froide, tantôt chaude, m'en parut la principale cause. Les cachectiques, c'est-à-dire, les tempéramens infectés de la vérole ou du scorbut, eurent le même sort que l'année

précédente. Les ulcères furent cependant moins communs, et n'eurent pas de révolutions aussi promptes. On vit beaucoup d'hydropiques en janvier et février; quelques personnes moururent de mort subite. Les fièvres double-tierces, surtout les lymphatiques, furent d'un mauvais caractère, et accompagnées de sommeil léthargique.

Les pluies qui sont tombées tous les huit jours pendant cette constitution, étaient précédées d'un air chaud et mou; elles duraient peu, et ne passaient point le Cap; elles étaient suivies d'un temps très-frais. J'attribue à cette alternative le mauvais caractère des maladies qui ont attaqué et fait périr, durant cet hiver et le précédent, un plus grand nombre d'habitans que dans les hivers des autres années. C'est à la même cause qu'on doit attribuer les fréquens rhumes qui dégénéraient en phthisie. La dysenterie ou le flux de ventre dysentérique a fréquemment paru parmi les matelots pendant le mois de février. J'attribue en partie cette dernière maladie à la mauvaise nourriture, parce que les boucheries ayant cessé cette année, eu égard à la grande mortalité des bestiaux, on ne put leur donner, comme de coutume, la viande fraîche.

On a observé pendant le cours de cet hiver qu'il y avait eu peu de crises par dépôt.

Constitution de l'été 1742.

Pendant mars et avril, le sec continua, et il n'y eut point de pluies; les brises furent plus fortes que les mois précédens. On doit se tenir sur ses gardes dans une saison sèche qui succède à une saison pluvieuse, surtout quand le soleil commence à être plus vif; pour lors, l'air devient beaucoup plus chaud le jour, et l'on est très-sensible au frais de la nuit.

Histoire d'une fausse pleurésie lymphatique dans une femme convalescente et grosse.

Une femme d'un tempérament sanguin-pituiteux, naturellement fort, mais devenu faible par la quantité d'enfans qu'elle avait eus, essuya, dans une grossesse de cinq mois, une fièvre double-tierce très-forte, dans laquelle elle fut saignée une fois, et purgée trois à quatre fois. Dans la convalescence elle fut se promener; il survint un orage qui lui fit hâter le pas; elle resta au frais. Dès le soir, elle fut prise d'une vive douleur dans toute l'étendue du bras, qui se termina à un point fixe et fort douloureux sous la mamelle droite. La fièvre se mit de la partie, et devint continue. Je me trouvai d'autant plus embarrassé, que la malade était exténuée, et avait le pouls flasque, quoique plein et très-fréquent. Elle se plaignait beaucoup. Je lui fis mettre sur

le sein un cataplasme émollient et résolutif. Je lui fis donner un lavement, et faire une tisane avec le thé, l'anis, le capillaire, les fleurs de *Franchipane* et de *Gombo*. La fièvre persista avec des frissons qui paraissaient l'interrompre, et qui duraient deux à trois heures. On lui appliquait sans cesse des serviettes chaudes. Je fus sur le point de la faire mettre dans le bain; mais son état de grossesse et sa faiblesse me firent différer. Elle eut une mauvaise nuit. Le second jour elle parut un peu plus tranquille. Le point fixe s'était étendu; elle ne suait point, et elle n'eut ce jour-là que de légères moiteurs. Sur le soir, il vint un frissonnement considérable, et une toux accompagnée d'oppression. Une chaleur plus vive succéda à ces accidens, et la toux persista. Elle fut dans cet état toute la nuit, ce qui me détermina à la faire saigner le matin. Elle fut tout le jour de la saignée dans une extrême faiblesse. Une toux, une oppression plus violente, un pouls concentré, et un sang presque tout dissous, annonçaient de fâcheuses suites. Le frisson revint le soir, il fut plus fort, et tous les accidens augmentèrent; il survint des convulsions qui firent craindre une fausse-couche. Je lui fis faire une potion avec l'antimoine diaphorétique et la confection alkermès; j'ajoutai, dans la tisane, le safran; la chaleur se ranima, et la malade eut beaucoup de fièvre toute la nuit; elle toussait beaucoup, et parut

fort oppressée. L'ayant trouvée le matin un peu tranquille, elle prit une once de manne, que je réiterai de deux heures en deux heures. Elle en prit trois onces; elle fit trois ou quatre selles de matière bilieuse; elle commença à cracher, et l'oppression parut moins forte. Les accidens du soir furent moindres que ceux du jour précédent. On réitéra les mêmes doses de manne, qui firent faire les mêmes selles. L'expectoration devint plus abondante; la douleur de côté se dissipa, en s'étendant sur toute l'étendue du thorax. La malade ne sentit plus de pesanteur au bas-ventre; la fièvre, quoique diminuée, persistait toujours. Je fis continuer les mêmes embrocations sur la poitrine, faites avec du savon fondu dans de l'eau-de-vie : on les couvrait d'un papier brouillard imbibé, et l'on réitéra deux à trois fois les mêmes purgations. Lorsque la fièvre eut disparu, la malade prit le lait coupé avec partie égale de tisane, ce qui la remit de façon, qu'elle parvint heureusement au terme de l'accouchement, et qu'elle accoucha d'un enfant très-bien portant.

Vers le 20 avril on eut un petit nord de deux jours, qui fit périr quelques diarrhétiques et scorbutiques qui avaient résisté jusqu'à ce jour. Il y eut au surplus peu de malades jusqu'au 15 mai, où les brises étant devenues faibles, le temps fut fort chaud et orageux pendant huit à dix jours. Les fièvres lymphatiques furent plus communes

que les bilieuses : ces dernières étaient accompagnées de colera-morbus. Dans les unes et les autres il paraissait beaucoup d'accablement ; le pouls était petit ou flasque. Les accès étaient suivis de grandes sueurs ou de flux de ventre, ce qui mettait obstacle aux saignées et aux purgations ; la saignée du pied surtout était contraire.

Les brises étant revenues le 8 de juin, continuèrent jusqu'à la fin de septembre, et ne furent interrompues que par deux ou trois petits orages qu'on eut dans le commencement d'août, ce qui procura un été extrêmement sec. Il n'y eut en août que quelques nouveaux venus attaqués de la maladie de Siam, dont peu réchappèrent. La sécheresse fut si considérable, qu'on conserva peu de bestiaux dans la Colonie.

Les saignées du pied étaient si contraires pendant cette constitution, que peu de temps après les avoir faites, il paraissait au bas-ventre des signes d'inflammation qui étaient bientôt suivis de ceux de la gangrène. Les saignées de la gorge furent au contraire avantageuses, et la plupart salutaires.

Constitution de l'hiver 1742.

A la fin de septembre, on eut pendant trois ou quatre jours un nord mêlé d'orages. Le même temps reparut le 8 d'octobre, et dura quinze jours. Il fut orageux vers la fin, et les pluies furent abondantes. On eut encore le même temps en

novembre. Il n'y eut presque point de pluie pendant décembre, qui fut d'ailleurs fort tempéré. Il n'y en eut point pendant janvier, février et mars, qui furent froids. La sécheresse persista jusque vers le 15 mai, les vents étant constamment à l'est, et les brises fortes.

Quelques malades furent attaqués en septembre et octobre, de ténesme et de dysenterie, et la maladie de Siam fut très-mauvaise; mais lorsque les pluies du nord, mêlées d'orages, revinrent en novembre, comme ces pluies, quoique dans le commencement abondantes, ne furent pas d'assez longue durée pour rafraîchir et humecter une terre desséchée et comme brûlée par la chaleur, les maladies assaillirent presque tous les colons; les fièvres eurent ceci de particulier, qu'elles étaient non-seulement double-tierces violentes, mais que les petits et les grands accès, ou se joignaient, ou avaient peu d'intermission dès les premiers jours. Ces accès dégénéraient ordinairement dès le cinquième jour en trois redoublemens de dix ou douze heures chacun; il convenait d'y apporter de prompts secours par la saignée, parce que, désignant un grand engorgement, il ne fallait pas différer à en prévenir les suites par des saignées copieuses dès le commencement, sans quoi le second accès, non seulement avançait et était plus long, mais était accompagné d'assoupissement, qui augmentant le cinquième jour, annonçait une

mort prochaine. Les saignées étaient d'autant plus nécessaires, que les malades avaient le ventre très-resserré, et se plaignaient beaucoup de la tête et des reins. Celles de la gorge furent aussi, par cette raison, plus salutaires que celles du pied; le sang qu'on tirait était fort épais : cette qualité ne pouvait provenir que de la longue sécheresse qui avait précédé les pluies.

Quoiqu'on apportât de prompts secours, la maladie était néanmoins plus longue que dans les autres constitutions; la fièvre persistait jusqu'au quatorze ou quinzième jour, et pour peu qu'on négligeât les commencemens, le sang était d'une qualité si inflammatoire, que la fièvre augmentant le neuvième et le onzième jour, temps où elle eût dû diminuer, il s'ensuivit bientôt une inflammation au foie.

On a coutume d'avoir quelques pressentimens d'une maladie prochaine, comme lassitude, pesanteur, engourdissement, perte d'appétit sans fièvre. Ces avant-coureurs, pendant cette constitution, étaient accompagnés de mouvemens de fièvre ou de petits accès; si dès-lors on y apportait remède, on coupait pied à la maladie; mais la plupart bravant le mal, ne s'arrêtaient que lorsque sa violence les faisait succomber; ce qui contribuait à rendre la maladie plus forte et plus dangereuse. Le vomissement et le flux de ventre ont été rares dans les fièvres de cette constitution; elles

se terminaient la plupart par un léger ténesme.

Plusieurs de ceux qui étaient doués d'un tempérament robuste, ou qui avaient quelque grand sujet de chagrin, périssaient le cinquième ou septième jour, et presque tous par un sommeil léthargique.

Un des signes les plus dangereux que j'aie remarqué dans les fièvres de cette constitution, était qu'un des petits accès ou redoublemens paraissait aussi fort dès les premiers jours que le dernier. Il y avait à craindre, pour ne pas dire à désespérer, si le premier était de ce caractère, et qu'ils fussent tous les deux aussi violens que le troisième. S'ils devenaient plus forts, c'était un signe mortel.

J'ai eu recours, pour quelques sujets, surtout à l'égard de ceux dans qui j'apercevais une faible disposition à la sueur; j'ai eu, dis-je, recours au bain tiède, dans lequel je faisais mettre le malade durant les intervalles des accès ou redoublemens; j'y en ai même fait mettre dans le fort des accès ou à l'approche du déclin. Je m'y suis mis moi-même en pareil cas. J'ai toujours observé de bons effets de ce remède. Il faut avoir attention de bien examiner les différens changemens qui arrivent, soit au pouls, soit au visage, pour ne laisser le malade dans l'eau que le temps qu'il convient. Il faut aussi, lors de sa sortie du bain, le tenir bien chaudement, et entretenir des cataplasmes

bien chauds sur le ventre. Je puis assurer que je ne connais point de remède plus spécifique dans les maladies des pays chauds, et je suis bien surpris de la négligence que l'on a à s'en servir, non-seulement en maladie, mais aussi en santé, pour prévenir la maladie. On n'ignore pas combien le bain était en usage chez les Romains, et qu'il est encore très-usité chez les Italiens et tous les Orientaux. Je souhaite qu'on profite de cet avertissement et de ce conseil. Je pense n'en pouvoir donner de plus salutaire aux Français des Colonies, pour conserver leur santé, et guérir plusieurs de leurs maladies.

On a vu peu de diarrhées pendant cette constitution : l'hydropisie et les abcès au foie ont été les maladies chroniques les plus communes. Au mois de janvier, les dépôts aux fesses et aux jambes furent plus fréquens et plus considérables que dans aucun autre hiver, parmi les matelots et les frères de la Coste ; ce que j'attribue à la coutume qu'ils ont, non-seulement d'aller nu pieds, mais encore d'être continuellement dans l'eau salée; et ils sont plus sujets à cette crise dans une telle saison, parce que la sécheresse et le froid succédant à une saison chaude et humide, occasionnent un reflux du virus scorbutique. Aussi, tous ces dépôts et ulcères font, en peu de temps, des progrès si considérables, et deviennent si livides, qu'il est impossible de les amener à suppuration:

Constitution de l'été 1743.

Depuis le 15 de mai jusqu'à la fin de juin, le temps fut un peu orageux dans quelques quartiers, particulièrement vers les montagnes. Juillet et août furent secs, et les brises furent assez égales. Pendant septembre et octobre, on eut peu d'orages dans la plaine; il y en eut beaucoup vers les montagnes. A la fin d'octobre, la saison fut généralement sèche et chaude, et elle dura ainsi jusque vers la mi-novembre, où le temps devint alternativement chaud et froid, suivant que les vents se tenaient à l'est ou au sud, et que les brises étaient fortes ou faibles.

Il parut en juillet des ophtalmies et des maux de gorge. Quelques personnes furent attaquées de fièvres double-tierces du caractère de celles de l'année précédente. La maladie de Siam régna et fut très-funeste; ceux qui guérirent durent leur salut aux dépôts qui se formèrent aux extrémités, ou par gangrène, ou par charbon; il fallait y entretenir une abondante suppuration. On y parvenait en faisant mettre les malades dans le bain dès que la fièvre commençait à se calmer, et en appliquant des cataplasmes émolliens aussitôt que le malade se plaignait de quelque douleur fixe, ou qu'on s'apercevait de quelque dureté, rougeur ou pourriture autour des saignées.

Les catarrhes furent très-communs; les fluxions

de poitrine firent périr beaucoup de nègres : les maladies furent d'autant plus opiniâtres dans ceux qui s'en trouvèrent attaqués, qu'il fut très-difficile de leur relâcher le ventre. C'était l'effet de la grande sécheresse qu'on éprouva pendant presque tout le cours de cette année, et qui mit les habitans dans une triste situation, tant par la mortalité des nègres et des bestiaux, que par le peu de revenu qu'ils firent.

Constitution de l'Hiver 1743.

Depuis le 15 de novembre jusqu'au mois de décembre, les vents furent tantôt au nord, tantôt à l'est. Il tomba peu de pluies, et le temps fut constamment froid. Pendant décembre, les brises furent faibles, ce qui procura un temps mou, qui, vers Noël, devint couvert, et fut pluvieux pendant sept à huit jours : les orages s'y joignirent. On eut le même temps durant le mois de janvier. Il y eut, vers le 6 et le 20, des orages mêlés de nords : les pluies furent d'abord peu abondantes. Février et la moitié de mars furent secs, et les brises furent fortes ; il leur succéda un nord pluvieux qui dura dix à douze jours. Le sec et les brises revinrent, et persistèrent jusqu'au 20 d'avril.

Il y eut plusieurs morts subites au commencement de cette constitution. La maladie de Siam fut rare. Les fièvres double-tierces furent plus communes en décembre. Une grande quantité de

nègres furent attaqués de fluxions de poitrine catarrheuses et bilieuses. Les malades se plaignaient de violens maux de tête. Le rhume fut comme épidémique dans toutes les maladies; il précédait ou survenait, ce qui était un signe assez sûr pour les caractériser de lymphatiques. En effet, les double-tierces furent presque toutes de ce caractère, et le sang contenait plus de sérosités que de coutume, quoiqu'une saison extraordinairement sèche et chaude eût précédé cette constitution. L'alternative des vents de nord, d'est et de sud, qui semblèrent s'entrecouper, et qui produisirent une grande variation pendant le mois de décembre, m'en parut l'unique et principale cause. Cette alternative, dérangeant l'ordre de l'insensible transpiration, en occasionait continuellement des reflux, qui, à la fin, formèrent dans les vaisseaux lymphatiques des engorgemens qui se communiquèrent aux sanguins. Ce caractère persista dans les maladies jusqu'à la fin de janvier, où les corps, plus humectés, furent plus faciles à relâcher.

Pendant les mois de février, de mars et d'avril, il n'y eut presque point de maladies, si ce n'est quelques légères fluxions. Il y eut peu d'ulcères mauvais pendant cet hiver, et on vit peu de diarrhées, d'hydropisies et de pulmonies.

Il parut pendant le cours de janvier et de février, une comète dont la chevelure était longue de

plus de sept à huit pieds. Au mois de mars, la France déclara la guerre à l'Angleterre.

Constitution de l'été 1744.

Le temps devint orageux dès la fin d'avril, et il y eut beaucoup d'orages en mai, dans la dépendance du Fort-Dauphin; ils furent moins fréquens dans celle du Cap. Le mois de juin fut moins orageux; juillet et août le furent beaucoup; septembre fut sec; les brises furent fortes; les orages revinrent en octobre.

Ce qu'il y a d'avantageux dans une telle vicissitude de temps, c'est que les brises furent toujours constantes et presque toujours fortes; aussi les pluies furent-elles plus abondantes vers les montagnes. Les ophtalmies, les fluxions et les fièvres double-tierces furent les maladies de la saison; il n'y en eut au cap que pendant le cours d'août. Les maladies de Siam furent presque toutes mortelles, tant au Cap qu'au Fort-Dauphin.

La ville du Fort-Dauphin est située dans l'endroit le plus favorable de l'île, tant par rapport à l'éloignement des montagnes que par la beauté de son port. Un canal d'une demi-lieue de long, sur environ deux cents toises de large, conduit les eaux de la grande mer dans une baie ovale de trois lieues de longueur, sur une de largeur dans les deux tiers de son étendue. Au centre et vis-à-vis du canal, autrement dit goulet, avance une langue

de terre fort étroite, qui se termine en une plate-forme presque ronde, d'environ cent toises de large, sur laquelle on a bâti un fort. Les navires du premier rang peuvent entrer et mouiller dans ce port. Un tel avantage semble promettre à cette ville de devenir la capitale de Saint-Domingue. Placée au milieu de l'île et d'une plaine qui a plus de quarante lieues de longueur, sur trois, quatre et cinq de largeur, elle est à portée de recevoir et de fournir tout ce qui peut contribuer à faire fleurir le commerce, et donne la commodité de communiquer, tant par mer que par terre, les ordres des supérieurs dans les deux extrémités de l'île. Les marécages remplis de *mangles* qui environnent un tiers de la ville, sont le seul désavantage qui s'y trouve, et auquel il est facile de remédier par des levées, et en y rapportant des terres; ce qu'on a entrepris et exécuté depuis cinq à six ans au Cap, et ce qui a contribué à rendre cette ville beaucoup plus saine, quoiqu'il n'y ait encore qu'un tiers de l'ouvrage fait. Il faut espérer que les commandans, qui en connaissent l'importance pour la santé des habitans, s'attacheront à faire continuer et finir un ouvrage aussi utile.

Constitution de l'hiver 1744.

Les orages continuèrent avec violence dans la dépendance du Fort-Dauphin, pendant octobre et

novembre. Il survint depuis le 15 jusqu'au 20 octobre, et depuis le 27 jusqu'au 15 novembre, un nord qui donna une grande quantité de pluies. Quoique les vents fussent très-inconstans, ils furent plus permanens au nord ou à l'ouest, et presque toujours chauds. Le temps fut mou et pesant. On eut à peu près la même saison au Cap : le temps n'y fut orageux que quand le nord parut; il n'y eut point de brises pendant tout cet espace de temps.

Il y eut dans le quartier du Fort-Dauphin un plus grand nombre de malades que dans celui du Cap. Depuis le commencement jusqu'à la fin de novembre, les maladies de Siam et les double-tierces lymphatiques furent très-communes. Ces maladies furent moins dangereuses vers la fin de novembre, par rapport à la grande disposition qu'on trouvait, dans les malades, au relâchement. Il ne parut point de crises par charbon ou par dépôt. Quelques-uns furent attaqués de ténesme; et s'ils le négligeaient, il dégénérait en inflammation du ventre.

Le temps fut moins pluvieux pendant décembre: le vent d'est régna beaucoup, et les brises furent fortes. Le 15, il y eut nord qui dura trois jours avec abondance de pluie; il finit par un orage. Sept à huit jours après cela, les orages revinrent; et sur la fin du mois le temps fut nébuleux et pesant.

Il y eut beaucoup de malades parmi les habitans : plusieurs femmes grosses et en couche furent attaquées de fièvres double-tierces : quelques-unes périrent ou accouchèrent d'enfans morts. Les diarrhées furent communes.

Les brises furent très-fortes en janvier : il y eut un nord plus venteux que pluvieux, qui commença vers le 15, et dura jusqu'au 25. Le temps fut ensuite tempéré, et les brises assez égales jusqu'au commencement de février. Le temps varia beaucoup pendant ce mois. Les vents étaient tantôt à l'est, tantôt au sud ou à l'ouest. Cette variation occasiona un temps alternativement frais et orageux. Le mois de mars se comporta à peu près de la même façon. Cependant les vents étant plus constamment à l'ouest, le temps fut plus orageux que frais. Les brises furent assez égales dans le commencement ; mais il leur succéda un calme qui procura vers le 12 quelques légères pluies de nord mêlées d'orages. Le temps dura sec et chaud jusqu'au 20 de mars, où les brises devinrent considérablement fortes, et persistèrent jusqu'au 28, où il survint des orages violens qui continuèrent trois jours.

Les rhumes furent communs pendant cette constitution. Il n'y eut d'ailleurs de malades que pendant février. Les nouveaux venus furent attaqués de la maladie de Siam, et on vit quelques double-tierces lymphatiques. Il fallait, ainsi que

je l'ai observé dans plusieurs endroits de ces mémoires, se comporter pour les saignées, selon l'alternative du temps; c'est-à-dire, que dans le frais elles étaient autant avantageuses que dangereuses dans le temps mou. On ne doit point s'écarter de cette méthode dans les climats de la zone torride : d'elle dépend tout le succès qu'on peut espérer. Les douleurs de tête étaient ordinaires, et la saignée de la gorge était beaucoup plus utile que celle du pied.

Quelques personnes ressentirent des avant-coureurs d'apoplexie, comme étourdissement, grande pesanteur, et même perte de connaissance. Une ou deux copieuses saignées guérissaient tous ces symptômes. Les ulcères scorbutiques et véroliques furent moins communs que les hivers précédens, et ils furent plus faciles à guérir. Quelques fièvres se terminèrent par abcès au foie.

Constitution de l'été 1745.

Les quinze premiers jours d'avril furent serains, et les brises égales. Vers le 15 les vents changèrent; et s'étant fixés au nord et à l'ouest, ils procurèrent des pluies d'autant plus abondantes, que les orages s'y joignirent. Ce temps persista pendant un mois, et les inondations furent si grandes et si continuelles, que, sur le rapport des anciens du pays, il ne s'en était point vu de pareilles. Cette révolution se termina par des

orages qui furent violens et fréquens jusqu'au 20 de Juin. On eut alors un intervalle de 18 à 20 jours, pendant lesquels on n'entendit que cinq à six fois le tonnerre vers les montagnes, et les brises furent assez égales; mais elles devinrent violentes vers le 15 juillet, et persistèrent jusqu'au 20 d'août. Une escadre de six navires de guerre ayant mouillé, au commencement de mai, dans la rade du Cap Français, mit à terre environ trois cents malades, dont aucun ne fut attaqué de la maladie de Siam. Les rhumes, les pleurésies ou péripneumonies, les fièvres catarrheuses, et quelques bilieuses furent les plus communes, et eurent des dénouemens d'autant plus heureux, que le ventre était plus libre. Cette escadre partit à la fin de mai, et vint remouiller à la mi-août.

Pendant juin et juillet, les bestiaux furent attaqués d'une contagion particulière, qu'on n'avait point encore observée. On leur trouvait des vers en quantité au fondement ou dans les narines, mais surtout dans les plaies qui pouvaient leur arriver par accident. Il s'en formait promptement au nombril des veaux et des poulains, et à la nature des mères. Le remède qu'on employait était l'infusion de tabac dans l'urine, ou l'eau de chaux mêlée avec le tafia.

Les fièvres double-tierces furent les maladies les plus communes cet été, et les deux tiers des habitans, tant de la plaine que du Cap, en furent

attaqués. Ces fièvres participaient plus du caractère des lymphatiques que de celui des bilieuses. Peu de malades étaient sujets au vomissement, au violent mal de tête et au colera-morbus. Dans presque tous on remarquait un grand accablement, d'abondantes sueurs, un visage peu enflammé, même pâle, le pouls grand et très-disposé à la flaccidité. Ces maladies firent plus de ravage au Cap qu'à la plaine, parce que le temps y fut toujours sec depuis la mi-juin jusqu'à la mi-août, et que les pluies d'orage ne passaient pas la moitié de la plaine. On y observa aussi une plus grande quantité de fièvres double-tierces lymphatiques du caractère de celles qui sont les plus longues, les plus rebelles, dont les accès ou redoublemens, s'unissant ensemble, se terminent par une fièvre continue, accompagnée de sommeil léthargique, de mouvemens convulsifs, de parotides, etc. Je n'ai observé ce dernier symptôme que dans quelques malades à l'hôpital. Ces maladies ne furent dangereuses que pour ceux qui avaient des sujets de chagrin, ce qui était fort commun par rapport au dérangement que la révolution de la guerre occasiona dans les affaires. C'est pourquoi il en périt plus à la ville, proportion gardée, qu'à l'hôpital.

Les fréquentes et abondantes saignées furent nuisibles; la saignée du pied, administrée trop promptement, faisait tomber, ou en léthargie, ou

dans un accablement qui empêchait ou retardait l'effet salutaire qu'on devait espérer des abondantes sueurs qui avaient coutume de terminer les accès ou les grands redoublemens.

Il fallait proportionner les saignés à la violence des premiers accès. La maladie dans le plus grand nombre ne commençait que par de petits accès sans frissons, et qui, en augmentant insensiblement, ce joignaient; ce qui arrivait, dans les uns, au sept ou au neuf; dans les autres, au onze ou au treize : la maladie, dans les derniers, ne se terminait que vers le quinze ou le dix-huit.

Les minoratifs, les laxatifs, auxquels il convenait de joindre les vermifuges, parce que les vers étaient assez communs, furent les remèdes les plus convenables. L'émétique en lavage fut administré avec succès dans l'hôpital, à plusieurs matelots et soldats, dont le tempérament est plus robuste que celui des habitans. Il fallait l'éviter à l'égard de tous ceux qui paraissaient d'une complexion délicate et facile à émouvoir; mais il convenait d'entremêler souvent l'usage de quelque cordial léger pour ceux dans qui l'on apercevait ou un trop grand relâchement, ou un trop grand accablement, afin de donner à la nature les forces nécessaires pour entretenir et augmenter les sueurs critiques.

Aucunes parotides ne se terminaient par suppuration, ou elles s'endurcissaient malgré les

cataplasmes émolliens, ou elles se résolvaient; d'où il résultait une prolongation de fièvres très-opiniâtres, qu'on ne venait à bout de déraciner que par l'usage réitéré des laxatifs, des tisanes apéritives et fébrifuges. Les tumeurs squirrheuses que j'ai fait ouvrir, ont donné une matière plâtreuse ou crétacée; il n'était pas possible d'y établir la suppuration.

Je n'ai aperçu pendant cette constitution aucune maladie qu'on pût dire avoir quelque rapport avec le mal de Siam. Je n'ai découvert d'autres symptômes qui indiquassent de la malignité, que les parotides et quelques taches pourprées par placards dans des malades que j'avais d'ailleurs lieu de soupçonner scorbutiques.

Il paraît que cette révolution est une confirmation des principes que nous avons reconnus pour première cause des maladies qui attaquent les habitans de la partie de Saint-Domingue où j'exerce la médecine. Les fréquentes inondations ayant bien lavé les terres, ont entraîné toutes les matières corrompues ou corruptibles. Les brises qui ont promptement succédé à cette constitution, ont chassé les mauvaises exhalaisons qui pouvaient s'élever des eaux que la situation des terres marécageuses pouvait retenir; elles ont en même temps concouru, avec l'ardeur du soleil, à dessécher promptement ces mêmes terres; d'où il a dû résulter un prompt épuisement de mauvais corpus-

cules qui n'ont pu être assez abondans pour infecter et corrompre l'air.

Il n'a donc pu ni dû y avoir dans une telle constitution que des maladies de simple engorgement, et d'engorgement lymphatique ou pituiteux, parce que la constitution dans son commencement ayant été constamment humide, a été suivie tout-à-coup d'un temps sec et frais, occasioné par les brises, qui, en resserrant les pores, a diminué la transpiration. De là, nous avons vu que les rhumes, les coqueluches, les gonflemens d'amygdales, ont été communs dans certains quartiers; mais la température de l'été a prévenu les suites de cette constitution, et en a arrêté les effets.

Les vers, dont les animaux blessés avaient été infectés, ne provenaient que de l'abondance de mouches produites par la chaleur qui a suivi l'humidité; elles trouvaient dans la blessure des animaux, dont les chairs étaient plus mollasses que de coutume, par rapport à l'effet des pluies et à la qualité des pâturages trop aqueux, une matrice propre à recevoir les vermisseaux qu'elles ont coutume de déposer sur toutes les matières corrompues ou susceptibles de corruption.

Les brises continuèrent pendant la fin d'août et le commencement de septembre; mais elles furent moins fortes. Le sec persista dans la dépendance du Cap; il n'y eut qu'un faible orage accompagné d'une légère pluie vers le 30 d'août.

L'escadre de six vaisseaux, commandée par M. de l'Estenduere, remouilla dans la rade du Cap, le 17 août. Les deux tiers étaient attaqués de rechutes. Le caractère de ces rechutes participait de celui de la première maladie, c'est-à-dire, des fièvres double-tierces pour la plupart lymphatiques, dont un tiers de cette escadre avait été affligé, tant à Léogane que le long de la côte. Il parut dans sept à huit malades, vers la fin d'août et au commencement de septembre, quelques symptômes de maladies de Siam qui n'eurent point de suites; ce qui fut un événement d'autant plus heureux, qu'il y avait, pendant le cours de cet été, plus de six mille hommes dans la rade du Cap. Cette escadre, qui escortait quarante-six navires marchands richement chargés, fit voile pour la France le 7 de septembre. Il ne resta dans l'hôpital qu'environ soixante malades. Sur la quantité qui y vint pendant le cours de juillet et d'août, et qui pouvait monter à sept cents, il en mourut environ quatre-vingt.

Les saignées fréquentes et abondantes furent très-dangereuses; de là vient que les malades de l'escadre, traités le long de la côte par leurs chirurgiens, qui n'avaient d'autre méthode que celle de France, pour des maladies dont ils ne connaissent point d'ailleurs le caractère; de là vient, dis-je, qu'il est mort, proportion gardée, deux fois plus de ces malades que de ceux de l'hôpital;

que ceux qui ont eu le bonheur de se sauver, ont eu des convalescences chancelantes et fort longues, et que plusieurs furent attaqués de leucophlegmatie ou de mal d'estomac.

Les apozèmes émolliens, les laxatifs, la limonade avec l'orange sauvage, et les vésicatoires étaient les seuls remèdes qui fussent convenables, et qu'il fallait administrer avec opiniâtreté, surtout l'eau de casse aiguisée avec le sel d'epsom, ou avec le sel de nitre.

La constitution de cet été fut très-conforme à celle de l'été 1737.

Constitution de l'hiver 1745.

Le temps fut très-variable pendant septembre. Les brises furent tantôt fortes, tantôt faibles; d'où s'ensuivit une température partie orageuse, partie sèche. Depuis le 15 jusqu'au 26, on eut un nord mêlé d'orage, et les pluies durèrent huit à dix jours. Le reste du mois fut un peu orageux. La même constitution régna pendant octobre et novembre. Les brises furent très-faibles dans les premiers mois, et les orages qu'on eut une ou deux fois par semaine, vinrent du nord. Novembre commença par un nord orageux, qui dura sept à huit jours : il y en eut un autre vers le 20 de ce mois, qui dura autant de temps. Dans leur intervalle, les brises furent très-fortes, et le temps très-frais: les mêmes brises régnèrent pendant décembre jus-

qu'au 20, où le nord revint, et dura sept à huit jours. Les vents furent d'ailleurs très-inconstans, courant du nord à l'ouest et au sud-ouest. Au commencement de l'année 1746, après quatre à cinq jours de beau temps, on eut pendant deux à trois jours des pluies abondantes. La plupart de ces nords furent précédés d'un léger tremblement de terre, et l'on eut, pendant la fin de décembre et le cours de janvier, des brises très-faibles. Le 7 de janvier, il y eut un orage considérable, et le 10, il y en eut un autre qui fut moindre.

Les fièvres double-tierces, surtout les lymphatiques, continuèrent pendant cette constitution, et les maladies de Siam furent plus communes. Les unes et les autres se terminaient facilement par le flux de ventre; ainsi peu de malades périrent.

Comme cette saison avait été précédée d'une sécheresse de trois mois, les saignées réitérées trois à quatre fois par jour, parurent avantageuses. Il fallait dès le commencement faire les deux ou trois premières très-copieuses. Les émolliens et les laxatifs suffisaient ensuite. Quelques malades rendirent des vers. Il y eut plusieurs nègres attaqués de fluxions de poitrine catarrheuses et bilieuses; quelques-uns furent attaqués du spasme.

Depuis le commencement de février jusqu'à la fin de mars, on eut un temps très-inconstant et des nords orageux de quinze en quinze jours; ils

étaient précédés, deux ou trois jours auparavant, d'un air chaud et mou. Les brises furent d'ailleurs fortes dans les intervalles.

Il y eut pendant cet hiver à la plaine, plus de malades que les hivers précédens, et les maladies furent assez du même caractère ; elles me parurent seulement avoir de particulier, que les premiers jours les fièvres étaient presque continues, et que le grand accès se terminait par des sueurs très-faibles ; aussi commençait-il par un léger frisson. Les malades se plaignaient peu de la tête, et étaient peu sujets à vomir ; ils n'en ressentaient que des envies et une pesanteur sur l'estomac. Quoiqu'il y eût beaucoup d'ardeur et d'agitation, on n'avait pas lieu d'appréhender d'inflammation, parce qu'il était facile de relâcher le ventre ; il suffisait d'y préparer la nature par deux ou trois saignées du bras copieuses. Il en fut ainsi des fièvres, qui, étant continues les trois premiers jours, avaient l'apparence de maladies de Siam. Trois ou quatre saignées du bras, accompagnées de lavemens et d'apozèmes laxatifs, procuraient une favorable terminaison par les selles ; et si la jaunisse survenait, les tisanes apéritives suffisaient pour la dissiper.

Il n'en fut pas ainsi des obstructions de rate et des symptômes qui assaillirent ceux qui étaient scorbutiques ou vérolés. Le gonflement de ce viscère augmentant, occasiona, dans les uns, des

fièvres lentes suivies de *leucophlegmatie* ou de diarrhées; dans les autres, des diarrhées simples qui en firent périr plusieurs. Ceux dont la poitrine était faible, furent attaqués de fluxions catarrheuses qui dégénérèrent en rhumes considérables, qui furent difficiles à dissiper, ou qui se terminèrent en phthisie. Il y eut d'ailleurs moins de rhumes et de fluxions que les années précédentes. On vit peu d'ulcères aux jambes dans cette constitution, et ils furent faciles à guérir. Les vers qui infectèrent pendant l'été les plaies, soit des animaux, soit des nègres, continuèrent pendant cet hiver.

Histoire.

Un homme de trente ans, d'un tempérament sec et mélancolique, sanguin, ayant une poitrine délicate, fut attaqué d'une fièvre par frisson, dont le premier accès fut violent, et suivi d'une légère sueur, qui procura une intermission de douze heures, dans laquelle on fit deux saignées du bras. On donna de fréquens lavemens. La fièvre reprit par chaleur, continua par redoublemens, dont quelques-uns étaient précédés de frissonnemens, et terminés par une légère sueur de courte durée, à laquelle succédait une sécheresse ou une aridité suivie d'augmentation de fièvre. J'arrivai le jour qu'on jugeait être le septième. Je ne pus avoir un rapport exact des variations des accès; tout ce que je pus savoir, fut qu'on l'avait saigné deux

fois du bras, et une fois du pied; qu'on l'avait purgé deux fois avec la casse, la manne, les follicules et le sel d'epsom, dans le temps où la fièvre avait paru avoir plus de rémission; enfin, que la nuit précédente avait été fort mauvaise. Je trouvai le malade à huit heures du matin dans un redoublement qui ne me parut pas violent, et qui se termina par une légère sueur, où il mouilla une chemise: cette sueur fut suivie d'un autre redoublement qui dura toute la nuit, et pendant lequel il fut fort agité, fort altéré et très-brûlant. Le matin, la remission fut de courte durée, et vers les six heures le malade fut pris d'un frissonnement accompagné de concentration très-grande dans le pouls, de pesanteur d'estomac et d'envie de vomir, de faiblesse ou lypothymie, et d'une peau sèche et aride. Après deux heures d'une pareille situation, le pouls se ranima, la chaleur devint plus vive et augmenta de façon que le malade fut en délire. Ce redoublement persista jusqu'à quatre heures du soir, et la souplesse du pouls semblait devoir faire espérer quelque crise favorable; mais il ne parut point de sueur, et vers les six heures, le pouls reprenant un état de dureté et de resserrement, qui me fit conjecturer le commencement d'un redoublement, je pris le parti de faire mettre le malade dans un bain fait avec la décoction d'herbes émollientes. Comme il parut le bien soutenir, je l'y laissai

demi-heure, et le fis bien envelopper quand il en fut sorti. il succéda à cette opération une moiteur qui fut suivie d'une sueur dans laquelle le malade mouilla cinq à six chemises. Je lui fis prendre, le matin, trois onces de manne dans le petit lait en deux prises, qui le firent aller trois à quatre fois. A midi, le resserrement, la sécheresse et l'aridité de la peau annoncèrent un redoublement qui se termina par une légère moiteur, à laquelle succéda un autre redoublement qui dura jusqu'au matin. Il fut suivi, vers les sept heures, d'un frissonnement et d'une concentration de pouls qui annoncèrent le grand redoublement; mais n'ayant pas aperçu des symptômes aussi violens que dans le précédent, j'en augurai bien dès-lors. En effet, malgré l'agitation, les inquiétudes et la vive chaleur qui tourmentaient le malade, ce redoublement se termina dès midi, par une sueur qui fut copieuse, et je purgeai le malade dans la nuit avec la casse, la manne et le sel d'epsom, ce qui le fit aller cinq à six fois. La fièvre revint à midi, se calma le soir, redoubla aussitôt; mais ce redoublement ne fut point suivi d'un troisième, et se termina par une sueur qui fut peu abondante, mais longue, et qui fut suffisante pour assurer une prompte guérison.

Le malade dont je viens de décrire la maladie, n'est pas le seul, comme on l'a déjà pu voir, qui ait éprouvé l'effet salutaire du bain. Je n'hésite

pas à l'employer dans les fièvres où j'appréhende la concentration, comme il est ordinaire dans la maladie de Siam, dans les double-tierces, avec colera-morbus, dont la sueur qui doit terminer le grand accès est interceptée, ou me paraît trop faible, et ne pas répondre à la force du redoublement.

Constitution de l'été 1746.

Pendant avril, mai et juin, les vents persistèrent au nord et à l'ouest. Ils furent toujours si faibles, qu'on peut dire qu'il y eut un calme continuel. Les pluies furent fréquentes et presque toujours orageuses pendant avril et mai; elles furent beaucoup mêlées du nord pendant avril, et du sud pendant mai. Elles furent presque continues les quinze premiers jours d'avril, et se terminèrent ensuite par des orages considérables, tous les jours ou tous les deux jours, vers les trois ou quatre heures du soir. Il n'y eut d'interruption qu'à la fin d'avril, pendant sept à huit-jours. Le temps fut moins orageux pendant juin; il n'y eut qu'un ou deux orages très-faibles par semaine. Cette constitution procura des chaleurs excessives pendant mai et juin.

La diarrhée fut la maladie qui fit le plus de ravages pendant avril, surtout parmi les anciens. A la fin d'avril, les maladies aiguës attaquèrent les équipages des navires de la rade, surtout ceux des

vaisseaux du Roi. La maladie de Siam fut la plus commune. Pendant avril et le commencement de mai, les double-tierces bilieuses furent plus fréquentes que les lymphatiques ; et vers la fin de mai et le commencement de juin, les dernières le furent plus que les premières. Elles parurent la plupart compliquées, c'est-à-dire, accompagnées de quelques symptômes pestilentiels. Il y eut quelques malades affligés du flux dysentérique ; ces maladies confirmèrent, pendant avril et mai, le jugement que j'ai porté sur leur terminaison dans les saisons pluvieuses. Il n'en fut pas ainsi à la fin de mai, où les pluies commencèrent à être moins fréquentes. Les malades étaient extrêmement accablés, et avaient une si grande disposition au relâchement, qu'après deux ou trois saignées, le pouls devenait flasque, petit, ondulent ou frémillant, signe d'un affaissement qu'on ne pouvait dissiper. Il fallait être également circonspect dans l'usage des purgatifs. Un quart de dose d'émétique en lavage, et une once ou deux de manne, suffisaient pour exciter six à sept vomissemens, et procurer le flux de ventre. Dans la plupart, la flaccidité du pouls indiquait une si grande disposition à une fonte ou colliquation, qu'on était obligé de remettre à la nature le soin de la guérison, et de ne s'attacher qu'à la soutenir ou à la fortifier par les cordiaux. Les saignées du pied non-seulement furent inutiles, mais dangereuses. Lorsque la violence du mal de

tête persistait, la saignée de la gorge convenait. On vit dans cette constitution, surtout pendant juin, toutes les espèces de symptômes qui peuvent accompagner la maladie de Siam, et les différentes métamorphoses qu'elle peut subir. Le saignement de nez fut très-commun, et les dépôts externes fort rares. Les saignées de plusieurs malades se rouvrirent

Parmi les trois vaisseaux de Roi, destinés pour convoyer les navires marchands, il y en eut un appelé *le Jason*, commandé par M. de Conteneuil, qui avait quatre cents hommes, dont il n'y eut que trois ou quatre attaqués de la maladie de Siam. Deux choses m'ont paru contribuer à la santé de l'équipage de ce navire : la première, qu'il faisait beaucoup d'eau, et en si grande quantité, qu'on eût été obligé de le caréner, si l'on n'eût pas découvert la voie d'eau vers le milieu du navire, et qu'il suffisait de le mettre un peu à la bande pour l'étancher ; la seconde, que ce capitaine, vieux marin, qui avait beaucoup pratiqué ces mers, où il s'était fait connaître par ses combats et ses entreprises, avait pour maxime de mettre en usage tout ce qui pouvait dissiper et réjouir son équipage. Cette observation confirme les principes auxquels nous avons cru devoir attribuer la première cause de cette fatale maladie, savoir, qu'elle dépend des mauvaises exhalaisons, et de la disposition où les passions contribuent à mettre le tempérament

pour en recevoir les impressions. Quoique la qualité de l'eau qu'on tire du fond d'un navire par la pompe, ne paraisse pas une cause suffisante pour produire des maladies, elle doit le devenir, et y contribuer beaucoup, quand la constitution de la saison concourt à augmenter les exhalaisons qui remplissent l'air de mauvais principes, de levains dissolvans et corrosifs.

Cette constitution est depuis treize ans celle qui m'a paru la plus conforme avec les constitutions des étés des années 1733 et 1736.

La sécheresse et la chaleur furent grandes pendant les mois de juillet et d'août; on n'eut presque point de brises pendant juillet et une partie d'août. Il y en eut de très-fortes depuis la mi-août jusqu'à la fin, ce qui contribua à augmenter la sécheresse. Dans l'espace de ce temps, on n'eut à la plaine que cinq à six orages; il y en eut davantage vers les montagnes.

Il y eut peu de malades pendant cette saison; mais ceux qui furent attaqués de fièvres, eurent des accès violens, qui étaient accompagnés de douleurs de tête aiguës, suivies de délire ou de sommeil léthargique. Dans la plupart les yeux étaient vifs et étincelans. Tous avaient le ventre resserré. Ces symptômes furent communs chez les malades que M. de Conflans, commandant de l'escadre du Roi, mit à l'hôpital, dans la relâche qu'il fit au cap. Les convalescens, surtout les mélanco-

liques, furent affligés de clous. Non-seulement les malades supportaient les saignées, mais il fallait les réitérer fréquemment, sans cependant les faire abondantes; après trois ou quatre saignées du bras, prescrire celles du pied, ensuite celle de la gorge, et faire boire beaucoup d'eau de casse, du petit lait, des bouillons émolliens et de la limonade.

Je ne vis d'autre apparence de maladie de Siam que dans huit à dix malades, qui eurent deux à trois jours de suite des fièvres continues, qui cédèrent à la même méthode. Il parut dans cette constitution quelques abcès au foie. On vit beaucoup de rhumes vers la fin d'août.

Le temps s'est comporté différemment pendant septembre et octobre. Les orages ont été plus fréquens. Il y en a eu deux à trois par semaine depuis la fin d'août jusqu'au 20 octobre, et le tonnerre est tombé plusieurs fois dans chaque paroisse. Ces orages ont été cependant plus considérables dans les environs du Cap, que dans la dépendance du Fort-Dauphin, parce que les vents, dominant toujours au nord et à l'ouest, joignaient celui du sud qui venait des montagnes, ce qui faisait varier la brise qui était rarement forte, d'où il résultait de temps en temps une alternative de temps chaud et mou, et de fraîcheur. Les fluxions et les rhumes furent les maladies les plus communes, et les fièvres double-tierces furent moins ardentes.

Constitution de l'Hiver 1746.

Depuis le 20 octobre jusqu'au 15 de novembre, on eut des pluies presque continuelles, d'autant plus abondantes, qu'elles provenaient de l'union, comme on dit dans le pays, du nord et sud. Cependant les orages dominèrent vers la fin d'octobre, et le nord prit le dessus en novembre, ce qui occasiona des débordemens considérables. Il succéda peu à peu à ces pluies orageuses un temps calme et serein, mais chaud et mou. En décembre on eut après ces pluies la même disposition de temps qu'en novembre. Il n'y eut pendant le cours de janvier que de faibles brises. Les vents continuèrent à tenir à l'ouest et au nord. Depuis le 10 jusqu'au 15, le temps fut orageux : il faisait tous les jours des éclairs, et on entendit deux à trois fois le tonnerre, qui fut accompagné de pluies qui tombèrent par intervalles et en petite quantité. Ce temps fut suivi d'une sérénité et d'une fraîcheur plus considérable et plus constante qu'auparavant. La maladie de Siam fut d'autant plus commune à la fin d'octobre, et les quinze premiers jours de novembre, que la rade du Cap se trouva garnie d'un grand nombre de navires, qui étaient à Saint-Domingue depuis la fin de juin. Cette maladie fut plus mauvaise dans le commencement de la constitution que dans le cours de novembre. On observa qu'elle

fut accompagnée de tous les symptômes qui lui sont propres, c'est-à-dire, de jaunisse d'évacuations par haut et par bas de matières noires, et d'ouvertures de saignées, de douleurs ou dépôts sur quelques extrémités, et de parotides; mais surtout d'hémorragies considérables par le fondement et par le nez. La première était mortelle; la seconde ordinairement salutaire : cette dernière n'arrivait qu'à ceux qui avaient ressenti de violens maux de tête, ce qui déterminait à saigner de la gorge ceux qui s'en plaignaient beaucoup. Cette maladie, ainsi que nous l'avons remarqué, fut fatale aux tempéramens replets, et à ceux dont le visage était d'un rouge vif ou tirant sur le pourpre, aux mélancoliques, dont le teint était d'un pâle livide, ou d'un rouge pourpré. Il fallait être fort circonspect à l'égard de ces tempéramens dans l'administration des saignées et des purgatifs : car pour peu qu'on excédât dans l'un ou dans l'autre, il en résultait un affaissement général qui était indiqué par l'accablement du malade, la petitesse, la concentration ou la flaccidité du pouls : c'est pourquoi il convenait de ne leur faire que de petites saignées, de ne les réitérer que suivant la qualité du pouls, et surtout celle de la respiration, qui est sujette, dans ces tempéramens, à devenir tout d'un coup embarrassée, courte et fréquente, ce qui est un signe mortel. Il m'est arrivé que, trompé par l'appa-

rence d'un tempérament robuste, par un visage rouge, et des yeux enflammés et chargés, je me suis déterminé à tenter une ou deux saignées copieuses, dont l'effet était une oppression et une concentration qu'il était rare de pouvoir dissiper ni par les bains, ni par les sudorifiques.

La qualité du pouls doit servir de guide en pareille occasion. Dès qu'on l'aperçoit tendre à la flaccidité ou à une concentration accompagnée de mouvement qu'on appelle *frémillant*, en latin *formicans pulsus*, il faut tout suspendre. Ainsi dans plus de trois cents malades que j'ai traités pendant cette constitution, il y en avait que je faisais saigner trois ou quatre fois dans vingt-quatre heures, d'autres une ou deux fois seulement. A quelques-uns je faisais tirer, dans la première ou les deux premières saignées, une livre et demie, et même deux livres de sang; à d'autres seulement six ou huit onces. La force et la plénitude du pouls décidaient du nombre des saignées et de la quantité de sang qu'on devait tirer : je dis la force et la plénitude; car il est ordinaire de trouver dans les malades des pouls qui paraissent grands, mais sans force ou dureté, c'est-à-dire, qu'ils sont mous. Une telle qualité annonce une disposition prochaine à la flaccidité ou à l'affaissement. En général les malades dans cette constitution soutenaient peu la saignée, surtout ceux qui furent attaqués pendant le mois de

novembre, ce qui provenait de l'humidité, qui, en relâchant les corps, les rendait mous et flasques : ainsi deux, trois ou quatre saignées suffisaient; et sur cent malades je ne crois pas qu'il s'en soit trouvé dix à l'égard desquels j'aie passé outre. On les purgeait avec la même précaution. Je ne faisais prendre l'émétique qu'à un quart de dose ou à un tiers, dissous dans un demi-verre d'eau; et je leur donnais ensuite tous les jours, ou de deux en deux jours, de la manne à la dose d'une once, qu'on réitérait de six en six heures, suivant son effet. Les malades usaient pour boisson de la tisane qu'ils souhaitaient, parce que le vomissement ou les envies de vomir qui sont presque continuels dans le cours de cette maladie, obligent de laisser à leur choix la boisson qu'ils croient pouvoir mieux retenir. Je leur conseillais seulement, par préférence, l'infusion d'oseille, la décoction simple de chiendent, et une légère limonade. Rien ne m'a paru mieux convenir pour calmer le vomissement et le hoquet, qu'un julep fait avec le suc de citron, les yeux d'écrevisses, et le sel d'absynthe.

J'ai eu quelquefois recours à l'opium, à la dose d'un grain et d'un demi-grain, surtout quand le hoquet persistait plusieurs jours; mais quelques cuillerées de bouillie données de temps en temps au malade, m'ont paru le remède le plus efficace pour calmer ce symptôme. L'impossibilité, ou,

pour mieux dire, la difficulté d'employer les bains dans l'hôpital du Cap, m'a empêché d'administrer ce remède aussi souvent que je l'eusse souhaité, et qu'il eût été nécessaire. J'y suppléais par les cataplasmes à l'égard de ceux en qui l'on apercevait de la disposition à quelques dépôts.

Histoire.

Dans le nombre des malades qui eurent de fâcheux symptômes, un matelot en eut successivement plusieurs qui méritent d'être rapportés. On l'avait saigné une seule fois, et il n'avait point été purgé. Il pouvait être dans le cinq ou sixième jour de la maladie ; son pouls était comme naturel, mais flasque ; son ventre était douloureux, mais libre, et il urinait sans d'ailleurs avoir de vomissement. Il était extrêmement jaune. Le hoquet survint, et continua douze à quinze jours ; il se calma peu à peu. Il succéda à ce fâcheux symptôme un retour de fièvre accompagné de délire. L'un et l'autre se dissipèrent par la naissance d'une parotide qui augmenta insensiblement, et qui fut toujours d'une dureté extrême. L'hémorragie du nez se mit de la partie, et fut considérable pendant deux jours ; s'étant arrêtée, il vint un peu de fièvre, et le malade mourut le lendemain.

La maladie de Siam ne fut pas la seule qui affligeât la Colonie. Les fièvres double-tierces

bilieuses, les flux de ventre, et surtout le ténesme, attaquèrent une grande quantité d'habitans et de nouveaux venus. Plusieurs de ces derniers furent attaqués de double-tierces compliquées. Les femmes grosses et en couche, qui étaient cacochymes, furent attaquées de mal d'estomac, c'est-à-dire de cachexie, et quelques-unes périrent dans leur couche, ou par le flux de ventre, ou par l'hydropisie. Beaucoup d'enfans tombèrent malades, et plusieurs moururent le trois ou le cinq de la maladie. Cependant vers la fin de novembre la maladie de Siam se calma, et se dissipa tellement, qu'il s'en trouvait très-peu au commencement de décembre dans l'hôpital. Il n'y eut que les fièvres double-tierces qui continuèrent, et dont le caractère changea, en ce que les malades se plaignaient beaucoup de la tête et des reins, qu'ils soutenaient mieux la saignée qu'au mois de novembre, et que la saignée du pied leur était très-avantageuse. Ce changement provenait de celui du temps, qui, jusqu'au 16 ou 17 septembre, fut toujours serein et plus frais.

L'escadre commandée par M. Dubois de la Motte, étant entrée dans la rade du Cap le 8 décembre, après avoir essuyé un combat qui en avait dispersé une partie, mit à l'hôpital un grand nombre de malades attaqués du scorbut et de fièvres double-tierces. Pendant son séjour, qui fut de près de deux mois, il n'y eut point de

malades attaqués du mal de Siam ; tandis que les matelots des anciens navires, c'est-à-dire de ceux qui avaient mouillé vers la mi-août, continuèrent d'en être attaqués, quoiqu'en petit nombre, et moins violemment qu'en octobre et novembre. Cette observation confirme notre sentiment sur les mauvaises exhalaisons propres au climat de St.-Domingue, dont on ne ressent les mauvais effets que lorsqu'on séjourne un certain temps dans des endroits où elles abondent, et qu'on donne le temps aux mauvais principes de s'accumuler en assez grande quantité pour exciter, dans un état de plénitude, une mauvaise fermentation. La façon dont le temps s'est comporté depuis la fin de juin jusqu'à la fin d'octobre, a dû produire une grande abondance de ces mauvais principes; et le temps pluvieux qui est survenu, a pu disposer et faire tomber les corps dans cette turgescence ou gonflement, qui est la première cause des engorgemens. Cependant les abondantes et longues pluies ayant bien lavé les terres et emporté les matières corrompues, on ne vit plus que des maladies de simple engorgement. C'est ce qu'on fut bien à portée de vérifier dans celles qui accompagnèrent et suivirent la révolution qui revint le 17 décembre, et qui dura plusieurs jours. Jamais on n'avait tant vu de malades. Ni anciens ni nouveaux, de ceux qui avaient échappé à la constitution d'octobre et de novembre, ne

furent épargnés. On ne vit que des fièvres double-tierces, et presque toutes bilieuses. Il en parut peu de lymphatiques; et celles qu'on put observer furent d'un caractère assez doux. Les unes et les autres ne parurent être mauvaises que vers le milieu de janvier, où la sérénité et la fraîcheur ayant été un peu constantes, contribuèrent à resserrer les corps, et à les rendre par conséquent moins faciles à se relâcher; d'où il s'ensuivit que plusieurs fièvres devinrent *lypiriennes*, surtout celles qu'on avait négligées dans les premiers jours, et à l'égard desquelles on n'avait pas eu la précaution d'employer les saignées et les remèdes émolliens, délayans et laxatifs. C'est pourquoi il périt plus de malades en janvier qu'en décembre. L'aridité de la langue et les vives douleurs de tête furent les symptômes les plus communs, et ils suffisaient seuls pour faire connaître le caractère et le progrès de la maladie.

La grande quantité de malades ayant mis la disette dans les remèdes les plus nécessaires, comme la casse, la manne, etc., je trouvai le moyen d'y suppléer par les suivans. Je fis faire des apozèmes laxatifs avec le *médecinier-bâtard*, la *chicorée sauvage*, les épinards et le gros sirop. On les rendait purgatifs avec le séné ou la *liane-purgative* du pays, qu'on faisait bouillir ensemble. Les potions cordiales simples se faisaient avec la cannelle, les clous de girofle, la muscade et le

sucre, bouillis dans parties égales d'eau et de vin; je les rendais composées avec la poudre de vipère et le kermès minéral. Les bols fébrifuges simples se préparaient avec les écorces d'oranger et de citronnier pulvérisées; les bols composés se faisaient avec le sel ammoniac et la limaille de fer bien fine, joints aux médicamens précédens. Les tisanes astringentes se faisaient avec la racine de pourpier, l'herbe appelée *pied de poule*, qui est une espèce de *gramen*, l'écorce de *bois blanc*, et le mâchefer pilé.

L'ipécacuanha du pays suppléait à celui du Brésil. La tisane de café se donnait aux cachectiques. On pansait les ulcères avec le suc de *karatas*, quand les chairs étaient mauvaises, et ensuite avec un onguent composé de parties égales de suc de *liane à minguet*, de suc d'orange, de *tafia*, et le double de *gros sirop*. Voilà, à l'exception de la saignée et de l'émétique en lavage, quels furent les remèdes dont je me servis pendant tout le cours de cette constitution, où je puis assurer avoir traité plus de mille malades. Le succès que j'eus surpassa mon attente, et me confirma dans l'idée que j'ai toujours eue, que les remèdes simples et les plus naturels sont à préférer.

Les fièvres double-tierces lymphatiques furent rares en octobre, novembre et décembre, et le peu qu'il y en eut fut d'une espèce bénigne; ce qui provenait de la grande humidité qui

contribue à empêcher la viscosité de la lymphe. Aussi cette cause ne subsistant plus en janvier, elles devinrent plus communes, plus mauvaises, la plupart compliquées, c'est-à-dire, qu'elles se terminaient par quelques dépôts gangréneux.

Il périt, pendant le cours de cette constitution, beaucoup de diarrhétiques ; et la plupart des pulmoniques qui avaient résisté plus longtemps que de coutume, succombèrent à la sécheresse et à la fraîcheur de janvier. Les vers continuèrent à affliger les animaux et les hommes qui avaient des blessures : ils furent également communs dans les maladies internes. On vit peu de fluxions de poitrine ; il y eut quelques rhumes qui furent considérables au commencement de décembre et de janvier. J'observai aussi dans le même temps quelques malades attaqués de coliques de Poitou, autrement rhumatismes d'entrailles. Les ulcères des jambes furent plus communs que les hivers précédens ; et quoique plusieurs parussent d'une mauvaise qualité, cependant il périt peu de malades.

Depuis quatorze ans que j'exerce la médecine à Saint-Domingue, je n'ai point remarqué de constitution si malsaine et si variante que celle-ci, si ce n'est celle du commencement de l'hiver de 1732 ; mais comme c'était la première année de mon séjour à Saint-Domingue, je n'ai pu, comme dans celle-ci, faire les mêmes observations, et en cons-

tâter le caractère, comme j'ai été à portée de le faire dans un hôpital, où il a passé, dans l'espace de quatre à cinq mois, plus de mille malades. J'y ai observé dans quatre mois quatre révolutions, la première à la fin d'octobre, aux premières pluies, où la maladie de Siam fut mauvaise; la seconde en novembre, où la même maladie fut très-commune, mais moins dangereuse; la troisième en décembre, où les fièvres double-tierces prirent la place, et devinrent à la fin du mois presque générales, et d'un caractère assez doux; la quatrième en janvier, où ces maladies furent plus ardentes, approchant des lipyriennes, et où les lymphatiques furent aussi communes que les bilieuses. Il est facile de reconnaître dans ces variations les effets des changemens du temps, qui semblent être la seule cause de ces différentes révolutions dans les maladies. Le vent qui a toujours dominé, a paru le plus souvent tenir à l'ouest, ou au nord-ouest, ou au nord; de façon que les brises étant faibles, il en résultait un temps chaud et mou, propre à former et entretenir des orages. C'est pourquoi les années où règne une telle disposition, sont toujours orageuses, pluvieuses et malsaines.

Le 19 novembre de cette année, mourut à Léogane M. Charles Brunier de Larnage, gouverneur et lieutenant-général des îles sous le vent. Il possédait toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui peuvent rendre un homme parfait, et propre à gouverner.

Pendant janvier, février et mars, on eut presque, de quinze en quinze jours, une alternative de chaud et de frais, d'orage et de nord, qui produisant des effets contraires, contribua non-seulement à prolonger la même constitution épidémique, mais encore à la rendre plus mauvaise. Le temps orageux parut dominer; et comme les vents de nord ou de nord-ouest s'y joignaient, il en résultait des pluies abondantes qui duraient cinq à six jours. Aux pluies, succédait un temps frais et serein, chaud par intervalles, mais dont la chaleur diminuait insensiblement, et se terminait par des éclairs et quelques coups de tonnerre qui annonçaient la pluie. Ces révolutions furent plus considérables à la fin de janvier et à la fin de mars, qu'à la mi-février et au commencement de mars. Elles eurent de particulier que les vents du nord furent plus forts, et durèrent plus long-temps que dans les autres, surtout dans la révolution qui arriva à l'équinoxe de mars, où, après sept à huit jours d'un temps très-orageux, on eut un nord très-pluvieux qui dura huit à dix jours, qui fut accompagné de vents très-violens, et suivi d'un temps mêlé de nord et d'orages, qui dura jusqu'au 12 d'avril.

Le même caractère de maladie qui avait paru pendant décembre et janvier, persista. Je variais ma pratique suivant le changement du temps; c'est-à-dire, je saignais plus dans le frais que dans

l'humide; je m'attachais plus à délayer et à ramollir dans le premier que dans le second. On vit dans chaque révolution, lorsque le temps devenait doux et orageux, quelques maladies de Siam, et peu en réchappèrent, si ce n'est les trois premières semaines de mars où le temps fut très calme, et plus constamment chaud et humide. Les enfans, plus susceptibles des impressions que peuvent faire des changemens aussi subits et aussi fréquens que ceux qui ont paru cet hiver, y succombèrent aussi en plus grand nombre que les adultes. Quoique les vers fussent un symptôme commun à tous, il convenait d'y faire moins d'attention qu'au caractère de leur fièvre qui était ou double-tierce bilieuse, ou lymphatique, et presque toujours composée de l'un et de l'autre genre. Il n'y a point encore eu de constitution où ces deux caractères de fièvre aient paru plus mêlés, plus unis que dans celle de cette saison; ce qui provenait sans doute des effets opposés que le changement subit occasionait dans les corps, dont l'un était de rendre la lymphe glutineuse, et l'autre de produire le gonflement des solides, et l'expansion ou raréfaction des autres humeurs. Il convenait de ne point négliger les saignées, surtout à ceux qui avaient le ventre constipé. Il en a péri plusieurs pour n'avoir pas eu recours à ce remède. Les catarrhes, les fluxions, surtout celles de poitrine, furent communes parmi les nègres. On vit plusieurs blancs et nègres, dans

les révolutions de février, attaqués d'apoplexie, d'esquinancie et de spasme. Les pulmoniques qui avaient soutenu plus long-temps que dans les années précédentes, ne purent résister. Il en fut de même des diarrhétiques et des hydropiques à la fin de février et au commencement de mars; les fièvres parurent plus du caractère des lymphatiques que de celui des bilieuses. Il en fut autrement depuis le 10 ou le 15 jusqu'à la fin du mois. Les lymphatiques prirent ensuite le dessus. C'est ainsi que le caractère de ces maladies paraît absolument dépendre de celui du temps.

Histoire d'une apoplexie.

Un nègre fut pris d'étourdissemens, qui furent accompagnés de vomissement; on le crut ivre: cependant le mal augmenta au point qu'il perdit la connaissance, et qu'il eut pendant la nuit des agitations et des contractions violentes. Le matin on ne put douter du caractère de la maladie, qui me parut d'autant plus dangereuse, que les extrémités étaient froides, et que le pouls était concentré et frémillant. Je fis mettre le malade dans un bain tiède, où je le fis saigner du bras; on lui tira environ trois livres de sang. Il resta trois heures dans le bain. Six heures après, n'apercevant point de changement, je réitérai les mêmes opérations, à l'exception qu'il fut saigné de la gorge, et qu'on lui tira un peu moins de sang:

la quantité pouvait aller à deux livres. Je lui fis ensuite appliquer, avec le cautère actuel, un séton à la nuque du cou. Dès le soir le malade commença à parler, et il fut le matin en état de prendre une médecine hydragogue. Une tisane sudorifique termina la guérison.

J'ai employé avec un pareil succès la même méthode pour les esquinancies ; et de quatre que j'ai traités, il n'y a eu qu'un malade à qui une amygdale tomba en suppuration : j'en attribuai la cause au retardement de la saignée, qui ne fut faite que le second et peut-être le troisième jour de la maladie.

OBSERVATIONS

Sur les différentes constitutions des années, depuis 1732 jusqu'en 1747.

En réfléchissant sur le caractère des constitutions épidémiques que j'ai décrites depuis le mois d'octobre 1732 jusqu'au mois de mars 1747, je trouve dans celles des années 1732 et 1733 tant de conformité avec celles des années 1745, 1746 et 1747, qu'on aurait sujet de conjecturer comme un ordre périodique dans les révolutions du temps.

L'époque du premier ordre périodique, si l'on peut ajouter foi au rapport des habitans qui en ont été témoins, serait l'année 1730; et celle du second, l'année 1745, ce qui constituerait une période de quatorze à quinze ans, pendant le cours de laquelle il paraît comme deux constitutions diamétralement opposées et partagées par une tempérée, la première, très-pluvieuse, et la dernière sèche. L'une et l'autre paraissent persister trois à quatre années, peut-être cinq, ce qui réduirait la mitoyenne au même espace de temps.

Pour donner à cette conjecture la certitude qu'on désirerait, il ne serait question que d'observer, suivant les pays, avec attention, les diffé-

rentes constitutions des années. La connaissance d'un ordre périodique dans les constitutions serait d'autant plus utile, qu'on aurait un sûr moyen de prévenir les bons et les mauvais effets qui en doivent résulter, tant pour la santé que pour l'agriculture. J'ai souvent regretté de n'avoir pu parvenir à me procurer un bon baromètre et un bon thermomètre : mes observations en auraient pu devenir plus intéressantes.

L'année 1744, qui a précédé la première année de la révolution pluvieuse, a été moins aride que les quatre à cinq précédentes.

Le temps m'a paru se comporter comme si la nature se fût disposée pour la révolution qui devait arriver l'année suivante.

Les années 1730, 31, 32, 33, semblent avoir été, par progression, plus pluvieuses; la dernière cependant moins que la troisième. Il en a été à peu près de même des quatre à cinq premières années de la seconde révolution.

L'année 1744, par rapport à la différence que j'y ai remarquée avec les précédentes, ne semble être que comme l'annonce d'une nouvelle révolution.

L'année 1745 a été extrêmement pluvieuse; 1746 l'a été un peu moins que 1745. Arriverait il dans les révolutions du temps, comme dans celles du corps humain, un ordre alternatif d'accès plus forts et moins forts ?

Les constitutions épidémiques paraissent avoir leurs temps ou périodes comme les maladies; c'est-à-dire, qu'elles ont leur commencement, leur progrès, leur état et leur déclinaison.

L'examen des constitutions futures décidera de ce que je ne continue de proposer que comme une conjecture, qui, quoique téméraire, peut donner lieu à des observations dont la certitude contribuerait à la conservation de bien des hommes.

DESCRIPTION

DE LA MALADIE DE SIAM, DITE FIÈVRE JAUNE.

Maladie de Siam.

LA maladie de Siam doit être regardée comme une fièvre putride, maligne et pestilentielle.

On a ignoré pendant long-temps les funestes effets de cette maladie dans les Isles ; la régularité avec laquelle elle se reproduit, semble devoir la faire regarder comme une de ces maladies dont il faut chercher la cause dans la constitution de l'air.

Le premier événement qui l'ait fait remarquer, a été la relâche à la Martinique d'une nombreuse escadre qui venait de Siam, et dont l'équipage, pendant son séjour dans cette colonie, fut affligé d'une fièvre maligne ou pestilentielle, qui fit périr un grand nombre de matelots.

Cette maladie attaque très-rarement les créoles ou les sauvages habitans de l'île. Les européens destinés à vivre sous un climat plus tempéré, en sont, pour ainsi dire, les seules victimes. La chaleur extraordinaire de la Colonie produit sur leurs corps des changemens dont sont exempts les corps

formés sous ces climats, et pour lesquels cette ardeur de l'été est suivant l'ordre de la nature. Si, selon la remarque de Sydenham, et suivant l'expérience journalière, le moindre changement d'air est capable de produire des fièvres qui naturalisent, pour ainsi dire, le corps dans un pays, quel changement n'avons-nous pas à attendre de cette différence extraordinaire de climat, qui doit produire des humeurs d'une densité et d'une qualité si différentes ?

Il faut dans cette maladie distinguer deux temps principaux : le premier est celui de la fièvre ; le second est celui de la métastase de la maladie, dans laquelle ou le malade guérit, ou la nature ayant fait de vains efforts, succombe à la force de la maladie.

Signes diagnostiques.

Dans le premier, le mal se déclare quelquefois par un frisson, mais plus souvent par une grande lassitude. La fièvre qui survient, est accompagnée de vives douleurs de tête et de reins, et d'une pesanteur dans la région épigastrique, avec vomissement ou envie de vomir. Le vomissement est plus ordinaire quand la maladie commence par le frisson. La fièvre dure trois ou quatre jours sans donner de relâche au malade ; rarement continue-t-elle jusqu'au cinquième. Pendant ce temps-là les malades sont fort accablés ; ils ont le pouls élevé

et fort, surtout dans ceux dont le frisson a précédé la fièvre. La peau est sèche et souvent aride; le visage et les yeux sont fort enflammés; les urines sont quelquefois rouges et chargées, quelquefois naturelles, mais en petite quantité, ce qui est de mauvais augure.

Le second temps commence quand la fièvre finit. Or, elle finit tout à coup, dans les uns sans autre apparence de crise qu'un commencement de jaunisse; dans les autres, outre la jaunisse, survient l'éruption du pourpre, une hémorragie, le flux de ventre et le vomissement. Ces symptômes sont toujours accompagnés d'un pouls presque naturel, mais pour l'ordinaire faible, et d'une souplesse qui approche de l'ondulation; d'urines très-épaisses, et souvent brunes. Les malades ne se plaignent alors d'aucune douleur; et à l'accablement près, ils paraissent jouir d'une grande tranquillité. La plupart de ceux qui meurent de cette maladie, ne passent point le septième jour.

Cette maladie attaque assez indifféremment tous les européens qui sont arrivés nouvellement dans la colonie, à moins que quelqu'autre maladie considérable, qui assez ordinairement participe en quelque chose de la nature de celle de Siam, ne les délivre de la nécessité de lui payer le tribut. Plus les tempéramens sont robustes, plus ils ont à craindre.

Les bilieux, et plus encore les mélancoliques, sont les premiers attaqués, et ceux qui succombent les premiers.

Les femmes sont moins sujettes à cette maladie que les hommes : il n'y a guère que celles qui ont du chagrin qui aient le malheur d'en être attaquées. La mollesse de leur tempérament, l'évacuation périodique de leurs menstrues, les rendent moins sujettes à la maladie de Siam, et font qu'elles s'en tirent plus aisément.

On remarque aussi que les gens riches en couleurs et replets périssent presque tous, pendant que ceux qui sont délicats guérissent plus facilement. Il faut non-seulement considérer les tempéramens, mais aussi l'état actuel de l'esprit. Ceux qui s'appliquent trop à l'étude, aux affaires, ou qui se laissent aller trop vivement au chagrin, sont les premiers attaqués, et succombent très-promptement.

De tous les tempéramens, celui qui est le plus favorable pour soutenir les assauts du mal de Siam, est le tempérament pituiteux.

Toutes ces remarques seront confirmées par les histoires que nous joindrons à la suite de la description générale de cette maladie et de sa cure.

On peut distinguer la maladie de Siam en bénigne, moyenne, et en maligne ou extrême. La bénigne est celle qui se termine par un flux de ventre critique dès le troisième, le quatrième ou

le cinquième jour, sans jaunisse, ou avec une jaunisse peu considérable. On appelle moyenne celle où la jaunisse étant considérable, n'est d'ailleurs accompagnée d'aucun des symptômes sinistres que nous avons décrits, mais qui se dissipe peu à peu, ou par un flux de ventre que la nature ou les remèdes procurent, ou par un écoulement considérable d'urines noires, et par la naissance de plusieurs clous. L'extrême est celle où ne paraissant point de disposition favorable à l'une de ces deux crises, on n'a rien à espérer qu'autant que la nature fera naître un dépôt ou charbon considérable sur quelque partie externe.

Signes pronostiques.

En général les signes pronostiques de cette maladie sont différens suivant le temps de la maladie.

Dans la fièvre, le frisson est un très-mauvais signe. Les malades qui en sont attaqués succombent avant le quatrième ou le cinquième jour, avant que la cause morbifique ait eu le temps de se développer, et de produire tous les autres symptômes qui continuent ordinairement jusqu'à la mort.

Dans ceux même qui n'éprouvent qu'une grande lassitude, si le pouls ne s'élève pas, mais qu'il reste mou, on doit porter un mauvais pronostic; les malades périssent ordinairement avant le cinquième jour.

Mais le pronostic le plus sûr dépend entièrement du caractère des signes qui précèdent ou qui accompagnent la crise. Lorsqu'il survient un flux de ventre considérable de matières de diverses couleurs, ou une abondante hémorragie, par quelqu'endroit qu'elle se fasse, soit par les narines, soit par les selles, soit par le vomissement, surtout si le sang est d'une couleur naturelle; lorsque les urines épaisses sont abondantes, quoique noires; lorsqu'il paraît un charbon ou plusieurs clous; lorsque le malade est attaqué d'une surdité considérable qui se termine par une grosse parotide qui disparaîtra dans les autres crises, ou qui se terminera par une suppuration louable, on peut en général bien augurer de la maladie. Si au contraire la jaunisse paraît de trop bonne heure, et dans l'état de crudité, avant la fin de la fièvre; si les parotides et le pourpre paraissent de même avant le temps; si le ventre est toujours resserré, ou s'il ne se relâche que pour donner issue à des matières noires ou couleur de café; s'il paraît de même de bonne heure un vomissement de même nature, on doit non-seulement craindre pour le malade, mais même en désespérer.

Ces accidens sont toujours accompagnés de grandes inquiétudes, d'une légère douleur dans le ventre, très-souvent sans tension; tantôt vers la partie supérieure, et alors le hoquet l'accompagne; tantôt vers l'inférieure; et enfin la suppres-

sion d'urines qui survient, annonce une mort prochaine. Il arrive quelquefois que toute la partie est douloureuse. Outre ces signes généraux, il y en a de particuliers également funestes ; dans plusieurs les saignées se rouvrent, et le sang, malgré le nombre de compresses, pénètre. Cette hémorragie est souvent accompagnée d'une gangrène charbonnée, qui se forme autour de la saignée, et dont on ne peut arrêter le progrès. Quelques-uns, un ou deux jours avant de mourir, se plaignent d'une vive douleur dans quelque membre, et surtout à celui où l'on a fait un plus grand nombre de saignées. Cependant cette douleur attaque plus ordinairement les jambes et les cuisses, que les parties supérieures. Cette douleur est quelquefois suivie d'une gangrène, dont la suppuration, si on peut la procurer, devient salutaire, mais très-souvent il n'y paraît rien qu'après la mort; et quelque remède qu'on applique, on ne peut venir à bout de la calmer. Cet accident arrive ordinairement à ceux qui ont été trop saignés. Ils ont coutume de ne point avoir le ventre douloureux, et d'être trois ou quatre jours dans un état douteux.

Dans les temps secs, les malades se plaignent plus de la tête, et ont le ventre plus resserré que dans les temps humides. Ils sont aussi plus sujets au délire pendant le cours de la maladie. Les antrax ou charbons, la gangrène sèche, sont des

crises ordinaires dans les saisons sèches, et l'ouverture des saignées et autres hémorragies dans les pluvieuses.

Il paraît par-là que la jaunisse, les parotides et autres accidens, sont symptôme avant le septième jour, et crise après ce terme. Si cependant la fièvre les accompagnait ou les reprenait comme dans le malade de l'Histoire IX, cette fièvre est alors l'effet d'un dépôt critique, dont la trop grande quantité de matières reflue vers les parties internes.

Ouverture du cadavre.

L'ouverture du cadavre nous démontre un état différent suivant que le malade est mort, ou dans les premiers jours de la fièvre ou dans le temps de la crise. De ceux qui sont morts dans la fièvre, les uns sont morts dans le temps de la contagion, et avant qu'on trouvât aucun changement dans leurs viscères : les autres ont succombé à la force de la maladie, soit que cela fût l'effet de leur faiblesse, soit que cela vînt de la violence de la maladie. Dans ces derniers, on trouve la plupart des viscères du bas-ventre, le foie, la rate et les intestins grêles tout-à-fait gangrenés, etc.

On trouve la rate noire, molle à y enfoncer les doigts facilement; le foie ou noir ou d'un brun livide; la vésicule du fiel remplie d'une bile noire de la couleur d'un café fort : dans ceux qui vomissent l'atrabile, la partie supérieure du duo-

denum, le pylore et l'estomac en partie gangrenés, en partie enflammés ; dans ceux qui la rendent par les selles, tout le canal intestinal de la même façon que la partie supérieure; et au cas que cette matière se dégorge par l'un et par l'autre, tous ces viscères se ressentent de l'impression de cette matière corrosive.

On observe dans les cadavres, que les parties des intestins où il y a des courbures, des enfoncemens, sont principalement gangrenées, et que les autres paraissent enflammées. Ce qui doit surprendre, c'est que les malades attaqués de pareils symptômes ont une mollesse et une flaccidité au ventre dans toute son étendue, même sans douleur, à moins qu'on ne le presse fortement.

S'il arrive que quelques malades n'aient pas de telles évacuations, mais qu'ils meurent après de vives douleurs à quelques extrémités, les viscères ne paraissent pas si corrompus, ni la bile si noire, parce que le venin s'est porté sur la partie dont le malade s'est plaint. En effet, immédiatement après la mort, et souvent quelques heures auparavant, elle devient pourprée ou noire. On trouve dans le cerveau de ceux qui ont eu de violens délires, et le sommeil léthargique, qui est assez rare, la dure-mère, et la pie-mère enflammées, la substance corticale d'une couleur rougâtre qui se communique quelquefois à la médullaire.

Dans quelques-uns qui sont morts le troisième

ou quatrième jour, par l'effet d'une trop grande plénitude, la vésicule du fiel est remplie d'une bile partie verte, partie brune; le foie d'une humeur blanchâtre, de couleur de crême de lait; les intestins, l'estomac, les parties graisseuses, etc., d'une humeur ou de la même couleur ou approchante. Ces parties sont d'ailleurs fermes et dures, ce qui provient de ce que le venin n'a pas eu le temps de se développer et de terminer la maladie par la gangrène. J'ai aperçu dans quelques-uns des vers; mais ce qu est commun à tous, à l'exception de ceux qui meurent de turgescence, c'est une corruption si grande et si prompte, qu'en mourant, et souvent long-temps avant la mort, il est impossible d'en approcher.

La conformité des signes qui caractérisent la maladie de Siam avec ceux qu'on trouve dans les aphorismes d'Hippocrate, donne lieu de croire que les habitans de la Grèce et de l'Archipel sont affligés du même fléau et de maladies approchantes.

Quibus in febre morbus regius supervenit ante septimum diem, malum est, nisi confluxus humorum per alvum fiant. Aph. 62, *sect. iv.*

Vomitus sinceræ pituitæ, vel bilis, periculosus; pejorque, si viridis, aut niger. Cels. l. 3, *c.* 4.

Morbis quibusvis incipientibus, sibilis atra sursum vel deorsum prodierit, lethale. Aph. 22, *sect. iv.*

Quibuscumque ex morbis acutis aut ex diutur-

nis..... bilis atra, vel sanguis niger prodierit, postridiè moriuntur. Aph. 23, *sect. iv.*

On doit considérer dans la cure de cette maladie trois temps, le temps de la fièvre, le temps du calme qui lui succède, et le temps de la terminaison.

Tous ceux qui guérissent du mal de Siam, ne se tirent des bras de la mort que lorsque la nature leur procure un flux de ventre abondant, un dépôt considérable sur quelque partie externe, ou par une évacuation abondante d'urines noires; mais cette dernière crise est bien rare. Toutes les indications doivent donc tendre à seconder la nature, pour pousser et chasser la matière morbifique par quelqu'une de ces crises.

La plus commune et la plus salutaire est le flux de ventre. On doit donc l'avoir particulièrement en vue. Les premières voies doivent avoir un droit particulier sur la crise qui termine une maladie de pourriture. Il est rare que la semence de la pourriture n'y prenne son origine.

Aussi observons-nous dans l'ouverture des cadavres morts de la maladie de Siam, que la gangrène ne se trouve jamais en plus grande quantité ailleurs que dans les intestins, quoique la souplesse et la flaccidité de ces parties ne puissent nous mettre en droit d'accuser aucun engorgement inflammatoire.

Il faut donc ne prendre que les indications

générales, s'attacher à diminuer la plénitude et le trop grand engorgement, délayer et ramollir, se conduire, en un mot, de façon que, n'affaiblissant pas trop la nature, on ne la mette pas hors d'état de soutenir l'affaissement ou l'accablement qui succède à la fièvre, et qu'on lui laisse assez de force pour travailler elle-même à l'expulsion de la matière morbifique.

Dans cette vue nous proportionnerons les saignées à la disposition qu'on rencontre dans les malades. Nous les viderons dans les commencemens par des lavemens purgatifs, ensuite émolliens : on leur appliquera de bonne heure des fomentations et cataplasmes émolliens sur toute l'étendue du ventre, et on aura soin de le leur entretenir chaud. Il faut les exhorter à boire souvent, et choisir dans les boissons délayantes celles qui flattent le plus leur goût, parce que le vomissement ou l'envie de vomir met un grand obstacle au désir de boire ; et même les malades qui ont ce symptôme sont peu altérés, quoiqu'ils paraissent avoir beaucoup de chaleur. On trouvera dans le recueil des remèdes qui termine l'histoire des maladies, les formules des lavemens, cataplasmes, bouillons et tisanes qui conviennent. Je fais un grand cas du petit-lait clair fait avec la crême de tartre, et altéré par le cresson qu'on y fait infuser, ou d'une légère décoction de tamarin légèrement édulcorée, et à leur défaut, d'une faible limonade

avec l'orange sauvage, et une croûte de pain rôtie pour en ôter la crudité. Il convient d'entremêler cette boisson de quelques tasses d'infusion de thé et d'anis mêlés ensemble, et encore mieux de cresson, si le malade n'y répugne point.

Pour peu que la fièvre paraisse se calmer, il ne convient plus de saigner, et je me détermine à la purgation, que j'administre suivant les différentes circonstances où j'aperçois les malades; car, s'ils paraissent avoir de la disposition à avoir le ventre libre, je mets seulement dans le petit-lait du sel d'epsom ou de saignette, ou seul, ou avec quelques grains de poudre cornachine que j'ajoute dans la seconde ou troisième prise, suivant l'effet que peut avoir la première.

J'emploie plus ordinairement l'émétique en lavage, parce qu'outre que cette façon de purger ne répugne point au malade, elle seconde d'autant mieux l'indication, qu'on se propose de décharger, s'il se peut, avant le développement des mauvais principes, les premières voies de la matière morbifique qui les surcharge. Quelque pressante que paraisse l'indication de la pourriture, je n'ai recours aux acides un peu forts dans les boissons, comme jus d'oseille, de citron, et esprit de vitriol, que l'orsqu'il faut absolument prendre le parti de calmer le vomissement ou l'hémorragie, parce qu'ils resserrent le ventre, et sont contraires à la crise la plus générale et la plus ordinaire. Ils

sont après tout ordinairement infructueux, et je préfère une légère infusion de cannelle dans le thé, qui réussit beaucoup mieux.

Lorsque le malade est au second terme de la maladie, c'est-à-dire, que la fièvre a totalement baissé, il faut agir suivant les différentes circonstances où il peut se trouver. Les malades paraissent ordinairement tranquilles, et seulement abattus pendant vingt-quatre heures, quelquefois deux jours, c'est-à-dire, jusqu'au cinquième, où il commence à paraître des signes de dissolution. On entretient le malade pendant ce temps dans l'usage des boissons et des lavemens qui conviennent, ou pour augmenter la liberté du ventre, si elle n'est pas suffisante, ou pour la procurer. On ajoute dans leur tisane quelques racines apéritives, d'asperges, de chiendent, d'oseille, et le sel de nitre. Si un vomissement trop considérable fatigue le malade, ce qui est un mauvais signe (car quand on l'a observé dans la fièvre, il cesse ordinairement pendant ce temps), on tentera quelques acides, le jus d'ananas, de citron, l'eau des Carmes, les épithèmes sur l'estomac, et l'on redoublera l'usage des lavemens, à moins qu'une faiblesse trop grande n'oblige de les suspendre. Il ne convient pas encore dans ce temps de la maladie de faire prendre des purgatifs un peu forts; on courrait risque de faire tomber le malade dans un affaissement ou dans des faiblesses auxquelles

il pourrait succomber. Il convient seulement, si on lui trouve assez de force, d'aiguiser les bouillons ou tisanes de quelque sel laxatif, ou d'y faire fondre un peu de manne, si le malade peut en supporter l'odeur et le goût. Ce dernier laxatif est à préférer à tous les autres; il m'a paru le mieux réussir.

Quand par le changement des symptômes on découvre que le développement des mauvais principes est fait, et que le sang en est infecté, on y applique les remèdes qui paraissent convenir pour les combattre. Il n'y en a point pour le vomissement noir et le flux de ventre noir : néanmoins pour celui-ci, surtout quand la suppression d'urine n'est point de la partie, car c'est alors un signe mortel, on donne au malade, suivant le degré de force ou de faiblesse qu'il a, de légers cordiaux, comme confection d'alkermès, poudre de vipère, infusion d'eau de cannelle; on y joint quelquefois des purgatifs, afin de balayer les mauvaises matières qui, en s'arrêtant, ne peuvent qu'avancer la corruption. Dans les évacuations trop abondantes qui jettent le malade dans une trop grande faiblesse, j'ai recours avec succès à l'opium, à un tiers, à un quart de grain réitéré; il procure un peu de sommeil, qui, réparant les forces, met le malade en état de soutenir l'effet des purgatifs qu'on est obligé de réitérer. Dans les vomissemens continuels qui persistent après la cessation de la

fièvre, c'est-à-dire, dans le commencement du troisième temps de la maladie, j'ai eu un bon succès du bain dans lequel on laisse et l'on remet le malade suivant ses forces. L'histoire neuvième en est une preuve. Mais si le vomissement est noir, ce remède n'est plus de saison, ainsi qu'il paraît dans le malade de l'histoire dixième. Les remèdes y deviennent inutiles.

Aussitôt qu'un malade se plaint de quelque douleur à quelqu'extrémité, il faut sur le champ y appliquer des fomentations ou cataplasmes adoucissans, émolliens et maturatifs, et envelopper toute la partie, afin d'attirer sur cette partie le plus de matières morbifiques qu'il sera possible, et y procurer un dépôt, qu'on ouvrira dès qu'il paraîtra quelque chose d'élevé, de quelque nature qu'il soit, et l'on continuera toujours l'usage des mêmes cataplasmes. Si c'est un charbon, on le scarifiera, on le coupera en croix, et l'on appliquera dessus les remèdes digestifs, afin de faire venir une suppuration abondante, d'où dépend le salut du malade. On animera le digestif suivant les circonstances : il faut s'en donner de garde dans les commencemens; car les remèdes spiritueux sont contraires à l'intention d'exciter la suppuration qu'il convient d'avoir. On fera la même chose à la gangrène sèche, de la présence de laquelle on jugera par les douleurs qui la précèdent ou qui l'accompagnent. Après tout, les remèdes y

sont assez inutiles, car je n'ai point encore vu guérir de malades attaqués de ce symptôme. S'il paraît quelques signes d'une évacuation critique par les urines, il faut la seconder par les tisanes apéritives réitérées et légères, quelques prises de manne ou de petit-lait avec le cresson et la crême de tartre.

Les mélancoliques, et surtout les sanguins, supportent mieux la saignée que les bilieux et les pituiteux, auxquels il convient de la faire avec modération, principalement aux derniers; on doit espérer un succès plus favorable des purgatifs à leur égard.

Le sang qu'on tire est toujours très-rouge, vermeil et écumeux, contenant peu de sérosités. Si l'on fait saigner après la cessation de la fièvre, le sang reste long-temps liquide, quelquefois trois et quatre heures après la saignée, et il n'y paraît point de sérosités. Une saignée réitérée dans ce cas est non-seulement dangereuse, mais mortelle; ainsi il faut prescrire celles qu'on juge devoir être nécessaires les deux premiers jours, rarement le troisième. Si cependant la fièvre les accompagnait ou reprenait comme dans le malade de l'histoire neuvième, cette fièvre est alors l'effet d'un dépôt critique dont la trop grande quantité de matière reflue vers les parties internes. Il convient dans ce cas de remettre à la nature la guérison, et de ne donner de remèdes qu'autant

que la force de la fièvre indiquera un reflux trop abondant. Les doux purgatifs et les diurétiques suffiront alors. Il n'en est pas ainsi des dépôts critiques qui arrivent dans les autres maladies : lorsque la fièvre persiste, on doit suivre les indications que la cause de la maladie présente, parce qu'il n'est pas question, comme dans le mal de Siam, de ménager et de soutenir une nature épuisée, qu'il faut continuellement étayer pour la seconder dans l'expulsion d'un venin pestilentiel, dont il faut éviter avec soin le reflux vers les parties internes.

I. Histoire.

Je fus attaqué de la maladie de Siam la première année de ma résidence à St.-Domingue. J'avais essuyé deux mois auparavant une violente fièvre double-tierce, et j'espérais en être exempt; mais je fus trompé. J'en attribuai la cause en partie à l'ouverture de quelques cadavres, à la dissection desquels j'avais mis la main, pour m'instruire par moi-même des désordres d'une maladie qui était toute nouvelle pour moi. J'eus de commun avec les autres malades une grande faiblesse, un accablement et le hoquet, qui me dura quatre jours; la jaunisse heureusement n'arriva que le septième. *Icterus ante septimum lethalis, post septimum salutaris. Aph.* 64, *sect. iv.* Ce que j'eus de particulier fut une hémorragie par les oreilles, qui me dura

huit à dix jours, et qui se termina par la naissance d'une grande quantité de clous.

II. Histoire.

Un jeune homme, d'un tempérament vif et sanguin, fut attaqué d'une grande douleur de tête et de reins, avec fièvre continue, lassitude et engourdissement. Le second jour, le flux de ventre survint. Je fus appelé le troisième; on l'avait saigné trois fois. Je le trouvai très-faible, ayant le pouls ondulent, et se plaignant beaucoup du bras où il avait été saigné. Une des saignées s'était rouverte, et la gangrène charbonnée paraissait autour. Il allait fréquemment à la selle, et ne rendait que des matières noires. Le soir, le hoquet se mit de la partie; il mourut le lendemain : après la mort, le bras parut tout gangrené.

III. Histoire.

Un homme de trente ans, d'un tempérament sec, mélancolique et assez délicat, fut attaqué d'un accès très-violent qui dura vingt-quatre heures, et se termina par une hémorragie abondante. Il devint couvert de pourpre, sans d'ailleurs ressentir de douleur. Ces accidens continuèrent deux à trois jours, et il guérit.

VI. Histoire.

Un capitaine de navire, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament très-replet et sanguin-

bilieux, fut pris par des lassitudes, des engourdissemens, et des vomissemens considérables, dans lesquels il ne rendait que de l'eau; on le saigna quatre fois du bras et trois fois du pied. Au calme de la fièvre succéda le vomissement noir, les urines se supprimèrent, le bas-ventre devint douloureux, enfin le hoquet fut le dernier simptôme fatal.

Les bains eussent pu convenir pour calmer et arrêter le vomissement, et rappeler à la circonférence les humeurs morbifiques; ce qui m'empêcha d'y avoir recours, fut la nature du vomissement qui était atrabilaire, et par conséquent signe d'une mort prochaine.

V. Histoire.

Un négociant de quarante ans, d'un tempérament bilieux, attaqué de cette maladie, eut, le 4, une jaunisse considérable, une légère douleur au ventre, sans aucune apparence de flux. On l'avait saigné deux fois du bras et une fois du pied. Le 5, la première saignée se rouvrit et se gangrena; le flux de ventre, le vomissement noir et le hoquet survinrent; il mourut.

VI. Histoire.

Un homme de vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament assez replet, sanguin-pituiteux et très-coloré, fut pris par lassitude; le mal de tête,

de reins, et les envies de vomir survinrent; les yeux étaient rouges, et le malade fort accablé. Il fut saigné deux fois le second jour. Il tomba en faiblesse à la seconde saignée, et on le mit à l'usage du petit-lait altéré par le cresson. Il vida beaucoup. Le soir la fièvre ayant cessé, il tomba plusieurs fois en faiblesse, et le lendemain la jaunisse parut. Dès-lors les accidens augmentèrent; mais le malade allait beaucoup à la selle, et les urines parurent noires et assez abondantes. Le cinquième jour, la première saignée se rouvrit, le malade devint bouffi, fort agité, couvert de pourpre, d'une odeur très-mauvaise, et ayant peu de connaissance, parce qu'il était dans un espèce de délire. On lui donna un grain de laudanum en deux prises; il devint tranquille, et dormit cinq à six heures. A son réveil, les mauvais symptômes parurent calmés. Ils reparurent le soir, mais moins violemment, et persistèrent le septième jour de la même façon; ce qui donna d'autant plus lieu de bien augurer, que le ventre était toujours libre, et que les urines noires coulaient abondamment. En effet, depuis ce jour, le malade fut de mieux en mieux, et les tisanes apéritives suffirent pour le guérir.

VII. Histoire.

Une femme de trente-cinq ans, d'un tempérament robuste et bilieux, fut attaquée, un mois après son arrivée, de lassitude et d'un léger fris-

son, d'une fièvre accompagnée de vives douleurs de tête et de reins. Je la fis saigner deux fois au bras le même jour, et le lendemain au pied. Le trois la fièvre paraissait un peu calmée, elle prit trois verres d'eau de casse, qui la firent aller sept à huit fois à la selle. Le 5, la jaunisse commença; il lui vint des envies de vomir, et une légère douleur de ventre. J'eus recours aux fréquens lavemens et bouillons émolliens qui lui procurèrent un flux de ventre. Le vomissement survint néanmoins, et dura pendant deux jours avec violence. La malade rendait par haut et par bas des matières noires. Le visage devint bouffi, et elle était dans un grand accablement. Elle n'usa, pendant cette évacuation, que de thé, d'eau de cresson et d'un peu de confection d'alkermès, qu'elle prenait soir et matin. Elle eut le bonheur de guérir contre mon attente; car il n'y eut d'autre signe favorable pendant ces deux jours que l'écoulement des urines, dont il n'arriva point de suppression.

VIII. Histoire.

Un homme de trente-cinq ans, d'un tempérament sec, fut attaqué, après deux ans de séjour à Saint-Domingue, du mal de Siam. On le saigna les trois premiers jours trois fois du bras et une fois du pied. On le purgea le quatrième; la médecine le fit aller sept à huit fois. Je ne le vis que le cinquième jour. Je le trouvai fort jaune

et fort tranquille, ayant seulement des envies de vomir, le ventre peu libre. Il se plaignit après midi d'une vive douleur dans toute l'étendue de la cuisse et de la jambe où il avait été saigné, et d'une si grande pesanteur, qu'il ne pouvait la remuer. Je n'aperçus d'abord qu'une rougeur livide autour de la saignée, qui, peu de temps après, s'étendit beaucoup, s'éleva et devint un charbon ou antrax charbonneux. Le cataplasme émollient et maturatif dont je fis envelopper toute la jambe, contribua à ce salutaire progrès. Dès le soir, il fallut dilater, scarifier, et il en sortit une matière ou pus, partie noirâtre, partie de consistance de celui qui sort des gros clous, et le sang qui sortit des scarifications était noirâtre. Le bas et le milieu postérieur de la jambe furent remplis de clous, la plaie s'étendit, et il s'y établit une suppuration abondante qui guérit le malade.

IX. Histoire.

J'arrivai à une habitation à neuf heures du soir, pour un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'un tempérament sanguin. Il était dans le septième jour de la maladie. Il éprouvait de grandes lassitudes, des engourdissemens, des maux de tête et de reins, une envie de vomir, grand feu et grande chaleur. On ne lui avait rien fait le premier jour; mais en revanche le second et le troisième on l'avait saigné copieusement trois fois au bras et

deux fois au pied. On lui avait administré tous les sacremens. Je le trouvai comme agonisant, les traits du visage retirés, vomissant sans cesse tout ce qu'on lui donnait, sans cependant qu'il rendît des matières noires, presque sans pouls, les extrémités faibles, le ventre douloureux dans toute son étendue, urinant très peu : un commencement de jaunisse, une grande agitation et un délire considérable étaient de la partie. Je crus ne pouvoir tenter dans une telle circonstance de meilleur remède que le bain et les cataplasmes, ce qui fut exécuté. Il n'y put rester la première fois qu'une ou deux minutes ; une faiblesse dans laquelle je le crus mort, m'obligea de l'en faire tirer promptement. On lui mit un cataplasme sur toute l'étendue du ventre. Je le fis bien couvrir et tenir de force. Une demi-heure après, les extrémités me parurent moins froides, et le pouls un peu plus relevé ; je le fis remettre dans le bain, où il resta cinq à six minutes. Après cette opération, il parut moins agité et moins tourmenté du vomissement ; il garda même une demi-tasse de thé qu'on lui fit prendre. On réitéra le bain de trois en trois heures, jusqu'à ce que la chaleur fût revenue, le pouls ranimé, et le vomissement cessé. J'eus alors recours aux tisanes faites avec le cresson et le nitre, les bouillons ou apozèmes de laitue, de pourpier, et la chicorée blanche. Les urines devinrent abondantes, mais peu chargées ; la jaunisse augmenta,

et le transport persista. Cependant le septième jour ayant trouvé le ventre moins tendu, moins douloureux, je fis prendre au malade trois onces de manne en deux prises, trois heures d'intervalle entre chaque. Il évacua quatre ou cinq fois, et eut deux faiblesses. La fièvre qui avait augmenté après les bains, persista et diminua. Le 8, la fièvre et le transport furent moindres; mais le malade se plaignit d'une grande douleur dans la jambe droite. On y aperçut une rougeur livide autour de la saignée, sur laquelle on appliqua les mêmes remèdes qu'au malade précédent, ce qui fit faire des progrès considérables; car toute la partie interne du bas de la jambe et le dessus du pied tombèrent en mortification, et dans une si grande pourriture, que les tendons furent à nu, et la capsule corrodée. Il se forma de plus un dépôt au haut du gras de la jambe, qu'il fallut ouvrir le lendemain. Une vive douleur étant survenue à la partie interne du bras gauche où on l'avait saigné deux fois, il s'y forma une tumeur considérable qu'on ouvrit au bout de vingt-quatre heures, et dont il sortit une grande quantité de matière rougeâtre, noirâtre, sanieuse. Les abondantes suppurations entretinrent la fièvre pendant huit jours, qui dégénéra en une petite fièvre lente, dont on vint à bout par les doux purgatifs réitérés, et par l'opiate ou bols fébrifuges

composés de notre Pharmacopée : le pied du malade est resté un peu enchylosé.

Trois choses contribuèrent à rendre cette maladie aussi mauvaise. La première, de n'avoir rien fait durant les premières vingt-quatre heures; la seconde, de l'avoir transporté sur mer dans le fort de la fièvre, pour le conduire à l'habitation ; et la troisième, de lui avoir fait coup sur coup des saignées trop copieuses.

X. Histoire.

Je fus appelé pour un officier âgé de trente ans, d'un tempérament mélancolique et bilieux, provençal de nation, qui était depuis trois ans dans la Colonie, où il avait essuyé une maladie très-violente. Il était dans le sixième jour de la maladie. Je fus surpris de le trouver avec tous les symptômes les plus mauvais du mal de Siam, parce qu'il est rare, quand on a essuyé après son arrivée une grande maladie, et qu'on est fait à l'air du pays, d'en être attaqué. On a tout au plus à craindre une double-tierce compliquée. Il était très-jaune, très-agité et sans fièvre, le pouls flasque; un vomissement considérable d'atrabile le fatiguait. On l'avait saigné deux fois du bras et deux fois du pied, purgé une fois avec l'eau de casse et le sel d'epsom qui l'avaient bien évacué. Le soir, le ventre fut douloureux, les urines se supprimèrent; il demandait sans cesse qu'on le soula-

geât d'une grande oppression dont il se plaignait; j'eus recours pour cet effet au bain ; il y fut de son pied, et y resta demi-heure sans aucun succès ; car une heure après il fut saisi d'un mal de gorge qui fut suivi d'une agonie très-violente ; ce qui est fort rare dans cette maladie.

Je pourrais rapporter une plus grande quantité d'histoires, qui n'auraient de différence que quelques accidens peu intéressans. Celles que j'ai choisies me paraissent suffire pour faire connaître le caractère de la maladie que je viens de décrire, et pour confirmer les pronostics que nous avons portés d'après l'observation.

Des Fièvres compliquées de la maladie de Siam.

Les double-tierces sont des fièvres propres à nos colonies. Ce sont elles qui font les trois quarts des fièvres de Saint-Domingue, et ce sont elles aussi qui admettent les complications étrangères. Le mal de Siam se complique avec elles, quand il n'y a pas assez de matière morbifique pour les faire dégénérer entièrement en maladie de Siam. L'assoupissement, l'affaissement, les signes de pourriture, qui après s'être terminés en sueurs, ne laissent le malade absolument libre que par une éruption considérable de clous qui se fait dans la convalescence, sont des signes qui nous marquent assez l'analogie que nous voulons établir.

Après les remarques de Sydenham sur le carac-

tère que prennent toutes les maladies d'une épidémie qui se rapporte en général à la principale maladie régnante; après les observations sur les fièvres pestilentielles et varioleuses qui étaient évidemment des dégénérescences de la peste et de la petite-vérole, nous ne devons pas être étonnés de retrouver dans des maladies étrangères le caractère d'une maladie endémique qui règne souvent avec tant de fureur.

Comme les fièvres sont de deux genres, ou lymphatiques, ou bilieuses, de même les fièvres compliquées avec la maladie de Siam, peuvent être distinguées en deux espèces. La violence des symptômes fait le principal caractère de cette différence: plus d'assoupissement dans les unes, plus de feu dans les autres, les distinguent essentiellement. Quand nous parlerons de ces fièvres, nous verrons comment on peut encore les différencier à raison de leurs périodes. Au reste, les symptômes de complication se remarquent, ou dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, et continuent avec des signes évidens de la maladie de Siam jusque dans la déclinaison. La complication est toujours plus forte quand elle se fait apercevoir dans les commencemens; alors le pourpre s'y joint ordinairement, surtout quand la fièvre est de celles que nous appelons bilieuses. On sent assez, par la nature de cette maladie et par le caractère âcre et irritant qui se trouve dans les humeurs

de ceux que nous appelons bilieux avec les Anciens et les Modernes, que c'est chez eux et dans cette complication que nous avons le plus à craindre. Au reste, le péril dépend ici, comme dans la maladie de Siam, de l'efficacité, de la grandeur et du caractère de la crise; c'est elle qu'on doit aider, et notre unique intention doit être d'aider et de soutenir la nature; et, si elle en a besoin, de la débarrasser d'une partie du fardeau sous lequel elle succomberait. C'est ce qui se remplit par les remèdes que nous avons prescrits dans la maladie de Siam. La différence ici n'est que du plus ou du moins. C'est à la prudence à déterminer la différence de la méthode du traitement que nous devons préférer.

I. Histoire.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'un tempérament vif, bilieux et mélancolique, fut attaqué par des frissons, douleurs de tête et de reins, d'une fièvre considérable, qui fut les cinq premiers jours double-tierce. L'accès du 5 dura sans relâche avec grand assoupissement; sur la fin, le vomissement survint, et le hoquet se mit de la partie. Ces symptômes furent suivis d'une faible sueur, et durèrent environ quatre à cinq heures. Les yeux me parurent très-chargés. Le septième, il vint un redoublement qui jeta le

malade dans un grand délire et une violente agitation. Le hoquet et le vomissement reparurent; les yeux et le cou devinrent jaunes à la fin de l'accès, qui fut aussi long que le précédent : il n'y eut point de sueur; au contraire, les extrémités étaient froides, le pouls concentré. Le malade se plaignit d'une vive douleur au cou, et d'une difficulté d'avaler, sans qu'il parût d'ailleurs aucune tumeur. Il fut deux jours dans cet état, et il mourut. *Si à febre detento collum invertatur et deglutire non possit, tumore non existente in collo, lethale. Aph.* 58, *sect.* 7. Le cadavre devint couvert de pourpre.

II. Histoire.

Un homme âgé de quarante à quarante-cinq ans, d'un tempérament cacochime-scorbutique, habitant d'un endroit marécageux, fut attaqué d'une double-tierce dont les accidens ne paraissaient point dangereux. Il fut saigné, dans l'espace de sept jours, trois fois du bras et une fois du pied; il prit deux à trois fois de la manne dans le petit-lait. Le 8, lorsque je croyais avoir lieu d'espérer la guérison, je fus surpris d'apercevoir quelques mauvais symptômes, le hoquet et un commencement de jaunisse, avec quelques taches de pourpre. Le hoquet augmenta le lendemain, et le vomissement survint. Le pouls était flasque dans la journée, il se ranimait le soir, et de deux en deux

jours était plus plein. Il y avait aussi de l'ardeur à la peau, qui se terminait le matin par une légère sueur. Je mis le malade à l'usage d'une tisane faite avec le petit mil, le chiendent et le cresson, quelques gouttes d'esprit de vitriol, d'une potion faite avec la confection d'alkermès, le safran oriental, le sel d'absynthe, et le sirop d'œillet. Tous les accidens continuèrent cinq à six jours : le malade fut aux abois. J'eus recours à l'opium réitéré à un quart de grain. A la seconde prise, il dormit cinq à six heures : à son réveil, il eut un vomissement dans lequel il rendit une espèce de membrane large et longue de quatre à cinq travers de doigt, qui me parut être une portion de la membrane veloutée de l'estomac. Sur ce préjugé, je quittai les acides, et mis en usage les émulsions bouillies, faites avec la décoction de plantain, l'infusion de safran, le riz broyé, le sirop de grenade et de légères bouillies, que le malade prenait de six heures en six heures; tous les soirs un demi-grain ou un grain d'opium : le hoquet ne cessa que le 15, et sa cessation fut un signe d'espérance qui annonça une favorable convalescence.

III. Histoire.

Une dame de quarante-cinq ans, qui était encore réglée, et qui avait beaucoup d'inquiétude, d'une complexion faible, qui avait surtout la poitrine délicate, fut attaquée d'une double-tierce ordi-

naire avec flux de ventre. Le chirurgien la purgea, après le premier accès, avec l'ipécacuanha, qui fit un grand effet, et qui supprima le flux de ventre : il reparut dans l'accès du troisième : on la saigna du pied ; cet accès se termina par une faible sueur. La malade en conséquence parut tellement bien, qu'elle causait et riait avec tout le monde ; il survint cependant une jaunisse qui, donnant de l'inquiétude, détermina à m'envoyer chercher. Une heure après mon arrivée, elle sentit un engourdissement considérable dans la jambe où elle avait été saignée, et qui fut suivi d'une douleur si vive, que la malade ne pouvait rester tranquille. Il n'y paraissait rien au-dehors. Survint un frisson auquel succéda une fièvre très-ardente, qui se termina par un sommeil léthargique.

IV. Histoire.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, d'un tempérament bilieux et mélancolique, le visage assez coloré et d'un rouge pourpre, fut attaqué d'une double-tierce, dont le petit et grand accès furent, dès les premiers jours, très-vifs et très-ardens. On m'appela le cinquième. Je le trouvai en léthargie, très-accablé. Le petit accès s'était déjà joint au grand, qui avait commencé par l'assoupissement où le malade était depuis sept à huit heures. On l'avait saigné deux fois du bras, et une fois du pied, purgé avec les eaux de casse aiguisées de sel d'ep-

som. Je fis appliquer les vésicatoires. Le sommeil léthargique dura douze heures, et il en sortit par une sueur des plus abondantes. Je réitérai la même eau de casse. Il n'eut que sept à huit heures de calme. Le petit accès prit par sécheresse et chaleur; et augmentant insensiblement, le malade tomba à la fin dans l'assoupissement et le sommeil léthargique qui dura plus de quinze heures. La fièvre se termina par une sueur considérable, à laquelle se joignit un commencement de dépôt critique aux fesses; car en le changeant, on aperçut une rougeur très-foncée, de la largeur de la main, à chaque fesse, et qui en peu de temps devint si livide qu'on n'eut pas lieu de douter de la gangrène. J'y fis faire des scarifications profondes, et frotter avec le sel et le citron. L'escarre tombée, il y eut une suppuration abondante.

V. Histoire.

Un homme de vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament pituiteux et sanguin, fut pris d'une fièvre continue qui dura près de trente heures, et qui fut suivie d'une crise assez abondante. La fièvre se régla ensuite en petit et en grand accès, qui furent fort longs, et entre lesquels il n'y eut dès le troisième jour que très-peu d'intervalle. Le 5, ils avancèrent, se joignirent, et furent beaucoup plus longs.

La même chose arriva le septième jour, et de

surcroît un assoupissement considérable. La crise fut assez abondante, et parut dégager le malade; mais cette bonace fut de courte durée. Il y eut peu d'intermission, et tous les symptômes augmentèrent de façon que le malade fut quatre jours dans le même état, sans connaissance et comme agonisant.

On aperçut seulement quelque légère rémission dans le temps où la fièvre avait coutume d'être intermittente. On avait fait trois saignées du bras et une du pied avant le septième jour, donné beaucoup de lavemens, des bouillons émolliens, laxatifs, et purgé deux fois avec l'émétique en lavage. Tous ces remèdes avaient bien opéré. Je fis appliquer des vésicatoires à la nuque du cou et au gras des jambes, des cataplasmes sur le ventre qui commençait à être douloureux, et je fis continuer les lavemens et les mêmes boissons. Au bout de quatre jours il parut un commencement de sueur que j'animai par quelques prises de poudre de vipère. Le malade sua beaucoup pendant plus de vingt-quatre heures. Je fis visiter les fesses et les cuisses: on trouva à l'os sacrum et à chaque fesse un dépôt gangréneux très-large, et un autre vers le grand *trochanter*, qu'on ouvrit au bout de vingt-quatre heures, et dont il sortit une matière ayant la couleur et la consistance du miel.

La gangrène des fesses fut traitée comme celle des malades ci-dessus. La convalescence fut très-

longue, parce que la fièvre dégénéra en fièvre lente qui dura près de deux mois.

Fièvres double-tierces de Saint-Domingue.

Les différentes espèces de fièvres que nous observons en Europe, ne sont pas si communes à Saint-Domingue. Les tierces régulières y sont assez rares, ainsi que les quartes. Les plus communes de toutes les fièvres y sont les double-tierces, espèce de fièvre qui se rapporte au genre que les Anciens appellent *hemitritææ tritæophyæ*, et qui ont un rapport immédiat avec celles que Baglivi nous a décrites en Italie, et qu'il appelle *febres mesentricæ*. La nature de la maladie, les causes qui occasionnent la difficulté du traitement, sont les mêmes. On y voit quelques légères différences dans les symptômes, qui paraîtront, pour ainsi dire, les mêmes à ceux qui se donneront la peine de les comparer les unes avec les autres. Ces fièvres se déclarent ordinairement comme une simple fièvre tierce, et ce n'est que dans les accès suivans que la complication d'une nouvelle fièvre en fait une double-tierce; de façon que les accès se joignent, et ne laissent plus paraître qu'une légère rémission, qu'on ne peut jamais appeler intermission.

Ces accès sont accompagnés de nausées ou vomissement; et en général, quand celui-ci est efficace, c'est ordinairement un signe fort heureux.

Le pouls est fréquent, assez égal, quelquefois petit et serré, quelquefois mou et flasque ; le ventre est toujours gonflé, les hypocondres élevés, quelquefois douloureux, et il y a un resserrement et une constipation générale du ventre qui semblent caractériser ces maladies. La tête est toujours prise, mais différemment ; dans les uns il y a assoupissement, dans les autres un délire, mais qui n'est pas bien violent.

Ces symptômes se divisent indifféremment; car on peut compter deux espèces différentes de ces fièvres. L'une est une fièvre que nous appelons double-tierce bilieuse, et l'autre double-tierce lymphatique ou pituiteuse. Dans la première espèce, les hypocondres sont peu gonflés et plus douloureux, la langue chargée d'une humeur plus jaune et plus aride, le pouls assez petit, mais serré; le délire s'y joint plus ordinairement, et les accès suivent mieux l'ordre auquel ils se sont assujettis dès le commencement. Cette espèce attaque principalement dans les saisons les plus chaudes, les gens qui ont les humeurs âcres et le tempérament plus bilieux.

Les fièvres lymphatiques, au contraire, ont quelque chose de moins violent et de moins tumultueux, mais elles ont aussi plus d'obstination et plus de difficulté à guérir.

Le ventre est plus gonflé, quoique plus souple, les hypocondres sont moins douloureux, le pouls

est flasque et mou, l'urine moins rouge, mais plus crue; point de délire, mais un abattement considérable. Les accès ne suivent pas à beaucoup près la même régularité que dans la fièvre double-tierce bilieuse. Le petit prend souvent le caractère du grand, le grand, au contraire, celui du petit. Dans la première, les accès sont plus forts, mais ils sont aussi plus courts. Dans celle-ci, la longueur des accès est remarquable, ils empiétent considérablement l'un sur l'autre, et c'est une des marques auxquelles j'ai plus souvent et mieux reconnu le caractère des fièvres double-tierces lymphatiques.

La terminaison la plus ordinaire de ces fièvres, c'est le dévoiement. Quand il survient annoncé par des signes qui doivent nous faire conclure une diminution de la maladie, il est heureux; cependant une terminaison funeste en particulier aux fièvres double-tierces lymphatiques, et qu'on ne connaît point dans les fièvres bilieuses, c'est un flux chyleux qui survient quand le malade est aux abois, et qui finit et la constipation et la vie.

Dans les fièvres bilieuses, au contraire, si l'on voit un dévoiement bilieux, c'est ordinairement pour le bien du malade, et il est précédé de signes heureux qu'on ne voit pas dans les fièvres lymphatiques.

L'engorgement des viscères du bas-ventre et des glandes du mésentère, est assez démontré par

tous ces symptômes. Dans l'une et l'autre espèce de ces fièvres, toute la force est opprimée à la fois par ces arrêts universels de liqueurs; mais il paraît que, dans l'espèce bilieuse, les viscères en sont le siége principal; et dans l'espèce de fièvre lymphatique, ce sont les parties glanduleuses. L'ouverture du cadavre m'a démontré cette conjecture; car, dans la première espèce, nous avons trouvé, comme Baglivi, le foie, l'estomac, le mésentère engorgés; mais dans la seconde espèce, les glandes étaient prises en particulier, et principalement toutes les parties qui avoisinent le pancréas. Cette partie elle-même était, dans les uns enflammée, et squirrheuse dans les autres, mais dans tous les sujets généralement affectée; ce qui n'est pas d'une utilité médiocre pour faire entendre aux médecins d'où vient ce gonflement souple, cette constipation rebelle qui caractérise notre espèce, et enfin le flux chyleux qui la termine.

Baglivi a remarqué, d'après Fontanus, que ces fièvres sont rares dans les pays froids, et que les pays auxquels appartiennent ces hémitritées, sont les pays chauds. *Frequentes sunt in Æthiopiâ et in Italiâ.* C'est de ces espèces de fièvres, desquelles Hippocrate dit : *Febres ex hypochondriorum dolore malignæ.*

Pour le traitement, la nature des parties engorgées et de l'engorgement même, nous doit démontrer combien Baglivi a raison de nous recom-

mander de nous armer de patience; car nous ne pouvons pas compter sur les jours critiques; et l'inflexibilité du ventre nous démontre assez que nous n'avons guère à attendre de l'art qu'une mitigation des symptômes, et des habiles médecins qu'une attention exacte à suivre les voies de la nature, qui tend assez généralement à se débarrasser par les évacuations du bas-ventre.

I. Histoire.

Une dame, âgée de quarante-neuf ans, qui depuis plus d'un an n'avait plus ses règles, d'un tempérament robuste, mélancolique bilieux, après cinq à six jours d'indisposition, pour laquelle elle se fit saigner au bras, fut attaquée, le 23 décembre 1746, d'une petite fièvre qui fut suivie d'un redoublement, accompagné d'envie de vomir. Elle fut saignée le 25 au matin; elle passa la journée sans fièvre; une légère chaleur, accompagnée d'inquiétudes et de douleurs de tête, annonça, vers les neuf heures du soir, le petit accès, qui continua jusqu'à huit heures du matin, où le frisson et le vomissement déclarèrent le grand. Ces symptômes, accompagnés d'une grande agitation et de beaucoup d'inquiétudes, furent considérables jusqu'après midi, sans que d'ailleurs la malade rendît, ni par haut ni par bas, aucune matière bilieuse : tout parut se réduire à de vains efforts. La fièvre se calma dans l'après-midi sans

aucune apparence de crise, et en se calmant, fit tomber la malade dans un accablement et une faiblesse considérables, ayant les traits du visage fort changés; et n'ayant point essuyé de maladie depuis plus de huit ans, il devait y avoir de grands engorgemens qui pouvaient la faire périr le 5 ou le 7. Après avoir réfléchi sur les moyens que je pourrais employer pour prévenir ce fâcheux événement, je pensai qu'il ne pouvait y en avoir de plus efficace pour disposer la nature à des évacuations critiques, que le bain et la saignée du pied. En conséquence, je profitai de l'intervalle qui devait être d'environ vingt-quatre heures, pour faire baigner deux fois la malade. Je lui fis donner, en sortant du bain, un lavement purgatif, et deux heures après elle fut saignée du pied. Peu de temps après cette saignée, survinrent les avant-coureurs du petit accès, c'est-à-dire, la fréquence et la petitesse du pouls, accompagnées de douleurs de tête, et suivies d'une grande chaleur, d'altération et de beaucoup d'inquiétudes pendant la nuit. Ce petit accès avait avancé de trois heures : le grand avança à proportion. Le frisson, la concentration, le vomissement et les agitations furent considérables; la malade tombait de temps en temps en faiblesse. Ces symptômes se calmèrent après midi, et le calme fut suivi d'une moiteur qui se termina en une petite sueur qui fit mouiller une chemise. La malade fut deux ou trois fois à la selle, et passa la

nuit assez tranquillement. Ayant appris le matin qu'elle avait évacué deux ou trois fois pendant la nuit, et que les matières étaient bilieuses, je me déterminai à la purger avec une tisane royale; elle en prit deux verres qui la firent aller quinze à dix-huit fois. Il n'y eut que les cinq à six premières selles bilieuses; les autres étaient de la couleur et de la nature des boissons qu'elle avait prises : ce que j'ai observé dans presque tous les malades, et à mon égard, dans les fréquentes maladies que j'ai essuyées à St.-Domingue; ce qui me fait croire qu'en fait d'évacuations du ventre, procurées par les purgatifs, il n'y a que les premières selles d'utiles, et que les autres, dès qu'elles ne sont pas teintes d'humeurs excrémentielles, bien loin d'être avantageuses, doivent être nuisibles, parce qu'elles ne peuvent que produire un peu plus grand desséchement dans les solides et les liquides. Le 29 du mois, qui était le 6 de la maladie, le petit accès avança de trois heures, et s'annonça par un léger frisson, qui fut bientôt suivi de chaleur, d'inquiétudes et de maux de tête plus considérables que dans les précédens; je m'attendis à un assaut bien violent, quand le grand lui succéderait : il avança pareillement de trois heures; l'accablement, les éclipses du pouls, la perte de connaissance, et les faiblesses fréquentes donnèrent lieu de s'alarmer, et je me trouvai dans ces circonstances où il faut remédier au mal le plus

pressant. Je fis prendre à la malade quelques cuillerées d'une potion faite avec la cannelle, les clous de girofle et le sucre, bouillis en parties égales d'eau et de vin. Après deux heures de combat entre la vie et la mort, la nature l'emporta ; le ventre se déboucha, et les évacuations furent si fréquentes et si abondantes pendant cinq ou six heures, qu'on était continuellement occupé à changer la malade. Les matières qu'elle rendait étaient fétides et jaunes. On lui fit prendre deux à trois fois, pendant les effets de cette crise, une cuillerée de la potion. La sueur se joignit à cette évacuation, et la malade mouilla deux chemises. Elle continua d'évacuer pendant la nuit, et le lendemain elle parut tranquille ; deux gobelets de petit-lait suffirent pour entretenir les évacuations. Cependant, le 8 de la maladie, le petit accès avança de trois heures, et se déclara par un frisson plus fort et plus long qu'il n'avait fait, et par des envies de vomir que la malade n'avait point encore eues, ce qui me fit juger que le grand qui lui succéderait, continuerait en façon de redoublement, c'est-à-dire, sans être accompagné des symptômes ordinaires : l'avance des accès est un signe certain de l'augmentation, ou du moins de l'état de la maladie. Ce petit accès fut très-violent, et la malade fut toute la nuit dans une grande altération et une chaleur ardente ; elle fut très-agitée. Il n'y eut de signe de grand accès,

qu'un resserrement ou une légère concentration du pouls, et une froideur qui dura demi-heure ou trois quarts d'heure. D'ailleurs, à l'exception de l'accablement et des faiblesses, il parut, pour la force, de la même nature que le petit. Cet accablement et ces faiblesses augmentèrent quand la crise approcha; mais ces signes ne furent pas si efficaces qu'au septième jour : une évacuation pareille à la précédente la dissipa. Cette évacuation continua pendant la nuit, et on la prolongea le lendemain par deux gobelets de petit-lait, ainsi qu'on l'avait pratiqué à la fin de l'autre crise. La malade eut une sueur plus forte et plus longue. Le 10, le petit accès n'avança point; il prit seulement à peu près à la même heure que le huitième jour, et il commença par un léger frisson et quelques envies de vomir; il parut considérable à la malade, mais je n'en eus point d'inquiétude. Aussi, le matin, bien loin de trouver de la fièvre à la malade, je la vis au contraire dans une moiteur qui persévéra tout le jour. Le 12, il n'y eut qu'un accès de sept à huit heures, qui revint de trois en trois jours pendant l'espace de huit à dix jours, et qui obligea d'avoir recours à quelques purgations, le petit-lait dont la malade continuait de faire usage, ne faisant plus d'effet.

Les symptômes que j'observai le troisième jour dans la maladie que je viens de décrire, me déterminèrent à administrer les remèdes qui pou-

vaient tendre au relâchement, tout indiquant et marquant une plénitude et un engorgement si considérables, qu'on avait tout lieu d'appréhender au cinquième, ou tout au plus tard au septième, une suffocation : ce qu'il est ordinaire d'observer dans ces climats à l'égard de ceux qui périssent le cinquième ou septième jour des fièvres double-tierces, et auxquels l'émétique m'a paru n'avoir d'autre effet que d'augmenter la concentration, qui, ne détachant pas les secousses qu'il procure que les matières des premières voies, sans rien ôter des embarras qui sont dans le centre des viscères, il ne peut que les augmenter par la pression qu'il leur occasionne; pression d'autant plus fatale, qu'elle fortifie le ressort des fibres, bien loin de concourir au relâchement. Il convient donc mieux d'avoir recours aux bains, aux lavemens et aux saignées, qui sont les seuls remèdes dont on puisse espérer quelque succès. On doit y avoir recours lorsque les deux accès se joignent dès les premiers jours, et dans lesquels le grand ne se termine pas par une crise, ou dont la crise ne paraît pas proportionnelle à la violence de l'accès, parce que l'union ou la contiguité de ces deux accès, dès le commencement de la maladie, est un signe certain de turgescence ou de plénitude abondante, et que la privation de crise semble annoncer une concentration qui provient de l'état d'oppression où se trouve la nature.

II. Histoire.

Une jeune Dame de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'un tempérament replet, sanguin-bilieux, ayant le cou court, et d'une famille sujette à l'apoplexie, eut une pesanteur, des engourdissemens considérables, suivis de mal de tête et de fièvre, qui se calmèrent au bout de huit à dix heures par une légère moiteur. Elle ne ressentit ensuite que la pesanteur; elle fut tranquille jusqu'au lendemain au soir, où elle sentit un grand mal et un gonflement au cou qui l'empêchait de tourner la tête; la langue devint épaisse et bégayante, avec difficulté d'avaler. Elle se fit faire une copieuse saignée au bras; elle eut toute la nuit un violent mal de tête. Le trois, le mal de tête diminua le matin, et elle fut sans fièvre; mais il revint à midi, accompagné d'un grand engourdissement. Le chirurgien la saigna du pied le soir, ce qui calma tout, et lui procura une nuit tranquille. Je fus appelé le quatre. Je trouvai la malade dans un frissonnement qui durait depuis deux heures, avec des envies de vomir, et le visage fort rouge. Je la fis saigner du bras dans le fort de l'accès. J'aurais souhaité que le chirurgien en eût fait une ou deux pareilles, au lieu de celle du pied; mais je n'ai encore pu parvenir à corriger les chirurgiens du pays à ce sujet, ni à leur faire comprendre mes raisons. Ils attaquent toujours le symp-

tôme le plus apparent, sans faire attention à la cause. La fièvre et le mal de tête furent considérables, et se terminèrent par une sueur peu abondante; j'ordonnai dans le déclin deux lavemens très-purgatifs, parce qu'elle garda le premier plus de deux heures, et qu'elle le rendit sans excrémens. Le second eut plus d'effet. Elle passa une nuit assez tranquille; le quatrième au matin, elle eut le pouls fiévreux et de la chaleur qui se dissipèrent vers midi; je la purgeai avec la casse, le séné et le sel d'epsom : elle fut neuf à dix fois à la selle. La nuit fut inquiète et inquiétante. Le matin, vers les huit heures, le frisson était considérable, accompagné de grands vomissemens, et suivi d'une fièvre très-ardente, et d'une si vive douleur de tête, que la malade jetait les hauts cris. Le vomissement dura quatre à cinq heures, et la fièvre persista jusqu'à minuit; la malade n'urinait point, et se plaignait d'une douleur au bas-ventre, pour laquelle je lui appliquai un cataplasme. La sueur fut peu abondante, et le pouls resta toujours fiévreux, ce qui me fit beaucoup appréhender pour le sept. On lui donna deux lavemens émolliens; elle garda le premier quatre heures, le second deux heures, et les rendit à peu près comme elle les avait pris. Le matin, la malade mouilla une chemise. Je la purgeai comme auparavant, et la médecine eut le même effet. A cinq heures du soir, il y eut un frisson considé-

rable auquel je ne m'attendais pas, et ce frisson régla dans la suite les temps de la maladie. Le vomissement se mit de la partie; il ne dura pas, et il fut suivi d'une fièvre accompagnée de douleur à la tête. Une sueur peu abondante qui parut trois ou quatre heures après, calma cette douleur; elle fut accompagnée de trois petites selles de matières un peu bilieuses. Cette sueur fut interrompue vers minuit par un redoublement qui diminua à six heures du matin par une simple moiteur, à laquelle, vers les neuf heures, succéda un grand redoublement qui fut précédé de nausées et de vomissemens qui durèrent peu. La malade fut peu altérée, et se plaignit moins de la tête; mais elle fut dans de grandes inquiétudes. Il parut vers midi une moiteur qui fut suivie de sueurs assez abondantes; le ventre se lâcha trois à quatre fois en petite quantité. Ces crises continuèrent pendant la nuit : elle mouilla six à sept chemises, et urina quatre à cinq fois, ce qui n'était point encore arrivé. Elle dormit à différentes reprises tranquillement. Le huit, espérant beaucoup de l'événement dont j'avais été témoin et de la disposition que la malade avait d'aller à la selle, je lui fis prendre une once de manne, demi-gros de follicules de séné et un gros de sel d'epsom; elle la vomit demi-heure après. Je réitérai la même dose, qu'elle garda, et qui la fit aller quatre à cinq fois à la selle jusqu'à midi, où parurent les

avant-coureurs d'un frisson qui devint considérable, et qui fut accompagné d'une grande altération, d'une concentration de pouls, de faiblesse, et de trois à quatre violens vomissemens. Cet état dura trois heures, et fut suivi d'une fièvre et d'une chaleur très-ardente, sans cependant qu'il y eût douleur de tête. La malade fut dans cet état jusque vers minuit, où il parut une faible rémission, à laquelle succéda un redoublement qui relâcha un peu vers les cinq heures du matin par une faible moiteur, et qui reprit jusqu'à dix heures. Le peu d'urines qu'elle rendit était comme de la forte bière, et son pouls fut toute la nuit flasque et presque ondulent. A dix heures, le grand redoublement se déclara par une augmentation de chaleur, un pouls plus plein, un grand accablement, une grande tension de ventre, et une légère douleur de tête, sans vomissement ni altération. Ces symptômes durèrent jusqu'à midi, où la malade tomba dans une grande défaillance et une perte de connaissance, qui m'obligèrent d'avoir recours à une potion composée d'un gros de confection d'alkermès, deux grains de kermès minéral, et quatre grains de poudre de vipère, dont je ne lui fis prendre que la moitié, par rapport à la vive chaleur qui survint. Vers deux heures après-midi parut une moiteur qui fut toujours en augmentant jusqu'à cinq heures, où la malade mouilla une chemise. La connaissance ne revint que vers

les huit à neuf heures, et la sueur persista jusqu'à une heure après minuit. Le ventre se relâcha, la malade rendit un peu de matières bilieuses, et urina plus abondamment que de coutume. Elle fut trois fois dans la nuit à la selle, rendant les mêmes matières. Depuis midi jusqu'à six heures, le pouls fut extrêmement petit, concentré, frémillant comme celui d'une agonisante; mais la respiration étant presque toujours naturelle, fut le seul signe qui me donna toujours lieu d'espérer. La langue, quoique humide, était un peu noire vers le milieu. Après une crise abondante de sueurs, le calme succéda, et la malade ayant eu deux à trois heures d'un sommeil assez tranquille, je lui fis prendre, à quatre heures du matin, une once de manne et dix-huit grains de poudre cornachine dans du petit-lait, qu'elle vomit en partie. Je réitérai la même prise à six heures. Elle fut à la selle plusieurs fois en petite quantité. Les matières étaient liées, très-fétides, et d'un jaune de safran. Elle prit une troisième dose à neuf heures; sa boisson était du thé et de la décoction de chiendent; elle prenait des bouillons de chicorée sauvage, d'épinards et de pourpier, avec un peu de beurre frais; car elle vomissait ceux de viande. Le 10, j'attendais avec inquiétude le retour de la fièvre; pour peu qu'elle eût avancé, j'eusse désespéré; mais elle retarda d'environ une heure, et les avant-coureurs étant moindres, j'eus au con-

traire lieu de bien augurer. En effet, les accès furent beaucoup moins considérables, et se terminèrent par une sueur aussi abondante que la précédente; les urines furent abondantes et d'une couleur naturelle avec un sédiment louable; le redoublement qui devait être le plus fort, fut uniforme aux autres, et se confondit avec le second. La langue devint plus chargée, et cette croûte noire qui était dans le milieu, augmenta beaucoup; ce qui provenait sans doute de ce que la matière étant délayée, et commençant à s'évacuer, fournissait une plus grande abondance d'exhalaisons. La malade fut deux à trois fois à la selle, et aux deux dernières, les matières me parurent en très-petite quantité; elles tenaient de la qualité du bouillon. Comme cette dame était d'un tempérament très-constipé, et qu'elle n'avait point été malade depuis huit à neuf ans, je n'en fus point surpris; il fallait du temps pour le rétablissement des incrustations que la qualité du tempérament et la longue santé avaient produites. Sur ce fondement, je pronostiquai que la maladie serait encore un peu longue, ce qui arriva; car la fièvre conserva pendant sept à huit jours le même ordre, avec cette différence que le premier accès retarda toujours, à la vérité, lentement; car, le 19, il ne retardait que de trois heures, et se continuait de façon, que, ne paraissant plus de marque d'autre redoublement, il se terminait par des

sueurs extrêmement copieuses qui fatiguaient beaucoup la malade. La langue se chargea de plus en plus, et devint noire; ce qui était un signe d'une grande plénitude. Je fis cesser l'usage des bouillons maigres et du petit-lait, craignant que la qualité butireuse de l'un, et la qualité acide de l'autre, ne missent obstacle à la guérison, augmentant l'humeur bilieuse, et la coagulant. Je continuai de deux en deux jours, ou de trois en trois jours, les purgatifs, et je mis la malade à l'usage d'une tisane apéritive, faite avec le chiendent, les racines de chicorée sauvage, d'oseille, les clous rouillés et le nitre, et d'un opiate fait avec le quinquina, la petite centaurée, l'iris de Florence, et le sel d'absynthe. Il fallut quitter l'opiate trois ou quatre jours. Bien loin d'avoir un bon effet, la fièvre persista, et parut plus forte que de coutume. Il fallut revenir, au bout de cinq à six semaines, à une tisane royale fort composée. Je la prescrivis avec une poignée de chicorée sauvage, six gros de séné, demi-livre de casse, trois onces de manne, et une once de sel d'epsom pour trois prises. On ajouta, dans la première, trente grains de poudre cornachine. La malade fut, des deux premières prises, si copieusement à la selle, rendant des matières de toutes couleurs, qu'elle ne prit point la troisième. Dès-lors la langue se nettoya parfaitement; la fièvre fut beaucoup moindre. On réitéra la même médecine, et la malade

se rétablit parfaitement; à l'exception qu'elle eut quelques petits retours de fièvre dans la convalescence, qui se dissipèrent par quelques prises de manne et de fébrifuges. Elle ne perdit de son embonpoint qu'après l'effet des dernières médecines, et elle fut long-temps à revenir au point où elle était avant la maladie.

Je ne me suis comporté avec tant de ménagement dans cette maladie, que parce que j'avais à faire, comme je l'ai déjà dit, à un tempérament extrêmement replet, à l'égard duquel on doit tout craindre, de tels tempéramens périssant presque tous à Saint-Domingue par l'affaissement auquel ils sont sujets, quand on les évacue trop vite et trop abondamment, soit par les saignées, soit par les purgatifs.

III. Histoire.

Une dame de quarante ans, d'un tempérament sec et très-mélancolique, agitée depuis plusieurs années de grandes inquiétudes, et qui n'avait eu depuis quatre ans d'autres maladies que des migraines, fut attaquée d'une fièvre dont les premiers accès parurent faibles. Le mal de tête détermina le chirurgien, après une saignée du bras, de lui en faire une du pied. Il la purgea le jour du grand accès. La fièvre vint cinq à six heures après, et fut accompagnée d'une altération considérable, et d'une chaleur plus vive qu'à l'ordinaire. Je fus

appelé ce jour-là pour voir la malade, que je trouvai fort agitée et fort inquiète. L'accès dura quinze à vingt heures, et se termina par une faible sueur. La fièvre reprit l'après-midi par un léger frisson, dura à peu près le même temps que l'autre, et se termina de la même façon. Comme la malade se plaignait de continuelles envies de vomir, je lui fis prendre une dose d'émétique en deux prises; le remède fit peu d'effet. Je voulus tenter le surlendemain une purgation avec la manne, le sel d'epsom, l'agaric; elle la vomit. J'eus recours à la poudre cornachine, qui n'opéra point. Les règles parurent l'accès suivant; elles furent très-faibles, et disparurent totalement dans l'autre accès. Comme je m'étais trouvé absent pendant cette révolution, on ne fit rien à la malade; ce que je désapprouvai d'autant plus, que je fus obligé d'attendre la fin des deux accès qui s'étaient fort approchés, pour la saigner du pied. Je n'osais le faire pendant le cours de la fièvre, eu égard à l'accablement et aux faiblesses qui prenaient fréquemment à la malade, et parce qu'elle n'avait que de faibles marques de crises. Cette saignée ne rappela point les règles; il n'en résulta d'autre changement dans la fièvre que l'union plus intime des accès. Il ne fut plus question dès-lors que d'un seul accès qui prenait par un frissonnement qui durait cinq à six heures; il se terminait par une simple moiteur. J'appréhendais d'autant plus, que la peti-

tesse du pouls et une douleur fixe et profonde à la partie supérieure de la région ombilicale, donnait lieu de soupçonner une concentration, un dépôt dans le pancréas. La malade fut toujours constamment si constipée, qu'elle rendait les lavemens comme elle les avait pris. Elle pouvait être dans le quinze ou seize de la maladie; j'avais commencé de la voir le cinq ou le six. Il me parut que la fièvre tint pendant les douze premiers jours le caractère d'une fièvre quotidienne assez uniforme, l'un et l'autre accès prenant à peu près à la même heure et avec les mêmes symptômes, avec cette seule différence, que dans l'un le frisson, les envies de vomir, l'altération et la douleur de tête étaient un peu plus forts. Cet accès cependant avança peu à peu, mais si faiblement, qu'observant le petit augmenter et se prolonger sans une diminution sensible du grand, j'augurais mal. Il n'y eut qu'après la saignée du pied que la diminution fut plus sensible. Malgré cette favorable révolution, la privation de crise, la douleur fixe du ventre qui était toujours accompagnée d'une constipation opiniâtre, étaient de trop mauvais signes pour espérer une issue favorable. Je pris le parti, pour prévenir les mauvaises suites qui pouvaient arriver, de mettre la malade à l'usage des bains, des apozêmes faits avec la laitue, les épinards, le médecinier-bâtard. Après quatre à cinq jours d'usage de ces remèdes, je tentai la manne seule dans le petit-

lait avec la crême de tartre, quatre onces dans deux prises. Le remède opéra cinq à six fois, et fit rendre des matières très-fétides. Je réitérai le même remède deux jours de suite. Chaque jour la fièvre retardait d'environ une heure, et finissait trois ou quatre heures plus tôt, sans autre crise que la moiteur. Mais l'abondance des urines, qui furent très-copieuses depuis l'usage des bains et des autres remèdes, y suppléa. Un opiate avec le quinquina, l'iris de Florence, le safran de Mars apéritif, et le sel ammoniac, dissipa totalement la fièvre, dont le cours avait duré vingt-quatre à vingt-cinq jours. C'est la seule que je me rappelle avoir vue si opiniâtre, et se terminer aussi favorablement, sans aucune évacuatiou critique considérable, par les sueurs et les selles.

On eût dû dès le commencement avoir recours aux bains, et faire trois à quatre saignées du bras, réservant celle du pied pour le temps où la malade espérait ses règles, et ne tenter les purgatifs qu'après être parvenu à relâcher les solides. C'est à quoi on ne saurait trop s'attacher à l'égard des malades qui sont très-constipés; ce qui est toujours ordinaire aux mélancoliques, qui sont, de tous les tempéramens, ceux dont les parties sont plus roides et plus compactes. La saignée du pied, trop précipitée par le chirurgien, me lia tellement les mains, que l'état de faiblesse où était la malade, m'empêcha de la faire réitérer, la réservant

d'ailleurs pour le temps des règles, au cas qu'elle eût été nécessaire, et comme je l'eusse fait faire, si je m'étais trouvé à la fin de l'accès où elles avaient paru faiblement.

IV. Histoire.

Un jeune homme de trente-cinq ans, flamand de nation, d'un tempérament très-replet, ayant une voix argentine et une respiration courte, fut attaqué, par lassitude et pesanteur, accompagnée de chaleur, d'une petite fièvre avec envie de vomir. Les trois premiers jours on n'aperçut ni intervalle ni rémission, et le malade ne se plaignait que de chaleur. Il fut saigné deux fois dans trois jours, et le quatrième, n'apercevant plus de fièvre, je lui fis prendre deux grains d'émétique en deux prises, qui le firent vomir deux à trois fois assez copieusement, et aller sept à huit fois à la selle où il rendit des matières séreuses et un peu jaunes. Le cinq, il eut un léger frisson avec envie de vomir et suivi d'une fièvre un peu plus forte qu'à l'ordi naire, et accompagnée d'agitation, sans d'ailleur ressentir de douleur, si ce n'est qu'en toussant i se plaignait un peu de la tête. Cet accès dura si heures, et fut suivi d'une sueur très-abondante Le sixième, le malade paraissant sans fièvre, e allant à la selle facilement sans aucun signe d flux de ventre, prit deux onces de manne qui l firent aller sept à huit fois sans tranchée. Ve

les cinq heures du soir, survint une petite fièvre avec inquiétude et agitation. Le malade ne se plaignait d'ailleurs de rien ; il urinait bien, mais les urines étaient crues. Lui ayant trouvé le matin la même fièvre, et ayant appris que pendant la nuit l'inquiétude avait persisté, et qu'il avait eu un peu de délire, je pris le parti d'ordonner une saignée du bras. Je me déterminai à cette saignée, parce qu'il avait été deux à trois fois à la selle vers la pointe du jour, et qu'il me parut de conséquence de prévenir le grand accès. J'assistai à cette saignée, que je fis faire de neuf à dix onces. Le pouls du malade changea peu. Le contraire était arrivé le soir du jour précédent ; car ayant été piqué, il tomba en faiblesse, et l'on ne put avoir du sang ; ce qui avait obligé de remettre la partie au lendemain. Le sang de la première palette devint vert, et celui des autres d'un rouge très-vermeil sans presque de sérosités, et le sang qui tomba sur la serviette, la teignit d'un rouge pâle. Trois ou quatre heures après la saignée, le grand redoublement vint sans envie de vomir, mais avec frisson et grande inquiétude ; les extrémités devinrent un peu froides, le pouls très-petit, et la respiration très-courte. Deux heures après, parut une sueur assez abondante et froide ; mais le pouls fut toujours très-mauvais, devint frémillant, et le malade mourut en parlant, après avoir bu un verre de tisane.

Je fis réflexion sur l'événement qui avait suivi la saignée, et je me reprochai d'avoir pris ce parti, ou du moins de l'avoir fait faire trop copieuse.

V. Histoire.

Un négociant du Cap, d'un tempérament sanguin-bilieux, faible de la poitrine, ayant reçu une très-mauvaise nouvelle, fut attaqué, par grande lassitude, pesanteur, engourdissement et vives douleurs de tête, d'une fièvre qui fut continue. Les trois à quatre premiers jours on le saigna une fois du bras et deux fois du pied très-copieusement. La fièvre se calma par une légère sueur, et il y eut un assez long intervalle, dans lequel on le purgea avec l'eau de casse aiguisée de sel d'epsom. Dans l'accès du cinq, il eut un assoupissement; on le purgea le six; le sept, il fut en léthargie pendant tout l'accès qui se termina par sueur. On réitéra l'eau de casse. Voilà tout ce que j'en pus savoir. Le neuf, on m'appela; car il n'est pas à la portée de nos chirurgiens de faire attention à la nature des crises, à celle des accès et des redoublemens. Comment y feraient-ils attention? puisque par la manière dont on débute dans cette maladie, le même chirurgien fait la même faute que dans la précédente; et quand je la lui représentai, il n'eut d'autre raison à m'apporter que le mal de tête. Ce qu'il y a de fâcheux pour un médecin dans une pareille circonstance, c'est qu'il ne peut réparer de telles fautes, et qu'on

lui impute les fâcheux événemens qui en résultent. Je trouvai le malade dans un assoupissement, dont on le faisait cependant sortir en le secouant. Ses yeux étaient, dans cet assoupissement, presque toujours ouverts, vifs et clairs. Il remuait continuellement les lèvres comme s'il eût voulu parler, ou qu'il rêvât. Sa langue était naturelle et humide. Il avait une légère moiteur : son pouls était très-fréquent et très-variant, parce qu'il était beaucoup convulsif, d'ailleurs assez souple. Il urinait beaucoup, mais une urine claire, et ne se plaignait de rien. Il allait facilement à la selle, pour peu qu'on lui donnât des lavemens ; mais il les rendait comme il les prenait, et il fut vingt-quatre heures dans cet état, ayant de petits redoublemens qui étaient marqués par une sécheresse, et suivis d'une petite moiteur : ils duraient trois ou quatre heures, et se succédaient les uns aux autres. Au bout de ces vingt-quatre heures, le malade revint à lui et me reconnut ; il parut rassuré ; il n'avait mouillé qu'une seule chemise, ce qui me parut de mauvais augure, parce que la crise n'étant point proportionnée aux accidens que j'avais remarqués, faisait connaître une concentration générale ; et ce qui y mettait le comble, c'est qu'il parlait et se levait sans se plaindre d'aucune douleur, et qu'en parlant il retombait dans des rêveries. Il fut cinq à six heures dans cet état. Je le fis saigner de la gorge ; on ne tira qu'une bonne palette, parce que le sang

me parut dissous. On lui appliqua les vésicatoires à la nuque du cou et aux jambes. Il retomba dans les mêmes accidens du jour précédent, et ils se terminèrent de la même façon. Les vésicatoires furent si long-temps à opérer, qu'on ne les leva que le lendemain. Ils tirèrent peu. Cet effet ne fit qu'augmenter le mauvais pronostic que j'en avais tiré. On lui donna quelques verres d'eau de casse nitrée, qu'il rendit sans changement de couleur. Dans l'après-midi, les accidens reparurent moindres; le malade eut plus de connaissance, moins de convulsions, plus de moiteur. Je lui avais fait faire pour boisson une légère teinture de café. Il eut une nuit moins agitée et plus tranquille que de coutume. Je continuai l'eau de casse; il la rendit, ainsi que les bouillons, sans presque d'altération, et les vésicatoires ne suppuraient presque point. Le malade cependant parut encore mieux, quoiqu'il eût toujours le pouls convulsif. Il se crut si bien le lendemain, qu'il se fit faire la barbe, et qu'il ordonna d'aller chercher sa chaise pour aller à la plaine. Le soir, je le laissai assez tranquille, mais je trouvai le lendemain un grand changement; il était sans connaissance, dans une grande chaleur, des mouvemens convulsifs qui s'étendaient par secousses jusqu'aux épaules, et un ris sardonique continuel. On me dit qu'il avait été toute la nuit fort agité. Tous ces symptômes augmentèrent jusqu'à ce qu'il mourut. Après la mort, il rendit

beaucoup de matières purulentes par les oreilles, le nez et la bouche.

VI. Histoire.

Un chirurgien, âgé de trente ans, d'un tempérament assez fort, sans être replet, bilieux-sanguin, fut attaqué d'une fièvre double-tierce, dans laquelle il se fit saigner les premiers jours deux fois du bras, et purger une fois. Je le trouvai le cinq fort agité, ayant le pouls très-serré et un peu concentré, les extrémités froides, se plaignant d'un grand mal de tête. Il vomissait et allait beaucoup à la selle, jusqu'à ce que la moiteur succédât, et qu'il survînt une sueur, qui d'ailleurs ne parut pas copieuse. Le sixième, tout étant calme, je conseillai au malade une purgation, avec une once de manne, et deux gros de sel d'epsom, qu'il réitérerait trois heures après, suivant l'effet qu'elle aurait. Le septième jour, le malade me dit avoir été purgé doucement; mais qu'il appréhendait d'autant plus le retour de la fièvre, qu'il sentait un grand mal de tête. Son pouls, quoique serré et fort, était un peu concentré. Je lui conseillai une saignée du pied, qu'il aurait soin de proportionner à ses forces. Elle fut petite; mais deux à trois heures après, les symptômes ordinaires étant survenus, le malade tomba sans connaissance, dans une agitation violente, les yeux égarés, sans pouls, sans chaleur, et fut dans cet état deux jours sans qu'on

pût le soulager. On me dit qu'il s'était purgé violemment le jour précédent avec la manne, la rhubarbe, et plus d'une once de sel d'epsom.

VII. Histoire.

Un autre chirurgien de vingt-six ans, d'un tempérament sec-mélancolique et très-resserré, crut, dès son premier accès, être attaqué du mal de Siam. Il se fit lui-même deux saignées copieuses, dont l'une s'étant déliée, lui fit perdre beaucoup de sang. Le lendemain il se purgea avec une dose ordinaire d'émétique dans une seule prise. Il fut violemment purgé par haut et par bas. La fièvre parut en conséquence n'avoir aucune règle; car les redoublemens qui étaient les moindres, devinrent les plus forts; il ne leur succédait point de sueur, et on n'apercevait qu'une légère moiteur; ce qui, joint à un grand feu et à un grand mal de tête, obligea d'en venir à des saignées du pied et de la gorge, dans lesquelles le malade n'épargna pas le sang, étant dans le systême qu'on ne peut guérir que par les saignées.

Pendant le cours de la maladie, qui dura dix à douze jours, on n'eut aucun signe d'évacuation critique. Les déjections furent toujours séreuses, et le malade périt sans avoir presque d'agonie; de façon qu'il mourut plus de faiblesse que de la violence des symptômes.

VIII. Histoire.

Un autre chirurgien, plus sage que les précédens, étant attaqué d'une fièvre double-tierce bilieuse, ne fit rien les premiers jours, parce qu'il avait de grands vomissemens et de grandes évacuations dans les grands accès. Le 5, ils furent à un point, qu'il parut avoir les accidens du colera-morbus, et qu'on était obligé de lui donner des cordiaux. Après ces accidens, survenait une sueur abondante, à la fin de laquelle une demi-once de manne fondue dans du thé, était le seul remède qu'on employât pour l'évacuer. Il fut le septième jour dans le même état que le cinquième. Il prit les mêmes remèdes, qui eurent le même effet; et le grand accès du 9 se confondant avec le petit, se passa sans vomissement et sans flux de ventre.

OBSERVATIONS

Sur les Fièvres double-tierces.

I.

L'IRRÉGULARITÉ qui se trouve dans le cours des fièvres double tierces, m'a engagé à en examiner les variétés qui peuvent s'y rencontrer.

Il y a des fièvres qui, comme je l'ai dit, commencent par être continues; elles sont telles deux, trois et quatre jours, sans aucune marque de rémission. La fièvre se termine par une faible crise, et reparaît par un accès qui finit ou sans crise, ou par une légère sueur. Le retour de cet accès semble manifester une fièvre quotidienne. D'autres se déclarent par de faibles accès qui viennent tous les jours, et qui, comme dans la première espèce, semblent ne fixer un ordre périodique que le quatrième ou cinquième jour. Cet ordre périodique donne, également qu'aux premières, une apparence de quotidienne. Je dis apparence, parce que dès les premières périodes on découvre de l'irrégularité dans les accès. Celui du quatre, par exemple, est toujours plus long et moins fort; il commence par une moindre concentration, et se termine, ou sans crise, ou par une légère moiteur. Sans crise dans la première espèce, avec plus ou moins de moiteur dans la seconde. L'accès du cinquième jour

s'annonce par une concentration qui devient forte, ou qui est suivie d'un frissonnement un peu long; il est plus violent et moins long que l'accès du jour précédent; il finit par une crise plus apparente. Cet accès prend rarement, dès les premiers jours, à la même heure que le précédent, auquel il répond. Il avance ordinairement d'une ou de deux heures; et plus il avance, plus tôt il se réunit avec le premier, qui, de son côté, semble se prolonger pour en favoriser l'union. On remarque que les accès, en s'approchant, changent de forme, c'est-à-dire, que le moindre devient plus fort, et se revêt des symptômes du grand; ce qui arrive toujours dans la période, où ils s'unissent de façon que celui qui les premiers jours était le moindre, prend, ou par une concentration, ou par un frisson qui paraît, en raison réciproque, de la force dont l'un ou l'autre était les premiers jours au grand accès. Cette révolution annonce une issue favorable pour la terminaison de la maladie; c'est un signe certain de l'union si intime des deux accès, qu'il est difficile d'apercevoir aucune apparence de redoublement; c'est signe que les forces de l'un et de l'autre, réunies, vont surmonter les obstacles qui empêchent la liberté de la circulation; ce qui ne manque pas ordinairement d'arriver, et ce qui s'exécute par des évacuations plus ou moins abondantes de la matière morbifique, tant par les sueurs que par les selles.

Si, au contraire, les accès paraissent se soutenir dans le même ordre, si le petit augmentant, le grand, bien loin de se déranger, prend à la même heure et avec les mêmes symptômes, on doit craindre; et si le petit, en se prolongeant, le joint sans que l'autre ait fait aucune avance, on doit alors mal augurer. La fièvre se rendra en peu continue; et quelques fâcheux symptômes, comme sentiment douloureux dans le ventre, sommeil léthargique, violens mouvemens convulsifs, annoncent une mort prochaine.

Il est rare, dans les fièvres lymphatiques, que le petit accès avance; ce qui arrive au contraire dans les fièvres bilieuses. En se prolongeant pour se joindre au grand, il paraît se partager en deux ou trois redoublemens, désignés par de légères moiteurs qui les précèdent. Plus ces redoublemens paraissent longs et forts, plus on doit juger la maladie violente et longue, et que la crise qui la terminera sera considérable. Cette disposition est propre aux fièvres qui ont été continues avant de prendre la forme de quotidiennes. Ainsi, du temps qu'elles ont été telles dans leur principe, on peut juger de la grandeur des engorgemens, et de la violence de la maladie, et par conséquent se servir de cet indice pour prendre de bonne heure les indications qui peuvent convenir, et pour diminuer une partie de la turgescence d'une trop grande plénitude.

Le retardement du petit accès, qui est devenu le plus considérable dans l'état complet de la maladie, quelque faible qu'il soit, est une preuve du déclin de la maladie. Sa terminaison plus prompte, et constatée par d'abondantes sueurs, le confirme toujours. Si, au contraire, il reprenait à la même heure et avec les mêmes symptômes, on doit s'attendre à une crise aussi forte que la précédente. Pour la favoriser et la soutenir, il convient de faire prendre d'avance quelque remède convenable. Il n'en est pas ainsi des double-tierces bilieuses; dès-lors que le premier accès n'avance plus, quoiqu'il prenne à la même heure que celui qui a précédé la grande crise, on peut alors compter sur un déclin certain.

L'irrégularité des accès des fièvres lymphatiques ne permet guère de les fixer à aucun genre de fièvres dont les praticiens ont désigné le caractère et les espèces. Cependant, comme celui qu'elles manifestent dans l'état de la maladie est plus conforme aux caractères des double-tierces, je pense qu'on doit les y rapporter.

Le délire ou le sommeil léthargique qui survient dans la fièvre lymphatique, doit être attribué à l'engorgement des glandes et réservoirs lymphatiques du cerveau, qui est de tous les viscères celui où la sécrétion de la lymphe et de la sérosité est la plus abondante, et c'est aussi pour en procurer le dégorgement qu'on met beaucoup en usage les

vésicatoires qu'on applique à la nuque du cou et entre les deux épaules.

Peu réchappent du sommeil léthargique qui accompagne les accès des double-tierces bilieuses, parce qu'il survient presque toujours dans les premiers accès; au lieu que dans les lymphatiques, il ne paraît ordinairement qu'après le septième jour. S'il arrivait dans celle-ci, comme dans l'autre, dès le commencement, il est également un symptôme mortel.

On trouve dans ceux qui meurent du sommeil léthargique des double-tierces bilieuses, la substance cendrée du cerveau de couleur rougeâtre, et quelque portion de la médullaire de la même couleur : dans les lymphatiques, les ventricules du cerveau sont fort engagés de lymphe ou de sérosité, sans que la substance paraisse d'ailleurs changée de couleur, à moins qu'il n'y ait eu complication.

II.

Explication de ce qu'on entend par constitution épidémique.

On entend par constitution épidémique, une certaine disposition ou qualité dans l'air, que la différence des vents y communique communément, et qui, par son action sur les corps, y fait des impressions particulières qui constituent un tel caractère de maladie, lequel caractère de maladie a

coutume de persister, pendant que l'air conserve l'empreinte de la même qualité, ou, pour mieux dire, des mêmes principes. Qu'il y ait un certain principe de vie insensiblement répandu dans l'air, c'est ce que nous démontre l'expérience commune. Rien, pour ainsi dire, ne subsiste sans air; mais toute sorte d'air ne suffit pas. L'air, quand il est dépouillé de certaines qualités, cesse, par cela seul, d'être propre à l'entretien de la vie comme à celui de la flamme, ce qui arrive, quoiqu'il retienne son élasticité; ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il n'agit pas simplement comme l'antagoniste des muscles intercostaux. Ce fluide élastique donne et conserve aux vaisseaux le ton qui leur convient. Il favorise les sécrétions, et ses oscillations entretiennent le mouvement dans chaque partie, tenant leurs fibres, leurs tuyaux, leurs fluides dans un mouvement toujours varié par le chaud, le froid, l'humidité et la sécheresse; toujours en action, il opère sans discontinuer; il pénètre et met pour ainsi dire en jeu tout le système animal, produisant une grande variété d'effets, et même des effets opposés; il rafraîchit et échauffe tout ensemble, dilate et contracte, coagule et résout. Composé des parties volatiles qu'exhalent tous les corps, de petites particules fort serrées les unes contre les autres, qui s'attirent, se repoussent, s'ébranlent mutuellement, il semble être la cause de toute cette variété de météores, de tempêtes, de secousses de la terre et du ciel. Le petit

monde n'en est pas moins affecté que le grand. L'air renfermé dans les viscères, les vaisseaux, les membranes du corps humain, par ses sels, ses soufres, etc., engendre des maladies de différentes natures.

C'est ce caractère particulier de maladies qui fait connaître celui de la constitution; de sorte que lorsqu'on fait attention à une certaine uniformité qui arrive pendant le cours de plusieurs années dans les mêmes saisons, on parvient, par la comparaison des constitutions précédentes, à juger non-seulement du principe et de l'origine des maladies dont une contrée est affligée, mais même à en faire un juste pronostic; si ce n'est dans ces révolutions étonnantes où les saisons paraissant bouleversées elles-mêmes, toute la nature semble se ressentir du désordre général.

III.

Sur les Tempéramens en général.

Il n'y a personne qui n'ait un tempérament dominant. Le tempérament varie à l'infini. On sait que les corps sont composés d'élémens. Il y a dans tous les corps humains des humeurs subordonnées à ces premiers élémens, dont elles dérivent, et dont le mélange fait la diversité des tempéramens.

On réduit ces humeurs à quatre sortes; le sang la pituite, la bile et la mélancolique. Mille causes

étrangères peuvent changer la disposition des humeurs. Les alimens, l'air, etc., contribuent infiniment à la nature des corps et des tempéramens.

Du mélange diversement combiné des élémens ou premiers principes, dépendent donc, et la qualité et la différence de tous les corps en général, et des tempéramens en particulier. Les divers tempéramens des hommes naissent des différentes manières dont se trouvent combinés les divers élémens nécessaires à l'organisation de leur machine. De là peut-être, ce *je ne sais quoi*, que les Cartésiens appelleront, s'ils veulent, *tendance de principes*, et les Newtoniens, *attraction* ou *affinité*, et que nous nommons *sympathie* et *antipathie*, qui peut dépendre d'influences ou émanations de corpuscules plus ou moins homogènes, par conséquent plus ou moins susceptibles d'union entr'eux ou d'éloignement. Phénomène, au reste, qu'on ne peut concevoir et qu'on voudrait tâcher de faire dépendre de toute autre cause que de la constitution naturelle.

Mais quoique la diversité des tempéramens puisse aller, pour ainsi dire, à l'infini, et qu'ils varient non-seulement suivant le climat, les lieux et les saisons, mais encore suivant le sexe, l'âge et le genre de vie, de sorte que leur dissemblance semble être, en quelque façon, réciproque à celle des visages; cependant on les limite communément à quatre genres, savoir : le tempérament chaud ou sanguin, le tempérament humide ou pituiteux,

le tempérament sec ou bilieux, le tempérament froid ou mélancolique; et suivant les signes caractéristiques qui paraissent dominer dans les uns plutôt que dans les autres, on peut les subdiviser en espèces, et même pousser la subdivision jusqu'à trois; par exemple : bilieux-sanguin, mélancolique-sanguin, pituiteux-sanguin, etc.; ou sanguin-bilieux-mélancolique, sanguin-pituiteux-bilieux, mélancolique-bilieux-sanguin, etc.

Tous les tempéramens doivent se rapporter à ces distinctions générales, et l'on ne doit avoir égard à la force et à la régularité des solides qu'autant qu'ils contribuent à rendre les tempéramens plus forts ou plus faibles, sans d'ailleurs rien changer à leur qualité essentielle et spécifique. C'est la règle qui m'a paru toujours la plus sûre dans la pratique, et l'expérience journalière en confirme tellement la vérité, que, malgré la passion des systêmes, on est encore obligé de s'y conformer. Qu'on dispute, qu'on cherche à démontrer dans les écoles la nature et la qualité du sang, qu'on en réduise l'analyse aux parties globuleuses d'une substance homogène et à la sérosité; le praticien en reviendra toujours à reconnaître dans le sang un liquide composé de différentes substances qu'il réduira aux humeurs des Anciens, et dont l'une dominante décidera du caractère du tempérament, et contribuera à celui de la maladie. Les lois de la nature sont toujours les mêmes, et les

découvertes anatomiques qu'on a pu faire jusqu'ici ne nous donnent peut-être d'autre avantage que de pouvoir joindre à l'expérience la solidité du raisonnement. *Cum ratione acquiritur Medicina.*

L'humeur dominante, admise par les Anciens pour la cause des tempéramens, a donné matière à bien des recherches pour en découvrir le siége, l'origine et la nature. On sait en quelque sorte aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ce point, à l'égard du tempérament sanguin, qui suppose une proportion dans toutes les sécrétions; d'où résulte cet équilibre convenable pour former et faire le plus heureux tempérament; du bilieux, qui provient d'une trop abondante sécrétion de bile, dont le mélange dans le chyle et dans le sang établit le tempérament; du pituiteux, qu'on doit attribuer à une trop grande quantité de sérosité qui noie en quelque façon les autres principes, et ramollit les fibres. Il n'y a que l'humeur mélancolique dont on n'a pu, pour ainsi dire, encore découvrir l'origine et la qualité, et qu'on admet cependant, parce qu'on ne peut révoquer en doute ses effets. On pourrait même dire qu'on est à ce sujet peut-être moins avancé que les Anciens, qui, quoique moins instruits dans l'anatomie, en mettaient le siége dans la rate, et ce, fondés sur une certaine analogie qu'ils croyaient apercevoir de cette humeur avec la substance et la couleur de ce viscère.

En effet, malgré la prévention où l'on peut être

encore de n'admettre d'autre fonction à la rate que d'épaissir le sang, eu égard à son tissu partie vasculaire, partie cellulaire, ne peut-on pas dire que, par le mécanisme de ses fonctions, elle donne non-seulement une consistance au sang, mais même à la bile, et suivant le plus ou moins de fonctions, un mode ou une qualité qui constitue l'humeur mélancolique? Il faut examiner d'abord la structure de ce viscère; ensuite nous analyserons l'humeur bilieuse, à la composition et à la formation de laquelle il est constant que le sang de la rate contribue beaucoup.

Anatomie de Winscelow.

« La rate est une masse bleuâtre tirant sur le » rouge, d'une figure ovale un peu allongée, » longue environ de sept à huit travers de doigt, » et large de quatre ou cinq, un peu mollasse, » placée dans l'hypocondre gauche, entre la grosse » extrémité de l'estomac et les fausses côtes voi- » sines, sous le bord voisin du diaphragme et sur » le rein gauche, et attachée à ces parties par plu- » sieurs ligamens lâches qui la font prêter aux » différentes extensions et pulsions des unes et » des autres.

» La substance de la rate est dans l'homme pres- » que toute vasculaire, c'est-à-dire composée de » toute sorte de vaisseaux ramifiés. Dans le bœuf, » c'est un tissu réticulaire qui y domine, et dans

» le mouton elle est visiblement cellulaire. Dans
» l'un et l'autre, il n'y a point de ramifications
» de veines. On n'y voit que des sinuosités entr'ou-
» vertes partout, et disposées en manière de ra-
» meaux, excepté un petit bout du tronc veineux,
» qui est percé de tous côtés dans l'extrémité de
» la rate.

» On entrevoit des grains glanduleux dans la
» rate de l'homme, comme dans les rates des ani-
» maux. On trouve, dans toute son étendue, des
» ramifications veineuses très-nombreuses. On y
» voit partout entre ces ramifications, comme
» un épanchement universel de sang extravasé et
» imbibé ou arrêté dans une espèce de tissu coton-
» neux, transparent, et d'une finesse extrême,
» que l'on trouve épanoui par tout le volume de
» la rate.

» Le tissu cotonneux ayant entouré toutes les
» ramifications, se termine enfin en cellules pres-
» que imperceptibles, qui communiquent ensem-
» ble; de sorte qu'en faisant un petit trou dans
» l'enveloppe membraneuse de la rate, en y souf-
» flant par un tuyau, on gonfle dans le même
» instant tout le volume de ce viscère.

» L'artère splénique coule le long de la face
» inférieure du pancréas, et va en serpentant
» vers la rate. La veine, dont la capacité est plus
» grande, fait peu d'inflexion dans ce trajet.

» Les nerfs de la rate sont en grand nombre.

» Les artères, les veines et les nerfs étant entrés » dans la rate, se divisent et subdivisent en un » grand nombre de ramifications, et s'y accom- » pagnent partout jusqu'aux dernières extrémités » de leurs divisions. Les extrémités capillaires de » toutes ces ramifications vasculaires, tant arté- » rielles que veineuses, aboutissent en petites cel- » lules cotonneuses, dont il est parlé ci-dessus. » Ces cellules communiquent toutes ensemble ; de » sorte qu'en quelqu'endroit qu'on perce la tuni- » que de la rate, on en gonfle toute la masse en- » tière en soufflant. Dans le bœuf et le mouton, » on ne trouve point de ramifications veineuses. » La veine étant entrée dans la grosse extrémité » de la rate, fait d'abord environ un pouce ou » demi-pouce de chemin ; après quoi, au lieu d'une » veine ordinaire, on ne trouve qu'un canal percé » de tous côtés. Le commencement de ce canal » est encore garni de quelque reste de tuniques » d'une veine ; mais la forme du canal entier » s'efface peu à peu, de sorte qu'on ne trouve » après cela que des sillons creusés dans le tissu » réticulaire de la rate du bœuf.

» L'artère splénique s'y ramifie, moyennant une » gaine particulière, de même que les nerfs, à » peu près comme dans l'homme. Les extrémités » de ces ramifications capillaires paraissent flotter » dans les cellules, et remplir de sang le tissu » cotonneux de ces cellules. J'ai observé, au bout

» de plusieurs extrémités artérielles, de petits » grains arrangés à peu près comme ceux d'une » grappe de raisin. J'ai vu sortir de chacun de » ces grains deux petits tuyaux, l'un court et » ouvert, l'autre long et plus menu, lequel allait » se perdre dans les parois de la rate.

» Je conjecture que le petit tuyau long, dont » je n'ai pas pu trouver l'extrémité, pourrait être » l'origine d'un vaisseau lymphatique, d'autant » plus que cette espèce de vaisseau se trouve si » visiblement et en si grand nombre dans la rate » du bœuf. Les petits grains se découvrent faci- » lement, et se démontrent de même dans une » rate de bœuf cuite et développée, au moyen » d'une manipulation particulière. Dans une rate » fraîche, ils sont beaucoup plus gros que dans » une rate cuite; mais ils y ont moins de fermeté, » et s'affaisent quand on les blesse. On découvre » de pareils grains dans la rate de l'homme, mais » extrêmement petits, de sorte qu'ils ne sont vi- » sibles que par le microscope....

» La rate, l'épiploon, les appendices épiploïques, » les couches adipeuses du mésentère, celles des » gros intestins, même le pancréas et toute la suite » glanduleuse du canal intestinal, paraissent con- » tribuer à la formation de la bile, mais chacun » d'une manière différente.

» Il paraît, 1.° que le sang veineux qui revient » de toutes les glandes intestinales et du pancréas,

» est dépouillé d'une grande partie de sa sérosité;
» 2.° que celui de la rate a subi une certaine
» altération, par le retardement mécanique de son
» cours, et a acquis un développement particu-
» lier, par l'action du grand nombre de nerfs que
» le plexus splénique y envoie; 3.° que celui enfin
» qui revient des épiploons, des appendices, des
» couches, et des autres collections adipeuses, est
» chargé d'huile. Ces trois sortes de sang veineux
» se rencontrent dans le tronc de la veine-porte
» ventrale, et s'y confondent ensemble, en allant
» se répandre dans le sinus ou tronc transversal
» de la veine-porte hépatique. Ils se mêlent plus
» intimement dans ce sinus comme dans une es-
» pèce de lac, et y deviennent une masse de sang
» uniforme, qui, n'étant poussée dans les bran-
» ches de la veine-porte hépatique que par le
» sang qui survient de la veine-porte, et par le
» battement collatéral des ramifications de l'artère
» hépatique, y coule très-lentement. Mécanique
» nécessaire pour la sécrétion de la bile, qui est
» une humeur savonneuse, grasse, huileuse, alca-
» line, âcre, amère, lixivielle et détersive. »

Suivant l'exposition anatomique de la rate que nous avons copiée du Livre de M. Winscelow, il paraît que la plus grande partie grossière et terrestre de la bile, provient du sang veineux qui revient de tous les intestins; du pancréas, parce qu'il est le plus dépouillé de sérosité; que l'hui-

leuse est fournie par le sang qui revient des épiploons et autres parties graisseuses. Il reste donc à examiner et à découvrir la source de l'alcaline. Elle paraît indiquée dans le même exposé par l'altération que le savant anatomiste que nous avons cité, pense lui-même devoir résulter du mécanisme de la circulation dans la rate.

Il semble de fait que la nature n'a disposé et arrangé toutes les parties de la rate, que pour qu'elle fût comme un filtre, et comme un récipient par lequel et dans lequel un sel alcali pût se filtrer facilement, se déposer, se figer et se corporifier. Une artère qui serpente des ramifications multipliées à l'infini, et qui se terminent par des ouvertures plus larges que n'ont coutume d'être celles des vaisseaux sécrétoires, enfin un nombre considérable de cellules, ce mécanisme ne doit-il pas diminuer considérablement le mouvement du sang, et faciliter au sang les moyens de déposer les sels qu'il contient?

Le suc nerveux est porté en grande abondance dans ce viscère, 1.° pour dégager le principe salin des autres parties hétérogènes, et faciliter à tous les petits molécules les moyens de s'amalgamer et s'incorporifier d'une manière à prendre une nature alcaline, à la formation de laquelle le mouvement rapide de la circulation eût mis obstacle dans les autres viscères; 2.° pour suppléer au défaut du mouvement du liquide sanguin, qui, dépourvu de

ce secours, eût pu, en croupissant, se corrompre. De-là sans doute la première et principale cause du gonflement de la rate, si commun dans les pays chauds, où une trop grande transpiration, ajoutons un usage peut-être trop fréquent et trop immodéré des femmes, dissipent une grande abondance d'esprits animaux.

Ce principe alcali, dont la structure de la rate produit la formation, est conduit par la veine splénique dans le réservoir commun, où, mêlé avec le sang des autres viscères, il concourt à lui donner la qualité requise pour former la bile. Mais s'il arrive que par une disposition naturelle, la rate produise une quantité de principe qui soit surabondant, il en résultera une qualité particulière qui constituera le tempérament mélancolique-bilieux, lorsque la partie huileuse dominera avec lui, et purement mélancolique, lorsque ce sera la partie terrestre, et, suivant le plus ou le moins, des tempéramens plus ou moins atrabilaires. La rate, reconnue comme la source d'un principe alcali, devient un viscère encore plus digne des observations de la médecine.

Mais comme les humeurs qui se filtrent dans différentes parties du corps humain semblent se confondre de façon qu'elles se manifestent sous la forme de bile ou de pituite, on pourrait n'admettre que deux genres de tempéramens; de sorte que le sanguin deviendrait un mode du pituiteux,

ainsi que le mélancolique le serait du bilieux.

Le sang ne peut former un genre de tempérament proprement dit, parce qu'il semble de sa nature être un tout qui résulte des parties essentielles, tant des autres humeurs que des alimens. Il ne parvient à cet état de perfection qu'après avoir subi plusieurs dépurations, qui toutes aboutissent à le décharger du surabondant des parties sulfureuses, terrestres, salineuses et aqueuses, dont une portion est destinée à la formation du chyle. Les premières et dernières étant dans tous les corps beaucoup plus abondantes que les autres, elles doivent par conséquent dominer dans le mélange qui s'en fait avec le chyle et avec le sang qui en résulte : ce qui suffit, ce semble, pour faire concevoir que la qualité dominante dans le tempérament doit être la bilieuse et la pituiteuse.

Toutes ces dépurations sont l'effet des fonctions de différens viscères, dont les uns sont destinés à filtrer plus particulièrement les substances huileuses, les autres les terrestres, et enfin plusieurs les salineuses; l'aqueuse sert de véhicule à toutes, cependant plus aux salineuses qu'aux autres, par rapport à sa qualité dissolvante. Une partie de ces matières, c'est-à-dire, les plus grossières, sont inutiles, et comme telles sortent du corps par différens émonctoires, pendant que la portion la plus fine est réservée à plusieurs usages. Le principal est la formation du chyle.

Ces différentes substances font à son égard la fonction de différens levains, qui pénètrent et atténuent les matières digérées pour en séparer et développer les parties essentielles avec lesquelles elles s'unissent suivant l'affinité, l'analogie qu'elles ont entr'elles; de manière que si la substance sulfureuse est dominante, il y aura un plus grand nombre de principes de cette nature unis et entraînés pour être incorporés aux globules sanguins. Il en sera de même des autres substances qui en lieront plus ou moins, suivant le dégré d'abondance où elles pourront être.

Telle est la source de la différence des tempéramens, dont la première cause ne peut provenir que d'une disposition naturelle dans certains viscères, à filtrer une grande abondance de substance d'une nature et d'une espèce particulière et analogue. Si tous les viscères se trouvaient construits de façon à fournir dans une juste proportion toutes ces différentes substances, il en résulterait cet équilibre, cette harmonie qui est requise pour le tempérament parfait qu'on appelle égal; mais comme il ne s'en est point encore trouvé, on a désigné celui qui paraît en approcher le plus, par le nom de tempérament sanguin.

Cependant nous observons certain tempérament dont la constitution semble privilégiée, et comme à l'abri des impressions que l'intempérie de l'air et les passions peuvent faire sur les autres. Or,

ce tempérament paraissant principalement opposé au mélancolique, dont le principe nous a paru devoir être un alcali, il n'y a, pour ainsi dire, qu'un acide qui puisse être le principe de celui-ci. L'acide seul ayant la qualité et la propriété de congeler les liquides et d'affermir les solides, il n'y a que lui qui puisse donner la consistance aux humeurs et le ressort aux fibres, convenables pour procurer cette vigueur et cet air de santé que nous admirons dans certains tempéramens, autant communs dans les peuples du nord qu'ils sont rares dans ceux du midi.

On ne peut attribuer ce précieux avantage, qui les dédommage bien des rigueurs d'un hiver long et violent, qu'aux effets de l'acide nitreux, dont on convient que l'air de ces climats est imprégné. Ce principe qu'ils respirent, et qui s'insinue continuellement par les pores, doit suffire non-seulement pour décider, dès les premiers instans de la conception, la qualité du tempérament, mais aussi pour combattre et empêcher les effets des mauvais alimens et boissons dont ils peuvent user.

Mais ce qui contribue à leur donner une constitution avantageuse, devient dans eux la cause d'une révolution mortelle, lorsqu'ils se transportent dans les régions du midi. Il semble que la vive chaleur qui règne sous la zone torride fasse à leur égard le même effet que peut faire une étincelle de feu dans la poudre à canon, dont on sait que l'acide

nitreux est le principe dominant. Ils subissent une raréfaction, une expansion suivie d'explosions d'autant plus violentes et plus fatales, que leur tempérament est sanguin, c'est-à-dire, fort et vigoureux. De-là vient que les peuples du Nord (1), que la passion des richesses a déterminés à suivre l'exemple des Portugais et des Espagnols, pour partager avec eux les trésors qui se trouvent dans les climats chauds, y résistent beaucoup moins que ces derniers; et que l'on a toujours observé que plus les contrées d'où ils sortaient étaient voisines du pôle, moins pouvaient-ils soutenir les effets de celles du Midi; au lieu que le contraire arrive à ceux qui passent du midi au septentrion.

Outre les genres de sel acide et de sel alcali, il y en a un autre qu'on nomme sel salé, qui peut concourir aussi-bien que les autres dans la formation du tempérament. Tous ces genres se divisant en espèces, dont l'alcali, sans contredit, fournit la classe la plus nombreuse, souvent plusieurs de ces espèces peuvent se rencontrer dans le même tempérament, et, suivant leurs degrés, lui donner un caractère qu'il est important de développer, parce qu'il influe toujours dans les premières causes des maladies, surtout des chroniques et de celles qu'on appelle originelles. Quelqu'habile médecin

(1) Abrégé des relations de tous les voyages, imprimé en 1745, tome 2.

qu'on soit, on s'y méprend souvent, et l'on tombe dans des erreurs d'autant plus préjudiciables, que les remèdes qu'on prescrit sont contraires et accélèrent la mort.

Il convient à un médecin prudent, qui se voit appelé un peu trop tard, de ne rien hasarder et de ne prescrire que des remèdes doux, auxquels on ne puisse imputer la cause de la mort du malade: ce à quoi le public est toujours disposé.

CONCLUSION.

Dans toutes les maladies dont je viens de faire la description, on ne voit que des effets d'engorgement bilieux ou pituiteux, d'obstructions dans les viscères, ou glandes destinées à la sécrétion de la bile ou de la lymphe, autrement dite pituite. Les causes des maladies peuvent donc, comme celles des tempéramens, se réduire à deux genres, et en s'y réduisant, avoir pour principe la qualité du tempérament, c'est-à-dire, dépendre du dérangement de la fonction dominante, qui constitue son caractère.

Mais comme les tempéramens bilieux et pituiteux se divisent en plusieurs espèces, dont deux semblent être des modes essentiels, savoir, le mélancolique et le sanguin, de même les deux genres auxquels nous rapportons les maladies, paraissent se diversifier par autant d'espèces. La connaissance des principes qui constituent la qualité différen-

cielle du tempérament, fait par conséquent connaître celle de la maladie, et doit servir de guide dans le traitement. C'est pourquoi nous avons fait notre principale étude d'en développer la nature et les qualités; et pour y parvenir, nous croyons n'avoir point trouvé de meilleur moyen qu'un continuel exercice de traiter des malades et d'ouvrir des cadavres.

En effet, on ne peut voir un grand nombre de malades attaqués du même genre de maladie, qu'on ne soit porté à chercher la cause des différentes modifications qu'on aperçoit. Les comparaisons que ces différences obligent de faire, conduisent à connaître la qualité dominante qui influe, à découvrir qu'elle dépend de celle qui constitue le tempérament, et qui, par cette raison, étant prépondérante, doit être la première cause de l'engorgement; d'où il est facile d'inférer qu'un tel viscère est le siége de la maladie, puisque sa fonction est de filtrer l'humeur qui forme le tempérament : c'est ce que l'ouverture des cadavres confirme ou rectifie.

Tel est le chemin que j'ai pris pour parvenir à connaître les maladies qui règnent à St.-Domingue. Je le crois d'autant plus sûr, qu'il m'a conduit à découvrir le siége et les causes des différentes fièvres qui affligent les colons; mais surtout de cette fatale maladie qu'on appelle mal de Siam, du scorbut des pays chauds, des diarrhées, de l'hydropisie, des

abcès au foie et au pancréas. C'est en suivant avec persévérance cette route, que j'ai connu que le foie, la rate et le pancréas étaient les principaux acteurs de toutes les scènes tragiques qui caractérisent ces différentes maladies, et qu'elles étaient tellement dépendantes de la qualité du tempérament, que les bilieux et les mélancoliques en étaient à St.-Domingue les principales victimes, parce que la nature du climat leur est plus contraire qu'aux pituiteux et aux sanguins.

Il a fallu, pour réussir dans ces découvertes, et l'aveu en est trop utile aux jeunes médecins, pour le dissimuler ; il a fallu, dis-je, commencer par me dépouiller de toutes préventions, surtout des préjugés que les écoles systématiques influent dans l'esprit des étudians. Les premiers malades suffirent pour m'en faire connaître le danger, et me persuader qu'ayant à combattre des maladies différentes de celles de l'Europe, je devais m'attacher à étudier la nature du climat, qui en était la première cause ; ce que je ne pouvais exécuter que par mon exactitude à décrire les variations des saisons et du temps. Dans cette vue, je commençai un journal d'observations, tant des changemens que je remarquais dans les saisons et le temps, que des maladies qui me paraissaient en dépendre. Je joignis à cette étude les observations que j'avais soin de recueillir, soit par conversa-

tion, soit par lettres des anciens médecins, chirurgiens, et même des habitans.

On pense sans doute que ma pratique dut être, les premières années, un peu chancelante. *Ancipites hæremus, inquit Sydenhamus, quâ viâ insistendum ut ægris subveniamus, ac proindè ingenti adhibitâ cautelâ, intentisque omnibus animi nervis, vix ac ne vix quidem efficere possumus ne unus aut alter eorum qui se primi nostræ curæ commiserint vitâ periclitetur, donec investigato jugiter tandemque perspecto morbi genio ad eumdem perdomandum recto pede et intrepido denuò procedamus.* J'avouerai même que, malgré toute mon attention et mon application, je ne serais peut-être pas encore plus avancé, si je n'étais parvenu à procurer au Cap l'établissement d'un hôpital de la marine, dont le premier réglement fut de m'attacher à y visiter les malades ; obligation que je m'imposai, malgré le grand éloignement où il est de la ville, par le motif d'avoir une école où je pusse éclaircir mes doutes, et voir d'un coup d'œil toutes les métamorphoses qui arrivent dans chaque genre de maladie.

En effet, l'hôpital de cette capitale de la Colonie étant devenu l'asile des différens peuples qui commercent à Saint-Domingue, m'a fourni toute la facilité que je pouvais désirer pour connaître non-seulement les maladies en général, mais aussi celles qui sont propres à chaque nation, ou, pour

mieux dire, les symptômes qui peuvent leur être particuliers, et de diversifier en conséquence la méthode générale et particulière que je m'étais formée de les traiter. De là la connaissance que j'ai acquise de changer de méthode générale suivant le changement du temps, de saigner plus dans les temps secs que dans les pluvieux, de saigner plus copieusement et moins fréquemment dans le commencement d'un temps pluvieux qui succède à un sec, et de préférer la saignée de la gorge à celle du pied, surtout dans les saisons opiniâtrement sèches et de ne prescrire cette dernière que dans la vue de, procurer une évacuation critique; de purger plus promptement dans les temps humides que dans les secs, et de préférer l'émétique en lavage et la manne à tout autre purgatif. De-là enfin les remarques particulières que j'ai faites sur la façon de modifier les remèdes généraux suivant la qualité du tempérament, qui, comme je l'ai dit, semble dépendre de celle du climat où il a été formé, et de prescrire les remèdes particuliers que l'expérience m'a fait connaître le mieux convenir.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE SOMMAIRE
DU SECOND VOLUME.

INTRODUCTION. . . . . pag. *iij*

De la Fièvre pestilentielle en général. . . 13

I.re OBSERVATION. 24

De la Fièvre pestilentielle simple 44

II.e OBSERVATION. 44

III.e OBSERVATION. 46

De la Fièvre pestilentielle compliquée avec inflammation. 53

De la Fièvre pestilentielle compliquée avec putridité. 71

IV.e OBSERVATION. 87

Des effets que produisent, dans la Fièvre pestilentielle, le mauvais traitement et le mauvais état du corps. 95

V.e OBSERVATION. 106

VI.e OBSERVATION. 107

VII.e OBSERVATION. 144

VIII.e OBSERVATION. 157

RÉCAPITULATION. 181

RÉFLEXIONS SUR LA NATURE DES FIÈVRES. . . 191

AVERTISSEMENT. 193

AU DOCTEUR STACK. . . . . *ibid.*

PREMIÈRE PARTIE.

Des Fièvres dans leur principe. 195

SECONDE PARTIE.

Des Fièvres dans leur état. . . . . pag. 227
HISTOIRE ÉPIDÉMIQUE DE LA CONSTITUTION DE SAINT-DOMINGUE, *par* POUPPÉ DESPORTES. 265
VIE DE L'AUTEUR. 267
Situation de St.-Domingue, et description générale de la partie du Nord; mœurs des habitans; causes et indications de leurs maladies. 275
HISTOIRE DES CONSTITUTIONS ÉPIDÉMIQUES, *depuis l'année* 1732 *jusqu'à* 1747. . . . 286
OBSERVATIONS *sur les différentes constitutions des années, depuis* 1732 *jusqu'en* 1747. 392
DESCRIPTION DE LA MALADIE DE SIAM, DITE FIÈVRE JAUNE. 395
Des Fièvres compliquées de la maladie de Siam. 421
Anatomie de Winscelow. 468
CONCLUSION. 479

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE DU SECOND VOLUME.

AVIS

SUR LA TABLE DES MATIÈRES.

J'ai cru devoir préférer l'ordre synthétique à l'alphabétique dans cette Table. Je pourrais citer ici plusieurs habiles gens qui en ont usé de même à la fin de leurs ouvrages. Les Tables alphabétiques les plus détaillées ont toujours un défaut essentiel, c'est de ne présenter les idées que morcelées, pour ainsi dire, et vagues, ou plus souvent sans aucun sens. Le Lecteur trouve au contraire deux avantages considérables dans l'ordre que j'ai suivi. Il y voit, 1.° l'enchaînement de toutes les parties qui font l'ouvrage; 2.° il a par-là le vrai moyen de saisir aisément tous les principes d'un auteur, et de se les rappeler au besoin. Tous ceux qui savent ce que c'est que lire et étudier, connaissent l'avantage qu'il y a d'extraire; mais c'est un talent qui n'est pas si aisé à acquérir qu'on le croit. Je me suis attaché particulièrement aux principes fondamentaux, jetant même çà et là quelques transitions, pour aider certains Lecteurs à saisir l'ordre de l'auteur dans le grand nombre des réflexions incidentes que la matière l'a obligé de faire: réflexions qui d'abord dérobent la suite de sa doctrine, mais servent à l'appuyer et à la démontrer quand on est un peu attentif.

TABLE
DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

Nécessité de connaître la solution naturelle des maladies pour pouvoir les guérir, Page 1.
Attention de la nature à la conservation de l'animal, *ibid.*
La même cause affecte toujours le même corps de la même manière. Six classes de maladies bien connues. La septième peu examinée, 2, 3.
Changement régulier des saisons, cause des maladies de la septième classe, 3.
Réflexions importantes de l'auteur sur l'inconstance des saisons, du temps et des vents, par rapport aux épidémies, 4.
Le froid resserre plus quand il succède à la chaleur, *ibid.*
Les fièvres de mars diffèrent de celles de septembre, malgré l'égalité des jours, et le peu de différence de la température de l'air, *ibid.*
Attention nécessaire pour prévoir le retour des épidémies dans les climats variables, 5.
Dispositions conséquentes de la nature des saisons, *ibid.*
L'été dispose aux fièvres putrides, *ibid.*
La fièvre dysentérique succède à cette constitution, *ibid.*
Vers l'équinoxe d'automne, l'épaississement morbifique des humeurs est disposé à être évacué par le colera-morbus, etc., de là le flux d'automne, 5, 6.
Cette constitution se termine par la fièvre érysipélateuse, *ibid.*
Elle est suivie par la constitution *glutineuse spontanée.* Ses deux formes différentes; leur durée. Maladies qui s'y voient compliquées dans son cours. Synoque putride, 6, 7.
Nécessité de bien connaître ces successions, et de savoir discerner ces maladies, 7.
Abus des remèdes généraux, des spécifiques, *ibid.*
Exemple de maladie compliquée, pour démontrer ces abus. Second exemple, 8, 9.
Troisième et quatrième exemple, 9, 10.

Avis aux jeunes médecins sur la nécessité indispensable d'observer les effets météréologiques, ceux de l'habitation, du régime. Avantage qui résulte de cette connaissance pour la pratique, 10, 11.
Conséquence funeste de la précipitation, 12.
Différence du caractère des fièvres épidémiques ; la constitution épidémique de la saison influe sur quelques-unes, *ibid.*
Motifs qui ont engagé l'auteur à parler premièrement et séparément des fièvres d'accès, 13, 14.

SECTION PREMIÈRE.

De la Fièvre d'accès.

Différence de la nature des fièvres d'accès par rapport aux différentes saisons, 15.
Ces fièvres prennent un caractère particulier selon la nature des sujets, et la disposition particulière de la saison actuelle; la fièvre particulière aux climats, en certaines années, prédomine cependant quelquefois, malgré les variations particulières du tempérament et de la constitution, 16.
Fièvre d'accès *informe ;* ses causes, 17
Rareté de cette fièvre à Londres ; ses phénomènes ; ses symptômes ; état du malade ; marque caractéristique de cette fièvre, 17, 18.
Sa ressemblance avec les fièvres lentes nerveuses, bilieuses ; et sa différence d'avec la *fébricule*, marquée, 1.° par les fièvres d'accès actuelles ; 2.° par son accroissement ; 3.° par l'état du pouls et des urines ; 4.° par le temps des rémittences et des paroxismes, et par la nature des fièvres nerveuses ; 5.° parce qu'elle est presque toujours le commencement de toutes les fièvres informes de la moisson, 17, 18, 19, 20.
Différence des fièvres d'accès du printemps et de la moisson. Dégénération des fièvres du printemps ; leurs suites funestes. Changement de celles de la moisson, 21.
Les maladies de la moisson sont-elles plus dangereuses que celles du printemps ? Il meurt plus de monde depuis le milieu de janvier jusqu'à la fin de mai, que dans les autres huit mois. Temps où se guérissent les maladies d'automne et du printemps. Leur danger. Celles-ci sont plus dangereuses, 21, 22.
La cause de la fièvre rémittente de la moisson est dans les premières voies. Précautions dans la cure. Effet des chaleurs vers le printemps. Danger des cordiaux dans ces circonstances. Le quinquina n'y est pas toujours utile. Médicamens praticables. Abattement des malades, faute de soutien que ces médicamens ne peuvent leur donner, 22, 23.

Changement de type et de caractère des fièvres de la moisson et du printemps, conséquemment à leur traitement. Remèdes propres aux unes et aux autres. Leur danger, 23.
Fièvres de la moisson, rares au midi de l'Europe. Pourquoi? Celles du printemps sont communes. Utilité et abus de la saignée dans ces fièvres, par rapport au climat, 24.
Phénomènes, symptômes de la fièvre d'accès irrégulière; état du malade, 25.
Fièvre quarte; ses accès, ses phénomènes; état du malade, 26, 27.
Réflexions sur les urines briquetées des maladies d'automne; suite des phénomènes de la fièvre quarte et de l'état du malade, 27, 28.
La fièvre est un spasme universel; et une crise parfaite un relâchement universel, 28, 29.
Différence de la fièvre lente et d'une fièvre ardente. Raison de l'apyrexie plus ou moins parfaite des différentes fièvres d'accès, 29.
Distinction d'où l'on tire les différentes dénominations des fièvres d'accès, 28, 29.
Autres distinctions et dénominations de ces fièvres, 30.
Fièvres doubles. Différence du type dans différentes contrées, *ibid.*
Raison pourquoi il n'y a quelquefois pas d'apyrexie dans ces fièvres; pourquoi la fièvre continue et la fièvre hectique en peuvent être la suite, 31.
Fièvre hectique, ses trois espèces: 1.° *l'anastomose* de Boërhaave, fréquente en Angleterre parmi les jeunes gens. Ses symptômes. Remèdes généraux. C'est une fièvre de printemps, 31.
2.° Celle qui provient de grande évacuation; elle a lieu en toutes saisons, 32.
3.° Celle qui provient de la résorbtion du pus d'un ulcère interne. Ses symptômes. Marques qui la font distinguer de la fièvre d'accès informe, 32, 33.
Suites et conséquences dangereuses des fièvres d'accès de la moisson, tant par leur nature que par un traitement précipité, 33.
Les fièvres de la moisson tiennent des fièvres bilieuses. Leurs effets. Retour avantageux de la fièvre pour obvier à ces mauvais effets, 34.
Faits à examiner pour découvrir les causes des Fièvres d'accès.
« 1.° État des pays où les fièvres d'accès sont endémiques, 34.
» 2.° La température, *ibid.*

» 3.° La chétive ou mauvaise nourriture, 34.
» État particulier des sujets, qui devient une disposition à ces » fièvres, 35.
» Exemple des Français devant Berg-Op-Zoom, 35, 36.
» La fièvre d'accès résulte donc de la constitution épidémique » de l'air, et de la disposition actuelle du sujet, 36, 37.
» Précautions praticables dans ces cas-là, *ibid.*, *ibid.*
» Comment les mauvaises nourritures et les forts purgatifs pro- » duisent une disposition à ces fièvres, 37.
» Exception par rapport aux mauvaises nourritures. Il faut » souvent, outre cela, que certaine qualité de l'air en de- » vienne la cause déterminante, *ibid.*
» Exemple, 38.
» Bonne ou mauvaise situation des lieux, par rapport aux causes » prochaines et antécédentes des fièvres d'accès, 38, 39.
» Moisson pluvieuse, cause de constitution fiévreuse, 39.
» Singulier effet des vents du nord dans les fièvres d'accès, *ibid.*
La constitution fiévreuse de l'air produit une fièvre d'un caractère particulier; froid fébrile; sa cause; symptômes dans la petite-vérole, 40.
Constriction des vaisseaux capillaires, suite du spasme universel; symptômes subséquens. Efforts de la nature pour rétablir la circulation et l'équilibre. Effets qui résultent si elle ne le peut, 40, 41.
Réflexions importantes sur l'état du pouls, conséquemment à celui du sang; état du pouls, conséquemment à celui de quelque partie nerveuse affectée, 41, 42.
Cause de l'anxiété fébrile; ce que c'est, *ibidem.*
Cette anxiété se distingue en trois espèces par rapport au lieu d'où vient sa cause. Ces espèces sont indépendantes l'une de l'autre. Il y a trois systêmes de gros vaisseaux d'où peut venir cette anxiété, 43.
Exemple. Siége le plus ordinaire de l'anxiété fébrile, *ibid.*
Détail des effets et des symptômes qui suivent le froid fébrile, quand le spasme est universel. Relâchement; chaleur subséquente; son danger, ses effets, 43, 44.
État des urines et des conduits excréteurs dans ces affections spasmodiques. Autres phénomènes concomitans, 45.
Phénomènes, symptômes et effets du spasme partiel, *ibid.*
État des urines au second période; raison de cet état, 46.
État des urines au troisième. Raison de cet état: ce que doit contenir l'urine d'une véritable crise; observation sur le sédiment briqueté, 46, 47.
Ce que l'on a dit de l'urine est applicable aux autres sécrétions

et excrétions. Réflexions à cet égard. En quel cas il n'y a pas d'apyrexie parfaite, ni de crise totale, 47.
Exposition des différentes terminaisons des différentes fièvres. Les évacuations font connaître la nature de la fièvre. Dans les crises partielles même les évacuations sont de bon augure après les signes de coction. La sueur est la meilleure évacuation dans les fièvres intermittentes, après que les intestins ont été nettoyés. Son avantage et ses désavantages, si la fièvre dure trop, 48, 49.
Danger d'arrêter une fièvre trop tôt. Pourquoi? Effets qui en peuvent résulter, 49, 50.
La sueur et les évacuations ont leur degré, 50.
La mesure des évacuations doit être estimée par leur soulagement, *ibid.*
Sueur. Solution naturelle des fièvres intermittentes. Symptômes et effets qui accompagnent cette évacuation, qui souvent précède tout signe de coction; prudence que doit avoir le médecin dans ce cas, 51.
Temps où la sueur a lieu. Trouble critique, son avant-coureur. Avantage de soutenir la sueur, 52.
Récapitulation des causes des fièvres intermittentes. Réflexions sur la coction et la crise imparfaite, 52.
Questions ultérieures à examiner. 1.° Retour de la fièvre. 2.° De ses périodes fixes. 3.° De la variation de ces périodes; pourquoi leurs différens types et leur complication? 53.
Réponse à la première question, *ibid.*
Réponse à la seconde, 54, 55.
Réponse à la troisième, 55.
L'auteur entre dans le détail de certains faits pour mieux apprécier ces questions, 55.
1.° Signes qui donnent lieu de croire que la fièvre n'aura pas de suite. Comment le médecin pourra présumer que la fièvre deviendra intermittente, et de quelle espèce sera l'intermittence, 55.
2.° Plus la fièvre prendra promptement son type, plus sa nature sera bénigne, et *vice versâ*. Cette réflexion est importante. Sa preuve, 56.
Observation sur la différente terminaison des fièvres d'accès informes dans les Pays-Bas. Ceci donne du jour à ce qui précède, 57.
Le temps sec et les vents secs déterminent promptement le type des fièvres d'accès. Le contraire arrive dans les temps humides. Danger de ces fièvres pendant ces temps-là, *ibid.*
La fièvre tierce est la vraie dépuratoire. Son caractère est mi-

toyen entre les quartes de la moisson et les quotidiennes du printemps. Elle n'est dangereuse que quand elle devient continue. Il y a moins de danger quand les autres fièvres se rapprochent de sa nature, 58.

Méthode curative.

L'histoire de la maladie doit établir le plan de la cure. Ce que l'auteur doit considérer à cet égard. Réflexions préliminaires sur la fièvre d'accès informe ; ce en quoi elle consiste au printemps et pendant la moisson. Sa cure générale dans ces deux circonstances, 59.
Cure de la fièvre d'accès bien formée de la moisson. Réflexions sur les différens traitemens, leur bon et leur mauvais, 59, 60.
1.° *Danger d'arrêter la fièvre trop tôt.* Hydropisie produite par l'effet du quinquina dans une fièvre de la moisson. Cette hydropisie guérie. Moyens curatifs. *Extrait de suie*, bon médicament, 61.
Autre exemple du mauvais effet du quinquina dans une fièvre de la même saison, et épidémique dès l'abord, 62.
Détail de la maladie et de la cure. Moyens curatifs, 63.
Opiniâtreté de la maladie. Sa cure radicale, 63.
Réflexion de l'auteur sur ces deux maladies, 64.
2.° *Il ne faut pas non plus laisser trop durer la fièvre.* Observations de pratique de l'auteur à cet égard. Ravages des fièvres de trop de durée, 64, 65.
Propositions essentielles que présente l'auteur, conséquemment aux faits précédens. 1.° On ne doit pas arrêter une fièvre trop tôt. 2.° Il convient de l'arrêter en certains cas. 3.° En d'autres, il le faut absolument. 4.° On peut le faire, et la guérir sans risque, 66.
Réflexions pleines de sagesse et de sagacité pour établir ces propositions. Il y a deux espèces de fièvres formées ; 1.° la fièvre d'accès qui succède à une fièvre rémittente ; 2.° celle qui devient intermittente dès l'abord, *ibidem.*
Traitement de la première espèce, depuis 66 jusqu'à 71.
Quand on doit donner le fébrifuge. Exception à cette règle, 67.
La fièvre d'accès doit être considérée comme toutes les évacuations naturelles. On doit la soutenir et la retenir dans ses justes bornes. Ce qu'il faut observer et distinguer à cet égard. Le caractère des fièvres d'accès plus ou moins mauvais, dépend souvent du traitement, du climat, de la saison, de l'âge. Attention qu'il faut avoir en ces circonstances, pour voir si on doit les arrêter ou non, 67, 68.
Qu'oiqu'il n'y ait pas de règle fixe à cet égard, la malignité seule

est une raison suffisante pour les arrêter. Certaines circonstances l'exigent aussi, sans malignité. Exemples à cet égard. État dangereux qui en peut résulter, si elles durent trop, 68, 69.

Le tempérament et la force des sujets doit aussi régler le médecin. Exemple du roi Jacques I, N. 70.

La saison doit aussi être considérée à cet égard, et par rapport à la nature des fébrifuges, qui sont presque tous échauffans ou astringens. Cas où l'on peut s'en servir ou non. Seconde espèce de fièvres d'accès formées. Distinction qu'on y doit faire, 71.

Fièvres typiques dès l'abord, ensuite très-embarrassantes. Danger des fébrifuges dans ces cas-là. Effets funestes qui en résultent. Le quinquina à large dose n'y fait que du mal. Prudence du médecin pour en user, 71, 72.

Avant d'entrer plus avant dans le détail des médicamens, l'auteur se fixe sur la maladie.

Les fièvres d'accès de la moisson sont la plupart doubles. Leur différence. Importance de bien saisir cette distinction, 72.

L'accès avec frisson. On doit y considérer, 1.° le froid et l'horreur; 2.° la rigueur fébrile; 3.° l'anxiété fébrile. Différence que le froid fébrile met entre la double-tierce et la double-quarte. Effet de ce froid dans ces deux fièvres, 73.

Effet du degré de rigueur, surtout dans la fièvre quarte, 73.

Anxiété fébrile; ce que c'est; ses effets. Comparaison des frissons et de la chaleur fébrile dans la fièvre tierce et la fièvre quarte. Prudente conduite de l'auteur. Effets différens du frisson dans ces deux fièvres, 73, 74.

Constitution particulière féconde en fièvres quartes. Exception qu'elle exigeait dans le traitement ordinaire. Remèdes différens qu'exigent la fièvre tierce et la fièvre quarte, par rapport à leur nature. Fausse hypothèse sur les succès des différens traitemens mal réfléchis. Mauvaises conséquences de ces traitemens aveugles, 75.

Il faut connaître aussi la nature de la maladie que la constitution régnante rend épidémique, etc., pour donner le fébrifuge et en régler la dose, 76.

L'auteur passe à présent à l'examen des symptômes, etc.

1.° Mal de tête. Il est de deux sortes; l'un spasmodique, l'autre inflammatoire. Moyens curatifs pour ces deux symptômes. Avantages de la saignée. Désavantages des autres moyens curatifs. Effet du quinquina après la saignée. Mauvais effet des vésicatoires en certains maux de tête, 77, 78.

2.° Espèce d'étranglement durant le frisson. Remèdes inutilement

employés dans ce cas. Sa différence d'avec celui qui a lieu en hiver dans le cas de complication de péripneumonie. Il vient d'un spasme. Vésicatoires avantageux en ce cas, 78.
3.° Nausées, vomissemens. Autre symptôme. Ses deux espèces. Leur cause, leur effet, leur remède, 78.
4.° Gonflement du ventre, ou enflure des extrémités. Leur cause; comment on la discerne, et on y remédie, 79.
Détail des raisons qui peuvent empêcher la guérison. Avantage du retour de la fièvre, mais souvent tenté sans succès, 80.
L'auteur passe au traitement effectif, et suivi des fièvres-d'accès de la moisson.
Ordre différent du traitement par rapport au différent caractère des fièvres, 81.
Avantage de l'intermittence et de la méthode expectative. Remèdes employés ensuite, *ibidem.*
Exemple. Remèdes. Précautions à prendre. Un malade n'a pas d'heures fixes pour dormir. Attention qu'il faut apporter, et conduite que conseille l'auteur, d'après son expérience, pour discerner le caractère d'une fièvre d'accès, *tierce-simple, double-tierce*, ou *double-quarte*, 82 jusqu'à 86.
Réflexions de l'auteur sur l'état extérieur de la langue dans les cas où les fièvres sont compliquées d'inflammation, N. 84.
Affections putrides plus communes à Londres pendant l'été, que les vraies affections inflammatoires. Pendant la moisson, on remarque avec les signes d'inflammation, certain degré de disposition bilieuse. Remèdes. Maladies qui ne se voient pas communément à Londres dans l'été, etc., N. 84, 85.
Observation sur le traitement et la cure de certaines fièvres bilieuses et putrides, N. *ibid.*
La nature semble ne compliquer que très-rarement les fièvres hétérogènes. Terminaison des fièvres doubles homogènes, 87.
Suite de la méthode curative et de la comparaison que fait l'auteur pour discerner le vrai caractère des fièvres d'accès, 88, 89.
Suite ultérieure du traitement. Attention requise dans l'examen des signes capables d'éclairer, *ibid.*
Administration du quinquina au cas que les malades soient fatigués par la violence des accès. Dose de ce remède joint aux autres précédens; comment il faut le continuer, 89, 90.
Même méthode heureuse dans les double-tierces. Attention qu'a eue l'auteur à changer le moment de la prise du quinquina dans ces fièvres. Dose nécessaire selon différens climats.

Précaution pour empêcher le quinquina d'agir comme purgatif, ou de constiper. Quinquina peu avantageux en certains cas. Avantage des voyages, et de quelques autres remedes dans ces cas-là, 90, 91.
Aveu de l'auteur sur une erreur où il fut en 1749, par rapport à la cure des fièvres. Conséquence avantageuse pour la pratique, déduite de son erreur même. Moyens curatifs, relativement aux temps secs ou humides, 91, 92.
L'auteur a recours au quinquina lorsqu'une fièvre se change en quarte, parce qu'il ne voit que cela pour la guérir. Différentes tentatives infructueuses à cet égard. Sel ammoniac utile dans les double-tierces; inutile contre la fièvre quarte. Constitution des sujets par rapport à son usage dans les double-tierces. Objections contre son usage. Réponse, 92, 93.
Le quinquina employé dans les fièvres quartes qui succèdent à d'autres fièvres, quand elles sont bien formées, et s'il n'y a pas contr'indication. Réflexions sur la nature de ces fièvres. Elles ne sont pas dépuratoires. Leur danger, tant par la constitution du sujet, que par celle de la saison. Obstructions qui suivent leur guérison. Moyens d'y remédier, 93, 94.
Observations communiquées à l'auteur sur l'opiniâtreté et les mauvais effets des fièvres quartes. Le quinquina doit se donner aussitôt. Sa dose, selon que la saison est avancée. On y peut joindre la rhubarbe, s'il agit comme purgatif. Opiat de Lecat avantageux. Ses doses, 94, 95.
Fraude qui se fait avec le quinquina, *ibidem.*
La même méthode a lieu pour les fièvres d'accès formées dès l'abord. 1.° Variation du traitement, selon que la saison est plus ou moins avancée. La fièvre est compliquée avec l'affection atrabilieuse, ou la fausse péripneumonie quand la saison est avancée. Remèdes. 2.° Moyens curatifs quand la saison est encore plus avancée. Il faut, au lieu d'acides, de forts stimulans. Exceptions par rapport aux vents secs et aux temps froids, 95, 96.
Ordre des maladies comme elles ont lieu, selon la différente température de l'arrière-saison. Raison de la terminaison différente des toux, des rhumes, de leur retour, et de leur même terminaison tous les ans, 97, 98.
Censure des teintures spiritueuses dans les toux, les rhumes, les engorgemens des poumons. Ces maladies sont plus compliquées qu'on ne pense. Fièvre d'hiver compliquée avec la fièvre d'accès; elle demande un traitement différent de celui qui est exposé ci-devant. Impossibilité de donner un trai-

tement fixe pour les fièvres d'accès. Il faut guérir les deux maladies ensemble. Différentes complications de la fièvre d'accès au commencement de la moisson et dans l'arrière-saison, 97, 98.
Long passage du docteur Alston sur l'usage du quinquina, N., 98.
Réflexion du même sur l'avantage des fièvres d'accès symptomatiques. Prudence qu'il faut avoir en conséquence en les traitant, 102, 103.
Exemple d'une fièvre tierce opiniâtre de novembre : en la laissant aller son train à son retour en mai, le quinquina la guérit en automne, 103, 104.
Succès du quinquina dans les fièvres d'accès idiopathiques. Attention nécessaire en ces cas-là. Il vaut mieux donner ce médicament plus tard que plus tôt dans ces fièvres. Les maladies se connaissent mieux quand on a le temps d'examiner leurs suites et leurs progrès, 104.
Observation de Willis sur la recherche des fébrifuges, 105
Observation de Morton sur l'utilité des fleurs de camomille. Autre médicament composé du même. Réflexion de l'auteur sur d'autres médicamens amers, 105, 106.
Bol d'araignée communiqué à l'auteur, *ibid.*
Suspect, 106

SECTION II.

Constitution inflammatoire.

L'état phlogistique du sang est la cause prédisposante de ces maladies. Cet état a lieu dans les temps secs, sous les vents froids, depuis décembre jusqu'à la fin de juin, en Angleterre, 107
La jeunesse surtout est disposée à cet état inflammatoire, *ibid.*
Il est difficile de juger de cet état par l'inspection du sang. Il fournit cependant quelques lumières à cet égard. Expériences, 108.
Le lecteur peut conférer ce que M. de Haën et Hewson ont dit et expérimenté à cet égard, surtout le dernier. Soit dit en passant. Les maladies putrides dissolvent la texture du sang. Effet de ces maladies par rapport à la couenne du sang. Expériences de l'auteur. Sang de certains sujets extrêmement tendre, 108, 109.
Expériences relatives au caillot du sang. Incertitude du sang comme signe; c'est cependant par son état que nous pouvons juger à peu près de l'état des solides et des vaisseaux, 109.
Pesanteur, douleurs vagues, etc. Avant-coureurs des fièvres

inflammatoires. Effet de la saignée dans ces circonstances. État couenneux du sang après quelques jours de fièvre. Le sang phlogistique est très-élastique. Plénitude conséquente des vaisseaux. Effet de la saignée dans ce cas-là. Effet de la chaleur. Le sang diminue de volume, si l'on diminue la chaleur, et la saignée devient moins nécessaire, 110.

L'inflammation est *simple ou compliquée*. Abus de quelqu'une des choses non naturelles, cause de la première, supposant une constitution pléthorique. Épaississement morbifique, cause de la seconde, etc., 111.

Avant-coureurs, ou *terrentia morbi*, de l'inflammation simple. La quantité du mouvement, *movimentum*, est grande pendant cet état antérieur à la fièvre déterminée, malgré la lenteur du pouls. Pourquoi, 112.

On prévient souvent la maladie en dissipant la pléthore, et en empêchant par-là l'épaississement phlogistique d'avoir lieu, *ibid.*

La coction doit avoir lieu dans cette fièvre. Comment? Exposé intéressant de la théorie des Anciens, et surtout d'Hippocrate à cet égard. L'expulsion de l'épaississement morbifique après la coction, se fait de deux manières. L'augmentation du mouvement cause de la matière couenneuse. Pus qui en résulte. Fièvre purulente qu'il peut produire s'il n'est pas tout-à-fait évacué, 112 jusqu'à 115.

Les signes de coction paraissent en quatorze jours au plus tard dans une inflammation simple. La fièvre tombe dès-lors. Suite de la coction. Retour des signes de crudité, *ibid.*

La fièvre se divise en deux périodes, 1.° l'état de crudité; 2.° l'état suppuratoire. Suite de cet état. Combien il faut être attentif à ne pas précipiter les opérations de la nature, 116, 117.

La même loi a lieu pour le flegmon. Observations essentielles de pratique sur l'état de crudité et de coction. Prudence qu'il faut avoir alors dans l'administration des remèdes. Le pus louable est un fluide doux, bénin, et reste tel long-temps si on ne l'inquiète pas, ou s'il n'est pas exposé au contact de l'air, *ibid.*

La terminaison naturelle d'une inflammation simple est la formation d'un pus d'une nature bénigne. Il en est autrement d'une inflammation compliquée. Exemple, et voie que prend la nature dans ces sortes de cas. La crise totale ne se fait pas toujours par les émonctoires ordinaires; il en peut encore résulter un flegmon d'une nature particulière, 118.

On doit considérer dans les inflammations composées, 1.° leur

degré; 2.° la cause hétérogène qui s'y joint. Exemple pour éclaircir cette proposition, 119.
La cause d'une maladie maligne est une matière offensive que la nature ne peut réduire, mais seulement expulser. Toutes les maladies malignes ne sont cependant pas dues à de telles causes. Réflexions importantes à ce sujet, 120, 121.
Il faut se conduire dans ce traitement d'une fièvre inflammatoire, comme si l'on avait un flegmon à redouter. Ce que c'est que la vraie fièvre inflammatoire. Le *causus* inflammatoire se termine comme une pleurésie, etc.; le *causus* bilieux par le vomissement, etc., 121, 122.
La violence du pouls, etc., fait distinguer aisément cette fièvre des fièvres putrides. Symptômes présens. On doit tenir une méthode antiphlogistique durant tout l'état de crudité, etc. Ne rien précipiter. Qu'entend-on par cette méthode, 122, 123.
Observation incidente de l'auteur sur la nature du *causus* inflammatoire, pour mieux faire sentir la méthode antiphlogistique. Ce *causus* est particulier aux sujets robustes, vigoureux, etc. Réflexion d'Hippocrate sur le danger d'une parfaite santé. Aphor. Épaississement phlogistique, suite de cet état vigoureux, 123.
Exposé de la méthode antiphlogistique. Usage des vésicatoires dans ces circonstances, 124.
Sueur, urines, selles avantageuses vers la terminaison de la fièvre. Il ne faut rien pousser témérairement. Antiseptiques pernicieux dans le traitement de ces fièvres. Réflexions importantes sur l'effet de ces remèdes, par rapport à la nature de la maladie, 125.
La coction commencée est suivie d'un peu de froid, de chaleur; la chaleur est la fin du premier état de la fièvre, et le commencement de l'état de suppuration. Il faut ne pas troubler la sueur qui vient ensuite, boissons délayantes avantageuses. Prudence qu'il faut pour ménager et soutenir les excrétions, 126.
C'est par-là que se fait la crise. Le frisson la précède toujours; signes de coction. Ce que c'est que la résolution. Exception à faire sur l'usage de la saignée. Cette remarque est de la dernière importance, *ibid.*
Danger du quinquina aussitôt que les signes de coction paraissent, *ibid.*
Signes qui annoncent un dépôt. Désavantage des dépôts selon la nature des parties où ils se font. Pratique qu'il y a à tenir alors pour en tenter la résolution. On peut souvent prévenir les flegmons ou les résoudre en diminuant la force vitale, etc. Remèdes convenables. Il vaut cependant mieux écarter la

nature de la voie qu'elle prend dans ces cas-là, que d'attendre à résoudre ces dépôts flegmoneux : rarement on réussit à y parvenir, 127, 128.
Conduite qu'il faut tenir quand le dépôt est absolument formé, 129.
Dans ces inflammations simples, on distingue les fièvres par le nom de l'organe où la nature tend à former le dépôt. Il n'en est pas de même dans les inflammations composées. Exemples pour éclaircir cette théorie. Petite-vérole. Fièvre d'accès. Traitement dans ces cas-là, 130, 131.
Les cordiaux dans ces cas-là sollicitent l'évacuation de la matière dans l'état même de crudité. Mauvais effet qui en résulte. Abus du quinquina. Maladies plus graves qu'il cause alors. Avantage de la méthode expectative, 132, 133.
Abus des évacuations procurées par l'art, et de la méthode antiphlogistique à l'état de suppuration, *ibid.*
Le froid avec un temps sec détruit l'acrimonie de nos humeurs; de-là la facilité de guérir quelquefois une inflammation par la saignée seule, sans attendre de coction ni de crise. Le cas est différent s'il se joint, à cause du froid, une disposition inflammatoire à une acrimonie préexistante, 133.
Exemple tiré de Sydenham, 134.
Sa méthode curative, 135.

SECTION III.

Constitution catarrheuse.

Les fièvres de cette constitution sont produites par *des épaississemens morbifiques* qui se joignent à une disposition inflammatoire 136.
Cause de la fièvre d'hiver de Sydenham. Le froid serain la prolonge : l'épaississement catarrheux se manifeste après janvier. Comment? Maladies sous lesquelles il se manifeste. Leur nature. Leur changement mutuel. Exemple d'Hippocrate, 136, 137.
L'épaississement catarrheux se fait sentir par toute l'Europe dans cette saison-là. Fluxion de poitrine en France. Toux catarrheuse en Angleterre. Raisons pour lesquelles cette maladie est plus dangereuse en Angleterre, 137.
On doit considérer dans les maladies de cette constitution, 1.° le degré d'inflammation, etc.; 2.° le degré d'acrimonie, etc.; 3.° l'état plus ou moins relâché des solides, etc.; 4.° l'état des fluides, etc. Comment l'épaississement scorbutique dissout ce sang, 138, 139, N. *ibid.*

Moyens nécessaires pour traiter cette fièvre jusqu'à ce que la nature ait pu opérer la coction. Exemple de l'auteur. Les farineux, le pain, les fruits, les liqueurs, le petit-lait conduisent heureusement à ce période, quoique lentement. Il vaut mieux dans ces cas être long-temps malade, sans négliger le siége du flegmon, etc., 139, 140.

Il y a dans tout catarrhe quatre indications pour la cure: 1.° Faire cesser l'inflammation; 2.° Délayer l'*épaississement morbifique*; 3.° L'évacuer, etc., et comment; 4.° Rendre aux solides leur ton naturel, 140, 141.

Le traitement antiplogistique répond au premier point. Le régime adoucissant au second, 141.

Prudence et précaution qu'il faut pour le troisième. Répercussifs dangereux dans ce cas de flegmon. La cure difficile, 142.

Phthisie presqu'inévitable à la jeunesse par plusieurs abus. La ruine de la santé est la moindre conséquence, *ibid.* 143.

Exemple. Coryze. Traitement abusif. État du malade. Inflammation devenue universelle par les volatils, l'élixir parégorique. Traitement de l'auteur. Guérison, 144 jusqu'à 147.

Le sang dans ce cas-ci ne fut dépuré de l'*épaississement morbifique*, qu'au quarantième jour, *ibid.*

La jeunesse attaquée de catarrhe en janvier et février, et qui se rétablit en juin et août, en est prise de nouveau au printemps de l'année suivante, jusqu'à ce que l'âge de vingt-cinq ans soit passé. Précaution dans ces cas-là. Prudence dans le traitement, ou la phthisie en sera la conséquene, 147, 148.

Exemple de Miss P. A. A une douleur du foie, occasionée par la danse, succéda un rhume en février 1757. Symptômes. On la traita comme d'une fièvre nerveuse. Remèdes en conséquence. L'auteur la voit au 14 de février, quatrième jour de la fièvre, journal de son traitement. Aphthes blanches au trentième jour. Jus de navet, miel rosat, esprit de soufre, avantageux en gargarisme dans ce cas. Guérison parfaite en mai, 148 jusqu'à 155.

Réflexions de l'auteur sur le premier traitement de cette maladie. Examen et critique de son propre traitement, *ibid.*, 158.

Le premier traitement du huit au quatorze, cause de sa rechute. Faiblesse restée au foie et aux poumons, même après ce traitement de l'auteur. L'auteur changea sa méthode de traiter depuis ce moment-là. La rechute arriva au même temps l'année suivante. Traitement, guérison en juin, *ibid.*, 159.

Rechute le printemps suivant. L'auteur conseille de n'y rien faire. Il est forcé par la famille de donner le quinquina. La malade périt en octobre suivant d'une phthisie pulmonaire, 159, 160.

Coqueluche dans un enfant. Diète et évacuation convenables. Double-tierce qui se manifeste. Remèdes pratiqués. Tierce simple. On l'abandonne à la nature. Guérison naturelle en juin. Il est attaqué ensuite de petite-vérole. Les poumons n'avaient pas souffert du catarrhe antécédent. Guérison, 160, 161.
Catarrhe compliqué avec une fièvre d'accès. La fièvre est avantageuse aux jeunes gens. Pourquoi, *ibid.*, 162.
Danger du retour d'un catarrhe s'il n'est bien conduit. Moyens curatifs généraux ; ceux de précautions, *ibid.*, 163.
Voyages aux îles occidentales dans des climats chauds, moyens de prévenir le retour des catarrhes, et d'en guérir même dans des cas désespérés, *ibid.*, 164.
Attention nécessaire aux vents, au temps. Saignée nécessaire dans un temps froid et sec. Règle pour l'exercice, 164.
Air chaud nécessaire pour exciter l'expectoration. Air de la campagne bon pour fortifier les poumons. Inconvénient du lait pur, des acides minéraux. Avantage des acides végétaux jusqu'à ce que ce qu'il y a d'inflammatoire soit dissipé. Observation sur l'usage avantageux des concombres dans un catarrhe confirmé : erreur sur la nature de la toux qui reste vers juillet après ces maladies. Les sueurs de la fièvre humorale diffèrent de celle de la consomption décidée : ces dernières proviennent d'un pus résorbé, *ibid.*, 165.

SECTION IV.

De la Synoque non putride.

Cette constitution paraît vers la fin de la saison inflammatoire. Les fièvres nerveuses de Huxham ne sont pas de nouvelles maladies. L'épiale, la fièvre pituiteuse, la synoque non putride sont les mêmes que la fièvre d'Huxham Elle a lieu en mars, dure souvent jusqu'au solstice d'été. Distinctions des Anciens sur ces fièvres, 166 jusqu'à 167.
Observation sur le changement d'une fièvre ancienne en une nouvelle par le traitement. Glass loué. La différence ne vient dans ces fièvres, que du climat du traitement, etc., *ibid.*
Il faut ici considérer surtout les variations occasionées par les vents et les temps de cette saison. Passage d'Hippocrate et de Celse à cet égard, 167.
Confirmation de leur théorie par l'observation de l'auteur, 168.
Hémitritée, tritæophie des Anciens, comparées avec les fièvres gastriques, choloriques, mésentériques, etc., des modernes. Toutes viennent d'une même cause. Orgasme, *ibid.*
Symptômes qui accompagnaient l'orgasme dans l'estomac, selon

Hippocrate. Émétique employé dans ces cas-là. Symptômes d'orgasmes au bas-ventre ; purgatifs employés alors , 169.
Ce sont-là les mêmes symptômes que ceux de la fièvre de Huxham. Exception. Hippocrate a moins considéré le pouls que les urines. Huxham est d'accord avec lui sur les symptômes des fièvres bilieuses , la nature de la bile , la cause du *causus* bilieux. Chaleur extrême que cause l'*épaississement* bilieux ; soif , goût amer , etc. , 170 , 171.
On peut ajouter que la matière pituiteuse succède à la constitution inflammatoire , et précède la putride. Effet du froid de l'hiver sur l'acrimonie bilieuse. La pituite lui succède. Elle domine au printemps , et la bile en automne. La chaleur exalte les sels , les huiles du corps , etc. En ce cas , Hippocrate purgeait si le malade ne l'était naturellement. Il faut purger doucement , selon Celse , *ibid.* , 172.
Observation de Galien sur les symptômes qui ont lieu quand la fièvre commence à se faire sentir. Ces fièvres , 172.
Observation de Baglivi sur ce même sujet. Fièvres malignes plus rares qu'on ne le dit. Symptômes des fièvres mésentériques. Il faut chasser les humeurs qui infestent l'estomac, et ces symptômes de prétendues fièvres malignes disparaîtront, *ibid.*, 173-174.
Observation de Sydenham sur ces mêmes fièvres. Sa pratique. Ses médicamens , *ibid.* , 179.
Idée de Huxham sur le *morbus cardiacus* de Celse. Il le regardait comme une fièvre nerveuse. Passage de Huxham à cet égard. Glass et Huxham ne diffèrent entr'eux que sur la partie du corps où se forme la lymphe visqueuse qui cause ces fièvres , et sur la manière convenable de l'évacuer. Pratique de Huxham dans ces cas-là , *ibid.* , 180.
Baillou cité. Symptômes qu'il attribue à une pituite âcre , amassée dans l'estomac par la négligence des évacuations nécessaires. Sa doctrine est la même que celle de Huxham , *ibid.*, 181.
Glass et les observations de l'auteur lui font croire que la fièvre nerveuse de Huxham est la fièvre flegmatique des Anciens. La méthode de Galien , de Baillou , de Sydenham , de Baglivi est celle qu'on doit suivre à peu près. Ces maladies ne diffèrent pas tant qu'on le croit. Les traitemens ne doivent pas non plus être si différens , dit Boërhaave cité , *ibid.* , 182.
L'auteur propose à présent ses réflexions , pour se former une juste idée de cette constitution. La matière des maladies de cette constitution est flegmatico-glaireuse. Il n'y faut pas de si fréquens purgatifs après le déclin. L'*épaississement morbi-*

fique de cette constitution est une pituite excrémenteuse séparée du sang, et déposée sur les intestins et dans l'estomac. Précautions sur les purgatifs. Usage des vomitifs, 182, 183.
Cinq périodes font les divisions de cette constitution selon l'auteur. Détail de ces périodes. Ces réflexions sont très-importantes. Raison de l'usage de purger à chaque printemps, et à la chute des feuilles en Angleterre, 183, 184.
Exemple de cette pratique. Son avantage dans ce cas-là, *ibid.*, 185.
Détail de l'auteur sur ce qu'il a observé pendant quatorze ans à Londres, pendant cette constitution, *ibid.*
I.re période antérieure à la fièvre déterminée. État du sujet pendant cette période. Ce sont-là les préludes de la maladie, 185.
II.e période antérieure à la fièvre déterminée. Cette seconde période peut être regardée comme un trouble général des sécrétions et excrétions. Ce n'est cependant pas encore là la fièvre déterminée. Elle a lieu quand la matière excrémenteuse se corrompt, et que la partie la plus ténue est résorbée dans le sang, *ibid.*, 186.
La fièvre commence toujours par un frisson, selon Sydenham. Les Symptômes antérieurs ne sont que ses préludes. Épiale des Anciens. Elle consiste dans l'alternative de froid et de chaleur; et c'est dans cet état que la matière morbifique est partie dans les premières voies, partie dans le sang, 186, 187.
Exemple remarquable. État de la malade. Conduite bien réfléchie de l'auteur. Guérison, 190, 191.
Avantage du vomitif quand la pituite surchargeait l'estomac de la malade. Celui du purgatif quand elle surchargeait les intestins, conséquence heureuse de cette pratique, *ibid.*
Autre exemple. Le fils de la malade. Avantage du vomitif et des purgatifs après la saignée faite, vu les signes d'inflammation qui s'y était compliquée. Guérison, *ibid.*
Observations relatives à l'avantage des évacuations pratiquées à temps et convenablement dans ces maladies. Conséquence fâcheuse de la négligence. Fièvres putrides, miliaires: effets des médicamens échauffans dans le traitement des mêmes maladies. Abus et mauvais effet de la méthode antiphlogistique poussée trop loin, 192, 193.
Exemple que présente l'auteur pour faire voir son erreur dans sa pratique, et comment il sauva son malade. Voyant que la fièvre s'opiniâtrait après ses remèdes, dont quelques-uns même avaient fait du mal, il fait passer le malade à la campagne, en renonçant à tout médicament. La même conduite

lui a réussi depuis. La nature trouve de grandes ressources en elle-même dans cette saison, 195.

Signes qui doivent précéder la crise. Il faut bien faire attention à la diète, au régime, si l'on veut réussir par sa méthode. C'est un abus que de donner des remèdes pour avancer la coction. Il faut évacuer au commencement de la maladie, et nourrir vers la fin pour favoriser les efforts de la nature, *ibid.*, 196.

Abus d'un trop long traitement antiphlogistique. La fièvre revient, malgré les évacuations utiles en apparence faites vers la fin de la maladie. C'est même plutôt une nouvelle fièvre qui paraît. Ses symptômes, *ibid.*

Confirmation de cette observation par ce que l'auteur observa en France. Abus contraire à Londres et en Allemagne. Les découvertes de la Chimie semblent y avoir donné lieu. Les maladies ne veulent pas être traitées avec précipitation, *ibid.*, 197.

Exemple de deux médecins, dont l'un persistait trop longtemps dans la méthode antiphlogistique, l'autre trop peu. Mauvaises conséquences de leur abus. Le dernier parti est cependant plus dangereux même dans les fièvres pituiteuses du printemps. L'auteur a toujours pris Sydenham pour guide, 197 jusqu'à 199.

L'auteur examine ensuite, 1.° quand le traitement antiphlogistique est nécessaire, quel en doit être le degré, la durée. 2.° A quel periode il faut le quitter. Le degré de la méthode restaurative ou cordiale; sa durée, *ibid.*

L'auteur ne parle pas des symptômes étrangers produits par une mauvaise pratique, *ibid.*

1.° Raisons pour lesquelles il faut commencer le traitement antiphlogistique dans les quatre premiers jours. Il faut même le prendre plus tard si l'on n'a pas été appelé assez tôt, si les signes d'inflammation ou d'orgasme l'exigent, *ibid.*

Réflexions sur la saignée; elle facilite l'action des vomitifs et des purgatifs, N. 200.

Le degré d'évacuation et la diète doit dépendre de la force des symptômes et des premières évacuations, de l'âge, de la force, etc., 200, 201.

Ce que c'est que la santé de tout animal. C'est certain degré de chaleur et de mouvement. Réflexions sur les écarts de la nature à cet égard. Un écart considérable occasionne les avant-coureurs des maladies, *ibid.*

Réflexions ultérieures sur la chaleur et le mouvement par rapport aux sécrétions et excrétions, N., *ibid.*

Spasme, c'est ce en quoi consiste la fièvre. Détente et avantage de la saignée. Cas où il faut la mettre en usage. Exemples de ses effets, N., 203, 204.
La durée du traitement antiphlogistique doit se régler par le temps, par les vents, par l'état actuel des solides, selon qu'ils sont affectés, par les causes physiques des saisons et de la température. Détail à cet égard ; *ibid.*
Ce traitement en général ne doit durer que dix jours au plus. La fièvre pourra alors devenir intermittente. Il faut dès-lors un traitement antiseptique. Pourquoi cela ? *ibid.*, 205.
Réponse de Sydenham sur le période où il faut quitter le traitement antiphlogistique, et sur la méthode restaurative. L'auteur y ajoute ses réflexions. Diète nécessaire. Rarement la nature veut être aiguillonnée à ce période. Ce que peut l'instinct des malades, par rapport au choix de la diète, *ibid.*, 206.
Histoire amusante sur cet objet. Westphalien sauvé par un morceau de lard. Français mort par le même, 206, 207.
Réflexions très-intéressantes de l'auteur sur cet événement. Un médecin ne doit jamais se régler d'après des faits attestés par le peuple, fussent-ils même vrais. Les alimens de difficile digestion agissent comme les cordiaux, en ce qu'ils produisent une fièvre momentanée qui peut devenir salutaire. Réflexions ultérieures sur cet objet. Une potion cordiale n'a qu'un effet momentané. Il est suivi d'abattement. La diète cordiale fatigue dans le moment, mais nourrit et soutient, 208.
Diète nutritive dangereuse dans les cas de réplétion, et avant les évacuations. La diète au lait ne convient que dans les fièvres lentes et dans l'acrimonie des humeurs. Il faut bien choisir les cordiaux. Les malades désirent souvent ce qui leur convient le mieux, 209.
Le ponche, le vin, la bière, bons cordiaux, selon l'exigence des cas. Il faut se rendre quelquefois aux désirs des malades. Exception, 210.
Les cordiaux ne sont nécessaires que quand la nature est accablée. Réflexion de Sydenham sur ce sujet, *ibid.*, 211.
La nature n'est pas toujours si épuisée qu'on le pense. Il faut lever les obstacles, et elle reprendra ses fonctions. Il faut donc être prudent sur l'usage des cordiaux, *ibid.*
La diète cordiale doit se continuer, se règler sur le degré de fermentation qu'elle produit. Moment où il faut en faire usage. Second état de la fièvre, ou état suppuratoire. Il dure quelques jours, etc. *ibid.*
Les circonstances du malade doivent régler la conduite du médecin par rapport aux évacuations. On doit même craindre

les grandes évacuations quand elles se font naturellement. Toutes ces grandes évacuations, selles, urines, sueurs, sont de mauvais symptômes pendant la coction, 212.
Exemple d'un malade mort frénétique, après de copieuses boissons aqueuses, et de grandes sueurs, *ibid*, 213.
Exemple compliqué d'inflammation. Le malade mourut après une forte purgation qui l'abattit entièrement, lors de l'état de crudité, *ibid.*
La diète bien réglée dans ces circonstances est le parti le plus sûr, *ibid.*, 214.
Exemple d'un malade réduit à l'extrémité par une médecine donnée mal-à-propos. Sauvé par les vésicatoires et les diaphorétiques camphrés. Son rétablissement fut long et pénible, *ibid.*
Les éruptions sont-elles salutaires, critiques, ou symptomatiques et nuisibles? Réponse. Toute éruption qui paraît après la coction est bonne, etc. Différence de celles qui sont occasionées par la malignité ou par un mauvais traitement, 214.
Fièvres dans lesquelles l'auteur a remarqué ces éruptions, 215.
Observation par rapport aux femmes en couche. Il leur faut un régime rafraîchissant. Abus de les tenir trop chaudement, *ibid.*, 216.
Abus de cette pratique trop commune malheureusement. Exception, N. *ibid.*, 217.
Exemple d'une fièvre avec éruption miliaire. Sages réflexions de l'auteur sur cette fièvre, par rapport aux changemens des vents et du temps, et à la nature de ces éruptions. La méthode expectative toujours plus avantageuse dans ces circonstances, N., 218, 219.
Jamais l'auteur n'a vu la synoque non putride se passer par aucune éruption critique. La fièvre en elle-même doit se passer par degrés. Le traitement le plus simple est le meilleur. Préceptes essentiels pour le traitement dans les deux périodes, *ibid.*, 222.
Coction. Les symptômes doivent diminuer avant qu'elle se fasse. Pourquoi. Il faut bien observer à cette période toutes les excrétions. Signes ultérieurs de coction, et des forces de la nature. Signes contraires, et ce qu'il y a à faire alors. L'envie de manger, signe décidé de coction dans des fièvres, 223.
Expulsion de la matière cuite. 1.° La matière doit y être disposée. 2.° L'expulsion actuelle se fait ensuite, mais il faut tenir les voies libres lorsque la nature médite l'expulsion, et attendre. Un *léger frisson* est le signe essentiel qui indique ce travail de la nature, *ibid.*

Il faut alors délayer. Chaleur, soif, élévation du pouls à ce période. Il faut s'en tenir là, quelquefois même assez longtemps. L'expulsion se fait. Il ne faut rien réprimer. La fièvre tombe dès-lors. L'auteur a toujours vu cette marche de la nature dans ces cas-ci. Doctrine des Anciens, vraie à l'égard des jours indicatoires et critiques dans ces fièvres, 224.
Exemple de l'auteur, 225.
Cette fièvre peut être regardée jusque-là comme une fièvre simple inflammatoire; différence à observer. Remarque prise d'Hippocrate par rapport aux différentes saisons ordinaires, 225.
Autre différence plus considérable. La fièvre ardente se termine par résolution en une seule fois. La synoque non putride demande des crises réitérées. Sydenham regardait avec raison la double-tierce ou quotidienne prolongée comme la même que la synoque non putride. Raison de son opinion et de sa pratique, 226.
Les longues rémittences et autres signes détaillés donnent lieu de croire qu'il n'y a plus de danger dans cette fièvre, 227.
Cette fièvre devient continue non rémittente. Pourquoi, *ibid.*
Après avoir vu du sédiment dans les urines, la rhubarbe est devenue avantageuse. Danger du quinquina donné pour éviter le retour des paroxysmes. Obstruction fâcheuse à la suite de ce médicament, *ibid.*, 228.
L'auteur ne donne pas le quinquina comme fébrifuge dans cette fièvre, mais comme tonique. Ses effets avantageux, *ibid.*
La meilleure préparation du quinquina en est la poudre toute simple, *ibid.*
Lorsque cette fièvre devient intermittente, les évacuations ne sont pas si dangereuses, au contraire, etc. Ce qu'il faut faire, *ibid.*
Exemple de synoque non putride devenue double-tierce bien formée, et qui guérit radicalement des écrouelles opiniâtres. Traitement pratiqué dans ce cas, *ibid.*
Réflexions incidentes sur la bénignité des fièvres intermittentes du printemps. Danger de les arrêter. Exemple. L'auteur est de l'avis de Sydenham sur leur nature et leur traitement. Traitement de Sydenham, 228, 230.
Les fièvres du printemps, qui ont été intermittentes dès le commencement, ou peu de temps après, se guériront par le traitement de la synoque non putride. Ces fièvres passeront rarement neuf accès, si on les traite comme l'auteur l'indique, *ibid.*, 231.
Plusieurs de ces maladies se guérissent par la même méthode,

avec quelque modification : telles que la diarrhée, la jaunisse, etc., 231.
La migraine. Sa ressemblance avec la synoque non putride. Ses symptômes. Ce qui règle le choix de ses remèdes. Sa différence d'avec les autres maux de tête, 232.
Détail des symptômes de la vraie migraine intermittente. Son traitement, 233.
Première observation sur la migraine dans un homme sujet à des accès de goutte réguliers en février. Traitement. Guérison, *ibid.*, 236.
II.e observation sur la migraine dans un sujet goutteux. Traitement. Guérison, 237.
III.e observation sur la migraine dans une jeune dame : les cours de ventre du printemps étaient fort communs alors. Traitement. Guérison, *ibid.*
Attention qu'il faut apporter pour bien varier sa méthode curative, et s'assurer de la réalité de la maladie, 238.
Autre observation d'une migraine dans un sujet attaqué de Yaws. Symptômes. L'auteur le guérit, *ibid.*
Autre observation d'une migraine à la suite d'une vérole. Traitement. Guérison. 239.
Autre observation de migraine dans une jeune femme infectée d'une vérole. Prudence de l'auteur dans le traitement. Guérison, *ibid.*, 241.

CONSTITUTION PUTRIDE.

L'auteur propose, dans ce chapitre préliminaire de la synoque putride, ses idées sur la nature de la bile et sur ses effets généraux, relativement aux maladies qui en sont la conséquence. La bile est donc formée d'*une humeur d'un jaune pâle* qui flotte dans le sang, 242.
Différentes dénominations de la bile, par rapport au siége qu'elle occupe en différens temps, *ibid.*
Division des maladies. Tant que le suc biliaire conserve ses qualités, et reste en quantité convenable, il est très-utile à la composition de nos humeurs. S'il s'écarte de ces deux rapports, il devient, 1.° le principe de la constitution putride. Quand ? 2.° Il produit la constitution bilieuse. Quand ? 3.° Il donne naissance à la fausse péripneumonie. Quand ? 4.° Origine de la constitution atrabilieuse. Ce quatrième article est repris dans la suite avant le troisième, *ibid.*, 243.
Ces altérations ont lieu régulièrement, etc., *ibid.*
L'humeur bilieuse est fort pénétrante ; elle est encore séparée par d'autres excrétoires que par le foie. Couleur de l'urine, conséquemment à la bile, 244, 245.

Tout régime qui rend l'urine jaune et pénétrante, augmente l'acrimonie de la bile, et *vice versâ*, 245
Signes de cette acrimonie. Régime bon ou mauvais à cet égard. Médicamens avantageux ou non dans ces mêmes cas, 246.
Les purgatifs qui teignent beaucoup l'urine irritent plutôt qu'ils ne corrigent l'acrimonie de l'humeur biliaire. Il en est de même des amers. Avantage et désavantage de ces derniers, *ibid.*
L'auteur évitera tous les détails minutieux dans les histoires qu'il va nous donner, et ne se fixera que sur les symptômes qui appartiennent vraiment à la maladie, 247.

SECTION PREMIÈRE.

De la Synoque putride.

Cette maladie a lieu durant le fort de l'été, lors du relâchement considérable des solides, et de la grande dissolution du sang. La coction et la crise se font bien quand les solides sont encore sains, et le sang bien lié. Idée des Anciens sur la putréfaction et ses effets. Pus louable ou non, selon le plus ou moins de force des solides, et du bon ou mauvais état du sang, 248, 249.
Les Anciens regardaient l'état de putridité comme tout opposé à l'état inflammatoire. Conséquence de cette théorie par rapport au pus des ulcères, *ibid.*
La fièvre, selon Hippocrate, était plus ou moins longue et mauvaise, selon l'état des solides et du sang. Il n'y aurait pas de fièvre putride selon Galien, s'il ne précédait un pareil état du corps, etc., *ibid.*, 250.
Exemple d'une fièvre putride simple, et sans aucun mélange d'acrimonie que de l'humeur biliaire un peu exaltée. État de la malade; symptômes; traitement. Crise universelle le 9. Plus de fièvre. Comparaison de l'idée de Galien sur ces fièvres. Rechute. Guérison, 252, 253.
La même malade inoculée. Sa disposition putride particulière lui cause deux ulcères. Parfaite guérison, quoique difficile, 254, 255.
La fièvre varioleuse de Sydenham était la constitution putride épidémique de ce temps-là, etc. Ordres des épidémies de Sydenham; ce morceau est très-intéressant, *ibid.*
Constitution putride compliquée avec la fièvre varioleuse. Différence du traitement de Sydenham dans la synoque non putride, et la synoque putride, 255, 256.
Éloge de Sydenham. Légers acides, sels neutres, petit lait, utiles

dans la synoque non putride. Forts acides dans la dissolution putride, 257.
Accord de Sydenham et d'Hippocrate sur le traitement de la fièvre, que celui-ci appelle *typhus*. Boissons froides, acides légers, etc., *ibid.*, 258.
Cette fièvre remarquée par Huxham. Son erreur sur son traitement. Les cardiaques, les opiates, le cinabre n'y conviennent pas, *ibid.*, 259.
Huxham se corrige. Abus des esprits volatils et alcalins, et des vésicatoires. Effets des cantharides, 260.
Putridité; ce que l'on doit entendre par ce mot. Abus résultant de l'acception impropre qu'on lui a donnée. Notion des Anciens à cet égard, déduite de trois observations, *ibid.*, 261.
La membrane verdâtre qui couvre le sang en refroidissant, est l'effet, non la cause de la fièvre. Preuve de cette théorie tirée de l'examen du caillot et de la sérosité, *ibid.*
La nature tend dans un sujet robuste ou faible à expulser la matière morbifique par le moyen de la fièvre. Différence à cet égard par rapport à la constitution des sujets, 262.
L'auteur entre à présent dans l'examen de la vraie nature de la constitution putride, telle qu'elle a lieu tous les ans, et des remèdes convenables dans les différentes circonstances, ibid., 277.
Le sang de chaque individu est depuis le commencement de juillet jusque vers une bonne partie d'août, dans un état de dissolution; et cela est constamment vrai tous les ans, 262.
Le sang se corrige par degrés, s'il ne se joint rien d'étranger à cette dissolution du sang. La fièvre qui peut se compliquer avec cet état, est d'une espèce putride. Exception, 263.
Quatre états du sang, prouvés par l'expérience, *ibid.*
Quatre espèces d'acrimonies, *ib.* Subdivision, *ibid.*, 264.
Effets de l'acrimonie acide. Elle ne dissout pas le sang, et ne le rend pas susceptible de putréfaction. Exemple dans un homme scorbutique. État du malade. Phénomènes. Traitement. Guérison, *ibid.*
Effets de l'acrimonie muriatique. Le sel est anti-phlogistique, et l'acide seul antiseptique; examen de cette proposition, 265, 266.
Effets de l'acrimonie alcaline. Elle dissout le sang, le rend plus susceptible d'affections putrides. Examen de cette proposition, 268.
Preuve. Exemple, *ibid.*, 269.
Usage de l'eau de chaux. Elle n'est pas si dangereuse que les alcalis. Ses heureux effets dans le cas de gravelle, 270.

Les cas particuliers ne font pas loi. L'eau de chaux pourrait nuire aux sujets portés aux affections putrides et bilieuses. Censure d'une assertion de M. de Haën, 270.
Les épices, les racines chaudes, etc., moins dangereuses. Avantage des fruits et des liqueurs acides, comme *correctifs*, dans l'usage de ces substances. Mets de haut goût dangereux, *ibid.*
Réflexions sur l'usage des viandes un peu mortifiées. Elles peuvent être utiles aux sujets qui ont naturellement beaucoup d'aigreurs, *ibid.*
Dans les climats secs, il n'est pas besoin d'appartemens aussi propres, ni de provisions aussi fraîches, *ibid.*, 271.
Réflexions incidentes sur la putréfaction des substances animales et des végétales. La fermentation. Ses effets, *ibid.*
Transport des miasmes putrides sur les substances exposées à leur contact. Leurs vapeurs causent de fièvres putrides et malignes, 272, 273.
Les causes les plus communes des affections putrides se peuvent cependant rappeler, 1.° au défaut de sécrétions et excrétions, etc.; 2.° à l'usage des substances putrides; 3.° à un air privé de ventilation et imprégné de matières putrides, etc., 273.
Tous ces inconvéniens semblent concourir pour produire le scorbut des gens de mer. Examen de cette matière. Le scorbut de mer est un état de dissolution du sang, provenant d'une acrimonie putride, jointe à une acrimonie saline. Le scorbut commun des Anglais est un état de dissolution provenant du mélange d'une acrimonie putride avec une acrimonie rance, *ibid.*
Abus des viandes, de la graisse, du beurre, cause de la goutte, du scorbut, etc. Fièvre dangereuse dans ces circonstances, *ibid.*
Les substances animales et végétales peuvent bien digérer ensemble. Réfutation de l'opinion contraire, 274, 275.
Ni la fermentation, ni la putréfaction n'ont lieu pendant la digestion dans un estomac sain. Examen de cette proposition, *ibid.*
Les aigreurs, signes de mauvaises digestions, etc., *ibid.*
Le mercure est un des plus forts dissolvans du sang. La partie réguline de l'antimoine produit le même effet, *ibid.*
Détail d'autres végétaux et autres substances qui produisent encore le même effet, et causent aussi des fièvres pestilentielles. Auteurs cités à cet égard, 277.
La disposition putride des humeurs n'est pas ce qu'on appelle vraie putridité dans les corps morts. Elle en peut beaucoup approcher en juillet et août, *ibid.*
L'auteur va considérer actuellement la fièvre de la constitution putride ou d'été.

Réflexions incidentes sur l'avantage actuel de la propreté des maisons et de la ville de Londres, et sur l'aisance des citoyens, 277, 279.

La synoque non putride se change aisément en fièvre putride ou maligne, si on la traite mal. Quelques cas particuliers peuvent aussi la rendre telle. Traitement et circonstance qui produisent le même effet; du moins à certain point. État des malades dans ces cas-là, 280.

Exemple, 281.

Exposé des symptômes qui ont lieu dans la fièvre, au premier période de cette constitution. Cet article est très-intéressant, *ibid.*

Cet article s'étend jusqu'à 296.

On a mal-à-propos attribué ces maladies aux fruits de l'été. Ils en sont même le vrai remède. Un sujet fort et d'une constitution scorbutique ou bilieuse, et qui ne travaille pas beaucoup, ne devrait vivre que de pain, de fruits, de salade, etc., pendant plusieurs mois de l'été, etc. Abus des grands repas, des fortes liqueurs dans cette saison, 282.

La vraie constitution putride est épidémique, et peut être compliquée avec d'autres maladies. Quand elle est solitaire, elle se passe de même que la cause; mais, si elle est compliquée, il faut attaquer l'épidémie auparavant. Exemples qui vont prouver combien Sydenham a bien observé cette constitution, 283.

Première observation sans fièvre. Le signe pathognomonique est *une douleur au creux de l'estomac*. État du malade. Traitement. La fièvre déterminée n'eut pas lieu par les évacuations faites à temps, 284.

II.e observation avec fièvre. État de la malade. Mêmes symptômes, symptômes ultérieurs, traitement: il ne parut rien de critique. La malade se rétablit seulement par degrés, après la première purgation. Autre exemple avec le même signe pathognomonique de la première observation. Traitement général. Notez que cette douleur au creux de l'estomac occasionait souvent des mouvemens hystériques à de jeunes filles, 285, 286, 287.

III.e observation, avec petite-vérole. Mêmes symptômes. Sang assez bon. On tire le malade du lit *lors de l'éruption*, et on le place *à un courant d'air libre*. On ne lui permet le lit de jour qu'au sixième de l'éruption. État dangereux. Guérison, 288.

Autre exemple avec petite-vérole fort confluente, 290.

Réflexions sur la douleur d'estomac de cette épidémie. Sa cause

est une collection putride dans les premières voies, et différente de la bile. Si on l'évacue promptement, la maladie tombe en peu de jours, 290, 291.
Exemple d'une dame sujette à une toux particulière. Son état lors d'une maladie inflammatoire en janvier. Guérison. Rechute en juillet. Douleur comme ci-devant au creux de l'estomac. Traitement. La maladie cesse après les évacuations convenables, 292.
Réflexions de Sydenham sur les particularités des épidémies. Comment on peut déterminer l'espèce d'une fièvre autrement que par ses signes concomitans et indéterminés. Variété et différence des symptômes des fièvres de juillet. Elles sont cependant les mêmes, etc., 293.
L'auteur éprouve la douleur d'estomac de cette épidémie. Son état. Son traitement. Avantages qu'il eut des fruits acidules dans cette maladie, 294.
La matière morbifique de cette épidémie corrigeait la disposition naturelle de l'auteur aux acides des premières voies. Un de ses amis se trouva aussi dans le même cas. Une longue fièvre fit cesser ses ardeurs d'estomac, 295.
La matière de cette épidémie était donc de nature alcaline. Moyens curatifs généraux qu'il faut pratiquer dans ce cas. Avis sur l'usage qu'il faut y faire des vomitifs et des purgatifs. Raison de ces avis, 296.
L'auteur passe au second période de cette constitution.
C'est la *colique bilieuse* de Sydenham. Elle est avec fièvre ou sans fièvre. Symptômes. Le signe pathognomonique est *une douleur autour du nombril, et un peu plus du côté droit.* Différence à observer sur la cause et la nature de la colique du printemps, et de celle de juillet. Leurs traitemens généraux, *ibid.*, 297.
Exemple qui rend raison de cette théorie, et expose la nature de cette maladie. État du malade. Traitement. Réflexions incidentes. *Les fruits mûrs sont le vrai savon naturel propre à dissoudre la bile*, *ibid.*, 298.
L'auteur y défend le vin, les viandes, les opiats; mauvais effets de ces derniers. Moment de s'en servir. Précautions, 299.
Les doux purgatifs en lavage conviennent mieux dans les coliques bilieuses. L'opium augmente beaucoup l'acrimonie de la matière morbifique jaune. Le foie ne fait pas la sécrétion de toute la matière jaune qu'on remarque dans cette maladie. Ce sont plutôt toutes les humeurs qui prennent alors une teinte jaune. Gradation des changemens de la pituite et de ses effets, 300.

Comparaison des deux cas rapportés, 286; madame R., 297. M. Beuzeville, relativement à la différence du traitement, conséquemment au siége différent de la même matière jaune morbifique. Avantage de l'eau de la mer, tant comme bain qu'en boisson, 301, 302.

Interprétation de l'idée de Sydenham sur une colique hystérique, c'était une affection spasmodique causée par les concrétions bilieuses. Distinction qu'on doit faire entre les spasmes et les symptômes occasionés par des concrétions bilieuses. Deux exemples pour éclaircir ce point intéressant, 302, 303.

Premier exemple. Colique bilieuse causée par l'obstruction des conduits biliaires. Régime et état antérieurs de la malade. Traitement et symptômes de sa maladie. Mauvais effet du quinquina. Concrétions bilieuses dans les selles. Avantage de l'eau de la mer. Guérison, 304.

Deuxième exemple. Colique spasmodique. État de la malade. Traitement. Guérison, *ibid.*, 305.

Réflexions générales sur les différentes espèces de coliques, et sur leurs symptômes, 305, 306.

Souvent on prend l'effet pour la cause de la douleur des intestins. Sydenham se corrige lui-même sur ce point. Abus et précautions dans l'usage de l'*opium*. La saignée est préférable aux opiats dans ces cas-ci. Il faut essayer les émolliens extérieurement et intérieurement, avant l'opium, qui doit être le dernier des antispasmodiques, 307, 308.

Il résulte deux avantages de cette méthode, selon Sydenham. Détail de ces avantages, 309.

L'auteur passe au troisième état de la constitution putride. C'est la *dysenterie*. Elle est simple, ou compliquée avec la fièvre. Elle vient de l'acrimonie des humeurs, laquelle se jette sur les intestins. Différence à observer ici par rapport aux effets de la colique bilieuse, conséquemment à la différence des causes, etc., 310.

Grand abattement dans la dysenterie. Sa cause est la grande âcreté de la matière morbifique. Danger d'arrêter l'écoulement, *ibid.*

De là provient la fièvre dysentérique de Sydenham. Art de traiter la dysenterie. Traitement général. Précautions. Diète convenable, 311, 312.

Usage des vomitifs dans ces cas-là, *ibid.*

Quand il est à propos ou non de les réitérer. Avantage des fruits rouges pour fondre la bile, 313.

Suite du traitement. Usage des purgatifs, *ibid.*

Les signes du rétablissement, 313.
Avantage de la rhubarbe à ce période. Opiats utiles s'ils sont indiqués. Exception pour ces deux médicamens : tel est le plan général de la cure, par lequel l'auteur fournit l'idée de la maladie, 314.
Premiers phénomènes de cette maladie, telle qu'elle serait en juillet et août, en Angleterre ; suite des symptômes, 315.
Observation de la dernière importance sur les sueurs. Dans cette maladie, elles ne sont que symptomatiques ; les intestins, au contraire, sont la voie seule par où la nature peut chasser convenablement la cause morbifique : exception. Une maladie ne doit être censée bien guérie, que quand elle est domtée d'une manière aisée et convenable à sa nature, 316.
Quand les selles, produites par la nature seule, ne font pas tomber la fièvre, c'est que la nature est dans un trop grand trouble. Pratique dans ce cas. Il faut que les lavemens soient chauds, et les boissons froides, *ibid.*
Avantage de ce traitement. Les sueurs ne doivent pas être forcées au lit. Le malade ne doit même y rester que quand la violence de la maladie est tombée. Désavantage des amers. Utilité des eaux martiales, 317.
Exemple d'une colique bilieuse avec un ténesme continuel. État de la malade. Traitement. Abus connus dans cette cure. Éruption d'aphthes salutaires dans l'ordre d'une fièvre quarte. Mauvais effet du quinquina. Longue guérison, *ibid.*, 319.
L'auteur critique lui-même sa conduite, et examine les symptômes et les révolutions de cette maladie, *ibid.*
Exemple d'une fièvre aphtheuse. État de l'enfant malade. Traitement de Boërhaave avantageux dans ce cas-ci, 320.
On ne doit pas s'opposer aux aphthes quand ils modèrent les symptômes de la fièvre. Ils sont critiques. Danger du quinquina et des astringens dans ce cas-là. Les aphthes sont plus fréquens dans les fièvres qui affectent les intestins ; leur utilité. Celle des petites selles, de la bave. Précautions sur la saignée, 321, 322.
Le froid au commencement du paroxysme est un bon signe. Avis sur l'opium et les astringens. Avantage d'une diète bien réglée. Il faut laisser un libre cours aux aphthes, *ibid.*
C'est par la fièvre qu'il faut juger des aphthes, et non *vice versâ*. Il faut les soutenir, les pousser, s'ils soulagent, *ibid.*
Bouche sèche, mauvais signe dans ces fièvres : autres mauvais signes. On les fait disparaître en poussant les aphthes de la gorge, etc., *ibid.*, 323.
Boissons convenables quand il faut solliciter les aphthes et

entretenir la fraîcheur de la bouche, 324.
Inconvéniens des acides minéraux. L'esprit de vitriol a cependant ses avantages dans la fièvre dysentérique, quand la chaleur est excessive, le pouls trop petit, etc. Autres cas où il convient ou ne convient pas. Médicament qu'on peut y substituer, 325.
Esprit de sel marin utile dans le cas d'aphthes obstinés, de couleur noire. Le quinquina peut y convenir; quand? Réflexions générales sur les aphthes, et leur traitement, N. 326.
Après ce troisième période, l'auteur expose en deux mots le colera-morbus, qui est comme le prélude de la constitution bilieuse, *ibid.*
Il reprend cette maladie, 354.
Le *colera-morbus* a lieu vers la fin de l'été et au commencement de l'automne, quoique la fièvre dysentérique ne soit pas encore passée, *ibid.*, 327.
Ses causes. Il provient des mêmes causes que la colique bilieuse. Différence à observer. Il est plus fréquent dans les sujets dont le sang est en bon état. La coction et la crise s'y font plus parfaitement. Il ne faut pas aiguillonner la nature, etc. L'opium y pourra réussir après les boissons délayantes. Crampes, symptômes peu intéressans, *ibid.*, 327.
Exemple. Traitement. Usage abondant de l'opium aux Indes dans ce cas. Médicament, diète, 328.
L'auteur entre à présent dans les préliminaires de la fièvre bilieuse qui fera le sujet de la section suivante, *ibid.*, 329.
Passage important de Sydenham sur la difficulté que les fièvres intermittentes ont à se former, selon que la constitution dominante s'y oppose plus ou moins, *ibid.*
L'auteur confirme cela par son expérience. Les fièvres propres aux constitutions particulières anticipent quelquefois ou se prolongent. Il y a peu de fièvres d'accès au fort de la constitution inflammatoire, de même qu'au fort de la constitution putride, 330.
Les fièvres d'accès diffèrent surtout, en ce que celles du printemps tiennent de la constitution inflammatoire à laquelle elles succèdent. Celles de la moisson tiennent de la constitution putride à laquelle elles succèdent. Importance de cette observation pour traiter les fièvres de cette dernière saison, *ibid.*, 331.
Sydenham est le meilleur guide à cet égard. Suivant lui, chaque espèce de maladie a ses propres qualités particulières, comme chaque espèce d'animaux, etc., 331, 332.

Comme il est impossible de donner des règles sans exception pour les maladies qui résultent de la constitution putride, l'auteur en établit douze générales qui peuvent servir au besoin, 332, 333.
Réflexions générales, tant de l'auteur que d'autres, et de Sydenham, surtout par rapport à différens abus de théorie et de pratique, 333.
1.° Comment il faut opposer les contraires aux contraires, 334.
2.° C'est un abus que d'agir quand la nature ne s'explique pas, 335.
3.° Le médecin ne doit pas se conformer aux préjugés des malades, et agir aveuglément, *ibid.*, 336.
4.° C'est un blasphême que de dire que la nature ne peut guérir les maladies. Quoiqu'on ignore comment se fait la coction et la crise, il ne faut pas être moins attentif, *ibid.*
5.° La saignée, avant la purgation, ne cause pas la résorbtion des amas qui sont dans les intestins, *ibid.*, 337.
6.° Il ne faut pas purger avant la saignée au premier état des maladies épidémiques. Avantage de la saignée avant les purgatifs, 337.
7.° L'ignorance où peut être le peuple, n'est pas un avantage pour les médecins, qui, chez un peuple éclairé, sont obligés d'être plus instruits. Il faut être homme de génie pour être vrai médecin, 338.
8.° Abus des empiriques. Danger de leur manœuvre et de leurs remèdes, *ibid.*, 339.
9.° Il est différentes sortes de fièvres qui exigent des traitemens différens. La même fièvre demande souvent à la fin un autre traitement qu'au commencement. L'histoire des maladies est une connaissance indispensable, 339.
10.° Les purgatifs, avant la coction, ne sont pas condamnables. Examen du précepte *incocta non movenda*, N. *ibid.*, 347.
11.° Il est avantageux de tenir le ventre libre aux malades dans toutes les fièvres, surtout putrides et bilieuses, 340, 341.
12.° Il faut un air libre aux malades, et ne pas les tenir au lit, sans de très-fortes raisons, *ibid.*, 349.
Réflexions sur le mystère des opérations de la nature, 350.

SECTION II.

De la Constitution bilieuse.

Cette constitution commence au mois d'août, comme l'a dit Hippocrate. Sydenham est celui qui a le mieux exposé les maladies bilieuses, tant par rapport à leur nature, à leurs

symptômes, que par rapport à leur traitement, 351, 252.
Cette constitution peut durer depuis le mois d'août jusqu'au second hiver suivant, si la gelée ne l'a pas domtée. Comment Sydenham y a été trompé? Observation essentielle sur la température des saisons à cet égard, *ibid.*, 353.
Réflexion incidente sur l'abus des viandes grasses, du beurre, etc., *ibid.*
Colera-morbus, commencement de cette constitution. Voyez pag. 326. Suite des maladies d'automne. La fièvre d'accès informe d'automne provient de la fièvre bilieuse, comme la fièvre d'accès informe du printemps vient de la synoque non putride, 354, 355.
Observation de Sydenham sur la manière dont se forment les intermittentes, tant au printemps qu'en automne. La fièvre de Lausanne de Tissot est la nouvelle fièvre de Sydenham, ou la fièvre bilieuse, *ibid.*, 356.
L'auteur entre ici dans le détail et l'exposition des douze symptômes que Sydenham a remarqués comme propres à cette fièvre. Cet article est de la dernière importance. Il faut voir l'auteur même, 368.
Je vais cependant extraire de ce morceau quelques principes essentiels.
1.° Les alternatives de froid et de chaleur sont communes, surtout aux fièvres accompagnées de crudité, *ibid*, 369.
2.° Les douleurs aux membres, à la tête, au dos, etc., sont, dans cette fièvre, accompagnées en même temps de tous les symptômes de turgescence dans les premières voies, surtout de ceux d'une bile jaune, 357.
3.° Le pouls naturel dès l'abord devient fréquent quand la fièvre est déterminée, et même plus fréquent que celui de la fièvre inflammatoire, *ibid.*
4.° Le sang peu épais dès l'abord le devient beaucoup, et pleurétique; la couenne ressemble à de vieux suif; la sérosité est jaune; à la fin, le sang paraît dissous, *ibid.*
5.° La toux est très-rare en août, moins rare en septembre, opiniâtre en novembre, etc., 358.
6.° Une douleur au cou qu'il ne faut pas prendre pour une douleur de rhumatisme, *ibid.*
7.° La fièvre y est continue, rémittente, compliquée avec les fièvres d'accès; elle a des rémittences mieux caractérisées. Le froid et la rigueur au commencement des paroxysmes sont un signe qu'elle prendra bientôt son type, etc., *ibid.*
8.° La frénésie y paraît souvent. Il faut tenir le malade hors du lit. Exemple important, 359.

9.° Les éruptions cutanées paraissent aisément, pour peu qu'on use de médicament chaud. Mais ce phénomène est fort commun dans les fièvres, depuis juillet jusqu'en octobre, surtout pendant les jours caniculaires : l'auteur l'attribue plutôt à une pléthore *ad vires*, à la dissolution d'un sang acrimonieux, et au relâchement des solides, 360.
Pour remédier à ces inconveniens, il faut, 1.° diminuer la quantité du sang, etc.; 2.° corriger et expulser la cause irritante, etc.; 3.° procurer du repos au corps et à l'esprit, etc.; 4.° rétablir la texture du sang, etc.; 5.° fortifier les vaisseaux, etc., 361.
Voyez fièvre putride, page 250, l'article de mademoiselle Cop.
Comment il faut s'y prendre pour remplir ces indications.
1.° La saignée, etc. Observation nécessaire, N. 361.
2.° Les vomitifs, les purgatifs, les boissons froides, un air libre. Abus des opiats et des astringens, *ibid.*, 363.
3.° L'opium ne doit y être employé que dans une extrême nécessité, et après tous les autres anodins. Il faut bien connaître la constitution de son malade pour oser s'en servir, 364.
4.° Il faut une diète appropriée. Les fruits, les végétaux, le pain; et, dans le cas d'une extrême dissolution, les acides minéraux, mais après les évacuations convenables, *ibid.*
5.° Les boissons froides, le quinquina, être levé, le vin, etc., 365.
L'auteur passe au dixième symptôme. Éruptions miliaires, etc., *ibid.*
Il y a quatre petites éruptions communes aux fièvres, outre les pétéchies et les taches pourprées. Détail, *ibid.*
Exemple. Conduite de l'auteur, 366.
11.° Observation sur l'état de la langue, 368.
12.° La sueur y dépend du régime. Elle est symptomatique et non critique. Elle n'a plus lieu quand la frénésie a prévalu. La peau se dessèche. La bouche est comme rôtie; la langue brune, rude, dure; les intestins sont resserrés, les selles crues, noires, fétides; l'urine est crue, brune; le pouls reste quelquefois très-fréquent, après un mauvais traitement surtout; les esprits sont tout troublés : on voit des soubresauts aux tendons, et le sujet meurt, *ibid.*
Exemple de la plupart de ces symptômes dans un seul malade. Le détail en est très-intéressant. La maladie est un vrai *causus* bilieux, *ibid.*, 373.
Observation sur l'usage du musc, tirée du Dispensaire anglais de M. Lewis, N.
N. B. *Je dirai ici qu'au mois de décembre dernier, j'en fis le*

plus heureux usage dans un cas de mouvemens hystériques des plus violens, avec complication de fleurs-blanches qui duraient depuis seize ans, et de vérole dont la malade avait été infectée par son mari depuis trois mois environ. La malade était presque à l'extrémité quand je fus demandé. Après avoir calmé ces mouvemens, je traitai la vérole, et les fleurs-blanches disparurent aussi. Je changeai l'ordonnance rapportée dans cet ouvrage. J'observerai encore que le musc sera souvent dans le cas d'échouer, si on le donne sans avoir pris certaines précautions, ou dangereux s'il y a dans le sujet une propension aux sueurs abondantes. Je n'ai rien vu de mieux pour en soutenir l'action, que le sirop de safran de la Pharmacopée de Londres, donné en lavement et dans les émulsions appropriées.

Réflexions de l'auteur sur l'exemple rapporté, page 369, et sur l'effet des médicamens employés dans le traitement, 374, 375.

Les sueurs abondantes ne sont avantageuses dans la fièvre bilieuse qu'après la coction et l'expulsion. C'est le contraire pour les selles spontanées, 373.

L'auteur va entrer dans toutes les circonstances de la méthode curative de cette fièvre en suivant Sydenham.

De la saignée. Quand et comment on doit la mettre en usage.

Comme ces fièvres sont, 1.° simplement bilieuses; 2.° bilieuses et inflammatoires; 3.° bilieuses inflammatoires et péripneumoniques: l'auteur examine les causes qui autorisent de réitérer la saignée. Réflexions sur les différens tempéramens, relativement à la saignée. Il ne faut pas se méprendre sur la petitesse du pouls. Les causes de ce phénomène, *ibid.*, 375.

Exemple de Sydenham. Réflexions sur l'abus des vésicatoires dans ces circonstances, *ibid.*, 377.

Cette fièvre ne tient de la fausse péripneumonie que vers l'arrière-saison, contre ce qu'a cru Sydenhan. Une partie de la matière doit alors être évacuée par les poumons et la peau; ce qui donne lieu à la toux, à l'érysipèle et à d'autres éruptions. Prudence nécessaire pour éviter la fièvre comateuse. Les opiats doivent être évités dès l'abord; utiles vers la fin, 378.

Exemples pour éclaircir cette théorie.

Premier exemple. Rougeole compliquée de bile acrimonieuse, avec une toux sèche, *ibid.*

Second exemple. Fièvre bilieuse accompagnée de toux considérable, 379.

Troisième exemple. Même fièvre avec une éruption au cou, très-douloureuses, 380.

Réflexions sur les sueurs et les purgatifs, N. 381, 382.
Diète que prescrit Sydenham pour la terminaison de la cure; c'est-là que finit sa méthode curative. Avantage de sa méthode. Comment l'auteur s'y prend pour fortifier ses malades après les évacuations nécessaires; son attention aux différens tempéramens. L'épaississement bilieux ne se détruisant que très-difficilement, il faut s'abstenir de tout astringent avant qu'il ait été entièrement évacué, *ibid.*, 383.
Avantage et désavantage des acides, *ibid.*, 384.
L'auteur entre ici dans l'examen d'autres points essentiels dans la cure de ces fièvres. C'est toujours Sydenham qu'il commente d'après ses propres observations.
Le quinquina, bon dans la fièvre putride pour prévenir la dissolution du sang, est rarement nécessaire dans les fièvres bilieuses simples. Ses inconvéniens; son peu d'efficacité en certaines épidémies. Il ne sera jamais avantageux dans la fièvre bilieuse qu'après l'évacuation de la matière morbifique. Il guérit, ou plutôt arrête la fièvre intermittente qui peut être alors compliquée avec l'épidémie de la saison, mais non pas la fièvre bilieuse, 384, 386.
Quant à la dysenterie de cette constitution, voyez la synoque non putride, 386.
Il faut abandonner à la nature les symptômes qui restent après que la maladie est dissipée, ou l'on perdra les malades, *ibid.*, 387.
On ne doit pas craindre de donner dans ces fièvres les purgatifs après la saignée. Leur avantage, 388.
Les vomitifs peuvent se réitérer même plusieurs fois. On fait suivre les purgatifs aux vomitifs. Diarrhée artificielle avantageuse. Il vaut mieux purger par intervalles, 389.
Voyez aussi, N. *ibid.*
L'auteur observe enfin avec Sydenham, que cette fièvre peut se montrer pendant tout l'été, sans même présenter ses signes distinctifs. Il faut la traiter comme si elle s'était présentée avec sa vraie forme, et cela, relativement à la saignée et aux purgatifs, 390.
Moyens d'éviter la fièvre déterminée. La saignée est rarement requise en été, et quand il n'y a pas de fièvre. Vomitifs ou purgatifs réitérés avantageux alors. Fruits acidules utiles; viandes nuisibles; usage modéré du vin. C'est ainsi qu'on prévient les fièvres putrides ou bilieuses de l'été, *ibid.*, 391.
De tout ce qui a été conseillé ci-devant, l'auteur conclut qu'il arrivera, ou que la fièvre bilieuse se passera peu à peu, ou qu'elle se changera en intermittente; ce qui est toujours très-

avantageux. Les signes de l'intermittence paraissent au onzième, ou certainement au quatorzième jour de la fièvre bilieuse, 390.

C'est-là ce qu'on appelle *fièvre d'accès informe dela moisson*, *ibid.*, 391.

Signes et phénomènes de cette fièvre. L'alternative des bons et des mauvais jours est quelquefois telle que dans la fièvre tierce, quelquefois telle que dans la fièvre quarte. Il ne faut pas alors trop évacuer ni par les saignées, ni par les purgations comme dans la première partie de la fièvre (la fièvre bilieuse). Une bonne diète appropriée sera plus utile. Exposition des phénomènes des paroxysmes des selles, des urines, de la peau, *ibid.*

Différence essentielle entre la fièvre putride et la fièvre bilieuse; ce morceau doit être lu dans l'auteur, *ibid.*, 392.

Quoique la peau soit douce et moite vers la fin de la fièvre bilieuse, elle devient cependant sèche et dure, telle que dans la fièvre putride, si l'on s'y prend mal, en insistant trop sur les purgatifs, ce qui indique *une crise imparfaite*. Comment on s'y prend pour relâcher la peau, *ibid.*

C'est au quatorze de la fièvre que Sydenham donnait l'opiat comme restaurant. Dès l'abord il ne le donnait que comme antispasmodique, pour calmer les agitations produites par les purgations, ce qui n'est cependant pas nécessaire. Quand et pourquoi l'auteur le donne, *ibid.*, 393.

Comment la fièvre se passe quelquefois, ou se change en fièvre d'accès formée. Conduite qu'il faut tenir, *ibid.*

Les fièvres d'accès ne sont pas aussi fréquentes à Londres qu'en d'autres contrées, sinon après le mois d'octobre. Raison, 394.

La fin de cette constitution présente souvent quelques affections érysipélateuses. Ces mêmes maladies ont aussi lieu dans la constitution atrabilieuse. Quoi qu'il en soit, l'auteur expose en grand maître la différence qu'il y a entre ces maladies pendant ces deux constitutions, et les mêmes pendant le printemps.

Exemple. Traitement. Il faut une diète antiseptique dans ces maladies bilieuses. Les sudorifiques y peuvent faire bien du mal.

SECTION III.

Constitution atrabilieuse.

L'auteur va considérer d'abord l'origine, les progrès et les différentes formes des maladies atrabilieuses, y joignant les traitemens relatifs aux circonstances qu'il détaillera, et don-

nera ensuite, page 418, un traitement général. Cette constitution commence vers octobre ou novembre, plus tôt ou plus tard, selon les changemens des qualités sensibles de l'air.
La cause des maladies de cette épidémie est l'*épaississement jaune morbifique* de la moisson, lequel devient plus tenace, d'une couleur plus sombre.
Les fièvres sont longues pendant cette constitution. Exception, 396, 397.
Symptômes produits par cette humeur mélancolique, *ibid.*
Autres symptômes. Goutte vague, hémorroïdes aveugles, selon la différente disposition des sujets; suppression des règles; dartres avec un prurit extrême: tels sont les préludes des maladies de cette constitution, *ibid.*
Ces symptômes viennent tous de causes identiques; mais les maladies qui résultent de ces épaississemens bilieux, pourront être différentes, et exiger des traitemens différens. Il faut alors consulter les organes affectés, 398.
Cette constitution peut se diviser, 1.° en passion *hypocondriaque* et *hystérique*, avec matière ou mélancolie des Anciens; 2.° en *fausse péripneumonie* de Sydenham, *ibid.*
Pour connaître la nature de ces maladies, l'auteur examine la constitution des sujets qui y sont le plus exposés, 399.
Différence essentielle qui doit se déduire de la différence des sujets exposés ou à l'hypocondriacie, ou à la fausse péripneumonie, *ibid.*
Avantages des retours des douleurs de goutte, et des hémorroïdes dans ces différens sujets. Ils rendent la maladie plus facile à guérir. Ces retours sont toujours un signe de coction. Phénomènes des urines et des selles après ces retours. Médicamens et régime convenables, *ibid.*, 400.
Mélancolie résultante d'une fièvre bilieuse mal traitée. Fausse péripneumonie produit une goutte vague. Cause des hémorroïdes, 402.
Funestes effets de la goutte et des hémorroïdes répercutées. Goutte et hémorroïdes produites pour avoir arrêté les évacuations des poumons et des intestins. La fièvre est alors avantageuse, quoique la nature décide souvent les choses avec danger, *ibid.*
Désavantage d'une vie inactive et de la boisson, 403.
L'auteur reprend ici la passion hypocondriaque et l'hystérique, pour en examiner la nature par les symptômes. Il faut d'abord bien distinguer l'espèce de nature atrabilieuse qui est *avec matière*, de celle qui est sans matière, et vient d'une affection nerveuse. Le traitement en est tout différent, *ibid.*

État de la maladie. 1.° Manque d'appétit ; le malade mange cependant bien à l'heure du repas; ce qui en résulte, 404.
2.° Les femmes ainsi affectées éprouvent des suppressions. Abus des emménagogues. Diète apéritive avantageuse, etc., *ibid.*
3.° Faute de ces précautions, il paraît *un chagrin sans cause*, etc., *ibid.*, 405.
4.° A ce succède une insensibilité extrême pour tout, une obstination, une taciturnité singulière; *ibid.*
5.° Délire sans fièvre, *ibid.*
La nature dans cette maladie se soulage quelquefois elle-même par une ou plusieurs des quatre opérations suivantes, 406.
1.° Une diarrhée, etc.; 2.° flux des hémorroïdes ou des mois; 3.° dartres, etc.; 4.° fièvre intermittente, etc. La crise devient complète quand les selles noires ou poisseuses paraissent, *ibid.*
Exemple d'un jeune homme, *ibid.*, 407.
Traitement avantageux de M. Mussel de Berlin, *ibid.*
Réflexions sur cette cure. La partie la plus ténue de l'épaississement bilieux s'évacua par la peau, la diète convenable délaya la partie visqueuse restée dans les intestins, et la fit sortir par les selles atrabilieuses. Avantage des bains froids, de l'équitation et d'un grand mouvement dans ces affections, N., 408.
Fréquence de cette maladie. Cause de cette fréquence, *ibid.*, 409.
Prudente conduite des Anciens, bien opposée à celle des Modernes, *ibid.*
Éruptions cutanées. Quantité de gens atrabilieux y sont sujets. Une maladie sérieuse les peut guérir. Prudence qu'il faut avoir, 410.
Avantage d'une fièvre d'accès pour guérir ces éruptions. Il faut même quelquefois tâcher de susciter des maladies et des fièvres dans le cas d'atrabile, etc., 411.
Conduite qu'il faut tenir dans ces circonstances, 412.
La fièvre d'accès est d'un singulier avantage pour résoudre et discuter les endurcissemens des viscères de l'abdomen. Exemple, *ibid.*
Les atrabilieux qui échappent à l'hypocondriacie, sont sujets à des coliques de même nature que la colique atrabilieuse, au colera-morbus. Ces affections ne sont pas si violentes chez eux, mais plus longues. Elles reviennent aisément. Danger d'arrêter les selles spontanées en ces cas-là. Opiniâtreté de ces maladies, 413.
La diète appropriée est ce qu'il y a d'essentiel pour en guérir, *ibid.*

Bains froids utiles après l'évacuation de l'épaississement bilieux. L'eau de mer n'empêche en rien les éruptions cutanées avantageuses. Exemple. Guérison sans aucun topique, 413, 414.
Les atrabilieux sont encore sujets à un *lichen* chronique rebelle. Remèdes auxquels il a cédé, *ibid.*
Tumeurs scrofuleuses dans la jeunesse. Leur retour à dix-huit ans occasionne des catarrhes à vingt-cinq, des affections cutanées opiniâtres à cinquante. Ces éruptions ressemblent à celles qui viennent d'atrabile, 415.
Différence entre la bile jaune de la moisson et la bile noire du commencement de l'hiver, *ibid.*
L'auteur fait ici des réflexions générales sur l'atrabile, ses effets; et sur la difficulté de l'évacuer, sur le chagrin, la vie oisive, qui en peuvent être la cause. *Les vues principales de la cure* doivent être d'*atténuer et d'évacuer cet épaississement bilieux*, 415, 416.
Avantage des lois diététiques de l'Église romaine, pour prévenir ces maladies. On vit plus long-temps dans les pays catholiques, que dans ceux qui sont protestans, 417, 418.
Méthode curative générale de l'auteur.
Il faut le lire lui-même, *ibid.*, 420.
Heureux effets de la même méthode dans plusieurs affections certaines, dans les cas d'hémorroïdes externes et internes, regardées comme fistuleuses; dans ceux de goutte, en-deçà de l'âge de cinquante ans. L'auteur pense qu'il pourrait avoir de grands avantages au-delà même de ce terme pour ce dernier cas. Cas divers pour servir de preuve, 422.
L'auteur passe à des réflexions plus approfondies sur la nature des maladies de cette constitution, et fournit à cette occasion plusieurs exemples qu'il examine de la manière la plus intéressante. *ibid.*
Quand le sang est chargé de l'humeur atrabiliaire, ou qu'il y en a une grande quantité dans les viscères, mais sans fièvre, rarement il y a peu de douleurs ou de mauvais symptômes. Si la fièvre qui s'y joint atténue cette humeur, il faut l'évacuer promptement. Exemple, 422, 423.
Quelquefois cette humeur devient d'elle-même très-acrimonieuse, est portée en partie dans la masse du sang, et se décharge en partie dans les intestins. Une bonne partie passe aussi par les reins. Exemple, *ibid.*, 424.
Maladie noire d'Hippocrate et d'Hoffmann. Le sang s'y dissout, est déchargé de la rate dans l'estomac par les vaisseaux courts. *Quand cette humeur rejetée par les vomissemens est acide*, on peut en revenir; la mort est proche *quand cette humeur est fétide*, 425.

Observation sur l'état de vaisseaux courts. L'auteur n'a jamais pu guérir cette maladie, 425.
En d'autres occasions, cette humeur semble se dissoudre peu à peu, et entretenir une irritation continuelle. Difficulté dans ce cas. État des malades. Conduite du médecin. Nourritures. Médicamens ; exemple important, *ibid.*, 433.
Réflexions sur les aphthes à l'occasion de cette maladie, 434.
Réflexions sur le hoquet, à la même occasion, 436.
Fausse péripneumonie à la suite des chagrins, et avec une éruption d'aphthes de mauvais caractère après un mauvais traitement, *ibid.*
Affinité qu'il y a entre les maladies atrabilieuses et la fausse péripneumonie, *ibid.*

SECTION IV.

Fausse péripneumonie.

C'est la seconde partie de la constitution atrabilieuse, savoir, lorsqu'il s'y joint quelque degré de fièvre et une toux, 438.
Elle a lieu vers le commencement de l'hiver, 484.
L'auteur observe d'abord les particularités qui distinguent cette fièvre des fièvres bilieuses et atrabilieuses exposées ci-devant, tant par rapport aux phénomènes, que par rapport au traitement, 438, 439.
Outre les symptômes que cette fièvre a de commun avec la fièvre atrabilieuse, cinq symptômes particuliers la font distinguer à un observateur attentif : 1.° le pouls y est petit, mou ; 2.° il y a réplétion à la tête, etc. ; 3.° difficulté de respirer, et souvent un sifflement en respirant, et rarement douleur aiguë ou fixe : 4.° toux sèche et dure, etc. ; 5.° expectoration d'un flegme tenace, blanc d'abord et gluant, ensuite mou et jaune lors de la crise, etc., *ibid.*, 440.
L'auteur n'a rien vu sur cette maladie chez les anciens médecins, 441.
Il examine la maladie dans ses causes primordiales, tant prises de la nature des lieux, que de la constitution des sujets pour en établir les signes qui en sont comme les *avant-coureurs*, *ibid.*, 443.
Si l'on ne s'y prend alors avec prudence, en réformant son régime, il se fait bientôt sentir dans les sujets, *un froid*, *une horreur ;* la respiration s'embarrasse. Dès-lors la fièvre est déterminée, 450.
Quoique cette maladie ressemble à la péripneumonie, elle en diffère cependant beaucoup. Comment ? *ibid.*
L'auteur suivra dans ses détails Sydenham, qu'il regarde comme le meilleur génie sur cette matière, *ibid.*

Observation qu'il ne faut pas perdre de vue dans aucune maladie, savoir : *Il faut connaître le genre d'une maladie, autant par la terminaison, par la méthode à laquelle elle cède, que par la manière dont elle naît*, par la saison de l'année, par les symptômes, les effets, etc., 444.
Sydenham divise cette maladie en fièvre d'hiver et en fausse péripneumonie. La fièvre d'hiver commence en novembre, etc., elle paraît par quelques signes d'inflammation. Danger des médicamens échauffans. Si la nature n'est pas troublée, elle se termine en neuf jours. Ses sept symptômes particuliers, *ibid.*, 445.
Le traitement en doit être le même que celui de la *fièvre bilieuse*, ou *nouvelle fièvre* de Sydenham, *ibid.*
La saignée n'y est pas toujours nécessaire, et les opiats encore moins, autrement l'on verra paraître une fausse péripneumonie. Détail des symptômes qui se manifestent alors, *ibid.*, 447.
Autres symptômes que l'auteur ajoute à ceux de Sydenham, *ibid.*, 448.
Quand la maladie a duré quelque temps, et après les autres évacuations nécessaires, le malade expectore un flegme, d'abord clair, ensuite jaune, et avec soulagement. La tête devient plus libre, le pouls s'élève, ressemble à celui d'une fièvre inflammatoire ; ce qui peut abuser, etc., *ibid.* 449.
Raisons des différens états du pouls, de la tête, des poumons, des urines. Conduite qu'il faut tenir. Signes subséquens des urines ; *ibid.*
N. B. Cette maladie n'est pas inflammatoire. Sydenham a reconnu son erreur à cet égard. La fausse péripneumonie demande le même traitement que la fièvre bilieuse. Inconvénient du retard pour le traitement, *ibid.*
Il faut soigneusement distinguer les deux états de la fausse péripneumonie : 1.° celui de crudité et d'obstruction ; 2.° celui de coction et de suppuration. Ce qu'il faut faire dans ces deux périodes, 450, 451.
En entretenant bien l'expectoration, on peut espérer une crise vers le quatorze. Il faut ici faire deux observations importantes : 1.° plus la matière expectorée est jaune, plus les acides et les purgatifs sont requis. Inconvénient des alimens animaux. Diète convenable indiquée. Changement du régime quand l'expectoration devient blanche, 452.
2.° Il ne faut pas trop pousser l'expectoration. Conduite, et moyens praticables alors. Inconvéniens à éviter, *ibid.*
On doit quitter les moyens indiqués dès qu'ils ont réussi à

produire une expectoration convenable. Il faut alors laisser prudemment agir la nature. Conduite. Moyens. Changement vers la fin de la maladie , 453.
Il faut éviter soigneusement tout ce qui peut faire cesser la toux. Danger de cet inconvénient , *ibid.*
Conduite qu'il faut tenir s'il est malheureusement arrivé , *ibid.*
Le malade doit être assis sur son lit pour expectorer plus aisément. Il faut éviter les sueurs ; elles ne sont jamais bonnes avant la coction , etc. ; elles sont cependant très-avantageuses dans cette fièvre , mais vers la terminaison , 454 , 455.
Le paroxysme , accompagné de froid et de rigueur , suivi de sueur critique , pourra être avantageux. Comment? *ibid.* , 456.
Fièvre intermittente dans cette maladie Elle ne mérite d'attention qu'après la fausse péripneumonie. Elle tend même quelquefois à abréger la maladie , *ibid.*
La maladie peut alors devenir très-longue. Raisons prises de l'âge , de la constitution du malade , qui est ordinairement assez âgé , et du temps où il est attaqué de cette maladie. Avantage de la fièvre d'accès dans ces circonstances , malgré les symptômes menaçans. Danger des fébrifuges en ces occurrences , 456 , 457.
Autre fièvre d'accès qui paraît quelquefois fort tard dans cette maladie. Ses inconvéniens. Il faut employer le quinquina pour l'arrêter , en évitant les médicamens alcalins et échauffans , *ibid.* , 458.
Régime qu'il faut tenir quand la maladie est guérie. Comment les sujets bilieux doivent se régler sur le manger , *ibid.* , 460.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

Réflexions sur les sueurs et les purgatifs, N. 381, 382.
Diète que prescrit Sydenham pour la terminaison de la cure; c'est-là que finit sa méthode curative. Avantage de sa méthode. Comment l'auteur s'y prend pour fortifier ses malades après les évacuations nécessaires; son attention aux différens tempéramens. L'épaississement bilieux ne se détruisant que très-difficilement, il faut s'abstenir de tout astringent avant qu'il ait été entièrement évacué, *ibid.*, 383.
Avantage et désavantage des acides, *ibid.*, 384.
L'auteur entre ici dans l'examen d'autres points essentiels dans la cure de ces fièvres. C'est toujours Sydenham qu'il commente d'après ses propres observations.
Le quinquina, bon dans la fièvre putride pour prévenir la dissolution du sang, est rarement nécessaire dans les fièvres bilieuses simples. Ses inconvéniens; son peu d'efficacité en certaines épidémies. Il ne sera jamais avantageux dans la fièvre bilieuse qu'après l'évacuation de la matière morbifique. Il guérit, ou plutôt arrête la fièvre intermittente qui peut être alors compliquée avec l'épidémie de la saison, mais non pas la fièvre bilieuse, 384, 386.
Quant à la dysenterie de cette constitution, voyez la synoque non putride, 386.
Il faut abandonner à la nature les symptômes qui restent après que la maladie est dissipée, ou l'on perdra les malades, *ibid.*, 387.
On ne doit pas craindre de donner dans ces fièvres les purgatifs après la saignée. Leur avantage, 388.
Les vomitifs peuvent se réitérer même plusieurs fois. On fait suivre les purgatifs aux vomitifs. Diarrhée artificielle avantageuse. Il vaut mieux purger par intervalles, 389.
Voyez aussi, N. *ibid.*
L'auteur observe enfin avec Sydenham, que cette fièvre peut se montrer pendant tout l'été, sans même présenter ses signes distinctifs. Il faut la traiter comme si elle s'était présentée avec sa vraie forme, et cela, relativement à la saignée et aux purgatifs, 390.
Moyens d'éviter la fièvre déterminée. La saignée est rarement requise en été, et quand il n'y a pas de fièvre. Vomitifs ou purgatifs réitérés avantageux alors. Fruits acidules utiles; viandes nuisibles; usage modéré du vin. C'est ainsi qu'on prévient les fièvres putrides ou bilieuses de l'été, *ibid.*, 391.
De tout ce qui a été conseillé ci-devant, l'auteur conclut qu'il arrivera, ou que la fièvre bilieuse se passera peu à peu, ou qu'elle se changera en intermittente; ce qui est toujours très-

avantageux. Les signes de l'intermittence paraissent au onzième, ou certainement au quatorzième jour de la fièvre bilieuse, 390.
C'est-là ce qu'on appelle *fièvre d'accès informe dela moisson*, *ibid.*, 391.
Signes et phénomènes de cette fièvre. L'alternative des bons et des mauvais jours est quelquefois telle que dans la fièvre tierce, quelquefois telle que dans la fièvre quarte. Il ne faut pas alors trop évacuer ni par les saignées, ni par les purgations comme dans la première partie de la fièvre (la fièvre bilieuse). Une bonne diète appropriée sera plus utile. Exposition des phénomènes des paroxysmes des selles, des urines, de la peau, *ibid.*
Différence essentielle entre la fièvre putride et la fièvre bilieuse; ce morceau doit être lu dans l'auteur, *ibid.*, 392.
Quoique la peau soit douce et moite vers la fin de la fièvre bilieuse, elle devient cependant sèche et dure, telle que dans la fièvre putride, si l'on s'y prend mal, en insistant trop sur les purgatifs, ce qui indique *une crise imparfaite*. Comment on s'y prend pour relâcher la peau, *ibid.*
C'est au quatorze de la fièvre que Sydenham donnait l'opiat comme restaurant. Dès l'abord il ne le donnait que comme antispasmodique, pour calmer les agitations produites par les purgations, ce qui n'est cependant pas nécessaire. Quand et pourquoi l'auteur le donne, *ibid.*, 393.
Comment la fièvre se passe quelquefois, ou se change en fièvre d'accès formée. Conduite qu'il faut tenir, *ibid.*
Les fièvres d'accès ne sont pas aussi fréquentes à Londres qu'en d'autres contrées, sinon après le mois d'octobre. Raison, 394.
La fin de cette constitution présente souvent quelques affections érysipélateuses. Ces mêmes maladies ont aussi lieu dans la constitution atrabilieuse. Quoi qu'il en soit, l'auteur expose en grand maître la différence qu'il y a entre ces maladies pendant ces deux constitutions, et les mêmes pendant le printemps.
Exemple. Traitement. Il faut une diète antiseptique dans ces maladies bilieuses. Les sudorifiques y peuvent faire bien du mal.

SECTION III.

Constitution atrabilieuse:

L'auteur va considérer d'abord l'origine, les progrès et les différentes formes des maladies atrabilieuses, y joignant les traitemens relatifs aux circonstances qu'il détaillera, et don-

nera ensuite, page 418, un traitement général. Cette constitution commence vers octobre ou novembre, plus tôt ou plus tard, selon les changemens des qualités sensibles de l'air.
La cause des maladies de cette épidémie est l'*épaississement jaune morbifique* de la moisson, lequel devient plus tenace, d'une couleur plus sombre.
Les fièvres sont longues pendant cette constitution. Exception, 396, 397.
Symptômes produits par cette humeur mélancolique, *ibid.*
Autres symptômes. Goutte vague, hémorroïdes aveugles, selon la différente disposition des sujets ; suppression des règles ; dartres avec un prurit extrême : tels sont les préludes des maladies de cette constitution, *ibid.*
Ces symptômes viennent tous de causes identiques ; mais les maladies qui résultent de ces épaississemens bilieux, pourront être différentes, et exiger des traitemens différens. Il faut alors consulter les organes affectés, 398.
Cette constitution peut se diviser, 1.° en passion *hypocondriaque* et *hystérique*, avec matière ou mélancolie des Anciens ; 2.° en *fausse péripneumonie* de Sydenham, *ibid.*
Pour connaître la nature de ces maladies, l'auteur examine la constitution des sujets qui y sont le plus exposés, 399.
Différence essentielle qui doit se déduire de la différence des sujets exposés ou à l'hypocondriacie, ou à la fausse péripneumonie, *ibid.*
Avantages des retours des douleurs de goutte, et des hémorroïdes dans ces différens sujets. Ils rendent la maladie plus facile à guérir. Ces retours sont toujours un signe de coction. Phénomènes des urines et des selles après ces retours. Médicamens et régime convenables, *ibid.*, 400.
Mélancolie résultante d'une fièvre bilieuse mal traitée. Fausse péripneumonie produit une goutte vague. Cause des hémorroïdes, 402.
Funestes effets de la goutte et des hémorroïdes répercutées. Goutte et hémorroïdes produites pour avoir arrêté les évacuations des poumons et des intestins. La fièvre est alors avantageuse, quoique la nature décide souvent les choses avec danger, *ibid.*
Désavantage d'une vie inactive et de la boisson, 403.
L'auteur reprend ici la passion hypocondriaque et l'hystérique, pour en examiner la nature par les symptômes. Il faut d'abord bien distinguer l'espèce de nature atrabilieuse qui est *avec matière*, de celle qui est sans matière, et vient d'une affection nerveuse. Le traitement en est tout différent, *ibid.*

État de la maladie. 1.° Manque d'appétit ; le malade mange cependant bien à l'heure du repas; ce qui en résulte, 404.
2.° Les femmes ainsi affectées éprouvent des suppressions. Abus des emménagogues. Diète apéritive avantageuse, etc., *ibid.*
3.° Faute de ces précautions, il paraît *un chagrin sans cause*, etc., *ibid.*, 405.
4.° A ce succède une insensibilité extrême pour tout, une obstination, une taciturnité singulière; *ibid.*
5.° Délire sans fièvre, *ibid.*
La nature dans cette maladie se soulage quelquefois elle-même par une ou plusieurs des quatre opérations suivantes, 406.
1.° Une diarrhée, etc.; 2.° flux des hémorroïdes ou des mois; 3.° dartres, etc.; 4.° fièvre intermittente, etc. La crise devient complète quand les selles noires ou poisseuses paraissent, *ibid.*
Exemple d'un jeune homme, *ibid.*, 407.
Traitement avantageux de M. Mussel de Berlin, *ibid.*
Réflexions sur cette cure. La partie la plus ténue de l'épaississement bilieux s'évacua par la peau, la diète convenable délaya la partie visqueuse restée dans les intestins, et la fit sortir par les selles atrabilieuses. Avantage des bains froids, de l'équitation et d'un grand mouvement dans ces affections, N., 408.
Fréquence de cette maladie. Cause de cette fréquence, *ibid.*, 409.
Prudente conduite des Anciens, bien opposée à celle des Modernes, *ibid.*
Éruptions cutanées. Quantité de gens atrabilieux y sont sujets. Une maladie sérieuse les peut guérir. Prudence qu'il faut avoir, 410.
Avantage d'une fièvre d'accès pour guérir ces éruptions. Il faut même quelquefois tâcher de susciter des maladies et des fièvres dans le cas d'atrabile, etc., 411.
Conduite qu'il faut tenir dans ces circonstances, 412.
La fièvre d'accès est d'un singulier avantage pour résoudre et discuter les endurcissemens des viscères de l'abdomen. Exemple, *ibid.*
Les atrabilieux qui échappent à l'hypocondriacie, sont sujets à des coliques de même nature que la colique atrabilieuse, au colera-morbus. Ces affections ne sont pas si violentes chez eux, mais plus longues. Elles reviennent aisément. Danger d'arrêter les selles spontanées en ces cas-là. Opiniâtreté de ces maladies, 413.
La diète appropriée est ce qu'il y a d'essentiel pour en guérir, *ibid.*

Bains froids utiles après l'évacuation de l'épaississement bilieux. L'eau de mer n'empêche en rien les éruptions cutanées avantageuses. Exemple. Guérison sans aucun topique, 413, 414.
Les atrabilieux sont encore sujets à un *lichen* chronique rebelle. Remèdes auxquels il a cédé, *ibid.*
Tumeurs scrofuleuses dans la jeunesse. Leur retour à dix-huit ans occasionne des catarrhes à vingt-cinq, des affections cutanées opiniâtres à cinquante. Ces éruptions ressemblent à celles qui viennent d'atrabile, 415.
Différence entre la bile jaune de la moisson et la bile noire du commencement de l'hiver, *ibid.*
L'auteur fait ici des réflexions générales sur l'atrabile, ses effets; et sur la difficulté de l'évacuer, sur le chagrin, la vie oisive, qui en peuvent être la cause. *Les vues principales de la cure* doivent être d'*atténuer et d'évacuer cet épaississement bilieux*, 415, 416.
Avantage des lois diététiques de l'Église romaine, pour prévenir ces maladies. On vit plus long-temps dans les pays catholiques, que dans ceux qui sont protestans, 417, 418.
Méthode curative générale de l'auteur.
Il faut le lire lui-même, *ibid.*, 420.
Heureux effets de la même méthode dans plusieurs affections certaines, dans les cas d'hémorroïdes externes et internes, regardées comme fistuleuses; dans ceux de goutte, en-deçà de l'âge de cinquante ans. L'auteur pense qu'il pourrait avoir de grands avantages au-delà même de ce terme pour ce dernier cas. Cas divers pour servir de preuve, 422.
L'auteur passe à des réflexions plus approfondies sur la nature des maladies de cette constitution, et fournit à cette occasion plusieurs exemples qu'il examine de la manière la plus intéressante. *ibid.*
Quand le sang est chargé de l'humeur atrabiliaire, ou qu'il y en a une grande quantité dans les viscères, mais sans fièvre, rarement il y a peu de douleurs ou de mauvais symptômes. Si la fièvre qui s'y joint atténue cette humeur, il faut l'évacuer promptement. Exemple, 422, 423.
Quelquefois cette humeur devient d'elle-même très-acrimonieuse, est portée en partie dans la masse du sang, et se décharge en partie dans les intestins. Une bonne partie passe aussi par les reins. Exemple, *ibid.*, 424.
Maladie noire d'Hippocrate et d'Hoffmann. Le sang s'y dissout, est déchargé de la rate dans l'estomac par les vaisseaux courts. *Quand cette humeur rejetée par les vomissemens est acide*, on peut en revenir; la mort est proche *quand cette humeur est fétide*, 425.

Observation sur l'état de vaisseaux courts. L'auteur n'a jamais pu guérir cette maladie, 425.
En d'autres occasions, cette humeur semble se dissoudre peu à peu, et entretenir une irritation continuelle. Difficulté dans ce cas. État des malades. Conduite du médecin. Nourritures. Médicamens; exemple important, *ibid.*, 433.
Réflexions sur les aphthes à l'occasion de cette maladie, 434.
Réflexions sur le hoquet, à la même occasion, 436.
Fausse péripneumonie à la suite des chagrins, et avec une éruption d'aphthes de mauvais caractère après un mauvais traitement, *ibid.*
Affinité qu'il y a entre les maladies atrabilieuses et la fausse péripneumonie, *ibid.*

SECTION IV.

Fausse péripneumonie.

C'est la seconde partie de la constitution atrabilieuse, savoir, lorsqu'il s'y joint quelque degré de fièvre et une toux, 438.
Elle a lieu vers le commencement de l'hiver, 484.
L'auteur observe d'abord les particularités qui distinguent cette fièvre des fièvres bilieuses et atrabilieuses exposées ci-devant, tant par rapport aux phénomènes, que par rapport au traitement, 438, 439.
Outre les symptômes que cette fièvre a de commun avec la fièvre atrabilieuse, cinq symptômes particuliers la font distinguer à un observateur attentif: 1.° le pouls y est petit, mou; 2.° il y a réplétion à la tête, etc.; 3.° difficulté de respirer, et souvent un sifflement en respirant, et rarement douleur aiguë ou fixe: 4.° toux sèche et dure, etc.; 5.° expectoration d'un flegme tenace, blanc d'abord et gluant, ensuite mou et jaune lors de la crise, etc., *ibid.*, 440.
L'auteur n'a rien vu sur cette maladie chez les anciens médecins, 441.
Il examine la maladie dans ses causes primordiales, tant prises de la nature des lieux, que de la constitution des sujets pour en établir les signes qui en sont comme les *avant-coureurs*, *ibid.*, 443.
Si l'on ne s'y prend alors avec prudence, en réformant son régime, il se fait bientôt sentir dans les sujets, *un froid*, *une horreur*; la respiration s'embarrasse. Dès-lors la fièvre est déterminée, 450.
Quoique cette maladie ressemble à la péripneumonie, elle en diffère cependant beaucoup. Comment? *ibid.*
L'auteur suivra dans ses détails Sydenham, qu'il regarde comme le meilleur génie sur cette matière, *ibid.*

Observation qu'il ne faut pas perdre de vue dans aucune maladie, savoir : *Il faut connaître le genre d'une maladie, autant par la terminaison, par la méthode à laquelle elle cède, que par la manière dont elle naît*, par la saison de l'année, par les symptômes, les effets, etc., 444.
Sydenham divise cette maladie en fièvre d'hiver et en fausse péripneumonie. La fièvre d'hiver commence en novembre, etc., elle paraît par quelques signes d'inflammation. Danger des médicamens échauffans. Si la nature n'est pas troublée, elle se termine en neuf jours. Ses sept symptômes particuliers, *ibid.*, 445.
Le traitement en doit être le même que celui de la *fièvre bilieuse*, ou *nouvelle fièvre* de Sydenham, *ibid.*
La saignée n'y est pas toujours nécessaire, et les opiats encore moins, autrement l'on verra paraître une fausse péripneumonie. Détail des symptômes qui se manifestent alors, *ibid.*, 447.
Autres symptômes que l'auteur ajoute à ceux de Sydenham, *ibid.*, 448.
Quand la maladie a duré quelque temps, et après les autres évacuations nécessaires, le malade expectore un flegme, d'abord clair, ensuite jaune, et avec soulagement. La tête devient plus libre, le pouls s'élève, ressemble à celui d'une fièvre inflammatoire ; ce qui peut abuser, etc., *ibid.* 449.
Raisons des différens états du pouls, de la tête, des poumons, des urines. Conduite qu'il faut tenir. Signes subséquens des urines ; *ibid.*
N. B. Cette maladie n'est pas inflammatoire. Sydenham a reconnu son erreur à cet égard. La fausse péripneumonie demande le même traitement que la fièvre bilieuse. Inconvénient du retard pour le traitement, *ibid.*
Il faut soigneusement distinguer les deux états de la fausse péripneumonie : 1.° celui de crudité et d'obstruction ; 2.° celui de coction et de suppuration. Ce qu'il faut faire dans ces deux périodes, 450, 451.
En entretenant bien l'expectoration, on peut espérer une crise vers le quatorze. Il faut ici faire deux observations importantes : 1.° plus la matière expectorée est jaune, plus les acides et les purgatifs sont requis. Inconvénient des alimens animaux. Diète convenable indiquée. Changement du régime quand l'expectoration devient blanche, 452.
2.° Il ne faut pas trop pousser l'expectoration. Conduite, et moyens praticables alors. Inconvéniens à éviter, *ibid.*
On doit quitter les moyens indiqués dès qu'ils ont réussi à

produire une expectoration convenable. Il faut alors laisser prudemment agir la nature. Conduite. Moyens. Changement vers la fin de la maladie, 453.
Il faut éviter soigneusement tout ce qui peut faire cesser la toux. Danger de cet inconvénient, *ibid.*
Conduite qu'il faut tenir s'il est malheureusement arrivé, *ibid.*
Le malade doit être assis sur son lit pour expectorer plus aisément. Il faut éviter les sueurs ; elles ne sont jamais bonnes avant la coction, etc. ; elles sont cependant très-avantageuses dans cette fièvre, mais vers la terminaison, 454, 455.
Le paroxysme, accompagné de froid et de rigueur, suivi de sueur critique, pourra être avantageux. Comment? *ibid.*, 456.
Fièvre intermittente dans cette maladie Elle ne mérite d'attention qu'après la fausse péripneumonie. Elle tend même quelquefois à abréger la maladie, *ibid.*
La maladie peut alors devenir très-longue. Raisons prises de l'âge, de la constitution du malade, qui est ordinairement assez âgé, et du temps où il est attaqué de cette maladie. Avantage de la fièvre d'accès dans ces circonstances, malgré les symptômes menaçans. Danger des fébrifuges en ces occurrences, 456, 457.
Autre fièvre d'accès qui paraît quelquefois fort tard dans cette maladie. Ses inconvéniens. Il faut employer le quinquina pour l'arrêter, en évitant les médicamens alcalins et échauffans, *ibid.*, 458.
Régime qu'il faut tenir quand la maladie est guérie. Comment les sujets bilieux doivent se régler sur le manger, *ibid.*, 460.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

TABLE
DES MATIÈRES.

TOME SECOND.

INTRODUCTION.

L'ATTENTION, l'intelligence, la sagacité et la circonspection, qualités nécessaires pour approfondir la nature des maladies et les bien traiter, Page 3.
L'expérience et l'observation sont de plus sûrs moyens que les maîtres, les livres et la connaissance des autres sciences, pour devenir habile en médecine, 4.
Hippocrate et Sydenham, praticiens très-habiles, surtout à l'égard des fièvres, *ibid.*
L'auteur, par son application constante pendant plusieurs années à observer les fièvres, s'est mis en état de faire quelques découvertes dans cette branche de la médecine, *ibid.*, 5.
Il a cru nécessaire de les ranger en différentes classes. Première division des fièvres, en *communes* et *non communes*, *ibid.*
Une moitié des fièvres *communes* participe de l'inflammation; et l'autre, de ce qu'on appelle putridité, sang dissous, etc.; ainsi il y a deux genres principaux de *fièvres communes*, 6.
Division de chaque genre en quatre espèces, 7.
L'auteur assure qu'il n'y a pas de *fièvre commune* qu'on ne puisse rapporter à l'une ou à l'autre de ces huit espèces; et que les autres maladies, qui arrivent dans la même saison, quoiqu'elles diffèrent à raison de quelques symptômes, ne sont que des variétés de la même espèce, *ibid.*
Il prouve cette proposition en disant que les fièvres qui diffèrent par quelques symptômes de celle qui donne son nom à la constitution générale, paraissent dépendre de la même cause, et cèdent à un traitement à peu près semblable : et il cite l'exemple de la dysenterie, du rhumatisme et des autres maladies de la constitution catarrheuse, qui se guérissent par les moyens que l'on voit réussir dans le vrai catarrhe, *ibid.*
Les fièvres *non communes* ne s'engendrent pas dans le corps comme les fièvres *communes*, *ibid.*, 8.
Elles sont produites par un véritable poison, *ibid.*

Elles sont au nombre de huit, qui diffèrent essentiellement l'une de l'autre, qui exigent un traitement particulier, et qui ont leurs noms propres, savoir, la peste, la petite-vérole, etc., 9.
La fièvre pestilentielle, une de ces huit fièvres, ne paraît pas à l'auteur avoir été bien connue jusqu'à présent. C'est pourquoi il se propose d'en traiter, après l'avoir souvent vue. Il se tait sur la peste, parce qu'il n'a jamais eu occasion de l'observer, 10.
Comme, en traitant de cette fièvre, il emploie souvent les termes *malins* et *malignité*, il explique le sens dans lequel il les prend, afin que le lecteur puisse le comprendre, 11, 12.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fièvre pestilentielle en général.

Sydenham convient que la peste et la fièvre pestilentielle sont deux fièvres fort différentes, 13.
On ne connaît pas assez les signes caractéristiques de la fièvre pestilentielle, d'où elle existe souvent sans qu'on la reconnaisse, 14.
Les ignorans croient voir la peste dans des cas où elle n'existe pas, parce qu'ils ne sont pas familiarisés avec les méchans symptômes qui accompagnent quelquefois les fièvres, *ibid.*
L'auteur croit que la peste ne peut naître dans son pays, si l'on n'y apporte le germe de cette maladie. Raison qui prouve ce sentiment, *ibid.*, 15.
Il cite un passage de Sydenham, qui favorise la même opinion, *ibid.*
Autre passage de Méad, qui établit encore le même sentiment, 16.
Réflexion sur la compensation des maux et des biens que nous avons retirés de l'Egypte, de l'Amérique méridionale, de l'Arabie et de l'Archipel, 17.
Mais il n'y a pas de pays où la fièvre pestilentielle ne puisse se manifester, 18.
Quoique la fièvre pestilentielle et la peste diffèrent essentiellement, elles ont une ressemblance réciproque par cinq circonstances particulières, *ibid.*
On découvre aisément les symptômes propres à ces deux fièvres, lorsqu'elles ont duré assez long-temps pour se développer, 19.
Le virus qui produit la fièvre pestilentielle peut être altéré et chassé du corps par les émonctoires naturels, dans un certain temps de la maladie; mais celui qui produit la peste,

assimile à sa nature une grande quantité de nos sucs s'il n'est évacué dès le commencement, ou ulcère et détruit quelques glandes lymphatiques, pour se procurer une issue contre nature, 19.
L'auteur ensuite abandonne toutes considérations relatives à la peste; il se borne à la fièvre, et en recherche la nature, 20.
Causes qui produisent le germe de la fièvre pestilentielle. Ces causes sont la vapeur qui s'exhale des corps, réabsorbée; la chaleur, la malpropreté, le chagrin, les alimens de mauvaise qualité ou gâtés; les mauvaises eaux; la puanteur qui s'exhale des cadavres ou des insectes morts, *ibid.*, 21.
Les vapeurs produites par les bœufs, les vaches et les brebis, et celles qui s'exhalent de leurs excrémens, ne sont pas si pernicieuses, *ibid.*, 22.
Les fièvres ordinaires mal traitées dégénèrent souvent en fièvres pestilentielles, *ibid.*
Le germe de la fièvre pestilentielle se répand par la contagion; et s'il et compliqué avec quelqu'une des fièvres communes, il en résulte une fièvre d'une nature composée, *ibid.*
La contagion du germe pestilentiel agit moins sur les personnes fortes, saines et tempérantes. Ses progrès sont arrêtés par le froid, par la pureté et la sécheresse de l'air, et par la constitution inflammatoire, *ibid.*
Au contraire, ses progrès sont favorisés par les constitutions épidémiques putrides et bilieuses, 23.
Le poison de la fièvre pestilentielle s'affaiblit par degrés, et s'épuise bientôt s'il n'est régénéré par de nouvelles causes, *ibid.*
Observation d'un jeune homme attaqué de la fièvre pestilentielle, qui ne la communiqua à aucun de ceux qui le soignèrent; ce que l'auteur attribue au grand sang froid, et aux précautions qu'ils prirent d'arroser la chambre avec du vinaigre, d'en respirer souvent, et de boire du vin pur, 24.
Crises ordinaires de la fièvre pestilentielle, par les pores de la peau ou par une légère diarrhée; rarement par la salivation, 25.
L'auteur n'a jamais vu, dans cette fièvre, les bubons ou charbons critiques, *ibid.*
La force naturelle de la constitution subjugue quelquefois le poison de la fièvre pestilentielle; mais ce n'est qu'avec beaucoup de temps, et la santé en souffre considérablement, 26.
On a appelé improprement la fièvre pestilentielle *fièvre putride* ou *maligne*, *ibid.*
On pourrait l'appeler, à plus juste titre, *fièvre nerveuse maligne*, parce que les symptômes nerveux en sont inséparables, 27.

On concevra bientôt que le virus de la fièvre pestilentielle doit d'abord agir sur les nerfs, si l'on fait attention aux causes qui le produisent, 27.

Comparaison tirée des effets du tabac sur deux personnes, dont l'une n'a pas l'habitude de fumer, et dont l'autre s'y est accoutumée insensiblement. La fumée du tabac est à l'égard de cette dernière, ce que sont les miasmes de la fièvre pestilentielle pour les médecins et les gardes-malades, *ibid.*, 28.

Lorsque la contagion de la fièvre pestilentielle attaque jusqu'aux gardes-malades, on juge avec raison que sa force est très-augmentée, *ibid.*

Déterminer l'identité de la maladie, voilà le point essentiel dans toutes les fièvres. Procédé que suit l'auteur pour découvrir si une fièvre est *commune* ou *non commune* et maligne; si une fièvre *commune* est simple ou compliquée; et si telle fièvre *non commune* appartient à telle ou telle espèce, 29, 30, 31.

Lorsqu'il ne découvre ni la petite-vérole, ni l'angine maligne, ni l'érysipèle, et qu'il voit des symptômes de malignité en grand nombre, urgens et opiniâtres, il soupçonne la fièvre pestilentielle, et il emploie d'autres moyens pour assurer ses conjectures, *ibid.*, 32.

Remèdes qu'il emploie, selon qu'il y a pléthore, ou saburre dans les premières voies, *ibid.*

Evacuations nécessaires, lorsqu'elles sont indiquées; et, excitées à propos, elles détruisent les symptômes de malignité les plus urgens, 33.

Après les évacuations convenables, il faut laisser la fièvre se développer, ce qu'elle fait d'elle-même, et ne donner aucun médicament trop actif, 34.

Dans les fièvres *communes*, les malades désirent des boissons froides; mais dans les fièvres malignes, ils veulent plus souvent des liqueurs chaudes. Observation de l'auteur à ce sujet, 35.

Il ne faut ordinairement que trois jours au plus pour qu'un bon observateur détermine si une fièvre est *commune* ou *non commune*, lorsqu'elle a été bien traitée dès le commencement. Les symptômes de malignité disparaissent-ils par les évacuations requises et faites à temps? On a lieu de croire que la maladie n'est qu'une fièvre *commune*. Mais augmentent-ils, au lieu de diminuer, après ces évacuations? On soupçonne avec raison une fièvre *non commune*, et il faut alors en découvrir l'identité, 35, 36.

L'éruption qui accompagne la plupart des fièvres malignes, sert à les faire distinguer promptement l'une de l'autre, et de toute autre fièvre, *ibid.*

Lorsqu'il n'y a aucune éruption, et que les symptômes de malignité prennent plus d'intensité, on a tout lieu de penser à la fièvre pestilentielle, 38.
Les symptômes de malignité qui peuvent accompagner les huit fièvres *communes*, se calment bientôt, en employant la méthode que l'auteur recommande. C'est le contraire dans la fièvre pestilentielle, 39.
Une sueur chaude et universelle apporte seule du soulagement. Moyens pour l'exciter et l'entretenir, 39 *et suiv.*
Signes qui annoncent que la sueur est salutaire, 42.
La fièvre pestilentielle simple peut être aisément conduite par les moyens que l'auteur indique; mais il y a des complications qui augmentent le danger, et dans le détail desquelles il entre, 43.

CHAPITRE II.

De la Fièvre pestilentielle simple.

L'auteur considère d'abord la fièvre pestilentielle simple, communiquée par la contagion à un corps sain, 44.
Une observation sur cette espèce de fièvre, *ibid.*
Autre observation sur la même fièvre, *ibid.*
Règles que prescrit Sydenham dans le traitement de cette fièvre, suivies par l'auteur, 45.
Conséquences qu'il tire de la seconde observation, *ibid.*, 46.
Le succès qu'il eut à l'égard de la malade qui fait le sujet de la seconde observation, fit adopter sa méthode; et elle procura à ceux qui la suivirent, la sueur, qui est la crise naturelle de cette fièvre, 50, 51.
Dans l'année qu'il fut à Rouen, les fièvres de printemps furent de plus courte durée parmi les malades de l'hôpital, que parmi ceux de la ville. Raison qu'il en donne, 52.
Le cas est différent, lorsque la contagion attaque une personne dont la constitution n'est pas saine. D'autres symptômes accompagnent alors les symptômes de malignité, et la sueur ne peut être salutaire que lorsqu'on a détruit leurs causes, *ibid.*

CHAPITRE III.

De la Fièvre pestilentielle compliquée avec inflammation.

L'auteur considère ensuite les effets du germe pestilentiel compliqué avec une véritable inflammation, 53.
La fièvre pestilentielle ne fixa pas l'attention de Sydenham avant le mois de mai de l'année 1665, *ibid.*

Erreur de ce médecin, qui fut funeste à une jeune femme. Elle était attaquée d'une fièvre pestilentielle compliquée avec inflammation, qu'il traita comme une synoque non putride. Circonstances qui le firent tomber dans cette erreur, 54 *et suiv.*
Il la rectifie bientôt, et, suivant une autre méthode, savoir, la méthode anti-phlogistique, il guérit un homme qui était dans le même cas que la jeune femme, 55.
Quelque temps après, la fièvre pestilentielle exerçant toujours ses ravages, il la guérit encore par le même traitement anti-phlogistique, 57, 58.
Cependant, n'ayant pas réussi dans quelques cas, il adopta le traitement sudorifique, qui eut un succès constant, et depuis il regarda toujours l'évacuation par la peau comme la plus salutaire dans la fièvre pestilentielle. Passage de ses ouvrages qui prouve cela, *ibid., et suiv.*
Danger des forts alexipharmaques chez les personnes jeunes, pléthoriques, vigoureuses, et lorsque la constitution inflammatoire est épidémique, 62.
La sueur excessive ne soulage pas comme une transpiration libre et modérée. Preuves tirées du raisonnement et de l'observation, *ibid. et suiv.*
Un pouls plein est le meilleur signe dans les fièvres pestilentielles. Pourquoi, 66.
Utilité de la saignée dans la fièvre pestilentielle, durant la constitution inflammatoire, et chez les personnes sanguines, fortes, ou d'une disposition inflammatoire, *ibid.*
Le docteur Trillerus a observé une propension considérable et naturelle à la sueur après chaque saignée, dans les fièvres vraiment inflammatoires; et il a remarqué que la sueur salutaire était suivie d'une sueur critique et universelle, 67.
L'auteur en conclut que cela doit, à plus forte raison, arriver dans les fièvres inflammatoires pestilentielles, à cause du ferment âcre et volatil qui dissout la partie visqueuse du sang, 68.
Il n'est jamais nécessaire de faire plus de trois saignées, 69.
Exposé succinct de la méthode que l'auteur a trouvée la plus heureuse contre la fièvre pestilentielle, compliquée avec inflammation, *ibid.*, 70.

CHAPITRE IV.

De la Fièvre pestilentielle compliquée avec putridité.

La constitution putride est celle qui règne dans les mois de l'été, et le germe de la fièvre pestilentielle s'y unit promptement, 71.
Sydenham n'a point vu la contagion pestilentielle jointe à la synoque putride. Il a vu le germe de la fièvre pestilentielle se

joindre aux véritables fièvres inflammatoires non rémittentes, ce qui produisit cinq nouveaux symptômes qui sont détaillés, 71, 73, *et suiv.*
Sydenham a vu aussi le virus de la petite-vérole, joint à la constitution putride, et par le régime antiseptique, il est parvenu à triompher de cette maladie compliquée et terrible, 74, 75.
L'auteur explique son dessein, qui est de faire l'histoire dans ce chapitre, des effets d'une véritable contagion pestilentielle, maligne par essence, jointe à une fièvre putride, *ibid.*
Passage d'Huxham, où il fait une courte digression sur l'épithète *maligne*, et où il accuse Sydenham d'avoir traité toutes les fièvres comme des maladies purement inflammatoires, *ibid. et suiv.*
L'auteur venge Sydenham, et prouve que cette accusation est mal fondée, puisqu'il a fait usage du traitement diaphorétique, de la méthode antiseptique, et des vésicatoires dans certaines maladies, 77, 78.
Huxham a fait mention des effets du poison pestilentiel sur les personnes de différente constitution; mais il n'a pas pris garde aux changemens qu'apporte dans ces différentes constitutions le changement des saisons, *ibid.*
La fièvre putride pestilentielle a deux ordres de symptômes. L'auteur se propose de faire d'abord séparément l'énumération des symptômes particuliers à la contagion et à la putridité, et ensuite de les faire voir existans ensemble, 79.
Suivant Sydenham, les symptômes pathognomoniques d'une fièvre putride sont au nombre de huit. Passage de Sydenham où ces symptômes sont exposés, 80 *et suiv.*
Symptômes naturels et ordinaires de la fièvre pestilentielle dans un corps sain, dont les premiers doivent dépendre de l'irritation. Ces symptômes sont aussi détaillés, 83 *et suiv.*
Ces derniers symptômes, joints aux autres des fièvres putrides, présentent le tableau de tous les premiers symptômes naturels de la véritable fièvre putride, unie à la fièvre maligne, 84, 85.
Les autres symptômes recueillis par Huxham ne sont que des variétés, *ibid.*
On explique pourquoi la fièvre pestilentielle est surtout commune et dangereuse dans l'été, durant les constitutions putrides et bilieuses, *ibid.*
Différence considérable qu'apporte le tempérament du malade par rapport au nombre et à la force des symptômes, *ibid.*
Observation d'une véritable fièvre putride et maligne composée,

dont fut attaquée une personne qui jouissait naturellement d'une constitution saine, 86 *et suiv.*
L'auteur montre ensuite comment ce cas présente une complication, et comment chaque ordre de symptômes ne peut être soulagé que par les remèdes qui lui sont propres, 91, 92.
Les premiers symptômes furent ceux de la fièvre putride: l'auteur remarque à ce sujet que Sydenham est le premier qui en a bien connu la nature, et qui a prouvé qu'elle ne cédait qu'à l'évacuation par les intestins, 91.
Il appelle *malins* les autres symptômes qui se manifestèrent, et il prouve qu'ils méritent d'être appelés ainsi, 92.
Marche qu'il faut suivre dans le traitement de la fièvre putride maligne. Domter d'abord la fièvre putride par les remèdes convenables, dissiper ensuite la contagion par les sueurs, et finir par purger, *ibid.*, 93.
Cette fièvre composée, long-temps négligée ou mal traitée, devient très-difficile à guérir. Erreurs qu'on peut commettre dans son traitement. Elles sont de six espèces, 94.

CHAPITRE V.

Des Effets que produisent, dans la Fièvre pestilentielle, le mauvais traitement et le mauvais état du corps.

L'auteur considère enfin la fièvre maligne jointe à la putride, avec les changemens qui peuvent dépendre du mauvais traitement ou de la mauvaise constitution du corps, ou de ces deux causes réunies, 95.
Huxham a eu toutes les occasions les plus favorables d'observer la fièvre pestilentielle. Ce qu'il en a écrit, montre aussi qu'il l'a bien connue. Éloge de ce médecin, *ibid.*, 96.
Quoiqu'il ait très-bien traité de cette fièvre, il n'a pas assez divisé son sujet, 96, 97.
L'auteur emprunte les propres expressions de ce médecin, pour exposer les symptômes qui caractérisent la fièvre putride maligne, en ajoutant les observations qu'il croit nécessaires, *ibid.*
Symptômes de la fièvre putride maligne, suivant Huxham, 97 jusqu'à 115.
Les premiers symptômes que décrit Huxham ne sont pas particuliers à la fièvre pestilentielle, 99.
Lorsque le frisson a lieu au commencement des fièvres, il ne faut pas se presser de donner des médicamens trop actifs, 100.
L'abattement des esprits, les défaillances, la respiration labo-

rieuse, l'haleine puante, etc., sont les véritables symptômes de malignité dans les fièvres, 100.
La grande chaleur, le poids et la douleur au creux de l'estomac, le vomissement d'une bile porracée, le hoquet, les selles puantes, etc., sont les symptômes particuliers à la fièvre putride, et qui, joints aux autres, dénotent que la fièvre est putride et maligne, 101.
Il n'y a que les vomitifs, les purgatifs, les boissons légères et acides, qui puissent calmer les véritables symptômes de la fièvre putride, seuls ou joints à quelqu'espèce de contagion, 102.
Sydenham n'en venait aux sudorifiques dans la peste et la fièvre pestilentielle que lorsque la diarrhée et le vomissement avaient cessé. Passage de cet auteur où il s'explique à ce sujet, *ibid.*, *et suiv.*
Le vomissement et la diarrhée dont parle Sydenham, sont des symptômes nerveux. Mais les mêmes symptômes dont parle Huxham sont fort différens, et ne peuvent être soulagés par une sueur, 103.
Ce que dit Huxham sur les phénomènes qui regardent la langue et la bouche, n'est pas conforme à l'exacte vérité. L'auteur les expose mieux, 104, 105.
La langue quelquefois noire comme de l'encre, chez les personnes âgées. Ce symptôme est commun dans la jaunisse des vieillards. Il n'est pas mortel. Observation qui le prouve, *ibid.*, 106.
Quelquefois la matière qui couvre les dents et les lèvres se lève par écailles, et est suivie d'aphthes. Traitement qu'il faut faire dans ce cas. Une observation à ce sujet, 107 *et suiv.*
Degrés de la soif. Lorsqu'elle n'est pas proportionnée au degré de chaleur et de sécheresse, c'est un fort mauvais signe, 109 et 110.
Qualités des urines dans les différens temps de la fièvre, *ibid.*, 111.
L'urine noire n'est pas particulière à la fièvre pestilentielle, *ibid.*
Qualités des selles qui annoncent plus ou moins de danger, *ibid.*
Les taches sont aussi des signes de malignité compliquée avec la putridité. Elles sont de différente espèce. Les unes sont plus dangereuses que les autres, 112, 113.
Les grandes taches, qui ressemblent à des meurtrissures, accompagnées de la lividité et du froid des extrémités, annoncent une mort prochaine, 115.

L'auteur passe au traitement, en suivant encore Huxham, 115, 116.
Long passage d'Huxham, qui roule sur la nécessité de la saignée, ses indications, le temps où l'on doit l'employer, les précautions avec lesquelles il faut la mettre en usage, et la qualité du sang que l'on doit tirer, 116 *et suiv.*
La saison de l'année, la nature de la constitution de cette saison, aident à déterminer la quantité de sang qu'il est à propos de tirer, 121.
La fièvre *commune*, jointe à la contagion pestilentielle, exige moins la saignée que lorsqu'elle est simple, *ibid.*
La saignée facilite le vomissement, 122.
Passage d'Huxham, où il expose la raison pour laquelle on doit saigner dans le commencement. Elle n'est pas indiquée dans les maladies contagieuses, en tant que contagieuses, *ibid.*, 123.
La rougeole et la coqueluche, deux espèces de contagion, qui augmentent l'inflammation. Qualités du sang que l'on tire dans ces deux maladies, *ibid.*
Il ne paraît pas que le poison de la petite-vérole agisse comme dissolvant puissant et spécifique du sang visqueux. Observations qui prouvent cela, 124.
Très-long passage d'Huxham, qui roule sur la nécessité de nettoyer de bonne heure l'estomac et les intestins, et sur les moyens qu'on doit employer pour produire cet effet, 125 *et suiv.*
La diarrhée qui survient lorsque les fièvres sont dans leur état ou à peu près, est un symptôme fréquent et fort embarrassant. La méthode que propose Huxham réussit très-rarement. Quelle est celle qu'il faut lui substituer? L'auteur entre à ce sujet dans une légère discussion, 133, 134.
Trois fièvres *communes*, savoir : la synoque non putride, la synoque putride et la fièvre bilieuse, dans lesquelles est fréquente une diarrhée symptomatique, lorsque la maladie est dans son état ou à peu près; mais le même traitement ne convient pas dans toutes, *ibid.*
La diarrhée qui survient dans l'état de la synoque non putride, ne doit pas être traitée par les opiats, mais par le vomitif et le purgatif, qui auraient dû être donnés au commencement, 135.
Parmi les particularités propres à cette fièvre, il ne faut pas oublier celle-ci, savoir : que la diaphorèse critique doit survenir vers le quatorzième jour. En conséquence, il faut la favoriser dans les jours de la diarrhée, par les moyens convenables, 136

La diarrhée retarde la crise naturelle de cette fièvre par les sueurs modérées; mais lorsque l'amas de matière morbifique est chassé des intestins, elles viennent enfin, et la terminent, 137.
Si malgré les vomitifs et les purgatifs réitérés, l'envie continuelle d'aller à la selle a encore lieu, c'est un signe funeste. Autres moyens que l'auteur met alors en usage, *ibid. et suiv.*
Il ne faut recourir à sa méthode que lorsque le premier amas morbifique a été expulsé, et il faut aussi faire attention aux effets qu'elle produit; car les uns indiquent qu'on peut continuer avec sûreté les opiats et les astringens, et d'autres qui ne réussiront jamais, 138 *et suiv.*
Le poison de la fièvre pestilentielle, joint à la synoque non putride, modérera probablement la diarrhée aussitôt que l'amas putride sera chassé des intestins. Raison que l'auteur en donne, *ibid.* 140.
Effet différent de la diarrhée dans la véritable fièvre putride non rémittente. La diarrhée accompagne fréquemment tout le cours de cette fièvre, elle se termine naturellement par ce symptôme, *ibid.*, 141.
Lorsque la contagion est jointe à la fièvre putride, on soutient les forces et l'on prévient la dissolution du sang par les acides et les substances nourrissantes convenables, jusqu'à ce que l'amas putride soit évacué par la diarrhée. Vient ensuite la sueur, qui enlève la contagion, et cette sueur favorisée fait cesser la diarrhée. Les acides antiseptiques doivent être donnés jusqu'à la fin. Le vin est spécifique dans ce cas, *ibid.*, 142.
Tous les forts acides sont très-astringens, et coagulent nos humeurs, *ibid.*, 143.
Les acides convenables corrigent les matières putrides et bilieuses. Observation à ce sujet, *ibid. et suiv.*
L'auteur considère, en troisième lieu, la diarrhée qui survient à contre-temps dans l'état d'une fièvre bilieuse jointe à la contagion pestilentielle, 149.
Différence qu'il y a entre cette fièvre et la fièvre putride maligne, accompagnée de la même circonstance, 150.
Le traitement de la diarrhée qui survient à contre-temps dans la fièvre bilieuse pestilentielle, est presque semblable à celui qui convient dans la synoque non putride compliquée avec la contagion pestilentielle, *ibid.*
Il n'y a aucune espèce de fièvre, excepté la peste, dans laquelle l'auteur n'ait vu une diarrhée, salutaire chez quelques constitutions. On la reconnaît aisément par ses effets, 151.

Mais la diarrhée qui vient à contre-temps, ou qui dure trop long-temps, se reconnaît aussi sans peine par le mal qu'elle produit, surtout dans les fièvres malignes, 152.
Les aphthes soulagent souvent. Ce que l'on doit faire quand ce symptôme a lieu, *ibid.*
Passage d'Huxham, où il assure que la nature se débarrasse le plus souvent de la matière morbifique, dans les fièvres putrides malignes, par les pores de la peau, et où il donne les signes pour distinguer la sueur salutaire de celle qui ne l'est pas, 153.
Toute fièvre maligne contagieuse a une terminaison particulière, *ibid.*
Il est certain que celle de la fièvre pestilentielle est une sueur modérée, chaude, universelle, et qui vient dans le temps convenable, *ibid.*
Le temps propre à l'excrétion de cette sueur varie suivant les circonstances, qui sont au nombre de trois, 154 *et suiv.*
Une observation qui prouve d'une manière frappante l'effet délétère du poison pestilentiel sur les nerfs, 157 *et suiv.*
L'auteur n'approuve pas que l'on remette à exciter la sueur, dans les cas semblables à celui qui fait le sujet de cette observation, jusqu'au neuvième ou au dixième jour, 160.
Sens des paroles d'Huxham, lorsqu'il parle de la sueur critique qui vient le onzième jour, 161.
Dans la synoque non putride, à laquelle se joint la contagion pestilentielle, les symptômes peuvent indiquer la saignée chez les tempéramens sanguins, et ensuite on évacuera les intestins, *ibid.*, 162.
Lorsque la constitution n'est pas sanguine, et qu'il y a au contraire épuisement, on a aussitôt recours aux purgatifs et aux vomitifs. Mais si, après les évacuations, les symptômes d'inflammation paraissaient, la saignée deviendrait nécessaire, *ibid.*, 163.
La fièvre composée, savoir, la synoque non putride maligne, qui résulte de la contagion pestilentielle, jointe à la synoque non putride, a des rémittences, mais courtes, et qui, disparaissant enfin, font place à des symptômes nouveaux et funestes, *ibid.*
Méthode que suit l'auteur pour les prévenir, 164.
Cette méthode a aussi réussi dans les fièvres rémittentes, bilieuses, malignes, 165.
Différence qu'il y a entre la sueur critique et les sueurs abondantes qui sortent dans tout le commencement. Moyens de réprimer ces sueurs pernicieuses, 166.

Passage d'Huxham, où il recommande des moyens doux pour exciter la sueur, et où il expose son sentiment sur l'usage des sels et des esprits alcalins volatils, et des vésicatoires, 167 *et suiv.*
Causes des différentes opinions sur l'opération des sels alcalins et des vésicatoires, 170.
L'auteur a vu ces remèdes faire beaucoup de bien dans certaines maladies, mais jamais dans les maladies bilieuses, et encore moins dans les putrides. Unique circonstance où ils puissent être avantageux dans les fièves malignes, *ibid.*, 171.
Autre passage d'Huxham, où il s'explique sur le camphre, *ibid. et suiv.*
Autre passage du même auteur, où il conseille le quinquina, et expose la manière de l'administrer, 175 *et suiv.*
Il est certain que le quinquina rétablit le ton des solides, et prévient la dissolution du sang, 176.
Quelquefois la sueur dure trop long-temps, et est abondante sans soulager. Cela peut dépendre de quatre causes. Le quinquina n'est bon pour arrêter cette mauvaise sueur que lorsqu'elle est due à la faiblesse des solides ou à la dissolution du sang, 177, 178.
Passage d'Huxham, où il recommande l'usage du bon vin rouge, et en vante les bons effets, 178.

RÉCAPITULATION.

Il n'y a que les symptômes dûs à un poison qu'on puisse appeler malins; et pour les détruire, il faut connaître leur cause, 181.
Les fièvres *communes* négligées ou mal traitées prennent l'apparence de malignité. Manière de les traiter alors, *ibid.*
Les substances animales putréfiées exhalent une vapeur capable de produire une fièvre pestilentielle, 182.
Lorsqu'une personne en parfaite santé est attaquée de cette fièvre, il faut exciter promptement une sueur et l'entretenir, *ibid.*
Plusieurs personnes qui paraissent être en bonne santé, ont les intestins remplis de mauvaises matières ou sont pléthoriques. Précautions qu'il faut prendre alors avant de provoquer la sueur, *ibid.*
La sueur salutaire a ses signes qui la caractérisent, 183.
La sueur pernicieuse a aussi les siens. Ce qu'il faut faire quand ils ont lieu, *ibid.*
L'espèce de fièvre maligne la plus rebelle est celle qui naît de

la contagion pestilentielle, jointe à quelqu'une des fièvres communes, 184.
Quand la contagion est jointe à une fièvre inflammatoire, il faut d'abord faire le traitement antiphlogistique, et ensuite la sueur salutaire vient spontanément, *ibid.*
L'auteur croit que la contagion ajoutée abrége la durée de cette fièvre. Raisons et autorités sur lesquelles il se fonde, *ibid.*
Lorsque la fièvre catarrheuse est compliquée avec la contagion pestilentielle, il faut d'abord attaquer le catarrhe. Sans cela, les sueurs ne procureront pas du soulagement, 185.
Lorsque la fièvre d'hôpital est jointe avec la synoque non putride, les saignées copieuses et fréquentes ne sont pas avantageuses. Il faut avoir recours de bonne heure aux vomitifs et aux purgatifs, 186.
Lorsque cette dernière fièvre composée est bien traitée dès le commencement, les sueurs viennent souvent spontanément, et font beaucoup de bien, 187.
La saignée est rarement nécessaire quand la constitution putride est jointe à la contagion maligne. Il faut corriger la double acrimonie et prévenir la dissolution du sang, *ibid.*, 188.
Dans ce dernier cas, il s'agit d'évacuer d'abord l'amas putride, et de provoquer ensuite la sueur. Si l'on est appelé trop tard, il faut diriger le traitement selon que la fièvre pestilentielle ou la putride domine le plus, 189.
La fièvre bilieuse maligne doit être traitée dans le commencement, comme la fièvre bilieuse commune. Si elle est mal traitée, elle devient bientôt aussi funeste que la fièvre putride maligne, *ibid.*
L'auteur finit par cette remarque importante, savoir, que dans tous les cas où la contagion est jointe à une fièvre *commune*, il faut donner la première attention à la fièvre *commune*, et faire le traitement qui lui est propre; et qu'ensuite le poison contagieux est facilement chassé du corps par l'excrétion qui lui est particulière, 190.

RÉFLEXIONS SUR LA NATURE DES FIÈVRES.

Motifs qui ont déterminé l'auteur à entreprendre et à publier cet ouvrage, 193.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Fièvres dans leur principe.

Le reproche qu'on fait aux médecins de ne point réussir dans le traitement des fièvres, est trop général, 195.

Quelques-unes des fièvres sont incurables, ou elles le deviennent par l'ignorance, la mauvaise conduite et la négligence, 195.
On appelle le médecin trop tard dans les fièvres. Suites funestes qui en résultent, 196.
Les fièvres tuent plus de monde que toutes les autres maladies, *ibid.*
La plupart des fièvres dues à quelques abus des six choses *non naturelles*, 197.
Il paraît qu'on ne connaît pas bien encore la cause de la fièvre. L'auteur se propose de l'expliquer, en écartant toute conjecture qui ne sera pas fondée sur l'observation, *ibid*, 198.
Passage du docteur de Gorter, où il définit la fièvre. Sa définition approuvée par l'auteur, *ibid.*
Ce dernier croit que l'on peut déduire tous les symptômes des fièvres du frisson, et qu'on peut expliquer le frisson lui-même par les causes externes ou manifestes, 199.
Il explique ensuite de quelle manière ce frisson produit ces symptômes, en empruntant les expressions d'Hoffman, *ibid.*
Passage des ouvrages de ce médecin, qui roule sur le double mouvement des humeurs qui a lieu dans les fièvres, et qu'Hippocrate a aussi décrit. Le premier mouvement morbifique et quelquefois mortel; le second salutaire, 200.
Méthode simple des Anciens, par laquelle ils guérissaient communément les fièvres en peu de temps, 201, 202.
Exemple de Galien, qui dut à ses connaissances, dans l'art de conserver la santé, le bonheur de n'être jamais attaqué que de la fièvre éphémère, et même rarement, quoiqu'il fût d'une constitution délicate, *ibid.*
C'est parce qu'on n'a pas ces connaissances, ou qu'on n'en fait pas usage à propos, que la plupart des fièvres, produites par quelque cause externe, deviennent aujourd'hui si rebelles et si funestes, 203.
Observation de Forestus sur une fièvre éphémère dont il fut lui-même attaqué, 204.
Les sueurs modérées peuvent être bonnes au commencement de la plupart des fièvres. Mais il est très-dangereux de les exciter par de forts sudorifiques. Observation qui le prouve, 205.
Le froid est, de toutes les causes externes des fièvres, la plus funeste, 206.
Lorsque par quelque cause évidente on se sent pris d'un frisson, suivi de chaleur, etc., on doit se regarder comme attaqué d'une fièvre; et il faut en prévenir le danger par le régime et les remèdes convenables, 207, 208.
Passage de Celse, qui roule principalement sur le régime qu'il faut suivre alors, *ibid. et suiv.*

Outre les précautions que conseille Celse, le malade doit se mettre au lit, se faire tirer du sang, lorsque le frisson a cessé, et ensuite prendre quelque boisson délayante chaude, 210.
Les *gouttes* échauffantes, de quelqu'espèce qu'elles soient, sont alors très-nuisibles. Le docteur Cheyne, qui les conseille, se fonde sur une fausse hypothèse, 211.
Après la saignée, il est bien de lâcher le ventre avec quelque sel, 212.
Il est plus sûr de ne donner au commencement des fièvres que des purgatifs très-doux. Il est cependant une circonstance où l'on peut ne pas suivre cette règle. Cas singulier d'une personne dont les intestins furent percés par une matière aussi âcre que le plus fort purgatif, sans qu'elle éprouvât ni chaleur, ni aucun autre symptôme fiévreux, 212 *et suiv.*
Les vomitifs ne sont nécessaires au commencement des fièvres que lorsque l'estomac est rempli de mauvaises matières, 214, 215.
Passage de Wintringham, où il expose son sentiment sur l'usage des vomitifs, contraire à celui de Sydenham et d'autres praticiens, *ibid.*
Faux préjugé qui fait craindre qu'en se mettant au lit dès le commencement d'une fièvre, elle n'augmente, au lieu de diminuer, 216.
Autorité de Sydenham qui favorise ce préjugé. Passage de cet auteur, 217.
Quelques partisans de Sydenham ont encore poussé plus loin le régime rafraîchissant dans les fièvres, 218.
Pratique extravagante du docteur Baynard, *ibid.*
Les médecins suivaient, du temps de Sydenham, une méthode échauffante, dans le traitement des fièvres. Principe d'après lequel ils agissaient, *ibid.*, 219.
Sydenham fit mieux, en adoptant le régime rafraîchissant. Mais il paraît l'avoir porté au-delà des justes bornes, *ibid.*
Sydenham et Morton ont employé des méthodes opposées. Cependant chacun d'eux vante ses succès, *ibid.*, 220.
Passage de Borellus, sur l'incertitude des remèdes dont on use communément dans les fièvres, *ibid.*
Autre passage du même auteur, où il prévient la fausse conséquence qu'on pourrait tirer du premier, *ibid.*, 221.
L'expérience est un guide infidèle dans le traitement des fièvres, sans beaucoup de circonspection. Passage de Sydenham, *ibid.*
Van Helmont cité à l'occasion des remèdes opposés qui soulagent également dans la même espèce de fièvre, 222, 223.

L'auteur revient au conseil qu'il a donné de se mettre au lit dans le commencement des fièvres. Il prouve que cette pratique est salutaire, et qu'elle appartient plutôt au régime rafraîchissant qu'au régime échauffant, 223, 224.
Si elle ne réussit pas toujours, elle est dans le cas de tous les moyens humains, qui n'obtiennent jamais un succès constant. Il suffit, pour qu'on doive l'admettre, qu'elle réussisse le plus souvent, et sans aucun danger, *ibid.*
La confiance que les malades auront dans cette méthode, favorisera encore ses succès, par conséquent il faut l'exciter, 225.

SECONDE PARTIE.

Des Fièvres dans leur état.

L'auteur se propose, dans cette seconde partie, de prendre l'observation pour guide, ainsi qu'il l'a fait dans la première, 227.
Lorsque les symptômes fiévreux durent au-delà du troisième jour, il faut avoir aussitôt recours à un médecin, 228.
Qualités que doit avoir le médecin pour se bien conduire dans cette occasion. Difficultés qu'il doit aussi éprouver pour déterminer le traitement qui convient alors, *ibid.*
Courte digression sur les remèdes des empiriques, et particulièrement sur une *poudre fébrifuge*, 229.
Deux maximes générales qu'il ne faut pas perdre de vue dans le traitement des fièvres parvenues à leur état, 230.
L'une et l'autre exposées et commentées, *ibid. et suiv.*
La véritable méthode de traiter les fièvres, consiste à rectifier les mouvemens des parties solides, 233.
Il ne faut pas juger des effets de certains médicamens pris intérieurement, par ceux qu'on leur voit produire sur les humeurs stagnantes hors du corps. Exemple qui le prouve, et un passage du docteur Lind cité à cette occasion, *ibid.*, 234.
Passage d'Hoffman, qui tend à prouver que le principal effet des médicamens se borne aux premières voies, d'où il se communique, par la sympathie des parties, au reste du corps, 235.
La même chose est encore prouvée par l'effet que produit l'eau froide, lorsqu'on en fait boire aux malades attaqués de fièvre ardente, pratique qui a été beaucoup vantée par les Anciens, 236, 237.
Le vin est excellent pour ranimer les forces vitales. Huxham et d'autres auteurs le recommandent, *ibid.*, 238.

Passage de Pringle, qui roule sur l'usage et les bons effets de cette liqueur, 238.
Cependant il faut l'employer avec circonspection. Précaution qu'on pourrait prendre à cet effet, 239.
Cette question, savoir, si la boisson d'eau froide est un moyen sûr de rafraîchir le corps dans les fièvres ardentes, est ensuite examinée dans le plus grand détail, 240 *et suiv.*
Passage d'Huxham, où il recommande de ne donner l'eau que mêlée à quelque substance savonneuse, 250.
Passage de Lommius, où il a réuni les indications pour et contre la boisson d'eau froide dans les fièvres, 251.
Les scarifications profondes ont été un autre remède favori des anciens médecins, 252, 253.
Différence essentielle à observer dans l'usage de ces deux remèdes, savoir, l'eau et les scarifications, 254, 255.
Description, par Prosper Alpin, de la méthode qu'employaient les Égyptiens pour faire des scarifications aux jambes, *ibid.*, 256.
Le même auteur a fait usage de ces scarifications avec succès, dans différentes fièvres dangereuses, *ibid.*
Cas où elles sont avantageuses. Cas où la saignée est préférable, 257.
Les Anciens saignaient trop. Les médecins du dernier siècle ne saignaient pas assez, *ibid.*, 258.
Sentiment de Stahl sur l'utilité de la saignée dans les fièvres ardentes, *ibid.*
La saignée utile dans le commencement des fièvres. Les scarifications sont un moyen plus sûr dans le progrès de ces fièvres, ou dans leur état. L'auteur en donne les raisons, 259.
Oribase, attaqué de la peste, se guérit par les scarifications aux jambes, 260, 261.
L'évacuation d'un pus louable, qu'on peut entretenir à la partie scarifiée, est encore avantageuse dans les fièvres. Cela est prouvé par l'expérience, *ibid.*
Cette évacuation soulage aussi plus que celle qui est procurée par les épispastiques, 262.
L'application des vésicatoires est souvent nuisible dans certaines fièvres où l'on a coutume de les employer, *ibid.*
Description de la méthode de Ab Heer pour élever des *cloches* sur quelques parties du corps, sans cantharides, et en moins de temps qu'avec ces insectes, 263.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE GRANT.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Matières contenues dans l'ouvrage de POUPPÉ DESPORTES, *qui termine ce volume.*

A

ACIDES (les) ; quand les employer, Pag. 407.
Accouchemens, 312, 346.
Ananas (jus d'), 408.
Apoplexie, 319, 359 et 390.
Arrivée de l'Auteur au Cap Français, 286.
— de six navires de guerre, 360.

B

Baglivi, sur les fièvres : ce qu'il en dit après Fontanus, 429 et 432.
Bains (les). Leur utilité, 350, 351, 370, 371, 410, 414, 418, 420, 434, 438 et 449.
Baume de Sucrier, 289, 291.
Bestiaux (Maladies et mortalité des), 327, 344, 347, 360, 364.
Bontius, 308.
Bouillie (la), remède efficace pour calmer le hoquet, 380, 425.

C

Canicule. Précaution à avoir à l'égard des purgatifs dans la canicule, 322.
Cannelle (infusion de), 408, 409, 436.
Catarrhes. Les habitans des pays chauds y sont plus sujets que ceux des tempérés, 312.
Cayeux (espèce de petite Sardine). Plusieurs personnes empoisonnées pour en avoir mangé, 338.
Chagrin, (suite et effets du), 361.
Charbon, ou Antrax charbonneux, 410, 416.
Colique de Poitou, 289, 386.
— Vérolique, 318.
Comète, (apparition d'une) en janvier et février 1744, 354.
Coqueluches, 364.
Crises salutaires, 301, 399, 400 et 403.
— Non salutaires 400.

D

Description de Saint-Domingue, de sa situation, principalement de la partie du nord, et des mœurs de ses habitans. Causes et indications de leurs maladies, 275 *et suiv.*

Description du Cap Français, Pag. 299.
— Du Fort-Dauphin, 356.
Diemerbroek. Ce qu'il dit et pense sur les maladies contagieuses, 293.
Dysenterie, 290.

E

Eau de casse, 306, 366.
Eau minérale artificielle, 306.
Elixir de Garus, 305.
Emétique, 362, 407, 497.
Enchylose, 420.
Epidémie. Ce qu'on entend par constitution épidémique, 468.
Escadre commandée par M. Dubois de la Motte. Son arrivée au Cap le 8 décembre 1746, 382.
Esquinancie, 329, 391.
Exhalaisons, 375, 383.

F

Femmes (les) vieillissent à Saint-Domingue plus tôt qu'en France, 313.
Fièvres de Saint-Domingue, 422, 429, 430 *et suiv.*
Fièvre pourprée, 312, 317, 397 et 425.
Fluxion, 308.
Flux chyleux, 431.
Fonte d'humeurs, 322, 373.
Frères (les) de la Coste, 332, 351.

G

Gangrène, 297, 401, 406, 410 et 427.
Gorge (mal de) appelé Mal de mouton, 338, 340, 341.

H

Hémorragie, 378, 401 et 413.
Hippocrate (Aphorismes d'), 404, 432.
Histoire d'une fausse pleurésie, 344.
Hôpital (établissement d'un) de la marine au Cap, 273, 483.
Hoquet (cessation du), signe d'espérance, 425

J

Jason (le), vaisseau du Roi, commandé par M. de Conteneuil, préservé de contagion, 374.
Jaunisse, 369, 381, 397, 400, 413.
Inondations, 339, 363, 366.
Ipécacuanha de Saint-Domingue, 385 et 426.
Julep, pour calmer le hoquet et le vomissement, 380.

L

Lait (petit), 406, 407, 410, 436 et 437.

Lapuyade (le sieur) habile chirurgien, 298.
Larnage (M. Charles Brunier de), gouverneur et lieutenant-général des Isles sous le vent. Sa mort et son éloge, 387.
Laudanum, 415.
Lestenduere (M. de) vient de remouiller avec sa flotte au Cap, le 17 août, 1745, 364.
Leucoflegmatie, 369.
Limonade (bon effet d'une légère), 335, 366, 380, 405.

M

Maladie de Siam, 395, *et suiv.*
Manne (la), 408, 409 410.
Marées (les) ne sont pas si hautes dans l'Amérique durant le solstice d'été que durant celui d'hiver 299.

N

Nègres, plus sujets aux fluxions de poitrine et aux vers, que les Blancs, 287, 289, 326.
Nord (vent de) pluvieux, 286, 342, 377, 388.

O

Observations sur les différentes constitutions des années, 386, 392.
Onguent fait avec les plantes du pays, 385.
Opiate, 288.
Opium, 303, 321, 381, 409 et 424.
Orage considérable le 7 janvier 1746, 367.
Ouverture de cadavres, 400 *et suiv.*

P

Parotides, 328, 362 et 400.
Petite-Vérole, 321.
Pourpre après la mort, 402.

Q

Quinquina ou Kinkina de Saint-Domingue, 293, 331, 445, 449.

R

Reflux d'humeurs sur les testicules, 341.
Relâche au Cap de l'escadre du Roi, commandée par M. de Conflans, été 1746, 375.
Remèdes (les) manquent. Comment M. Desportes y supplée, 384.
Rétablissement de la ville du Cap, 314.
Rhumes, 353, 369, 376, 377, 385.

07-148

S

Saignée (la). Ce qu'il convient d'observer à son égard, 378, 379, 413, 452.
Spasme, 367, 389.
Sydenham. Ce qu'il dit sur les constitutions, 291, 396, 421.

T

Tamarins, 406.
Tempéramens (les). Observations sur les tempéramens en général, 464 *et suiv.*
Thé, 303, 406, 416, 418, 443, 457.
Tisane pour exciter l'expectoration, et pour préparer les malades à la purgation, 288.
— De café, 385, 454.
— Royale, 445.
— Vermifuge, 289.
Tonnerre, 376, 377 et 388.
Tremblemens de terre, 347 et 366.
Tumeurs, 362, 419.

V

Vers. A quoi attribuer ceux dont les animaux furent infectés en juin et en juillet 1745, 360, 364, 369 et 388.
Vésicatoires, 315, 326, 428, 453.
Vipères (poudre de), 409, 428, 444.
Vomissement, 406, 409, 414 et 429.

Y

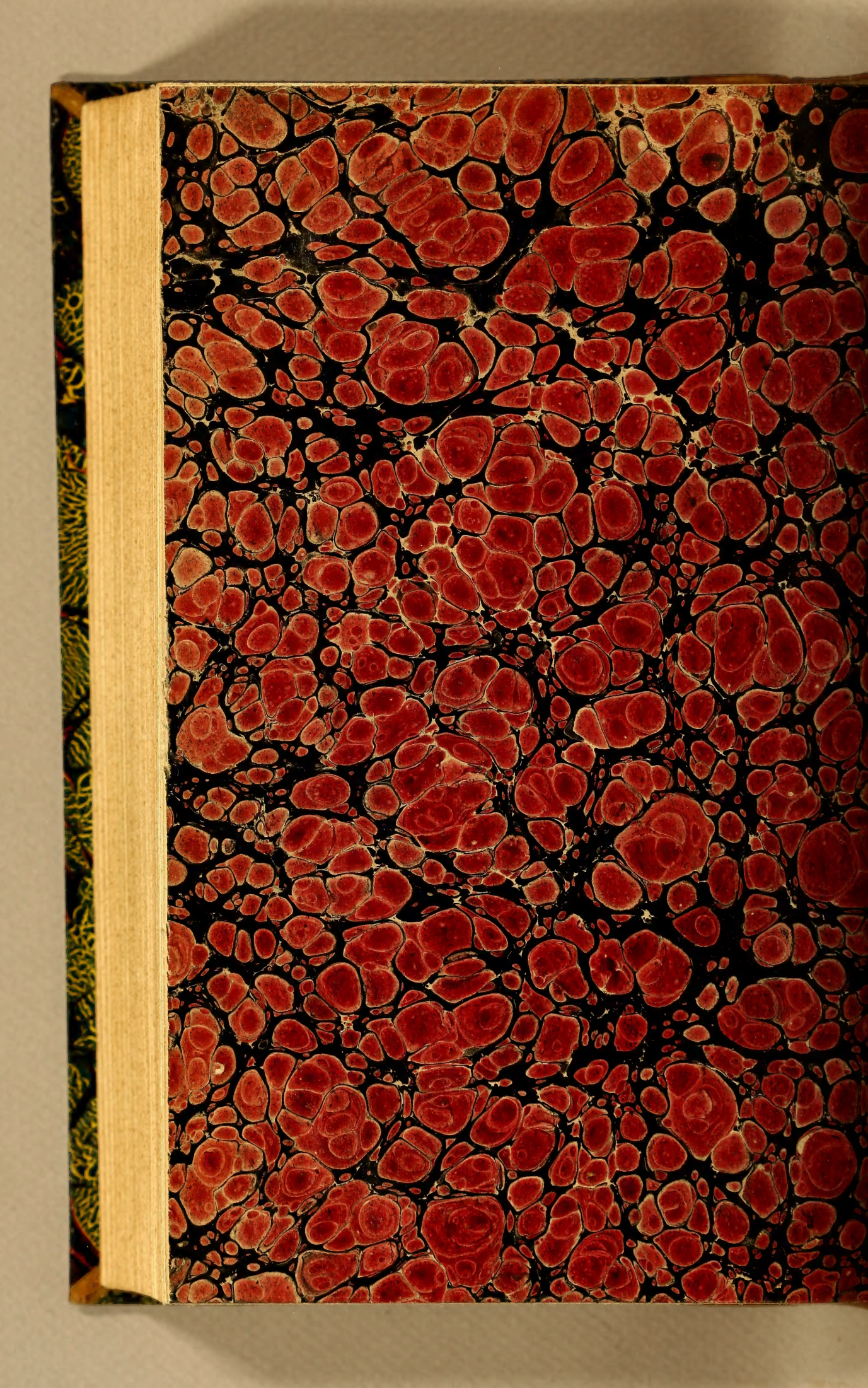
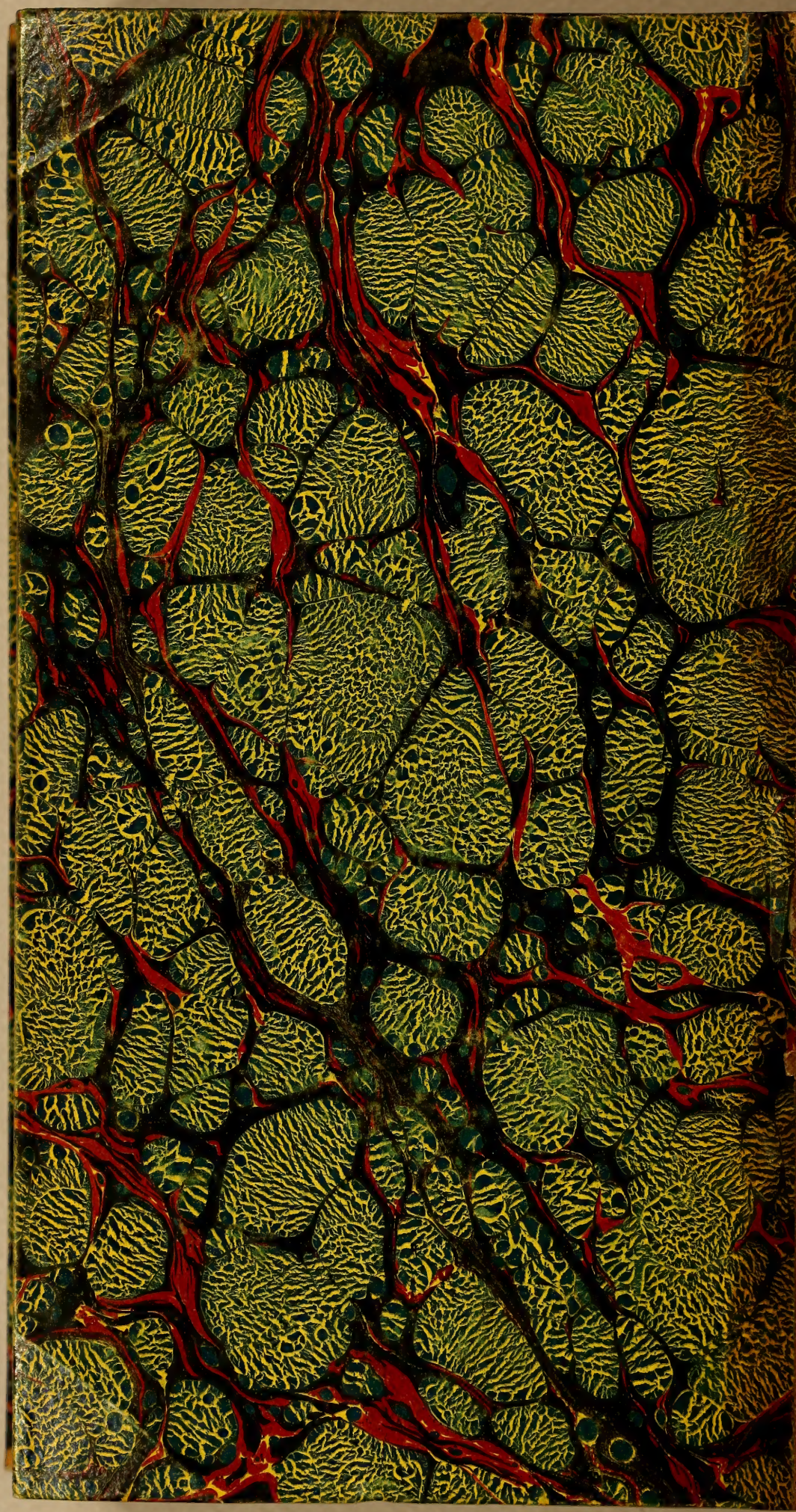
Yeux (inflammation des), ou Ophtalmie, 306, 307.

FIN DE LA TABLE DE DESPORTES.

en juin et en juillet 1745, 360, 364, 369 et 388.
Vésicatoires, 315, 326, 428, 453.
Vipères (poudre de), 409, 428, 444.
Vomissement, 406, 409, 414 et 429.

Y

Yeux (inflammation des), ou Ophtalmie, 306, 307.

FIN DE LA TABLE DE DESPORTES.

D821
G673r
v. 2